# BALTUS LE LORRAIN

TROISIÈME PARTIE (1)

## VII. — UN ESSAI DE DRESSAGE

L'ÉTÉ venait. Les élections du 11 mai, l'échec d'un certain nombre de députés nationalistes, l'arrivée au pouvoir de ministres d'opinions « avancées », dont la hâte était grande de détruire quelque chose, avaient déjà troublé les esprits en Lorraine. N'allait-on pas imposer aux provinces reconquises la cruelle laïcité, supprimer l'école confessionnelle, exclure les sœurs de l'enseignement, et commencer, là encore, la chasse aux âmes qui prient? Toutes les familles, inquiètes, guettaient les nouvelles. Dans les villages et les villes, les Allemands, qu'on n'avait pas tous renvoyés dans leur pays, se moquaient : « Gens de Lorraine, disaient-ils, voilà ce que vous gagnez à tant aimer la France! » Les déclarations du nouveau gouvernement, vers le milieu de juin, ne laissèrent plus de doute : la Lorraine et l'Alsace, jusqu'au fond des forêts, connurent la menace qu'on leur faisait, le cadeau de bienvenue des hommes nouveaux.

Dans ces jours-là, une note, transmise aux instituteurs et institutrices de toutes les écoles du canton de Saint-Nabor, les convoquait à une réunion qui devait être présidée par « M. Pergot, délégué du ministère de l'Instruction publique », dans ce gros bourg que connaissent les voyageurs : deux rues qui font la croix, une place au carrefour, des maisons blanches aux toits



(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

de tuile, et, du côté du nord, abritant le village, des forêts qui montent en pente douce.

La note disait encore : « Réunion tout officieuse, où l'on procédera à un échange de vues, au sujet du régime des écoles, en Lorraine. » Échange, en pareil cas, signifie monologue. On le savait. Et, comme si un pareil programme pouvait ne pas suffire à décider les instituteurs, on ajoutait que « M. Couvel, officier d'Académie, instituteur principal de l'école publique de Saint-Nabor, exposerait quelques idées sur l'enseignement de l'histoire, objet, sans doute, de nos plus récentes réunions pédagogiques, mais qui peut se prêter à de nouveaux développements ».

Le libellé manquait peut-être d'élégance dans la forme ; chacun comprit qu'il exprimait un ordre. Ils vinrent, elles vinrent. La réunion était fixée à neuf heures. Dès huit heures et demie, quelques instituteurs à bicyclette commencèrent à s'approcher du bourg, la plupart Lorrains, et d'un certain âge. Ils allaient posément, causant par-dessus le guidon, penchés en avant, pesant sur leurs mains, et non pas droits sur la selle, comme ces débutants dont les jambes se détendent et se relèvent sans effort. Des « dames et des demoiselles de l'enseignement », des maitresses laïques d'écoles confessionnelles, suivaient à distance. On se rencontra sur la place. « Bonjour, mademoiselle. — Bonjour, monsieur l'instituteur. — Vous venez pour la réunion : savez-vous pourquoi notre canton est privilégié ? Quelle raison ont-ils, les gens de Paris, de nous envoyer, à nous, pauvres petits fonctionnaires de la frontière sarroise, un personnage aussi important pour nous instruire ? » La jeune fille à laquelle s'adressait l'instituteur, une toute jeune, le visage aimable et décidé, répondait, baissant la voix : « Ce n'est pas pour nous instruire qu'il vient, monsieur, c'est pour s'instruire. — Vous croyez ? Mouchard alors ? J'ai connu ça sous l'ancien régime : les Prussiens s'y entendaient. Je n'aurais pas cru ça des Français... Nous mettrons nos bicyclettes dans une des salles de l'école, n'est-ce pas ? »

Ils se dirigeaient vers la grande bâtisse, aux arêtes de brique rouge sous les toits de tuile rose, qui borde la place, vers le bas. Une pétarade retentissante annonçait l'arrivée, en bolide, d'une motocyclette. L'homme apparut, gris de poussière, la tête serrée dans une cape de cuir, et fit tout le tour du champ

de foire, évitant, d'un balancé rapide et sûr, les bonnes gens inquiets et les enfants effarouchés. C'était un jeune maître « de l'intérieur », récemment nommé dans le canton. Une automobile, qui semblait sage après la « moto », alla se ranger près de la devanture de l'épicier. Il en sortit un homme grave et nouveau dans le pays. Ce devait être l'inspecteur primaire. Puis, du côté du sud, ce furent plus de trente personnes, qui s'avancèrent sur la place, venant de la gare, et traversèrent en diagonale le terrain caillouteux. Il y avait parmi elles bon nombre de religieuses.

Le « personnel » convoqué était au complet, soixante-dix maîtres ou maîtresses, lorsque neuf heures sonnèrent. A droite, sur les bancs de la classe la plus vaste, s'étaient assis les instituteurs, la plupart en jaquette, ou en veston ; cinq ou six, trop gros pour se couler entre deux rangs de tables, avaient été chercher des chaises, çà et là, dans l'école, et se tenaient, épanouis de buste et de visage, en file, le long du mur. Chose curieuse, ce n'étaient pas les anciens, presque tous lorrains, qui occupaient les premiers bancs ; on les voyait à l'arrière du groupe, ceux-là, un peu froids, un peu graves, s'attendant à quelque avanie ; même les jeunes, parmi eux, avaient cette physionomie disciplinée et prudente qui ne passe pas, trois fois en une minute, du sérieux au sourire. Solides têtes de braves gens, hommes évidemment capables de soutenir un long rôle difficile, et chez lesquels dominait, on le devinait à leurs yeux, la qualité majeure et présidente-née : le bon sens. Ils avaient plus de tenue que les collègues des premiers bancs, les instituteurs « du cadre métropolitain », animés, drôles, ou se croyant tels, et très courtois sans doute avec ceux de Lorraine, mais marquant, à de petits jeux de physionomie, sans le vouloir, la distance qu'ils imaginaient infinie, entre les diplômes qu'ils avaient conquis et ceux de l'école normale de la Moselle.

Ces nouveaux-venus représentaient, — c'était une de leurs convictions les plus fortes, — la civilisation complète, le progrès, la science. Leurs regards, volontiers, se tournaient vers les premiers bancs du côté gauche de la salle, où étaient les « dames de l'enseignement ». Elles n'y semblaient point prendre garde. Un bras demi nu se levait ; une main, avec lenteur, tournait vers la lumière la pierre carrée d'une bague ; un jeune profil, d'une distinction véritable, demeurait immobile, l'œil aux

solives, perdu dans le rêve. Peu de recherche de toilette, d'ailleurs ; des robes simples ; des dames demi-vieilles ou jeunes encore, dont le visage disait : « J'ai beaucoup travaillé ; j'ai vécu et je vis dans le tracas perpétuel de l'école, enfants, parents, autorités : que de fois déjà je suis venue à ces réunions professionnelles, sans y prononcer le moindre mot, sans en retirer le moindre bien ! » Au fond de la salle, leurs robes noires serrées l'une contre l'autre et faisant une seule draperie, les cornettes blanches voilées de noir s'élevant au-dessus de la table, en petites chapelles, trente religieuses attendaient, paisibles.

Cependant, chez la plupart de ces maîtres et maîtresses d'école, chez ceux qui s'agitaient et chez ceux qui demeuraient graves, le sentiment commun était une inquiétude vague. Bien des paroles avaient été échangées, entre voisins, ou d'une table à l'autre, souvent à demi-voix. « Qu'est-ce que c'est que ce délégué du ministère? Que va-t-il nous dire, nous défendre, nous obliger de faire? » La seconde question ne pouvait être résolue par personne. La première l'avait été assez rapidement, par des hommes qui se prétendaient tous « bien informés ». « Un très gros personnage ! Vous comprenez qu'on ne nous envoie pas une mazette ! C'est un inspecteur général en disponibilité. — Allons donc ! On les connaît, les inspecteurs généraux, il y en a très peu ; pourquoi voulez-vous qu'il soit en disponibilité? Avez-vous jamais trouvé cette mention-là, à la suite du nom d'un inspecteur général, dans nos bulletins et nos journaux? — Non. — Pour moi, c'est un directeur du ministère. — J'ai travaillé au ministère, dit un jeune : il est inconnu, votre Pergot, je vous en réponds ! — Moi, dit un autre, je ne crois pas me tromper : Pergot, ç'a été un sous-secrétaire d'État. — A l'instruction publique? — Je ne sais pas; ils ne font que passer, on ne peut pas se rappeler, mais Pergot, c'est collé dans ma mémoire, comme une carte de visite, avec la seconde ligne, « sous-secrétaire d'État ». — En quelle année? — Peu importe. Quand ils l'ont été une fois, on leur sert toujours leur titre. — Comment les appelle-t-on? Il ne faudrait pas, parce que nous sommes en Lorraine, avoir l'air d'ignorer les usages ! — Ils aiment qu'on leur donne du « monsieur le ministre ». — Alors, pourquoi ne l'a-t-il pas fait mettre sur la convocation? — Peut-être est-il modeste? — Vous plaisantez? Aujourd'hui ! »

La qualité ne pouvait être contrôlée. Elle flattait l'assemblée. Elle courut d'un banc à l'autre. On la tint pour très sûre, d'autant mieux que celui qui, le premier, avait donné le renseignement, ajoutait : « Le prénom me revient : Philibert, Philibert Pergot. » Deux « dames » firent une mine drôle et déconfite, et dirent : « Ce qu'il doit être vieux ! »

La porte s'ouvrit; un inspecteur primaire, — ce n'était pas celui qu'on voyait d'habitude à Saint-Nabor, — avança le bras, le retira, s'effaça, et laissa entrer M. Pergot, Philibert. Tout l'enseignement était debout. Grand silence, curiosité, sympathie, amour-propre satisfait : il était beau, l'envoyé; il marchait comme un doge, en glissant, et saluant d'un très léger mouvement de la tête. Front dégarni, crâne encore duveté, figure longue, teint de bibliothécaire, mais nullement maladif, oh ! non, le teint que l'on attribue volontiers à l'homme qui pense; des yeux très vifs, noirs avec l'étincelle, des moustaches fournies, dessinant un arc, et plus bas, cachant le menton, une barbiche d'un brun sombre, taillée avec un soin extrême, non pas en pointe et à la méridionale, mais en ruban d'une largeur égale, ondulée légèrement par la fréquente caresse de la main, une barbiche descendant jusqu'à la cravate de soie claire, et se terminant par une ligne droite, nette, qui se brisait si la tête s'inclinait, et qui laissait alors apercevoir le feu d'une émeraude montée sur une épingle d'or. Le vêtement était jeune et, cependant, comme disent les tailleurs, demi-sérieux.

Habitué aux succès d'entrée, le délégué se présentait avec aisance, n'oubliant ni de s'incliner plus longuement vers le côté gauche de la salle, ni de favoriser les hommes d'un signe de la main, condescendant et mêlé de camaraderie. La chaire du principal de l'école était placée en face de l'allée centrale. M. Pergot la dépassa un peu, afin de mieux exprimer cette sympathie qui l'entraînait vers l'auditoire, revint sur ses pas, monta dans la caisse de bois peint, et s'assit, offrant son visage et son buste aux regards de ceux qu'il avait mission de séduire, tandis que l'inspecteur primaire, debout près de l'escabeau de la chaire, disait :

— Mesdames, messieurs, nous avons le grand honneur de recevoir à Saint-Nabor une personnalité éminente, un délégué du ministère. En votre nom à tous, je remercie M. Pergot d'avoir commencé, par notre lointain canton, une visite dont

la Lorraine ne peut manquer de retirer de nombreux bienfaits.

L'inspecteur s'étant tourné vers un instituteur du cadre métropolitain, celui-ci tira de sa poche un rouleau de papier écolier, qu'il commença de rouler en sens inverse, pour effacer le premier pli, et, comme il regardait vers la chaire, en continuant ce petit manège, l'envoyé lui fit signe que la permission lui était accordée, et qu'il eût à lire son travail, ce qui ne fut pas sans causer une déception, parmi l'auditoire, car on attendait la voix de la « personnalité éminente », et ce n'était point la philosophie de l'histoire qui préoccupait, en ce moment, les instituteurs et les institutrices du canton.

Le « métropolitain », selon l'expression qu'employaient, par abréviation, plusieurs des Lorrains présents, rappela les « études magistrales » qui avaient été lues à la dernière réunion pédagogique, et donna son avis sur « cette science maîtresse des hommes ». Mais il ne citait cette parole d'un collègue que pour y contredire, et on le vit bien, lorsqu'il eut exposé ce qu'il nomma « l'ancienne théorie de l'histoire, ces conceptions erronées, funestes, abandonnées par l'école moderne, et qui, sous prétexte d'impartialité, ou d'objectivité, attribuent au fait une importance qu'il n'a pas ». Comme il arrive toujours, lorsque l'orateur s'engage dans l'abstraction, et demande un effort, bon nombre d'auditeurs cessèrent de considérer le collègue au maigre et ardent visage, qui déroulait sa prose en l'accompagnant d'un geste coupant de la main gauche. Plusieurs vieilles dames, le crayon sur la lèvre, excitées, au contraire, par la difficulté, tâchaient de suivre, et, tout à coup, rabattant le crayon, notaient des mots sur la page d'un cahier; mais la plupart de leurs compagnes, surtout les jeunes, ayant jugé l'effort inutile, et sans agrément, décidaient de laisser faire et de laisser passer. Elles avaient leur physionomie de promenade, tranquille et curieuse. Elles regardaient le beau Pergot, la fenêtre entr'ouverte, une voisine, un voisin.

« Je vous le demande : qu'est-ce qu'un fait? Tout pour les arriérés; pour nous, presque rien en soi. Le fait ne vaut que par l'interprétation que nous en faisons. Il revit parce que nous vivons. Il est nous-mêmes, comprenant le passé beaucoup mieux que les contemporains qui l'ont vu, et qui le comprenaient mal. Par là, l'histoire est variée à l'infini; par là, elle

confine à la politique; elle est une arme dans nos mains; nous la pouvons polir, aiguiser, orner à notre gré. Je raconte, donc, je crée. Je pourrais dire : « Donc j'invente. » Et je ne connais guère de plus juste méthode que celle de ce penseur, si contesté, qui avait l'habitude de « solliciter les textes », le célèbre Renan. Toute l'histoire est là. »

La fin du « travail » de l'instituteur ne fut qu'un dithyrambe en l'honneur des « méthodes nouvelles », de la « libération définitive de l'esprit humain ». Cette péroraison, toute véhémente qu'elle était, ne persuadait, assurément, ni les religieuses immobiles, ni la plupart des professeurs laïques. On l'avait lue dans les journaux, et jugée misérable. Plusieurs songeaient : « A quoi bon ce discours? Nous connaissons tout cela. M. Pergot ne doit pas l'ignorer. Quelle raison d'avoir fait parler ce collègue, avant de nous parler lui-même? »

Innocence ! Ceux-là n'observaient pas l'envoyé. Impassible sous l'averse des phrases, M. Pergot, Philibert, le regard voilé par les paupières à demi-baissées, étudiait chaque visage. Il négligeait d'interroger, sous la cornette et le voile, la physionomie des conventuelles; ne savait-il pas bien ce que pensaient, de tout ce verbiage, ces filles de la foi et de la tradition? Mais ces hommes, ces jeunes gens, ces filles jeunes ou vieilles des premiers bancs à gauche, tous ces autres maîtres d'école de la province nouvellement rattachée à la France, quelle opinion pouvaient-ils avoir de ce que disait le « métropolitain »? Il l'avait déjà lu, et avec déplaisir, dans les yeux, le sourire, les hochements de tête, dans les haussements d'épaules de plusieurs et dans l'air distrait du grand nombre.

Des applaudissements peu nourris annoncèrent que l'épreuve était achevée. M. Pergot laissa couler quelques secondes, et parla.

— Je vous le disais bien, ma chère, fit une toute jeune blonde, penchée vers sa voisine : il a tout pour lui, cet homme-là !

Une voix belle, en effet, et pas d'accent; un air de bonne foi; une manière si musicale de nuancer les diverses parties d'une phrase, que la pensée, comme un vers de romance, demeurait dans l'oreille et semblait négligeable : voilà ce qui faisait le « charme » auquel elles étaient prises, et ce qui leur semblait nouveau. M. Pergot poussait loin l'art des variations. A peine s'il remuait ses mains longues. Le regard séduisant,

distribué, sans préférence, aux hommes et aux femmes, il s'adressait à tous, parfois même aux sœurs, et leur laissait deviner, à ces filles d'une province reculée, la courtoisie de la grande ville.

M. Pergot remerciait, sans aucune raison apparente, d'ailleurs, la Lorraine, du bon accueil qu'elle lui faisait; il félicitait le précédent orateur de ses vues « ingénieuses et modernes, » et, s'interrompant, prenant un ton de familiarité :

— Voyons, mon cher camarade, monsieur Couvel, quel a été votre principal professeur d'histoire, quel a été, pour vous, le grand livre, vous comprenez?

— Michelet, monsieur le ministre.

Il avait, disant cela, un léger mouvement de tête et un sourire. Évidemment, le mot portait. Au bas de la chaire, l'inspecteur primaire leva le nez, puis le baissa: ce devait être un signe d'approbation.

— Ah! Michelet! dit l'envoyé, Michelet !... Et vous, monsieur le principal, à l'extrémité du troisième banc..., oui, parfaitement, vous-même !... Quel a été votre maître, à vous ?

— Henri Martin, monsieur le ministre...

— Ah! Henri Martin! Un des nôtres aussi! Un précurseur! Mais laissons l'histoire ancienne, et venons à celle que nous vivons; même mieux : à celle qui s'annonce, et de laquelle j'ai été prié de vous entretenir.

L'orateur, d'un regard semi-circulaire, inspecta l'auditoire. Il prit un air épanoui; on vit ses blanches dents.

— Vous qui m'écoutez avec une attention dont je vous remercie, sachez que j'ai mis en vous une espérance que vous ne tromperez pas. On vous avait représentés comme rebelles au changement, un peu entêtés, rudes dans l'expression de vos sentiments. J'ai dit : « Ils ont tant de qualités, — vous me laisserez le plaisir de les énumérer tout à l'heure, — que j'irai vers ces instituteurs et institutrices de la frontière, que je leur parlerai en toute franchise, en toute confiance, et que je rapporterai à Paris l'adhésion de ce premier groupe lorrain, la première adhésion au projet indiqué ces jours derniers, dans une déclaration solennelle de notre Premier. » J'aime cette expression « notre Premier »; c'est un des articles anglais que nous avons eu raison d'importer. Ne trouvez-vous pas?

La voix devint plus ferme; tout le monde écoutait. La petite

du premier banc, qui traçait des arabesques au bas de ses notes, avait fermé le carnet.

— Il s'agit de progrès, il s'agit de liberté, et de ne point avoir, dans un même pays, en matière d'enseignement, deux législations...

— En fait de liberté, nous tenons à garder la nôtre!

La voix, qui jetait ces mots-là, partait de l'extrémité de la salle. Tous les assistants se détournèrent. Beaucoup applaudirent : tout ce qui était lorrain, même quelques autres. Deux ou trois « nouveaux venus » protestaient. L'inspecteur primaire était debout, et soufflait à l'oreille du délégué : « Baltus, monsieur le délégué, Baltus, Jacques, l'instituteur de Condé-la-Croix, dont je vous ai parlé ce matin. » Sur le dernier banc, son long torse appuyé au mur, sa tête d'homme d'armes se détachant bien sur la paroi blanche, Baltus regardait l'envoyé.

Celui-ci riposta, impertinent :

— Croyez-vous donc parler au nom de tous, monsieur l'instituteur?

— Parfaitement, monsieur : si vous attaquez la foi, vous attaquez la Lorraine elle-même. Elle sera toute contre vous.

— Contre la France, alors, dites-le donc!

— Contre ses maîtres du moment, et pour la France qui dure.

Nouveaux applaudissements, cette fois très ardents. L'envoyé en recevait les bordées sur ses joues. Il cherchait les coupables. Ses regards couraient la salle. D'abord, que font les nonnes? Il vit qu'elles étaient droites, les bras croisés ou allongés sur les tables, et que plusieurs remuaient les lèvres, priant sans doute. Il regarda les « dames et les demoiselles », et il vit que cet éclat de Baltus avait délivré leurs âmes. Elles étaient fières. Elles n'auraient pas osé dire, les premières, ce qu'il venait de dire, mais elles n'avaient pas peur de l'approuver, et elles restaient tournées vers lui, qui ne les regardait pas, mais qui regardait toujours Pergot, le président, celui qu'il avait appelé « monsieur ». Ah! c'était aussi un beau scandale! Les instituteurs lorrains grognaient entre eux, avec satisfaction. Plusieurs maîtres, venus d'autres départements, ne protestaient pas contre les paroles de Baltus. Ils montraient même avec discrétion, par leur attitude, que cet homme avait raison, quand il disait : « Toute la Lorraine ». Ce n'étaient pas les apostrophes

d'une demi-douzaine de jeunes gens qui pouvaient faire illusion. Ils menaient grand tapage. « A bas Baltus ! Enlevez! » On leur répondait. Nul ne prêtait attention aux bras tendus de l'inspecteur primaire, qui faisait signe : « Calmez-vous tous ! tous ! tous ! » Dans la tourmente, Pergot, habitué, affectait la sérénité.

Il attendit plusieurs minutes avant de se lever, pianiste qui compte les vibrations pour mieux placer la note suivante, et, quand il se leva, les assistants se turent.

— Nous n'avons pas à discuter les principes, monsieur Baltus, et vous, mes chers camarades : ils sont édictés par nos assemblées, appliqués par nous. Ce que je désire, ce que je m'efforce de faire, c'est de gagner non pas seulement votre obéissance, elle est certaine...

Il y eut des hochements de tête, un peu partout.

— ... mais votre sympathie, pour des idées généreuses, encore mal comprises. L'école neutre n'est aucunement faite pour combattre cette foi que vous avez; son nom le dit assez, elle tient la balance égale entre les systèmes, elle évite de se prononcer, de juger, d'imposer...

Les autres lieux communs vinrent se ranger à la suite de celui-là. Aucun ne manquait à l'appel. Puis, pour rallier les troupes débandées, l'orateur se souvint qu'il avait promis de louer la Lorraine. Il la loua, en effet, sans définir les expressions, d'avoir toujours été attachée à la liberté, et de pousser jusqu'à la rudesse son esprit d'indépendance. « C'est pourquoi nulle province n'est mieux faite pour comprendre nos principes républicains. » Les mots semblaient s'offrir d'eux-mêmes à ce personnage, dès qu'il abordait un sujet politique. Il parla de la monarchie, du moyen-âge, de la Révolution, de l'inquisition, de la philanthropie, de la tolérance, de l'égalité, du totémisme, de Félix Pécaut et de Lamartine qu'il admirait « également », du génie populaire, de l'avenir indéfini, de la fraternité, et de la conférence de La Haye. Comme de telles « idées » lui coûtaient peu, et que les formules aussi lui étaient familières, il pouvait aisément lire l'accueil fait aux unes et aux autres, sur les visages et dans les yeux des auditeurs. Or, il s'étonnait de plus en plus. Les mots tant employés, ces imprécations, ces prédictions, ces basses flatteries au peuple, rien de tout cela ne portait : toutes ces flèches, bien lancées pourtant, avaient la

pointe usée, rouillée, et qui ne piquait plus. Il ne convainquait pas : il ennuyait. N'ayant pas d'autre vocabulaire, et n'ayant plus de provisions, il considéra que la partie était perdue, et jugea dès lors ces Lorrains comme des imbéciles. Brusquement, il cessa de parler. Beaucoup des claquements de mains, qui saluèrent son silence, devaient avoir une signification peu flatteuse.

Au même moment, et avant que personne encore eût osé se lever et quitter la salle, M. Pergot, s'épongeant le front, demanda :

— Monsieur Baltus, je vous prie de rester quelques minutes avec moi, lorsque nos camarades auront quitté la salle... La séance est levée.

De nouveau, les regards se portèrent vers l'instituteur de Condé-la-Croix, qui ne sembla pas troublé, et laissa tranquillement ses collègues le précéder. Ils passèrent près du délégué, descendu de la chaire, et qui s'était placé au débouché de l'allée centrale. On saluait M. Pergot, on lui serrait la main. Quelques rares instituteurs profitaient de l'occasion pour se recommander au puissant. L'un d'eux disait en riant, avec une bonhomie affectée :

— Moi, voyez-vous, monsieur le ministre, je fais de la religion, dans ma classe, parce que j'y suis obligé ; quand on me dira de ne plus en faire, je n'en ferai plus... Mon traitement sera toujours le même, n'est-ce pas ?

— Mais oui, mon brave; voilà un homme qui comprend !

— Je ne suis pas le seul !

Un tout jeune maître d'école le suivait, et disait très haut :

— Moi, monsieur le ministre, j'ai toujours bien quelque chose pour moi : c'est que mon père a eu un enterrement civil. Il y tenait.

L'envoyé ne dissimula pas son dégoût. Se tournant vers Baltus qui venait en arrière, il lui indiqua une place, à l'extrémité du premier banc, et vint s'asseoir près de lui. Il le considérait avec attention, et même avec l'espèce d'admiration gouailleuse qu'éprouvent ses pareils, devant un homme qui ne cède pas à l'intérêt.

— Monsieur Baltus, vous avez été vif, avouez-le.

— Je l'avoue, monsieur.

L'envoyé fut surpris de la sécheresse de ce « monsieur »

tout court, dans un canton où le « monsieur le ministre » se donnait couramment : mais il n'en laissa rien paraître.

— Nous ne nous sommes pas compris, je le vois.

— C'est vrai.

— Vous m'avez dit que le gouvernement, en mettant à exécution les projets annoncés, allait blesser tous les Lorrains.

— A fond.

— Et, sans doute, vous entendiez qu'un homme comme vous, très influent, très capable,... mais si, je le sais, ne refusez pas l'éloge,... n'accepterait pas de devenir ou de demeurer le directeur d'une école neutre, d'une école laïque, si vous voulez.

Baltus eut le sentiment qu'il se jetait au danger. Il attendit, avant de répondre, qu'une voiture, roulant devant le groupe scolaire, se fût éloignée. Et alors, sans témoin, sans l'appui qu'auraient pu lui donner, tout à l'heure, ses amis des villages voisins, il dit :

— Je me refuse à ignorer Dieu six heures par jour.

M. Pergot leva les bras.

— Mais je ne vous demande pas de ne pas croire, je vous demande de ne pas dire ce que vous croyez!

— Vous vous jugez.

— Permettez! La différence est grande!

— Pas assez pour moi.

L'envoyé s'écarta un peu, afin de mieux voir encore ce qu'allaient révéler les yeux de Baltus, car il ne pouvait rester sur cet échec.

— Je connais votre vie et ses difficultés, monsieur Baltus, et vos épreuves.

— Grandes, en effet.

— Votre fils a été tué dans l'armée allemande...

Baltus regarda l'homme si durement que l'envoyé eut peur de ce grand diable par trop proche.

— Oui.

— Votre femme est très souffrante, m'a-t-on assuré?

— Une mère qui ne peut se consoler.

— Dans ces conditions, je craindrais, pour vous, un changement de résidence...

— Que dites-vous là? M'obliger à quitter mon école? Il faudrait qu'un conseil disciplinaire y consentît. Nous sommes protégés, ici, et jugés par nos pairs.

Pâle d'émotion, Baltus, avait saisi le bras de l'envoyé, et le secouait rudement.

— Pas cela ! Pas cela, entendez-vous ! Si vous me déplacez, elle est morte !

M. Pergot, qui jouait encore au tennis, pensa : « Avantage ! » Il eut le mot sur les lèvres. Puis, rabattant la manche de sa jaquette sur sa manchette froissée :

— Qui vous parle de vous révoquer, monsieur Baltus? Vos chefs peuvent vous imposer un changement d'office, « pour le bien du service », avec avancement.

— Il faudrait des motifs.

— Il me semble que vous en donnez.

— Lesquels donc?

— Comment voulez-vous que je fasse ? Que vous l'ayez voulu ou non, vous vous êtes conduit, tout à l'heure, comme un chef de résistance. Lorsque je rendrai compte, à Paris, de ma mission, je devrai vous nommer, répéter vos propos en public, et ceux que vous venez de tenir devant moi. Ils sont nets, vous le reconnaissez. Et vous avez été applaudi. Si je raconte ce que j'ai entendu, je ne vous cache pas que la conséquence est probable. Je ne pourrai pas empêcher qu'on vous déplace : « dans l'intérêt du service », je le répète.

— La formule couvrirait une injustice.

— Mettons, si vous le voulez, une sanction juste. Elle a déjà servi à cela, et plus d'une fois.

Baltus voyait en imagination Marie apprenant qu'il fallait quitter le bourg, et ce désespoir, et peut-être... Comment, sans la tuer, l'arracher à ce coin de pays où, chaque jour, elle attendait son fils?

— La seule chance de salut, ce serait une promesse que vous me feriez, de ne plus vous élever contre cette substitution du régime français au régime lorrain... Je ne vous demande pas autre chose : n'encouragez pas la révolte.

Jacques hésita... Cette Marie, morte, un matin, dans les champs, noyée dans le ruisseau de la Biesten qu'elle traversait tous les jours... Il se détourna, il dit, presque sans voix :

— Je ne pourrais pas m'y engager aujourd'hui...

— Je vous donne du temps !

— Combien ?

— Ma mission, en Lorraine, va durer encore une huitaine.

J'irai vous demander la réponse, moi-même, à Condé-la-Croix. Vous serez prévenu. Cela va-t-il?

Baltus n'eut pas l'air de remarquer que l'envoyé lui tendait la main.

— Vous m'avez troublé l'âme, monsieur, et je n'ai pas le courage qu'il faudrait pour vous répondre, en ce moment, ou par oui, ou par non.

— Allons, j'ai bon espoir que vous ne quitterez pas Condé-la-Croix, et que vous serez un des croyants dont l'opposition, sage, et que nous, nous comprenons, est précieuse à notre œuvre même, qu'elle modère.

Il se leva :

— Mon cher monsieur Baltus, au revoir! Dînez-vous avec nous?

— Non, monsieur, je dois repartir.

— Alors, à bientôt!

L'instituteur, dans le couloir dallé sur lequel ouvraient les classes, quitta l'homme puissant qui se réjouissait d'avoir maté le Lorrain. Baltus s'accusait lui-même; il répétait, en traversant la place : « Tu as été un chien muet, Baltus, qui aboie d'abord, et puis qui se tait par peur des coups! Chien! chien! » Il entra dans le bureau de poste, téléphona d'abord à l'abbé Gérard : « Ta présence est nécessaire à la Horgne, ce soir; je compte sur toi »; puis à Léo, pour l'avertir que les deux cadets se rencontreraient avec leur aîné, à la nuit. Il reprit sa bicyclette, et rentra à Condé.

## VIII. — LE CONSEIL A LA HORGNE

Ce soir-là, il n'y eut qu'une courte joie, lorsque Jacques Baltus apparut, montant vers la Horgne-aux-moutons. Il suivait le sentier de la grande prée en pente, le long du bois, et c'est là que Glossinde, qui tricotait à la dernière lueur du jour d'été, aperçut le frère de son maître, par la fenêtre de l'arrière-cuisine. Elle avait coutume, lorsque la besogne et l'immobilité la fatiguaient, de s'interrompre, de se hausser sur la pointe des pieds, d'approcher ainsi son visage de la lucarne ouverte, et de prendre un peu de lumière, un peu d'air pur, de quoi reposer ses yeux et sa poitrine, pour une petite heure. Elle aimait le maître d'école de Condé-la-Croix, à cause de la bonne humeur

habituelle de l'homme, des nouvelles qu'il apportait du village, et elle dit, assez haut pour être entendue de la cuisine, où le maître étudiait une facture du charron, près de la table desservie :

— V'là monsieur Jacques dans le bas du pré!

La grosse voix du maître sonna aussitôt, et, en même temps, le bruit du papier froissé et jeté sur les planches.

— J'étais prévenu.

— Vous ne me l'aviez pas dit!

— Faut-il que je te raconte tout, à présent?

— C'est bien lui : même il marche vite!...

Elle avait à peine eu le temps de se retourner, puis de s'approcher encore de la fenêtre, qu'elle s'exclama de nouveau, et entra dans la cuisine.

— Maître Léo! Maître Léo!

— Que veux-tu encore?

— Maître Léo, qu'est-ce qu'il y a donc ce soir?

— Il n'y a rien dont tu aies à t'occuper.

— Voilà à présent monsieur le curé, votre frère, qui arrive!

— Eh bien! Laisse-le venir!

— Il fait presque nuit, mais je l'ai reconnu à sa taille. C'est comme un if qui marcherait! Allez donc sur le devant de chez vous : ils ne sont pas à trois longueurs de charrue l'un de l'autre.

Le paysan se leva pesamment. Il commença par relever la mèche de la lampe, afin de mieux éclairer et de mieux voir ceux qui allaient entrer. En cinq enjambées, il fut sur le seuil de la maison. Le vent d'ouest, un reste de jour, lancé pardessus les terres de plaine, touchèrent en même temps le visage qui, tant de fois, à cette même place, avait souri aux frères à bout de souffle et montant vers la Horgne. Léo Baltus essaya de sourire. Mais, devant lui, l'homme qui venait ne souriait pas. Jacques, tête nue, comme il était souvent, les mains dans les poches, regardait fixement la figure de son aîné. Nous interrogeons ainsi le pauvre calme et l'amitié des autres, quand nous sommes porteurs de la mauvaise nouvelle. « Que vont-ils dire? ils ne se doutent pas de ce que je vais leur apprendre. Encore deux secondes, une seconde, et la paix sera morte, et c'est moi qui vais la faire mourir! »

— Bonsoir, mon frère Jacques.

— Bonsoir.

— Tu ne me donnes pas la main?

— J'oubliais.

— Qu'as-tu donc ?

Jacques ne répondit pas. Les deux hommes s'approchèrent du coin de la table, et l'aîné, à voix très basse, parce que Glossinde aurait pu entendre, demanda, touchant de la main l'épaule du cadet :

— Est-ce Marie qui va mal ?

— Non, et elle ne sait pas les choses, heureusement.

— Je devine, mon pauvre : ton petit, tu as appris que ton petit disparu est mort?

— Non, Léo : c'est plus grave encore, parce que c'est un malheur pour tous.

A ce moment, Gérard s'approcha des autres, et les sépara, tendant les deux mains :

— Bonsoir, Léo; bonsoir, Jacques!

Et, aussitôt après, tourné vers le maître d'école :

— J'ai reçu ton coup de téléphone à midi. Je venais d'entendre les confessions, pour demain; je rentrais. Le marchand de grains de chez moi m'a proposé de me conduire ici dans la soirée. Je n'ai eu qu'à monter la côte. Ça doit être une affaire sérieuse, dis donc?

Le bruit de détente d'un ressort, le tremblement d'une cloison que vient de toucher un panneau de bois, apprirent aux frères Baltus que la domestique ne voulait pas entendre ce qu'ils disaient. Glossinde s'effaçait, selon l'habitude, elle fermait la porte entre l'espèce d'office où elle était rentrée, et la pièce maîtresse où se retrouvaient les trois Baltus. Eux, formant un groupe serré, leurs trois visages inquiets éclairés en dessous par la lampe, ils se regardaient, le cœur tout chaviré d'émotion, Jacques parce qu'il savait les choses, les deux autres parce qu'ils ne savaient pas. L'abbé dominait ses grands frères de la tête.

— Nous ne serons pas bien ici, dit-il.

Le chef fronça les sourcils, cherchant le commandement à faire; puis les sourcils se détendirent; il prit la lampe, et dit :

— Montons dans la chambre des oncles curés : nous y serons bien. Les jeunes gens dorment loin de là.

Dans l'angle de la pièce commune, il y avait un antique

escalier de chêne, à palier, qui conduisait au premier étage. Les frères, à la file, l'aîné marchant le premier pour éclairer les autres, montèrent les vingt marches, et suivirent le couloir qui desservait les chambres, celle du maître, celle, depuis si longtemps vide, où avaient grandi les enfants de la Horgne, celle des amis ; ils longèrent le grenier, plus long que tout le reste ensemble, et tout cela était à leur droite, orienté vers l'ouest et vers la plaine. Mais, à l'extrémité du corridor et à gauche, touchant le pignon des étables, qui s'allongeaient au delà et n'étaient séparées de la demeure des hommes que par une muraille, une sorte de tour carrée bossuait la façade de la Horgne. En bas, dans le réduit percé de fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières, on serrait les vieilles barriques ; au premier, les anciens avaient fait une chambre pour « l'oncle curé », car il y a bien souvent un prêtre dans les grandes familles de la Lorraine, et les successeurs des premiers colons de la Horgne avaient continué, selon les temps, de loger là, pour un jour, pour une semaine parfois, un fils, un frère, un oncle, un cousin, appartenant au clergé de la région. Léo Baltus tourna la clé dans la serrure, et posa la lampe sur un coffre en bois noir, qui soutenait une petite bibliothèque fermée, pleine de livres de vieille date et de peu de prix. Adossé à la bibliothèque et au coffre, un fauteuil de paille attendait depuis longtemps un visiteur.

— Assieds-toi là, Gérard, c'est ta place, dit l'aîné.

Il prit lui-même une chaise, en indiqua une à Jacques, et entre eux trois, il mit la table de toilette sur laquelle on voyait le plat à barbe, une savonnette enveloppée de papier, et un bougeoir. Autour d'eux, les hommes avaient encore un lit de camp près de la porte, un prie-Dieu le long du mur de l'étable, et un crucifix pendu au-dessus. La fenêtre, dont les petites vitres secouaient depuis trop longtemps leurs bourrelets de mastic, laissait passer l'air des forêts toutes proches et profondes comme un royaume.

Les trois Baltus levèrent les yeux, d'instinct, vers cette baie mal close. Tout ce sable d'étoiles qui est le chemin de Saint-Jacques, ne diminuait pas les ténèbres de l'Est ; les forêts dormaient, épanouissant leurs cimes dans l'air immobile : celle de Weinbrunn et celle du Warndt, qui sont en terre sarroise, et les bois de Saint-Hangen, leur bordure en terre lorraine, et dont

l'ombre, au premier matin, vient toucher les murs de la Horgne.

— Explique-toi, Jacques, dit l'aîné : qu'y a-t-il de si grave?

Jacques continua de regarder la fenêtre, comme s'il prenait à témoin le pays : la lumière de la lampe tremblait dans ses yeux clairs.

— Il y a, mes frères, que la France manque à l'honneur.

— Ce n'est pas possible! dit le fermier.

— Tu parles de travers, mon pauvre Jacques, dit l'abbé : tes mots sont trop forts.

— Non pas! Ils sont justes : elle manque à l'honneur.

— Tu pourras l'accuser, si les projets sont mis à exécution. Pour le moment, ce ne sont que des projets.

— Tu les connais donc aussi, toi, Gérard?

— Comment veux-tu que je ne les connaisse pas? Les journaux en parlent tous! Le discours du ministre est du 17 juin. Nous sommes le 26...

— Qu'a-t-il dit? demanda Léo. Moi, je ne lis pas tous les jours le journal. Qu'a-t-il dit, le ministre?

La face romaine de Léo Baltus était toute attention et passion. Contre le jugement de Jacques, il faisait appel au prêtre, leur cadet à tous deux, mais leur supérieur devant Dieu. Son âme était dans ses yeux : elle allait apprendre une chose qui importait sans doute à la religion, à la Lorraine, à toute la race née de la Horgne, et dont lui, Léo, il était le chef. Comme il ne recevait pas tout de suite la réponse, il répéta sa demande, et la fit plus humble :

— Enseigne-moi, monsieur le curé? dit-il.

L'abbé comprenait bien que ses paroles toucheraient le fond de cette âme-là, et de l'autre sans doute, et s'y graveraient. Il se tenait droit dans son fauteuil, les mains jointes sur ses genoux, tout malheureux d'avoir à dire du mal de ce qu'il aimait; au delà de ses frères, ses yeux cherchaient le crucifix pendu au mur, dans la demi-ombre. Il toussa. Il faisait effort pour tâcher d'avoir une voix naturelle, et non d'indignation : il était juge.

— J'ai lu, en effet, que le ministre avait fait une déclaration. Il annonce le rappel de l'ambassadeur près du Pape, l'introduction du régime laïque dans les écoles d'Alsace et de Lorraine, des rigueurs nouvelles contre les congrégations religieuses. . . . . . . . . .

Le maître de la Horgne étendit son bras jusqu'au milieu de la table, et il la frappa de son poing fermé et tout poilu.

— Ça n'est pas possible, ce que tu racontes là, l'abbé !

— Malheureusement, c'est trop vrai.

— On lui avait donc fait quelque chose de mauvais? une offense? une menace, à cet homme-là?

— Non, Léo.

— Alors, ne le nomme pas, pour que je ne le haïsse point !

Le fermier retira son bras de dessus la table. Jacques le considérait en branlant la tête, pour faire entendre : « Tu vois, je ne me trompais pas. » L'abbé fermait les paupières, pour ne pas voir souffrir ces deux hommes sans reproche. Ce fut l'aîné qui rompit le silence, après une longue minute. Oh! comme il avait changé de physionomie, en un instant! Pauvre fidèle ami qui s'avouait blessé! Pauvre Romain dont la rudesse était tombée! Pauvres yeux de chef, gonflés de larmes qu'il tâchait de retenir! On ne l'avait vu plus ému qu'à la mort de sa femme. Il fallait bien répondre : ce ne fut qu'une plainte d'abord.

— Tout de même, on avait bien souffert pour elle : on ne méritait pas ça.

— Oui, on avait souffert, répéta Jacques.

— Pendant plus de quarante ans, dit l'abbé.

— Toi, Gérard, plus que nous...

— On souffrait volontiers pour elle, dit l'abbé, et on sentait, au fond, que c'était pour Dieu, et que les Prussiens la détestaient surtout à cause de sa vocation...

— De son histoire, dit Jacques.

— De sa foi, dit le paysan ; de la mienne, que j'ai apprise de mes parents français, et en laquelle nous sommes tous morts, dans la famille ancienne. Mais si, à présent, elle renie sa foi et notre foi...

L'abbé interrompit :

— Non, Léo, elle n'est pas renégate ; je ne peux pas te laisser dire cela !

L'homme se leva. La colère, en lui, avait monté. Il était rouge, il se tournait vers la porte, comme s'il cherchait un ennemi à frapper, mais il n'entrait personne. Il reprit :

— Un pays que j'ai toujours défendu !...

— Défends-le encore une fois ! dit l'abbé.

— Non pas !

— Ce n'est pas la France qui agit ; ce sont les hommes qui la gouvernent. Assieds-toi. Tu prendras ta résolution après que Jacques aura parlé. Car s'il m'a téléphoné, ce soir, je devine bien qu'il a eu une raison à lui, et non pas celle de tout le monde. Il n'aurait pas dit, dans le téléphone : « J'ai besoin de ton conseil, Gérard, tout de suite »; s'il n'avait pas reçu une visite, une lettre, un avis de quelque supérieur...

— En effet, dit l'instituteur : tu devines juste.

— De qui ? demanda le fermier. De l'inspecteur d'Académie?

— D'un plus haut.

— De Paris ?

— Oui.

— Tu l'as écouté?

— Fallait bien.

— Raconte ! fit le fermier en se rasseyant. Moi, je te dirai ce que je pense. Mais, d'abord, qu'est-ce qui t'arrive, à toi ?

Les trois hommes se rapprochèrent, parce que l'instituteur parlait bas, d'instinct, ayant peur que le couloir et les chambres n'entendissent ce qui devait rester secret. Est-ce que son frère, tout à l'heure, est-ce que ses frères n'avaient pas trop élevé la voix ?

— Mes frères, je suis flambé.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Révoqué, changé d'école.

— Ah ! mais, c'est grave !

— J'ai refusé d'être ce qu'ils appellent un « laïque ».

— T'as bien fait ! dit Léo.

— Tu as noblement fait, dit Gérard.

— Tu es un Baltus ! dit Léo.

— Tu es un chrétien ! dit l'abbé. Alors, pourquoi es-tu triste?

Il lui tendait la main. Jacques la repoussa.

— Non, je ne mérite pas : il faut tout savoir.

Alors, moment par moment, et phrase par phrase, Jacques raconta l'arrivée des instituteurs au bourg de Saint-Nabor, ce qu'avait dit M. Philibert Pergot, puis l'entretien, la dispute même que lui, Baltus, avait eue avec ce délégué du ministère, et il n'oublia rien du dialogue, dont chaque mot demeurait vivant, non pas dans sa mémoire habituelle, mais dans celle

du cœur blessé, qui est si prompte à obéir, si fidèle, et qui fait souffrir encore quand elle répète ce qu'on lui demande. Il racontait, il jugeait sans employer de formules violentes. Quelques heures avaient passé : son tempérament calculateur, sa coutume de peser les mots pour les enfants, avaient repris leur pouvoir. On eût dit qu'il récitait un procès-verbal exact et expurgé, mais surtout, il se jugeait coupable de faiblesse, et, à cause de cela, il n'élevait pas le ton. Seul, Léo l'interrogeait. Accoudé sur la table, courbé, sa puissante tête posée sur ses mains, les sourcils froncés, le paysan disait :

— Comment, tu ne l'as pas quitté tout de suite, le Parisien?... Quel homme es-tu donc? Avec ton air de militaire, tu n'es qu'un bleu, voyons!... Il a dû être content! Tu peux supporter qu'on te parle ainsi de ta religion?... J'en appelle à l'abbé : est-ce qu'on doit seulement écouter ces propos-là, et laisser croire qu'on va faiblir?... Il t'a menacé de te nommer ailleurs qu'à Condé-la-Croix!... Il fallait répondre oui, et ne pas caler ; il fallait mériter d'être puni, et ne pas trahir ta foi, toi, un Baltus!

Comme Jacques achevait de parler, Léo reprit encore :

— Elles sont belles les promesses qu'ils font!... Voilà ce qu'ils avaient promis, leur Joffre, leur Mangin, leur Gouraud, leur Millerand!

L'abbé Gérard Baltus n'avait encore rien dit. A ce mot-là, le maigre géant posa la main sur le bras de son frère, et, sévèrement :

—Léo, je ne permets pas cela! Il ne faut pas dire : « leur Joffre, leur Mangin, leur Millerand » : ils sont nôtres.

—Ah! tu ne permets pas?

—Tu m'as demandé de t'enseigner!

— Eh bien! c'est moi qui vais le faire.

Et, se dressant de nouveau, le fermier, sans plus retenir sa voix, cria :

— Mon avis, il est clair à présent : nous n'avons pas été chercher les Français; nous avons été contents de revenir avec eux, oui, c'est vrai, mais qu'ils nous f... la paix, ou bien je leur dis : Nous sommes d'abord Lorrains, Lorrains, Lorrains!

Les trois frères étaient debout, maintenant, l'abbé et l'instituteur poussant le maître de la Horgne vers la porte, sans le frapper, mais rudement, pour lui faire comprendre :

« On ne parle pas comme ça !... Éloigne-toi !... Tu déraisonnes !... Nous ne pouvons entendre des choses pareilles ! »

Or, la porte s'entr'ouvrit. Une tête jeune, un visage paisible, un cou solide, que laissait voir entièrement le col déboutonné d'une chemise de couleur, se pencha vers les frères, dans la demi-lumière. Mansuy Domangin demanda :

— Maître Léo, c'est pour la vache noire qui va vêler...

— Ça presse-t-il ?

— Je crois que oui.

Le fermier prit une petite seconde, pour n'avoir pas l'air d'un chef qui ne réfléchit pas, et répondit :

— Descends; j'y vais.

Il ne se retourna pas ; il suivit le jeune homme ; on entendit les pas lourds dans le second escalier, tout voisin, qui aboutissait juste à la porte de l'étable.

L'abbé et Jacques, au milieu de la pièce, demeurèrent immobiles, tant que le bruit des pas monta vers eux. Le prêtre avait beaucoup souffert, en écoutant le récit de Jacques. Les malheurs du pays n'étaient donc pas finis? Il fallait recommencer à lutter ? Et cette fois, les ennemis étaient du côté qu'on aimait ! Quarante-huit ans passés à dire : « Le temps français, quand reviendra-t-il ? quand serons-nous délivrés? quand serons-nous parmi ceux qui ont la même âme que nous? » Voilà que ce long désir était à peine accompli ; les jeunes gens, les jeunes filles et les jeunes femmes attendaient la bienvenue promise avec des cœurs émerveillés ; les anciens continuaient à raconter complaisamment les souvenirs des années d'avant 1870 ; les plus sages reprenaient les impatients : « Tout n'est pas à souhait encore, mais vous verrez bientôt ! » Et maintenant, on commençait de voir la persécution de la foi, et le complot contre les enfants ! Expliquer cela ! Empêcher des colères comme celle du Romain, là, tout à l'heure ! Quel crédit trouverait-on, parmi les désabusés ? Lui, le grand curé terrien, l'ancien prisonnier des forteresses allemandes, il pouvait ne pas confondre la France avec ceux qui font les lois, et avec les ministres qui donnent des ordres, mais la plupart des Lorrains penseraient peut-être : « Nos pères nous ont menti ! » Dans sa paroisse, n'en aurait-il pas de ces braves gens qui allaient être séparés de nous désormais? Où iraient-ils? La réponse de Léo le laissait prévoir. Jacques lui-même inquiétait l'abbé. Il avait

rapporté la menace du visiteur parisien ; à aucun moment, il n'avait dit : « Je n'en tiendrai pas compte; j'irai où il faudra, dans le plus petit village de Lorraine ou d'ailleurs, mais je n'achèterai pas mon maintien à l'école de Condé, au prix qu'on me demande. » L'abbé ne doutait pas de son frère : il s'étonnait seulement de ne l'avoir pas trouvé plus net. Pourquoi n'avoir pas dit déjà : je ferai ceci, je ne ferai pas cela?

Gérard passa le bras par-dessus les épaules de Jacques, et l'emmena vers la fenêtre.

— Viens, dit-il, allons respirer un peu.

Il avait son projet, et sa tendre amitié pour Jacques lui indiquait les choses qu'il fallait dire.

En quatre pas, ils furent devant la fenêtre aux vitres déchaussées; l'abbé souleva le verrou d'en bas, tira celui d'en haut; les deux vantaux s'ouvrirent avec un bruit de rupture; des mille-pattes, domiciliés dans les rainures du bois, coulèrent sur le mur de la chambre, et l'air des forêts entra. Les deux frères s'accoudèrent sur les pierres d'appui, silex non dégrossis bridés par le ciment, l'abbé à gauche, joignant ses mains dans le vide. Ils voyaient, au-dessous d'eux, les ombres rondes et inégales dans le verger, des poiriers et des choux; un peu plus loin, des cimes d'arbres qui montaient, et, au-dessus, le ciel et le sable tout riant des étoiles. Nuit paisible sur les disputes des hommes!

— Tu comprends, Jacques, que ce qu'a dit notre frère Léo ne peut être soutenu. La Lorraine indépendante? Non, cela n'a pas le sens commun. Il faut que la bouchée de pain soit à l'un ou à l'autre. Notre aîné a parlé dans la colère.

— Oui.

— Tu te rappelles, lorsque nous étions petits, il était déjà ainsi, emporté dans ses paroles, bien au delà de la raison.

— Oui, le coup a été rude.

— Pour moi aussi, tu comprends; et pour toi, sans doute.

— Oh! mon Gérard, mon Gérard, j'ai eu de grandes douleurs dans ma vie: mon fils mort, ma femme...

— Oui, mon pauvre...

— Ma femme qui ne peut plus être mon conseil...

— Elle ne sait rien?

— Non, j'ai dit que j'avais des affaires d'intérêt à traiter avec Léo... Et voilà que nous devons souffrir de ce que nous

avons toujours voulu, de ce qui nous a réjouis d'abord : d'être Français.

— Nous le sommes, Jacques.

— Oui, désillusionnés ! Je n'ai pas voulu soutenir Léo, tu l'as bien vu : mais je me sens désemparé. La France, pour moi, ce n'était pas ça...

— Mais ce n'est pas ça ! Tu l'aimes, et tu ne la connais pas, et ce que tu vois, c'est elle déguisée !... Je ne te demande pas encore quelle réponse tu donneras au monsieur de Paris...

— Je ne sais pas... Je suis si troublé que je ne sais pas, Gérard.

— Fais attention ! Déjà tu as le sentiment que ton exemple est de conséquence, et que ce que tu feras, d'autres le feront...

L'abbé, de sa main droite, frappa amicalement l'épaule de Jacques, puis reprit la même attitude qu'il avait auparavant : et ses deux mains jointes s'avançaient dans la nuit. Un petit souffle, venu des forêts de la Sarre, descendit les étages des frondaisons de France, caressa les visages des deux hommes, et passa. Un oiseau éveillé, loin dans les étendues, jeta un cri de peur.

— J'ai songé bien souvent à ce mystère, Jacques : comment se fait-il que nous aimions la France d'un amour qui résiste au temps, et, — tu le verras, — aux déceptions, nous qui parlons un dialecte allemand ?...

— Aussi m'ont-ils appelé Boche, les gens du dîner de la Morille, à Verdun !

— Pas *les gens*, un d'eux : tu me l'as conté. As-tu essayé de résoudre ce problème-là ?

— Quelquefois.

— Qu'as-tu trouvé ? Car enfin, nous sommes, ici, des Français de la dernière heure.

— Préparés.

— Tu dis bien.

— Des Celtes, et puis des Gallo-Romains.

L'abbé étendit le bras vers les forêts :

— La Sarre était peuplée de Celtes. Le sang n'est pas allemand. L'Allemand, c'était l'envahisseur périodique, qu'on repoussait ensemble. Ils n'ont jamais changé. Nous étions, nous, de la Gaule convoitée.

— Je l'enseigne aux enfants, surtout à présent.

— Tu vois bien : c'est une liberté nouvelle !

Il se mit à rire, et, pour la première fois de la soirée, de la journée même, le visage de Jacques se détendit un peu. Gérard, plus grand, observait affectueusement ce frère irrité et confus, qu'il essayait d'arracher à lui-même, et de faire monter jusqu'à la région des idées et des causes, où est la leçon de bravoure. Il reprit :

— N'empêche que nous sommes Français depuis bien peu d'années, et presque les derniers venus dans le royaume. Encore, les « terres évêchoises », si tu te rappelles, Toul, Metz, Verdun, furent réunies sous Henri II.

— 1552.

— Bravo, l'écolâtre ! Je ne sais pas si la date me serait revenue aussi vite qu'à toi. Cela fait près de quatre siècles. Mais, le reste, dont nous sommes, n'est à la France que depuis Louis XV. Ah ! je retrouve la date, Jacques, c'est en 1766, que nous devînmes définitivement Français. Si tu défalques les années d'occupation allemande, après la guerre de 1870, nous n'avons été gouvernés par la France, nous autres, que pendant un siècle et demi. Que cela est peu !

Il crut entendre, dans le grand silence de la nuit douce :

— Devons-nous le regretter ?

Il ne releva pas le mot; mais il reprit son plaidoyer, pasteur d'une seule brebis, fraternel, atténuant la rudesse de sa voix, comme il faisait pour ne pas effrayer les enfants du catéchisme :

— Jacques, ces derniers venus de la famille de France ont été tout de suite de merveilleux Français. Loyauté, ardeur, tendresse, quels traits on peut citer ! Et même avant d'avoir été déclarés Français par les traités, ils l'étaient, ces vieux-là, nos pères endormis, nos pères qui sont en paradis.

Respectueusement, le prêtre inclina la tête, pour saluer les morts. Après un silence, il demanda :

— Tu ne t'es pas inquiété de savoir pourquoi ? Tu n'as pas été plus loin ?

— Non.

— Il y avait un va-et-vient à travers les frontières, vois-tu, des commerçants, des voyageurs pour le plaisir, des pèlerins. Ceux de France devaient dire du bien du Roi. Il y avait aussi nos princes Lorrains, dont je suis si fier, les trois grands Guise, Claude, François, Henri. Ces comtes devenus ducs, devenus

princes, devenus presque rois, mon cher, c'étaient les plus beaux hommes du temps, Claude surtout...

— Peut-être, hasarda Jacques.

— Oh! sûrement, et marié à une Bourbon, batailleur, — nous le sommes tous! — généreux, prodigue même, chevalier parfait, et si avenant que ses ennemis voulaient le tuer, ne pouvant supporter cette belle âme dans un si beau corps. Tantôt il battait les Allemands, et tantôt les Anglais. Le roi François Ier ne savait plus comment le récompenser. Henri II connut le même embarras. Ce beau Guise, prince de frontière, et ses enfants nous conquéraient pour le Roi, sans nous faire la guerre. La France idolâtrait les Guise, mais nous, Jacques, je le sens à mon cœur qui saute, nous étions déjà pour eux, avant d'être pour elle. Ils avaient toute sorte d'influences dans la Lorraine, encore impériale de nom. J'ai relevé, dans mes études d'histoire, que ces Guise, ou par eux-mêmes, ou par leurs parents ou alliés, tenaient tous les nœuds de routes entre l'Est et Paris. Tu en concluras ce que tu voudras, et peut-être que l'ambition leur vint, la tentation de monter sur le trône, un jour. On parlait d'eux, aux veillées. Les rois, quand ils eurent acquis les Trois Évêchés, et, plus tard, notre province entière, nous envoyèrent ce qu'ils avaient de mieux, comme gouverneurs, officiers, magistrats...

— Ça leur a réussi mieux que ne réussira ce qu'on fait à présent.

— C'étaient des rois, Jacques; mais le fond d'où sortaient leurs commis, crois-moi, il est toujours aussi riche... La guerre l'a tant montré! Ils avaient du goût, les princes, ils choisissaient leurs hommes. Dans les marches de l'Est, avant la réunion, après, pendant trois siècles au moins, il s'est fait chez nous la plus folle ou la plus sage dépense, comme tu voudras, d'esprit, de belles manières, de politesse, la plus sage démonstration de la force et du charme d'un pays qui nous voulait avoir ou garder, de notre bon aveu.

Les choses qu'il résumait ainsi, l'abbé érudit les aimait de vieille passion. Il se mit à rire, et cette fois tout haut.

— Je crois même que la mode n'a pas été étrangère à cette conquête des cœurs lorrains. Les modistes de Paris qui venaient en Lorraine, par les coches, au XVIIe, au XVIIIe siècle, avec des fanfreluches plein leurs boîtes, remportaient des succès près de

nos dames lorraines, — pour ne parler que de ceux-là, — qui faisaient dire : « Paris ! Paris ! » à nos bourgeoises, aux femmes de nos plus grands et de nos plus petits seigneurs. J'en ai trouvé mention dans des mémoires... Toute la suite l'a confirmé, nous étions de France, plus volontiers que personne, aussi anciennement que les Francais des vieilles provinces, et, en toute vérité, depuis le treizième. Tu entends : le treizième !

— Depuis plus longtemps encore nous étions préparés, Gérard ; tu vas rire, peut-être : je pense bien souvent que nous sommes demeurés fidèles à Charlemagne.

— Bien dit ! Fidèles au grand empereur qui alla tant de fois porter secours au pape de Rome !

— A Charlemagne, organisateur de la rive gauche du Rhin, à celui qui ne passait le fleuve que pour corriger le Saxon envahisseur et païen !

— A Charlemagne qui voulut, à sa mort, distribuer l'or de ses coffres, pour agrandir et embellir les églises les plus fameuses de son empire, et, sur vingt et une villes ainsi honorées de ses largesses, en avait choisi dix-sept dans la latinité. Je savais la liste par cœur, autrefois.

— Moi aussi, Gérard : tu me l'avais apprise.

— Aide-moi donc : Rome, Ravenne, Milan, Cividale, Grado, Sens, Besançon, Lyon, Rouen, Arles, Vienne, Tarantaise, Embrun, Bordeaux, Tours...

L'abbé hésita. Jacques se souvint, et acheva :

— Bourges, à quoi fut réduit, un jour, un roi de France, et Reims que les Saxons devaient dévaster en nos temps !

Ils se turent, et songèrent un long moment. La lune, invisible encore, sortie d'on ne sait quelle ombre, mettait, sur les futaies étagées devant eux, une lueur argentée, qui frémissait au vent.

— Que c'est beau ! dit Jacques.

L'abbé comprit, à ce mot-là, que l'heure était venue de porter secours à son frère inquiet.

— Jacques, fit-il, tu m'as appelé au conseil, et tu ne m'as pas avoué ton secret. Qu'as-tu répondu à l'envoyé de Paris ? Tu as dû te tromper, mon pauvre : je le devine, puisque tu ne t'en vantes pas...

Alors, le prêtre, sur son épaule, sentit se poser et se cacher

la tête de son frère, et il entendit la voix que rouillaient les larmes.

— Pardonne-moi, Gérard! On me croit fort, et j'ai été faible, et je le suis. Je t'ai appelé au secours, juge-moi, et cependant, je ne peux pas te promettre de t'obéir... J'ai d'abord bien répondu à l'homme, et puis j'ai balbutié. Oh! que tu es heureux d'être l'Asseuré, toi! Je lui ai laissé voir que le manque de parole de la France m'indignait, que j'étais blessé au cœur, comme chrétien, comme Lorrain, mais, quand il m'a menacé, avec les formes que ces gens-là sont habiles à prendre, et qu'il m'a dit de donner l'exemple de la neutralité, moi, Jacques Baltus, je ne lui ai pas répondu : « Jamais! »

— Pauvre ami!

— A l'heure où je te parle, là, en me cachant le visage, je me dis que je pourrais peut-être commencer ma classe en omettant la prière...

— Jacques, que dis-tu là?...

— Que je pourrais, en tout cas, me borner à faire réciter aux enfants leurs leçons de catéchisme et d'histoire sainte, sans plus donner les explications que j'ai coutume d'ajouter, beau droit de mon métier, joie pour moi, tu le sais bien...

— Je ne te comprends plus! Tu prétends être indigné de ces manœuvres, pour introduire en Lorraine l'éducation sans Dieu, et tu vas y aider!

— Je ne ferais rien contre ma foi, Gérard; je ne parlerais pas d'elle, voilà tout.

— Mais c'est la nier de n'en rien dire! Tu connais le mot seigneurial : « Qui n'est pas pour moi est contre moi! »... Qu'y a-t-il là, Jacques?... Une femme?

— Oui : la mienne.

— Marie? Mais elle ne sait rien, tu me l'affirmes!

— Ce n'est pas cela. Tu ne peux pas voir, comme moi, qu'elle ne vit que pour courir sa chance; qu'elle est, ici, dans le seul lieu du monde où elle puisse vivre, parce qu'elle l'attend, lui, l'enfant qu'elle a porté et qu'elle croit vivant. Je ne veux pas la perdre! Suppose que je sois condamné à quitter Condé-la-Croix : je la connais, elle ne nous suivra pas; elle s'enfuira de la maison nouvelle pour retourner à l'ancienne, ou dans les bois, ou à la Horgne, et, de misère ou de désespoir, elle périra. J'ai été faible; j'ai laissé voir ma peur, et je me confesse à toi!

— Je te plains infiniment...

L'Asseuré s'était redressé, il avait pris dans ses bras son frère aîné qui pleurait; il le serrait, et, penché, il disait :

— Les choses qu'il y aurait à dire, tu ne peux pas les entendre en ce moment; Jacques, nous sommes tous de pauvres faibles; nous imaginons l'avenir, et, d'après nos imaginations, nous voulons qu'il décide le devoir présent; cela nous perd souvent;... tu es dans la grande peine, et j'y suis avec toi;... il va falloir nous séparer, tout à l'heure ; ne raconte pas à Léo ce que tu m'as raconté; ne lui dis pas de mal de la France; n'en dis à personne : si tu la perdais, ce serait bien pis que de perdre Marie...

— Non, par exemple !

— Ne blasphème pas! Tu ignores de quelle créature, infiniment plus malheureuse, tu es tenté de parler injustement. Elle aussi, elle a perdu ses enfants, elle aussi, elle est victime d'une folie qui sera guérie... Si tu pouvais connaître son cœur, comme tu connais celui de Marie! Il est tout noble, va! On ne l'a pas encore gâté. Dieu la regarde en pitié. Elle est pécheresse, mais nous ne pouvons énumérer non plus tous les services qu'elle a rendus à la miséricorde quêteuse de mérites; sa vocation ne lui a pas été enlevée; elle demeure l'unique, la nécessaire, au fond, la bien-aimée ingrate, destinée au pardon à cause des saints qu'elle a enfantés pour le monde entier... Jacques, je te dirai ma foi la plus profonde après celle à l'Évangile : Dieu s'est interdit de laisser périr la France, puisqu'il n'a préparé aucune nation qui la puisse remplacer... Va, mon bon frère, nous nous retrouverons bientôt... Écoute !

— Il remonte !

— Oui! Remets-toi à la fenêtre, essuie tes yeux! C'est lui !

Il entra, le Romain, avec fracas.

— Mes enfants, c'est une génisse !

— Ça vaut mieux pour l'étable, dit l'abbé en se retournant.

— Est-elle jolie, au moins? demanda Jacques.

Le fermier fit claquer sa langue.

— Toute mignonne, bien faite, tachetée comme une pomme là et là.

L'homme touchait ses deux flancs.

— Même elle a une petite étoile sur le front.

— Bon signe, répondit Jacques : elles sont laitières d'habitude, quand elles ont l'étoile.

Les deux frères cadets serrèrent la main de l'aîné, qui rabattait, sur son poignet, la manche de sa chemise et la manche de sa veste, qu'il avait relevées en partant.

— Et vous, reprit-il, les frères, qu'avez-vous fait pendant ce temps-là?

— Oh! dit l'abbé, nous avons causé, assez tranquillement.

— Eh bien! moi, dans l'étable, je n'ai pas été tranquille du tout. Ça n'allait pas comme je voulais. Et puis, j'étais en colère. Je pensais à l'histoire de Jacques, et aux misères que vont nous faire les Français. Je vous le dis, plus haut que je ne le disais quand vous m'avez trouvé violent...

Sa voix sonnait dans la petite pièce, aussi âpre que s'il commandait aux quatre chevaux de son harnais :

— Je te le dis, Jacques, je te le dis, monsieur le curé, qui défends ces gens-là : si c'est pour nous rendre païens qu'ils sont revenus, il valait mieux qu'ils restent chez eux!... Qu'il y a-t-il encore? Comment, c'est toi, Glossinde? Tu n'as pas même frappé à la porte? En voilà, des manières!

— Vous criez trop haut, maître Léo, ça vous empêche d'entendre!

La domestique se tenait dans la chambre, à un pas de la porte grande ouverte, les bras tombants, les mains jointes sur son tablier. Elle avait pris sa résolution. Servante à la Horgne, mais plus ancienne que son maître, et devenue sacrée par un dévouement de plus de cinquante années, elle pouvait dire son mot, oui, elle le devait même. Son visage était serré d'angoisse; ses pauvres lèvres déformées, non appuyées sur des dents, tremblaient, mais elle levait, sur Léo Baltus, des yeux clairs, innocents et résolus.

— Réponds, Glossinde : qu'es-tu venue faire ici?

— Vous avertir, vous et la compagnie, que j'ai fait du vin chaud.

Subitement, la colère du fermier se dissipa. Son rire, aussi sonore que sa colère, fut la première réponse. Il dit aussi, pour apaiser Glossinde :

— Elle a de riches idées, qu'en dites-vous, mes frères?

Mais Glossinde ne riait pas. Elle ne quittait pas du regard son maître, qui commençait à être gêné par ce témoin de toute

la vie. Enfin, elle ouvrit les lèvres, pour libérer son âme de pauvre vieille Française.

— Venez donc. Il est grand temps... Mais, en vérité, j'ai du regret de ne pas m'être couchée.

— Pourquoi donc ?

— Je n'aurais pas entendu mal parler de nos Français. Une maison où, jamais du grand jamais, personne n'a dit du mal de la France !

Elle rougit, se sentant regardée par eux trois, et d'être hors de son rôle de servante, mais elle ne baissa ni les yeux, ni le menton : le secret de son cœur était plus fort que tout.

— Voyez-vous ça ! Glossinde qui me fait la leçon, à présent ?

— Oui donc ; ça me tourne les sangs, d'entendre autre chose que ce que j'ai toujours entendu. Votre père, votre mère à tous trois, il n'aurait pas fallu, devant eux, en dire la moitié sur la France !

Mécontent, Léo fit le geste du faucilleur qui abat une javelle.

— Arrête ici, ma vieille ! Tu ne sais pas ce dont il est question. Tu défends la France, et tu ne la connais pas !

— Et vous ?

Elle comprit qu'elle allait trop loin.

— Excusez-moi, mon maître... Mais, aussi bien, chez ma cousine, il y a un proverbe...

— D'où est-elle, ta cousine ?

— D'Auvergne.

— Et que dit le proverbe ?

— Il dit : « N'est pas beau ce qui est beau, mais est beau ce qu'on aime. » Moi, je l'ai connue par vos parents, la France, et par les miens, et je l'aime. Excusez-moi.

Glossinde reprit son air de servante humble et lasse. Elle ajouta tout de suite :

— Le vin chaud est tout versé. Il va refroidir.

Le fermier leva les épaules, de pitié. L'abbé tira sa montre :

— Minuit moins vingt : j'ai le temps. Ce n'est pas de refus, Glossinde. Nous en avons dit, des mots, ce soir ! Descendons !

Ils descendirent, sauf Glossinde, qui s'était effacée dans le couloir, pour les laisser passer. En bas, ils trouvèrent Mansuy, debout, à l'écart. La cuisine sentait le vin rouge et la cannelle.

Quatre verres étaient alignés sur la table. Léo, Jacques, l'abbé, le chef de culture prirent chacun le sien, et, d'un seul trait, le vidèrent. Pour la seconde fois, cette nuit-là, Gérard Baltus et l'instituteur de Condé se retrouvèrent paysans.

— Viens, Jacques, dit l'abbé, en reposant son verre sur la table. Je t'accompagnerai un bout de chemin.

— Où vas-tu? demanda Léo. Tu aurais pu coucher ici?

— Prendre le train à Creutzwald; je dormirai un somme dans la gare, et mes paroissiens me trouveront encore bonne mine, quand je descendrai de mon wagon, pour dire la messe de sept heures. Ils me trouvent toujours bonne mine.

Les deux cadets sortirent de la Horgne, ayant salué l'aîné qui se tint alors sur le seuil, et qui remplissait de son corps presque toute l'ouverture de la porte. Dehors, il faisait doux et clair; Jacques et Gérard montèrent, à travers bois, jusqu'à la route de Carling à Sarrelouis, et se trouvèrent là en un lieu dominant. La lune penchait. Ils étaient seuls à faire sonner, sous leurs talons, la route empierrée. Les champs, à gauche, descendaient vers Creutzwald, et leurs avoines, et leurs seigles, tout épiés et près de la moisson, dormaient. A droite, les forêts dormaient aussi. Le vent ne remuait plus que la pointe fine des arbres.

— Ça donne envie de chanter, dit l'Asseuré.

Ils se séparèrent. Cinq minutes plus tard, dans le grand silence de minuit, il entendit une voix qui venait du milieu du plateau cultivé. C'était la voix superbe de Gérard. Invité par la solitude, le cœur tout plein de ces heures qu'il venait de vivre, il devait, en continuant de marcher entre les blés, tourner la tête par-dessus l'épaule, et chercher le frère malheureux et tenté qui regagnait la maison, car le son arrivait droit jusqu'à Jacques.

— Allohé pour le voyageur! Allohé! Allohé!

Jacques tressaillit. Ç'avait été leur coutume, dans leur jeunesse, de se « guirlander » ainsi, d'une colline à l'autre, lorsqu'ils se séparaient, et les paroles, à chaque fois changées, accompagnaient un refrain d'une antiquité véritable, un mot de la marine malouine, qu'avait transmis, aux Baltus, un vieil oncle engagé sur les vieilles goëlettes. Il répondit :

— Allohé pour l'abbé Gérard!

La voix d'en bas reprit :

— Allohé pour les bons Lorrains!

Jacques, ayant respiré l'air des bois jusqu'au fond de sa poitrine, chanta :

— Allohé pour la nuit très douce !

Il se passa un court moment, comme il arrive entre oiseaux qui s'appellent, avant que la réponse vînt de la plaine. Et quand elle vint, elle était faible et voilée. Gérard devait descendre, par les prés, vers les maisons du Nassau, toutes proches de Creutzwald.

— Allohé pour la France aimée ! Allohé ! Allohé !

Jacques ne répondit pas. Depuis qu'il avait quitté Gérard, à peine s'il avait fait une centaine de pas. Il voulut prendre l'allure rapide qui lui était habituelle. Mais, presque tout de suite, il s'arrêta. Là, sur le talus de la route et du côté du plateau, il apercevait une pierre taillée, large, haute de plus d'un mètre, sur laquelle une croix était gravée profondément. Il la connaissait bien. Mille fois il avait passé, songeant : « Un homme tué sur la route, jadis, à la lisière des forêts ? Un laboureur écrasé par sa charrette ? Foudroyé ? » Il ne savait pas. Qui est-ce qui savait, hormis Dieu ? Mais cette nuit, au sommet de la pierre, un pain était posé, qu'éclairait la lune inclinée. Jacques descendit dans le fossé, et se tint, debout, le cœur battant. Sa pauvre femme, celle qui dormait là-bas, dans le village, était venue ici, le matin même ou la veille. Sur la tombe de l'inconnu, elle avait mis de la nourriture pour l'enfant mort aussi, et qui n'était guère moins oublié que celui-là. Baltus, Baltus, il faut supporter cette tendresse maternelle qui ne veut pas croire à la séparation, accepter de n'être que le second amour de cette âme égarée, pardonner les silences, les inattentions, les longues courses à travers la campagne, et ne pas avoir l'air de t'apercevoir que la santé de Marie s'affaiblit, que les yeux sont de plus en plus cernés, et les lèvres aussi pâles que la lumière de la lune.

En ce moment, le pain boulangé par l'ouvrier de M^me^ Poincignon luisait aussi, plus blanc qu'à dix heures, quand l'étalage recevait le soleil du matin et que le mitron tournait la roue dentée du store. Jacques Baltus étendit le bras, et prit le grignon de pain ; il avait faim, après cette longue veille à la Horgne, et puis vaguement, demi combattue, demi accueillie, la tentation lui venait de faire ce qu'aurait fait le petit, s'il était revenu : de goûter au pain de la mère. Avec la pointe de son couteau, sur

le plat de l'entame, il traça une croix à deux croisillons, comme c'était l'immémoriale habitude chez les Baltus, puis, coupant une tranche, il y mordit, et replaça le restant au sommet de la pierre. Un carré de papier, tout petit, avait glissé à terre. L'homme le ramassa. La lune éclairait si bien qu'il put lire les trois lignes d'une écriture un peu lourde et qu'il connaissait : « Mon Nicolas, tu as déjà mangé de mon pain, un peu partout. A présent, reviens vite et droit chez nous. Tout sera pardonné. Six ans que je t'attends, et je suis ta mère Marie ! » Dans la poche de son veston, près du cœur, Jacques enfonça le carré de papier. Il avait des larmes dans les yeux. Elles eurent le temps de sécher, tandis qu'il achevait de parcourir, au pas militaire, la route qui va vers Condé-la-Croix.

### IX. — LES INQUIETS

Baltus n'avait pas raconté ce qui s'était dit, dans la réunion des instituteurs du canton. Cependant, dès le lendemain, tous les gens de Condé s'entretenaient de la nouvelle.

Ce fut, pour Baltus, une journée d'angoisse. En dictant à ses élèves un texte de Buffon, en leur faisant réciter leurs leçons, il ne cessait de voir, près de lui, l'envoyé du ministère, les collègues du cadre lorrain ou de l'intérieur, l'abbé Gérard, Léo, Mansuy, Glossinde. Il aurait voulu être seul ; le bruit et le perpétuel mouvement des élèves l'énervaient.

Quand onze heures et demie sonnèrent, il hâta la sortie des écoliers, qui se faisait, d'habitude, en bel ordre et dans le calme ; il avait oublié, sur la tablette de sa chaire, son courrier du matin et les « livres du professeur », dont il usait ; il s'aperçut de l'oubli au moment où il fermait la porte principale de l'école, au-dessus du perron, et il ne retourna pas dans la salle de classe, pour serrer ses lettres dans le tiroir de la chaire : signe de grande préoccupation, et premier exemple, assurément, qu'il eût donné d'un pareil désordre. Où allait-il, si pressé, descendant la place, la tête basse, lui qui, d'ordinaire, la relevait et inspectait la façade de chaque maison ? Il se rendait chez le maire, pour affaires de service.

— Monsieur Baltus, s'il vous plaît ?

Il releva la tête. Devant lui, il y avait une vieille femme, vêtue d'une mauvaise robe, et dont les cheveux blancs, mêlés

d'un peu de jaune, étaient tordus en arrière, et formaient un tout petit chignon, bien serré, une vraie queue de rat blanc, roulée sur elle-même. La femme avait encore de beaux yeux sombres, auxquels la douleur et la plainte allaient bien. Le maître d'école se souvint, après un effort, que c'était la veuve Laître, du hameau de Demmen, inscrite parmi les assistées du bureau de bienfaisance.

— Je suis venue rapport à la nouvelle loi, monsieur Baltus.

— Il n'y a pas de nouvelle loi, mère Laître.

Elle parut toute décontenancée, puis se ressaisissant et continuant, parce qu'elle avait résolu de parler, oui, ce matin même, et de ne pas céder :

— Ma petite fille, songez donc, monsieur Baltus : on est responsable des enfants, nous autres!

Elle agita ses deux poings, transparents de misère :

— Tenez, j'aimerais mieux m'en aller de la paroisse, si c'était vrai!.. Ailleurs, je n'aurais peut-être pas mes six livres de pain par semaine, mais j'irais tout de même!

— Et où iriez-vous?

La pauvresse montra, de l'épaule soulevée, la direction de l'Orient.

— Pas par là, toujours!

Elle riait, de sa pauvre bouche sans dents, pour montrer que ce n'était là qu'une plaisanterie. Puis, comprenant qu'elle était sans pouvoir, et que son idée ne valait rien, elle joignit les mains :

— Monsieur Baltus, faut nous aider! Ne faut pas livrer les âmes!

— Allez, mère Laître. Ne vous alarmez pas avant le temps!

Elle eut envie de lui crier : « Mais si, il faut s'alarmer avant le danger, pour le prévenir, pour se mettre à l'abri! » Elle n'osa pas. Baltus s'éloignait, car, l'ayant vu converser avec la mère Laître, — et elles devinaient sur quel sujet, — plusieurs femmes, qui balayaient le couloir de leur maison ou les dalles devant la porte, s'apprêtaient à faire comme la mère Laître. Il était guetté. Elles restaient dehors pour le rencontrer et l'arrêter. L'une d'elles, appuyée sur le manche de son balai, à trois pas de son seuil, immobile, attendait même délibérément l'homme de la commune. Baltus marcha plus vite. Au passage, il entendit les femmes Louve, Barbé, Travault,

Boultain, deux vieilles, deux jeunes, dire, à son adresse, les mêmes mots, lancés de droite et de gauche, balles de tennis, au travers de la rue :

— Nous ne voulons pas de la mauvaise loi française ! Nous voulons nos écoles comme à présent ! C'est notre droit ! Dites-le au maire !

L'instituteur salua les femmes, de la main ; il passa devant la plus grande ferme du bourg, et, apercevant un groupe d'hommes qui discutaient, quelques pas plus loin, et qu'il eût certainement « bonjourés » en temps ordinaire, il se hâta de tourner à droite, où était la maison du maire : toit de tuiles, imitant le chapeau cloche, volets verts, deux lianes, en ciment armé, enroulées autour des montants de la porte et se rejoignant au linteau. Baltus pénétra dans le jardin, et monta au premier.

Il y avait là, dans une pièce éclairée par deux fenêtres, un homme endormi, ou qui feignait de l'être, dans un fauteuil de paille, devant une table chargée de papiers. Sur ses genoux, malgré la température élevée de ce jour de juin, une couverture verte était posée. Les murs étaient peu ornés : quelques chromolithographies banales, un certificat de libération du service militaire allemand, une photographie de très vieux parents en costumes de la Forêt-Noire. Le greffier trouvait souvent le maire ainsi somnolent. Mais il ne se fiait plus aux apparences. Il avait observé que le visage de M. Hellmuth était invariablement tourné du côté de la porte ; il avait remarqué, plus d'une fois, en entrant, quelque précaution qu'il eût prise pour ne faire aucun bruit, que les paupières du dormeur s'étaient légèrement écartées avant de se relever tout à fait; il en avait conclu que ce vieux magistrat municipal, podagre officiel, usait de ce facile subterfuge pour examiner la physionomie des gens, avant qu'ils eussent pu composer leur visage. Ce personnage, violent et dissimulé, maître de toutes les coupes de bois qu'on adjugeait dans la région de Condé, avait été maintenu à la tête de la commune, parce qu'il avait partout des obligés et des clients. Étonné lui-même de ne pas avoir été chassé de la mairie, après la victoire, malade, retenu à la chambre, il sentait rapidement diminuer sa popularité, c'est-à-dire la peur qu'il inspirait. Et il accusait le greffier, l'homme le plus actif et aimé de la commune, de le desservir « auprès du peuple ».

Jacques Baltus s'annonça, comme il avait coutume de le faire, en appuyant fortement les talons sur les dernières marches de l'escalier. La porte était grande ouverte. Il vit qu'on l'examinait avec une particulière attention. Le maire ne se contenta pas d'un coup d'œil : il interrogea aussitôt.

— Asseyez-vous... Il y a du nouveau ?

— Oui, monsieur le maire, dit Baltus, en montrant le cartable en toile noire qu'il tenait sous le bras : deux demandes de secours...

— Mais, ce n'est pas ça !

Le poing d'Hellmuth s'abattit sur la table.

— Vous vous moquez de moi, Baltus ! Belles nouvelles, en effet ! Parlez donc de l'autre, de celle qui tourne les têtes...

— Les cœurs aussi...

— Ah ! enfin, vous y venez ! Je n'aime pas beaucoup ces manières-là. Vous avez assisté à une réunion d'instituteurs, à Saint-Nabor, où les plus graves indications vous ont été données...

— Professionnelles, monsieur le maire.

— Et politiques ! Tout un régime changé ! Osez-vous dire que cela ne concerne que la profession ? Les journaux nous ont appris les intentions du ministère, mais j'ai besoin que vous me fournissiez des renseignements plus particuliers.

— Je n'en ai pas, monsieur le maire, et, si j'en avais, je ne vous les communiquerais pas, parce que les avis donnés aux instituteurs regardent les instituteurs...

— Par exemple !

Le visage d'Hellmuth était aussi dur que si le secrétaire de mairie avait été un débiteur en retard de six mois. Baltus répondit, sa petite tête de soldat gaulois bien droite :

— C'est comme je vous le dis.

— Vous auriez pu me dire, tout au moins, que vous étiez menacé d'avoir un avancement, est-ce vrai ? malgré vous.

— Malgré moi.

— Cela s'appelle une disgrâce. Vous avez donc protesté contre le projet du gouvernement ?

Le secrétaire de mairie rompit la marche de l'interrogatoire, en interrogeant à son tour.

— Quel est donc votre avis, monsieur le maire ?

L'homme se redressa, appuyant les reins au bois du fauteuil,

et la couverture glissa sur le parquet. Ses yeux foudroyaient le greffier.

— Mon avis est de céder à l'État qui ordonne. Je ne l'ai pas caché aux gens de la commune. Ils sont venus me déclarer leur volonté, et impérieusement, et insolemment, je vous en réponds !

— Des femmes ?

— Non, des hommes, les plus enragés du bourg, Cabayot le premier. Ah ! je les ai bien reçus !... Je leur ai signifié que nous n'avions pas de politique à faire, ni eux, ni moi, en dehors des élections.

— Ils ont été de votre avis ?

— Non, les forcenés !

— Des hommes qui défendent leurs enfants, monsieur le maire...

— Je vois que vous êtes de leur bord. Cela ne m'étonne pas : c'est justement ce que je voulais savoir.

— J'ai refusé de répondre là-dessus à l'envoyé du ministère.

Hellmuth se mit à rire, bruyamment.

— Vous m'avez répondu, à moi, cela suffit...

— Vous vous trompez : je ne dois ma réponse qu'à mes chefs de l'instruction publique, je la ferai quand ils renouvelleront la demande.

— Et vous accepteriez, vous, Jacques Baltus, de devenir un neutre ? Laissez-moi rire ! Si vous dites cela, vous mentirez.

— Monsieur Hellmuth !

— Oui, vous mentirez ! Vous ne le direz que pour ne pas être déplacé !.. Ah ! je vous connais ! Pour que M[me] Baltus, Marie-au-pain, puisse demeurer à Condé-la-Croix, et continuer à courir la campagne !... On le saura, soyez tranquille !... A la fin, je me défends, monsieur le greffier de mairie !

— Contre qui ?

— Contre vous ! Vos plans...

— Je n'en ai aucun.

— Sont percés à jour. Je servirai l'État français comme j'ai servi le Reich, avec la même fidélité...

— Associé aux puissants, indifférent au mal commandé...

— Le mal commandé n'est plus le mal...

— Vous êtes resté Prussien, monsieur Hellmuth !

Le maire s'était levé. La colère lui donnait une expression

terrible. Il appuyait son poing gauche sur un bouton d'appel : le bruit d'une sonnerie de timbre montait par la cage de l'escalier. Jacques Baltus, à qui l'emportement du maire rendait le sang-froid, tirait du portefeuille les pièces qu'il avait apportées, les posait devant le maire, et disait :

— Voici les demandes de secours ; voici le devis du maçon. Monsieur le maire, ce sont les dernières pièces que je vous ferai signer. A partir de cette minute-ci, je ne suis plus votre collaborateur. Cherchez un greffier de mairie !

Deux femmes entraient dans la pièce, Mme Hellmuth et une servante. Elles accouraient.

— Qu'y a-t-il ?

L'homme, épuisé, se laissait retomber dans le fauteuil, désignant, de ses deux poings, Jacques Baltus, et demandant :

— Donnez-moi à boire ! J'étouffe !

Baltus, qui connaissait le personnage, se détourna, et, commençant à descendre l'escalier, dit seulement :

— Donnez-lui de sa bière de Munich, mais modérément ; il en avait déjà trop bu quand je suis entré !

En sortant de la maison du maire, il tourna vite à gauche, pour regagner la maison. Il était l'heure de déjeuner, mais surtout l'instituteur voulait éviter la rencontre des hommes qu'il avait aperçus, en arrivant, un peu plus bas, sur la route. Il ne regarda pas de ce côté, mais une image confuse lui vint. Il ne pouvait douter : le groupe avait doublé. Et, à peine si Baltus avait fait cinq pas dehors, qu'un cri s'élevait, poussé par quinze Lorrains de Condé :

— Vive l'instituteur !

Le cri fut entendu, sûrement, dans la maison du maire. Aussitôt après, l'unisson fut rompu, mais des voix isolées jetèrent d'autres mots, qui firent s'ouvrir des fenêtres tout le long de la route, et poursuivirent Baltus montant vers son école :

— Nous voulons qu'il reste ! A bas ceux qui l'ont trahi ! A bas le maire !

Savaient-ils donc autre chose ? Est-ce que le changement de résidence n'était pas déjà décidé ? Le facteur n'allait-il pas, ce soir même, au second courrier, apporter la nouvelle officielle ? L'idée traversa seulement l'esprit de Baltus. Mais que la population fût déjà avertie de la menace de déplacement, il

n'en pouvait douter. D'habitude, la plupart des gens du village le saluaient. Mais aujourd'hui, c'était toute la rue qui le saluait. Les mineurs de l'équipe de nuit, qui se rasaient dans les chambres basses, penchaient, à la fenêtre, leur visage barbouillé de mousse de savon; des ménagères, auprès de leur table servie, l'apercevant, s'arrêtaient de couper le pain, et, de la main qui tenait encore le couteau, faisaient signe : « Bonjour! Nous connaissons l'injustice qui se prépare! Nous l'empêcherons! Bonjour! Vous êtes l'homme de Condé! »

Quelles sont encore celles-ci qui le guettent? En vérité, les sœurs de l'école des filles. Elles sont venues toutes deux, parce qu'il ne serait pas convenable qu'une d'entre elles fût vue causant seule à seul avec M. Baltus. Mais quelle angoisse il a fallu, pour que ces petites maîtresses d'école, qui se cloîtrent autant qu'elles peuvent, habituées du seul chemin de l'église, vinssent là, au commencement de la place, pour attendre le greffier de la mairie! C'est la plus vieille, la « supérieure », dans le costume sans changement, voile noir sur la tête, robe noire bien bas tombant, qui s'avance en saluant.

— Excusez-nous, monsieur Baltus, nous sommes bien audacieuses... Le bruit court, monsieur Baltus, que vous avez vu un grand personnage, de Paris?

— Oui, ma sœur, une espèce de courtier...

— Il vous a parlé. Vous devez savoir ce qu'on veut faire de nos enfants, et de nous? Vous a-t-il dit qu'on pouvait espérer un peu?

Baltus ne put s'empêcher de sourire.

— Ma sœur, vous connaissez le dicton : « La fortune vient en dormant? » Je crois que c'est en ne dormant pas que la Lorraine se sauvera. Elle est menacée de ne plus être elle-même, tout simplement, si elle se laisse faire. Chacun, à sa manière, doit repousser l'attaque...

Il prit un ton de bonne humeur, à quoi elles devinèrent qu'il était bien un chef, car, toutes deux ensemble, elles levèrent les yeux vers lui.

— Priez vigoureusement, mes sœurs, et que vive la Lorraine!

— Merci, monsieur Baltus!

Il continua de monter la place. Quand il fut presque en haut, le bruit du timbre de la boutique de M^me^ Poincignon

le fit se détourner. C'était la boulangère, à présent! Elle s'avançait, décidée, comme toujours, aimable, — pouvait-elle ne pas l'être? — mais tout juste.

— Monsieur Baltus, on raconte que vous allez nous quitter?

— Je n'en sais rien, madame. Qui vous l'a dit?

— Que ce soit vrai ou faux, je suis obligée de vous avertir que le compte de Mme Baltus, à la boulangerie, commence à devenir un peu gros.

— Combien?

— Trois cent dix-sept francs quatre-vingt-cinq, à la date d'hier. Mais elle a fait sa provision aujourd'hui, naturellement...

L'instituteur, qui n'était pas accommodant, lorsque les gens le prenaient sur ce ton avec lui, toucha le bord de son chapeau, sans saluer.

— Orane vous paiera cet après-midi, Mme Poincignon, y compris la fourniture du jour.

La petite veuve tranquille pinça les lèvres. Baltus ne le vit pas. Il se hâtait de rentrer. On commençait donc à le traiter comme un fonctionnaire qui s'en va. Les fournisseurs prenaient des précautions et présentaient la facture.

Il entrait chez lui. Pourvu que Marie ne sache rien! Heureusement, elle fuit, à présent, les occasions qu'autrefois elle recherchait, de bavarder avec les commères du bourg! Où est-elle? Dans la cuisine? Dans le bureau? Non, personne. « Marie? Marie? » Aucune réponse ne vient de là-haut non plus. Inquiet, il ouvre la porte du couloir qui, à l'extrémité, donnait accès dans le jardin. Là, tout au bout de ce terrain montant, cultivé, fleuri par places, « les deux dames Baltus », comme on dit à Condé-la-Croix, sont occupées à cueillir des groseilles, pour faire des confitures. Elles ont chacune, devant elles, un panier plein de fruits : à distance entre les feuilles, une pivoine rouge. Elles se courbent, elles se relèvent, souples toutes deux ; des mots viennent de là-bas, tranquilles, indistincts, de timbre différent; on devine qu'ils ne portent point d'idées, qu'ils sont des caresses d'âme, un refrain tendre et dépourvu, qui va de l'une à l'autre : « Je suis heureuse près de vous, près de toi ; beaux fruits, beau jour; la paix habite en nous, elle y passe, aimons-la. »

Jacques, secrétaire qui a donné sa démission tout à l'heure, instituteur menacé, peut-être déjà sacrifié, écoute cette musique et goûte la joie des autres. Puis, tâchant de retrouver sa voix de jeunesse :

— Marie? Orane? Il est plus de midi !

Elles n'obéissent pas vite. Marie achève de dégarnir, des dernières grappes qu'il porte, un groseiller qui la cache à moitié. Orane a répondu : « Nous arrivons ! Tout est prêt ! Lait caillé, ce matin ! »

C'est un mets lorrain que le père aime beaucoup. Marie arrive après elle. On s'assied. Depuis des mois et des mois, Marie n'a pas été calme pareillement. Elle cause sagement des choses du ménage et du proche entourage. Jacques Baltus souhaite, — et c'est la première fois, — qu'elle s'éloigne du village aujourd'hui. Des pères, des mères vont venir, inquiets, demandant : « Est-ce vrai ? » Des assistés, des jeunes gens du prochain tirage, s'informeront. « Il n'a pas paru à la mairie, aujourd'hui, c'est le champêtre qui l'a dit. »

La journée a été telle qu'il l'avait prévu. Les visiteurs se sont succédé. Les mots les plus clairs ont été dits, qui prouvent que la population de Condé ne doute pas de la disgrâce du maître d'école. Heureusement, c'est Orane qui a ouvert la porte. Elle a l'oreille fine, l'esprit net, la réponse toujours prête : « Merci. Dans ce moment, il est en classe. Impossible de le déranger. Je lui dirai que vous êtes venu. » Le pauvre maître, expliquant aux plus grands les principes de l'analyse logique, comptait les coups de sonnette. Et, à chaque fois, il songeait : « Si Marie ouvre la porte, elle apprendra les nouvelles, et que deviendra-t-elle? » Marie était sortie, elle courait les champs.

A quatre heures et demie, il a brusquement quitté la salle de classe, laissant les élèves se précipiter dehors et dévaler la place en criant, comme s'il n'y avait ni règlement, ni usages... Justement, Orane se trouvait là, dans le couloir.

— Je suis sûre que vous avez faim, plus que d'habitude, le père. J'ai préparé... Venez.

Elle était de ces femmes qui ont la claire vue de ce qu'il faut faire, à chaque instant de la vie. En elle, aucune de ces impulsions trop vives, de ces impatiences, bonnes ou fâcheuses, auxquelles le père obéissait, sauf à se reprendre ensuite. Elle jugeait tout, sans délai ni reprise, avec son âme égale, et cela

faisait l'admiration de Baltus. Il chercha, dans le regard de la jeune fille, cette préoccupation qu'il avait cru apercevoir, un peu plus tôt, lorsqu'il revenait du fond du jardin, à midi. Les yeux d'Orane étaient assurés, beaux de cette paix attentive et armée qui est bien de Lorraine, mais elle se taisait. Il ne l'interrogea pas.

Le soir vint. L'odeur du pain nouveau flottait dans les campagnes : c'était celle des blés mûrissants.

Marie rentra.

— Croirais-tu, dit-elle, que je suis allée revoir une croix où j'avais mis mon pain, pour lui, voilà déjà plusieurs jours. C'est près d'ici, tout près. Le pain avait été entaillé, un morceau coupé, et, sur le plat de l'entame, avec la pointe du couteau, l'homme, en passant, avait tracé la croix de Lorraine : comme chez nous, Jacques, comme chez nous! Je te le dis, l'enfant rôde, et s'approche.

Jacques embrassa la mère lasse et heureuse, et Orane qui les vit, murmura, en ouvrant la porte :

— On dirait un jeune ménage : ça fera bientôt deux...

Le père fut tout saisi de ces mots-là, si imprudents. Comment osait-elle?... Mais Marie-au-pain continua de rêver, et ce fut elle qui répondit :

— Pourquoi pas? Il a l'âge.

Et aussitôt une lumière se fit dans l'esprit de Baltus : il était résolu à faire connaître à Marie que leur fille était aimée d'amour.

Dans la soirée, voulant classer les papiers qu'il remettrait, dans deux ou trois jours, au nouveau secrétaire de mairie, il s'assit devant sa table de travail. Marie n'était plus dans la cuisine, à côté. Orane s'y trouvait seule, et cousait sous la lampe.

Au bout d'une heure, las de remuer des feuillets de papier, l'instituteur s'arrêta, et, comme il arrive, chercha une distraction d'une minute, avant de se remettre à la besogne. Là, devant lui, entre l'encrier de gros verre et le bord de la table, il y avait un livre ouvert, et qu'il n'avait pas apercu, un livre de petit format, médiocre et usagé, un de ces volumes de bibliothèques paroissiales qui sont traités sans ménagements. Non seulement le livre était ouvert, mais un signet de papier marquait une intention. Baltus prit le volume, et commença à lire la Vie de saint Pierre de Vérone.

« Les hérétiques, les Cathares, selon le nom qu'ils portaient alors, formaient le projet de faire tuer, tandis qu'il se rendait d'une ville à l'autre, cet homme de la droite foi. Ils trouvèrent des bandits, auxquels le sang du juste fut d'avance payé. Pierre de Vérone, averti de l'embuscade, ne voulut point faire de détour, et, non loin de Milan, dans le bois de Barlasina, il eut la tête fendue d'un coup de serpe. Les assassins le crurent mort, et s'enfuirent. Mais, ayant repris ses sens, Pierre eut le courage de tremper un doigt dans son sang, et d'écrire, sur la poussière de la route : *Credo in Deum*, ce qui fut, contre l'erreur des Cathares et Vaudois, sa dernière prédication. »

L'instituteur songea un moment. Une ombre passa dans la cuisine. Orane gagnait la porte, pour monter dans sa chambre Elle regarda, sans s'arrêter, tâchant de ne pas faire de bruit et de ne pas être vue, le père qui devait être penché sur la table, au-dessus des liasses de papiers. Mais non; il avait vu sa fille, il lui souriait gravement, et il disait ces deux mots qu'elle emporta comme un trésor :

— Combattante, va!

Il ne s'était pas trompé : elle savait tout Tard, dans la nuit, il monta à son tour. L'ombre couvrait depuis longtemps les maisons de Condé-la-Croix, les champs autour du village, les forêts autour des champs. Les anges, qui planent entre les étoiles et nous, écoutant et recueillant les prières pour les porter là-haut, avaient bien à faire, cette nuit-là. Plus d'un pauvre ménage, plus d'un ancien, et même quelques enfants, devant lesquels on avait dit la crainte qu'on devait avoir des gens de Paris, continuaient de veiller, les lumières éteintes. Les bonnes sœurs de l'école des filles ne s'étaient pas couchées. Tout au bout du village, vers la Horgne-aux-moutons, un mari et une femme, jeunes encore et chargés d'enfants, causaient, tous deux assis et penchés, la femme raccommodant un tablier d'écolière. Ils parlaient bas, pour ne pas réveiller leurs deux filles endormies près de la fenêtre, chacune dans un lit menu.

— Je te dis qu'il faudrait dormir, Marguerite ; c'est bientôt le milieu de la nuit; demain tu auras à faire toute la laverie, et le ménage, et la soupe de grand matin.

— Quand j'aurai cousu la manche, oui, je me reposerai. Mais je ne sais pas si je pourrai dormir : le cœur me fend, de penser aux petites. Ils veulent chasser les sœurs, à ce que dit le monde.

— On n'est pas sûr encore, Marguerite.

— Oh! si, moi, je suis bien sûre : ils l'ont fait ailleurs.

— En Lorraine, ils n'oseront pas!

— On ose tout le mauvais, Quirin, lorsqu'on n'a pas peur de Dieu. Ce n'est pas que je sois meilleure qu'une autre, mais j'ai bien souvent pensé que je ne serais pas bonne du tout, si je n'avais pas été élevée par les sœurs de Peltre, qui sont nos sœurs à nous, et depuis si longtemps... Écoute, promets-moi...

— Quoi donc ?

— Promets-moi que jamais nos filles n'iront dans une école où le bon Dieu n'est pas aimé. Que veux-tu qu'il y ait de bon là-dedans, puisqu'il n'y est pas?

— Où iront-elles?

— Je ne sais pas; à Creutzwald-la-Croix, qui est grand. S'il le faut, je les ferai aller par le chemin de fer, tous les jours, je les conduirai moi-même, je les recommanderai au chef de train. On se connaît. Il a des enfants aussi... Ça sera de la dépense, je sais bien; n'importe : je donnerais mon dernier sou pour que les petites aient toute leur âme.

— Mais si toutes les écoles sont pareilles, Marguerite, à quoi servira-t-il, ton chemin de fer? Il faut raisonner. Tu ne raisonnes pas. Ici, à Condé, on est pauvre.

— Je ne l'oublie pas, va!

— On n'aura pas deux écoles, ça coûte trop cher. Et moi, je porte les lettres, je suis facteur, c'est le gouvernement qui me paye... Tu veux donc que je ne sois plus rien?

— Parle plus bas! Les petites se tournent dans leurs lits... C'est si fatigant de ne pas dormir, quand on a leur âge!... Il me semble que l'aînée s'éveille?.... Non, elle a rêvé. Je vais tâcher de bien raisonner : si le gouvernement t'oblige à mettre nos filles dans une école dont nous ne voulons pas, comme si c'étaient ses enfants à lui, et non les nôtres, tu lui diras : « Jamais! » et je serai contente!

— Il me révoquera!

— Et je serai encore contente! oui, contente d'échapper! On aura nos âmes bien à nous, bien en paix. Vois-tu, je sais mon catéchisme. Ma mère le savait. C'était une femme qui rendait heureuse sa maison. Mon petit Quirin le facteur, il ne faudra pas hésiter; tu leur répondras, à ces brigands-là : « Jamais vous ne m'aurez! Je suis de la Lorraine, et ma femme

est Marguerite, qui a le cœur comme celui de sa mère! »...

L'homme caressa la main qui cousait.

— Je ne te contredis point pour le plaisir. Tu es bonne de conseil, oui, d'ordinaire. Cependant, tu quitterais Condé? Je quitterais ma place? où irions-nous?

Elle se troubla, un petit moment. Elle n'avait jamais pensé à cela. Où était la sauve? D'instinct, sans réfléchir, elle répondit:

— En France.

L'homme la trouva bien déraisonnable. Elle reprit, les paupières fermées :

— Comme la Lorraine va souffrir! C'est sa vocation, de souffrir!

— Oui, femme, on le dirait.

— Par ceux qu'elle n'aime pas, même par ceux qu'elle aime.

— Que leur avons-nous fait, aux Français?

D'autres qu'elle n'eussent point répondu. Mais elle avait l'esprit prompt, formé aux pensées nobles par les petites Sœurs de Peltre, ses maîtresses de jadis. Elle dit :

— Nous avons sur nous le signe de la contradiction...

— Lequel?

— Le signe béni.

— La croix, tu veux dire?

— Oui, la croix de Lorraine à deux branches. C'est aussi de quoi espérer.

Elle se remit à travailler, plus vite, plus vite. Les anges de la nuit présentèrent à Dieu les mots de cette femme et de cet homme. Les saints de France s'y reconnurent.

René Bazin.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*

# L'ÉNIGME ALLEMANDE
## EN 1912

Dans le trouble où l'affaire d'Agadir et la guerre italo-turque avaient mis l'Europe, les regards des ministres français de 1912 étaient surtout fixés sur l'étranger, et particulièrement sur l'Allemagne, dont l'attitude, malgré les accords du 4 novembre, restait assez énigmatique. Comme je l'avais dit aux Chambres, nous entendions suivre envers nos voisins de l'Est une conduite loyale, conciliante et pacifique ; mais chaque jour qui passait nous apportait la preuve que les concessions faites par la France n'avaient malheureusement guère modifié les dispositions du nationalisme germanique. L'Empereur lui-même avait prononcé, le 7 février, dans la Salle blanche du Château, un discours du trône qui, pour n'être pas aussi agressif que celui de la poudre sèche et quelques autres de moindre renommée, ne laissait pas cependant d'être fort déplacé. Au lendemain d'une entente avec la France, Guillaume II annonçait, en effet, des augmentations d'effectifs : « L'Empire, disait-il, doit rester assez fort pour pouvoir, à toute heure, défendre son honneur national, sa prospérité et ses intérêts légitimes dans le monde. C'est pour cette raison que je m'empresse toujours de maintenir et d'augmenter sur terre et sur mer la défense nationale de notre peuple, si riche en jeunes gens capables de porter les armes. On prépare à cet effet des projets de loi qui vous seront communiqués avec les propositions relatives à la manière de couvrir ces dépenses. Si vous nous aidez, messieurs, à rem-

plir ce noble devoir, vous rendrez un grand service à la patrie. » Le 7 février 1912 ! C'est ainsi qu'après avoir signé le traité du 4 novembre, l'Allemagne cherchait à se faire bien venir de la France.

Quand l'Empereur écrit, dans ses *Tableaux d'histoire*, qu'au mois d'août 1912, j'ai promis au Tsar T'établir en France le service de trois ans, il relate, nous le verrons, un fait imaginaire; mais pourquoi, en revanche, néglige-t-il de rappeler que, six mois auparavant, il avait pris lui-même l'initiative d'accroître les effectifs allemands?

Enfants terribles, les nationalistes ne cachaient pas, d'ailleurs, la grave signification de ces mesures militaires. Ils mâchaient moins les mots que les auteurs de harangues officielles et ne se gênaient pas pour parler crûment.

Le 28 janvier 1912, la *Post* de Berlin écrivait : « Quels sont les hommes qui émergent de l'histoire de la nation, ceux que le cœur allemand chérit le plus ? Serait-ce Gœthe, Schiller, Wagner ou Marx ? Oh ! non, ce sont Barberousse, le Grand Frédéric, Blücher, Moltke, Bismarck, les hommes durs et sanglants... Ils ont fait ce que nous devrions faire maintenant. Et cependant notre peuple hésite, et chacun sait que la nation entière sent le salut seulement par l'attaque (1). »

Sans doute, au même moment, le jour où était célébrée la fête de l'Empereur, Guillaume II avait dit à M. Jules Cambon, qui défilait poliment devant lui à la sortie de la chapelle, que la commission sénatoriale, en approuvant la convention franco-allemande, lui avait enlevé le poids qu'il avait sur la poitrine. Mais lorsqu'avait eu lieu ensuite la discussion publique du traité devant la Haute Assemblée, M. de Bethmann-Hollweg, qui lisait soigneusement notre *Officiel*, s'était amèrement plaint à notre ambassadeur du langage « de certains orateurs qui ont connu les responsabilités du gouvernement et qui peuvent être appelés à les connaître encore (2) ». Le chancelier visait évidemment MM. Clemenceau et Stephen Pichon. Et comme M. Jules Cambon répondait en parlant de nos sacrifices, M. de Bethmann-Hollweg avait protesté, et notre ambassadeur avait dû répliquer : « Au fond du débat au Sénat, il n'y avait pas

(1) Cité par un loyal écrivain allemand, M. Fr.-W. Fœrster, professeur à Zürich, dans *Mes combats*. Imprimerie Strasbourgeoise.
(2) Dépêche de M. Jules Cambon, 18 février 1912, n° 69.

seulement le côté matériel, la question territoriale, mais bien autre chose : il y avait surtout le sentiment français, blessé par l'envoi du *Panther* à Agadir. Je vous l'ai déjà dit, ajoutait-il, vous avez fait ce jour-là une grande faute ; vous en avez commis une plus grande en ne retirant pas votre bateau aussitôt après la reprise des négociations. — Je suis de votre avis, répondit le chancelier, mais auriez-vous négocié, si nous n'avions pas manifesté nos intentions ? — Assurément, dit M. Jules Cambon, mais c'est vous et vous seuls, qui, d'une négociation destinée à écarter un malentendu entre nos deux pays, avez fait une source d'amertume. »

Le jour où je recevais cette dépêche, M. de Lanken venait voir, à titre privé, déclarait-il, M. Paléologue ; il se disait désagréablement surpris que l'opinion française ne fût pas favorable à l'Allemagne et il continuait d'un air détaché : « Au mois de novembre dernier, on m'a promis (il ne voulut pas dire qui était ce on) que, si je consentais à intervenir auprès de M. de Kiderlen pour obtenir le rappel du *Panther* d'Agadir, on m'accorderait, comme témoignage de la bonne volonté du gouvernement français, le règlement de l'affaire de la mine de Meurville (une mine située en France, et possédée par des Allemands, qui demandaient certains avantages). Or, cette affaire n'est pas encore réglée. Aussi le gouvernement impérial, saisi d'une demande analogue par deux sociétés françaises propriétaires de mines en Allemagne (la société Friedrich Heinrich et la société Carolus Magnus), se prépare à leur opposer un refus. Voilà donc, avait conclu M. de Lanken, les représailles qui vont commencer ! »

C'était toujours la même manière de souffler alternativement le froid et le chaud et de faire succéder la menace à la poignée de main.

Quelques jours après la démarche de M. de Lanken, M. Jules Cambon causait avec M. de Kiderlen, et le secrétaire d'État lui disait que l'Empereur, qui lui avait envoyé l'Aigle rouge après la négociation de l'accord du 9 février 1909, avait l'intention de lui faire remettre, à la suite de la convention du 4 novembre, une distinction plus élevée. M. Jules Cambon répondait spontanément à M. de Kiderlen qu'il était très reconnaissant à Sa Majesté de la bienveillance dont Elle voulait bien lui donner la preuve, mais que, réflexion faite, il lui paraissait préférable de

ne recevoir, en ce moment, aucune décoration (1). Étant donné, disait-il, l'état de l'opinion publique, l'attribution d'une distinction honorifique allemande au négociateur du traité risquait d'être mal interprétée en France et mieux valait éviter des commentaires qui pouvaient être blessants pour tout le monde. M. de Kiderlen s'étonna de la susceptibilité persistante de notre pays et, comme il appuyait trop, au gré de M. Jules Cambon, sur l'expression de sa surprise, l'ambassadeur lui fit remarquer qu'il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même et que, d'ailleurs, les nouveaux projets militaires, annoncés au lendemain même de la ratification du traité franco-allemand, n'étaient pas pour calmer les esprits en France. M. de Kiderlen répliqua que l'Allemagne ne faisait que répondre à des provocations incessantes. M. Jules Cambon l'interrompit aussitôt : « Ne continuons pas, je vous prie, cette conversation. Elle nous entraînerait trop loin, vous et moi, et il vaut mieux nous arrêter. » M. de Kiderlen n'insista point et ils parlèrent d'autre chose. Le ministre allemand eût été bien embarrassé pour justifier par un exemple quelconque son audacieuse allégation. Le 23 mars, M. Jules Cambon revenait, dans une autre lettre personnelle, sur les projets de lois militaires qui avaient été déposés au Bundesrath. « Ces projets, m'écrivait-il, sont évidemment destinés à tenir en respect l'Angleterre, mais, en visant l'Angleterre, c'est nous surtout qu'ils atteignent. » L'Empereur n'en avait pas moins accepté un dîner à l'ambassade de France, et il était resté jusqu'à minuit au milieu des invités, avec beaucoup de bonne grâce. Mais M. Jules Cambon me mandait que, si Guillaume était encore personnellement pacifique, de mauvaises influences de courtisans et de militaires s'exerçaient sur lui avec une force croissante.

C'est à ce moment qu'un nommé Charles René ou Ronné, sujet allemand, ancien employé officieux de la Wilhelmstrasse, un de ces types d'agents du dix-huitième siècle dont la mission, disait M. Jules Cambon, était de mettre à jour les dessous de la politique des cabinets, essaya de mener autour de notre ambassade une de ces intrigues obscures, comme tant d'intermédiaires suspects en avaient déjà tenté les années précédentes. Pressenti, racontait-il, par un de nos compatriotes sur

(1) Lettre privée de M. Jules Cambon, en date du 3 mars 1912.

la possibilité d'un rapprochement définitif entre l'Allemagne et nous, il aurait répondu qu'il était impossible à l'Empire de restituer l'Alsace-Lorraine à la France, mais qu'une entente générale entre les deux pays aurait sans doute, comme contre-partie, l'octroi d'une large autonomie aux deux provinces annexées. Il était venu faire part de ses espérances à un secrétaire de l'ambassade et avait donné à entendre que M. Zimmermann, sous-secrétaire d'État à la Wilhelmstrasse, tout en croyant le rapprochement très difficile, ne répugnerait pas aux conditions du marché. On l'avait écouté prudemment, sans lui répondre, et après quelques jours de silence, il était revenu dire que M. Zimmermann lui avait recommandé de s'abstenir de toute nouvelle démarche et d'attendre une initiative officielle de la France. M. Jules Cambon, averti, avait immédiatement aperçu le piège. Il n'avait pas été nécessaire, pour qu'il l'éventât, qu'il eût reçu de moi une lettre du 27 mars, où je lui disais : « A écouter des propositions comme celles de M. Charles René, nous nous brouillerions avec l'Angleterre et avec la Russie, nous perdrions tout le bénéfice de la politique que la France suit depuis de longues années, nous n'obtiendrions pour l'Alsace que des satisfactions illusoires et nous nous retrouverions, le lendemain, isolés, diminués et disqualifiés. » Le même jour, dans une lettre qui se croisa avec la mienne, M. Jules Cambon m'écrivait : « J'ai moi-même prescrit au secrétaire de cette ambassade, qui a déjà reçu M. René, de le prier, si celui-ci revenait le voir, de cesser tout entretien sur ce sujet, ces conversations pouvant, si elles continuaient, être présentées par M. René comme comportant une certaine part d'approbation. »

M. René ou Ronné laissa passer un mois et revint à l'ambassade. Il demanda à voir M. Jules Cambon lui-même. Il fut reçu poliment. Il exprima l'espoir que, dans l'avenir, il pourrait résulter quelque chose d'utile des conversations qu'il avait eues ; il parla avec vivacité de M. de Kiderlen, qu'il détestait. « Il m'a dit, écrivait M. Cambon, qu'il ne croyait pas que le coup d'Agadir eût été, comme on l'a prétendu, un bluff. Il croit que ç'a été une provocation, et que M. de Kiderlen recommencera. Après nous avoir fait un certain nombre de concessions, le secrétaire d'État frapperait de nouveau un coup brutal. D'après M. Ronné, nous devrions chercher à éviter ce piège et nous montrer très prudents. A ses yeux, M. de Kiderlen n'est

pas du tout un élève de M. de Bismarck, comme on l'a dit; il est simplement le disciple de ce M. de Holstein, si haineux et si ennemi de la France, que l'Empereur avait disgracié. »

A aucun moment, du reste, M. Ronné ne s'était prévalu de l'opinion de l'Empereur; il s'était borné à dire que M. Zimmermann, le baron de Schœn et le prince de Radolin regardaient comme réalisable la combinaison qu'il préconisait. M. Cambon, qui l'avait accueilli avec beaucoup de circonspection, n'entendit plus, par la suite, parler de rien. Les projets de M. Ronné s'envolèrent en fumée.

Quelque temps après, M. Jules Cambon m'écrivait encore dans une lettre personnelle du 21 juillet 1912 : « L'Alsace-Lorraine est le fondement sur lequel a été bâti l'Empire. Je ne crois pas possible que les États confédérés consentent jamais à donner au Reischsland son indépendance. L'autonomie du Reischsland dans l'Empire ne créerait pas l'apaisement. » Une étrange algarade impériale allait montrer combien M. J. Cambon avait raison et combien étaient fallacieuses ou, en tout cas, vaines et décevantes, des tentatives comme celles de M. Ronné.

Pour le moment, notre ambassadeur me faisait savoir que le séjour de l'Empereur à Corfou nous assurait quelques semaines de trêve. Avant d'aller lui-même passer quatre jours auprès de son souverain, dans les délices de l'Achilleïon, le chancelier était venu dîner à l'ambassade de France. Il devait, au retour de Corfou, visiter en touriste quelques ports de l'Adriatique et Ravenne. M. de Kiderlen était, de son côté, sur le point de prendre un congé. Tout était donc au calme. Après le dîner, M. de Bethmann-Hollweg avait d'abord dit à M. J. Cambon qu'il se félicitait de la bonne impression qu'avait produite en Allemagne la venue de l'Empereur à l'ambassade de France. — « Elle a été la même en France », répondit M. Jules Cambon. Le chancelier reprit qu'il trouvait l'opinion française encore bien susceptible : « Peut-être, dit l'ambassadeur, a-t-elle de bonnes raisons pour l'être. — Pourquoi cela? répliqua M. de Bethmann-Hollweg. Ne savez-vous pas que rien de ce qui s'est passé l'an dernier ne se serait produit, si vous n'aviez pas été à Fez? — Il ne s'agit pas de cela, fit M. Cambon. Cette question est réglée. Il s'agit de vos projets militaires, qui apparaissent comme dirigés exclusivement contre nous. — Comment? — Un homme d'État allemand, déclara l'ambassadeur, qui faisait

allusion à M. de Kiderlen, a dit un jour qu'en cas de conflit entre l'Angleterre et l'Allemagne, la France paierait les frais. La presse pangermaniste a développé ce thème ; cela était offensant et ne peut s'oublier. Paraître nous mettre en demeure, c'est un procédé que nous ne saurions accepter. » M. de Bethmann-Hollweg répondit par un signe de tête qui semblait approbatif. Il chercha ensuite à justifier les projets militaires : « Remarquez, dit-il, que la France incorpore jusqu'au dernier homme de ses contingents, tandis que l'Allemagne laisse annuellement de côté quatre-vingt-dix mille hommes aptes au service. Il n'y a pas lieu de l'incriminer si, sur cette masse, elle reprend vingt-neuf mille hommes. — Vous ne pouvez, repartit M. Jules Cambon, demander à l'opinion française de considérer les choses de ce point de vue : elle constate seulement le résultat, qui est la création de deux corps d'armée, et elle s'en préoccupe. — Elle se trompe, affirma le chancelier. Nos idées sont absolument et résolument pacifiques. Nous pensons que le gouvernement de la République a les mêmes intentions que nous. Je vous assure qu'il n'y aura pas la guerre entre nous, *si vous ne nous la déclarez pas.* » Cette assurance, solennellement donnée, le 25 mars 1912, à M. Jules Cambon, le chancelier se la rappelait-il moins de deux ans et demi plus tard ?

Le même soir, il se plaignait à notre ambassadeur du ton de certains de nos journaux militaires, que j'avais effectivement prié M. Millerand de tâcher de modérer, mais qui ne croyaient pas pouvoir cacher à leurs lecteurs les nouveaux armements de l'Allemagne.

La conversation se poursuivit, le 31 mars, entre M. de Bethmann-Hollweg et M. Jules Cambon. « L'opinion en Allemagne, répéta M. Cambon, me semble aussi susceptible qu'en France et exige du gouvernement impérial la même prudence que vous vous plaisiez à reconnaître chez le gouvernement de la République. Au reste, j'ai fait part à M. Poincaré de nos entretiens. Croyez bien, vous-même, que la paix est assurée, si vous ne nous cherchez pas querelle. — L'Allemagne, elle aussi, est pacifique, dit le chancelier, ne vous laissez pas abuser par la mauvaise humeur des All-Deutsche. » Et comme il revenait sur certains articles de nos journaux militaires, M. Jules Cambon lui fit remarquer que les feuilles allemandes avaient bien d'autres torts. Il lui signala notamment une fausse nouvelle,

donnée peu de jours auparavant par le *Lokal Anzeiger*, au sujet d'un prétendu crédit de 900 millions demandé par M. Millerand. Il ajouta que si le correspondant parisien de ce journal berlinois continuait à répandre de fausses nouvelles, il me prierait de le rendre à « sa chère patrie ». « J'ai cru nécessaire de tenir ce langage pour plusieurs raisons, m'écrivait M. Jules Cambon (1), parce qu'il est bon de marquer au gouvernement allemand que nous avons, nous aussi, à nous plaindre de sa presse, parce que le *Lokal Anzeiger* est un journal officieux, parce que son correspondant à Paris a certainement des relations quotidiennes avec l'ambassade de la rue de Lille, et enfin parce que plus d'une fois, la Wilhelmstrasse a menacé d'expulsion nos correspondants français à Berlin. » Pour que M. Jules Cambon, si prudent et si sage, présentât au chancelier des observations aussi pressantes, il fallait certes que le gouvernement allemand lui parût moins pacifique dans ses procédés que dans ses assurances verbales.

Quelques semaines passèrent, et le 22 avril, au retour de M. de Bethmann-Hollweg, le Reichstag discuta les nouvelles lois militaires. Par le quinquennat précédemment voté, l'effectif de paix avait été porté à 610 000 soldats; il allait être élevé à 653 000, ce qui, avec 30 000 officiers, représentait un total permanent de 683 000 hommes sous les drapeaux. Fidèle à ses habitudes doucereuses, le chancelier de l'Empire n'avait pas employé, pour obtenir le vote, les anciennes méthodes de Bismarck; il n'avait menacé personne et n'avait pas dépeint l'état de l'Europe sous des couleurs trop noires. Il s'était borné à expliquer qu'un grand pays comme l'Allemagne se devait d'avoir une armée forte, non seulement pour repousser des assauts toujours possibles, mais aussi pour assurer sa position en temps de paix et garantir sa prospérité. « Les guerres, avait-il dit, ne sont pas toujours voulues et provoquées par les gouvernements. Ce sont souvent les peuples qui se lancent eux-mêmes dans ces expéditions aventureuses. Personne ne sait ce que sera l'avenir. Lorsque nous avons fait en 1910-1911 la loi du quinquennat militaire, personne n'a pu prévoir que, tandis qu'on travaillait à apaiser les différends internationaux, on aurait à craindre des complications dangereuses. Ces complica-

(1) Lettre privée du 30 mars 1912.

tions ont posé la question de savoir si nous pouvions continuer à laisser inutilisée une partie de nos forces militaires. » Il n'avait pas appuyé davantage. Mais le ministre de la guerre, le général Heeringen, qui avait parlé après M. de Bethmann-Hollweg, s'était chargé d'être plus explicite. « Entre la dernière loi et la loi actuelle, avait-il dit, il y a eu l'expérience de l'an dernier; elle nous a prouvé que l'augmentation de nos forces n'avait pas été suffisante. » Ainsi on s'imaginait, en Allemagne, qu'avec une armée plus nombreuse, on eût obtenu, en 1911, plus et mieux que le traité du 4 novembre, et après le coup d'Agadir, on se mettait en mesure d'en recommencer d'autres avec l'espoir d'un succès plus complet. Étrange façon de remercier la France de sa modération et de consolider la paix.

C'est qu'aussi bien, d'après le rapport écrit le 26 mai par notre attaché militaire, le colonel Pellé, les « sentiments d'orgueil froissé et de rancune contre nous, provoqués chez les Allemands par les événements de 1911, » étaient loin de s'être calmés. Les socialistes eux-mêmes ne se résignaient pas au traité du 4 novembre. Ce qui entretenait le mécontentement, c'était moins la perte de toute espérance au Maroc que le dépit d'avoir dû, après la bruyante démonstration d'Agadir, transiger avec une nation que les impérialistes d'outre-Rhin regardaient dédaigneusement comme « secondaire ». « Dans la crise de l'an dernier, écrivait le colonel Pellé, cette nation secondaire leur a tenu tête et l'Empereur, le gouvernement allemand, ont cédé. *L'opinion publique ne l'a pardonné ni à eux, ni à nous, elle ne veut pas qu'un pareil fait puisse se reproduire.* »

Le colonel soulignait lui-même ces mots, et il continuait : « C'est l'appui de l'Angleterre qui a permis à la France de résister. Le ministère libéral a trompé les espérances qu'on mettait en lui et les efforts faits par les diplomates depuis cette époque pour un rapprochement n'aboutissent pas.

« Aux déceptions et aux blessures d'amour-propre de la crise marocaine s'ajoutent, comme en 1905, l'inquiétude de l'encerclement, la crainte irritante, énervante, de la coalition qui viendra barrer la route à la légitime expansion de l'Allemagne... D'ailleurs, ajoutait notre attaché militaire, nous le savons depuis longtemps, si les Allemands désirent la paix, ils ne l'attendent pas de concessions mutuelles, ni d'un équilibre des armements; ils veulent qu'on les craigne. J'ai remarqué sou-

vent que toute appréciation défavorable de l'armée allemande, telle, par exemple, que les articles du colonel Repington, est regardée ici très sincèrement, naïvement, comme une excitation à la guerre. Le premier souci des Allemands, après la crise, a donc été de se rendre très forts, et ils ont voulu l'être tout de suite.

« L'inquiétude, la nervosité presque, sont manifestes dans la décision des autorités militaires, fixant au 1er octobre prochain les créations importantes prévues par les lois de 1911 et de 1912. La même inquiétude a dominé les délibérations du Reichstag sur les projets de loi militaire et naval. Elle a fortifié le Gouvernement chancelant et réalisé l'union momentanée des partis bourgeois.

« En employant le mot inquiétude, je veux dire : incertitude de l'avenir, inquiétude de la guerre ; je crois qu'il serait inexact de s'imaginer que les Allemands, la grande majorité des Allemands, craignent une défaite. Pour le gros du public, la croyance dans la supériorité militaire de l'Allemagne est un dogme trop profondément ancré dans les esprits pour n'avoir pas survécu aux déceptions de l'an dernier. De là, les accusations si générales de faiblesse contre l'Empereur. Désormais, la confiance de l'opinion dans l'armée va se trouver fortifiée des gros sacrifices qu'on vient de faire pour elle. »

Le colonel expliquait ensuite que les Allemands considéraient notre armée comme inférieure à la leur : ils pensaient que le haut commandement français serait paralysé par les ordres du pouvoir central et peut-être par l'intervention de commissaires aux armées, que notre intendance n'existait pas, que la discipline était relâchée dans la troupe, que le désordre de nos services publics rendrait difficile la mise en marche du ravitaillement et des réquisitions, que les grèves et le sabotage nous empêcheraient de pouvoir compter sur des transports réguliers.

Le colonel Pellé continuait : « J'ai su que récemment, dans une lettre adressée à un ami et nullement destinée à être communiquée, le général de Bernhardi déclarait l'état-major français « au-dessous de toute critique ». Le général de Bernhardi est précisément l'une des personnalités les plus en vue d'un parti restreint, il est vrai, mais actif, qui pousse résolument l'Allemagne à la guerre. Si l'on

ouvre ses derniers livres, *la Guerre moderne*, et surtout, *l'Allemagne et la prochaine guerre* (1), on y trouve affirmé à chaque page le droit des peuples forts à la conquête. L'accroissement de population de l'empire allemand, ses besoins économiques et la place dirigeante qu'il occupe à la tête de la civilisation lui dictent une politique d'expansion. La guerre est un moyen indispensable de cette politique. Tôt ou tard, elle s'impose aux conducteurs de l'Empire comme un devoir, comme le plus haut de leurs devoirs.

« Les nationalistes militants, auxquels nous étendons souvent à tort l'épithète de pangermanistes, ne sont pas ici un simple clan d'opposition ; ils ont des tenants et des aboutissants dans le parti conservateur, au ministère de la Marine, parmi les officiers.

« Dans le pays militaire qu'est la Prusse, l'armée a une influence politique. La caste militaire se répand dans l'administration, dans la diplomatie impériale, au Landtag de Prusse ; *elle forme l'entourage du souverain*. L'héritier du trône est du parti des sous-lieutenants. La manifestation inconvenante qu'il a faite au Reichstag en novembre dernier semble avoir plutôt servi que nui à sa popularité. L'Empereur et le chancelier, qui veulent concilier l'expansion de l'Empire avec le maintien de la paix, sont impopulaires.

« Je répète cependant que, suivant toutes les apparences, la majorité des Allemands désire la paix. Je suis convaincu que le parti de la guerre est, aujourd'hui encore, une petite minorité. Mais, et c'est sur ce point que je voulais appeler respectueusement votre attention, on a *aujourd'hui l'impression que cette situation pourrait, à un moment donné, se modifier très vite*. (Ces derniers mots soulignés par l'attaché militaire.)

« L'orgueil national blessé, l'irritation contre nous, le désir de briser l'encerclement, la crainte d'être attaqués plus tard, et j'ajoute, une grande confiance dans l'instrument de guerre qu'on a en main et qu'on vient de fortifier, préparent le terrain pour l'explosion de colère ou d'amour-propre national qui pourrait un jour forcer la main à l'Empereur et conduire les masses allemandes à la guerre.

(1) Ce livre du général Bernhardi venait de paraître en 1912. L'auteur se défendait de soutenir une thèse académique. Il prétendait créer des conjonctures favorables pour « la guerre qui menace d'une façon inévitable ».

« L'occasion, l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres, peut naître d'un incident quelconque entre les deux pays, ou bien d'une cause extérieure, telle qu'une crise dans les Balkans; mais elle naîtrait mieux encore des maladresses et des brutalités d'une diplomatie que tiraillent des influences diverses et qui a une revanche à prendre. »

Et le colonel Pellé concluait : « La politique à laquelle l'opinion pousse le gouvernement allemand, celle qui a fait voter si rapidement les projets de loi militaire et naval, c'est la politique du poing sur la table. On veut être assez fort pour que, comme me l'a dit un jour l'ambassadeur de Turquie, entre les avantages de l'alliance anglaise et les dangers d'une guerre allemande, le gouvernement français n'ait plus d'hésitation possible. On veut être assez fort pour pouvoir nous dire, le jour où on le jugera nécessaire : « Voulez-vous être avec nous ou contre nous ? » Nous ne pouvons pas prédire à l'avance si cette mise en demeure se produira; cela dépend beaucoup de nous-mêmes, de l'impression de calme, de force et d'union que nous donnerons, de la solidité de nos alliances. Mais c'est une hypothèse que nous avons le devoir d'envisager, parce que... ce serait la guerre...

« Comme soldat, je dois me placer dans l'hypothèse dangereuse. Dans cette hypothèse, *il est probable que nous n'avons pas d'agression à craindre avant un délai de huit mois ou un an, puisque les plus grosses mesures militaires décidées par l'Allemagne doivent être exécutées dans cet intervalle de temps. La prudence me semble vouloir que nous nous mettions à l'œuvre sans tapage, pour être le plus prêts possible à l'expiration de ce délai, non seulement au point de vue militaire, mais au point de vue gouvernemental, diplomatique, financier*. » Sans tapage! Nous devions donc travailler sans ostentation, avec une calme et silencieuse persévérance. C'est, je le montrerai, à cette préoccupation que n'a cessé d'obéir le gouvernement de la République.

Dans une Allemagne animée de tant de mauvais instincts, l'Empereur apparaissait encore au colonel Pellé et à M. Jules Cambon comme un élément modérateur. Mais il était tellement impulsif, il avait si fréquemment de ces colères et de ces foucades, dont on devait trouver plus tard, dans ses annotations de 1914, des exemples effarants, qu'avec lui on n'était jamais

assuré de ne pas voir succéder à une matinée sereine un après-midi d'orage. Revenu de son voyage à Venise et à Corfou, il était allé parader à Strasbourg le 13 mai, accompagné de la princesse Victoria-Louise; et, sous l'impression de l'accueil glacial qu'il avait reçu, il avait adressé au maire de la ville, le docteur Schwander, des paroles qui trahissaient ses sentiments véritables à l'endroit des Alsaciens-Lorrains et qui avaient dû profondément désappointer M. Ronné, lorsqu'il les avait connues. Déjeunant chez le baron Zorn de Bulach, secrétaire d'État, l'Empereur avait dit à M. Schwander, d'un ton sec, qu'après tout ce qu'il avait fait pour l'Alsace-Lorraine, après la peine qu'il avait prise de lui reconnaître une certaine autonomie, il ne s'expliquait pas l'opposition qui continuait de se manifester dans les provinces annexées. « Si cet état d'esprit dure, avait dit Guillaume, l'Alsace sera réunie à la Prusse, et après m'avoir connu du bon côté, elle me connaîtra du mauvais. » L'opposition qui avait exaspéré l'Empereur, il ne l'avait pas seulement sentie dans la silencieuse dignité des rues strasbourgeoises; elle avait éclaté à propos d'un interdit que les autorités impériales venaient de prononcer contre l'usine de Grafenstaden pour complaire aux conservateurs prussiens. Le Gouvernement reprochait au directeur de l'établissement son attitude politique et il avait mis la société en demeure de le congédier, sous peine de ne plus recevoir de l'État aucune commande de locomotives. L'opinion locale avait été tellement froissée de cet incident qu'une des Chambres du Landtag, saisie de l'affaire le 9 mai 1912, avait protesté à l'unanimité contre la mesure prise. L'abbé Wetterlé et M. Drumm, député de Mulhouse, avaient attaqué le Gouvernement. « Depuis quarante ans, nous sommes traqués, avait dit ce dernier. Notre situation ne saurait être plus malheureuse. » Ces paroles avaient été accueillies par une ovation formidable. Il n'en avait pas fallu davantage pour que l'Empereur, non seulement confirmât la mise à l'index, mais menaçât l'Alsace elle-même de lui retirer le semblant de liberté que lui avait donné, le 31 mai 1911, une constitution de façade (1).

Jusqu'où va aujourd'hui la candeur ou la mauvaise foi des gens qui osent soutenir que, si nous avions pu éviter la guerre,

(1) *L'Alsace sous la domination allemande*, par Frédéric Eccard, Armand Colin, chap. XIII.

nous aurions, un jour ou l'autre, obtenu dans la paix la restitution de nos provinces? Alors même que l'Allemagne eût accordé aux Alsaciens une autonomie plus complète et qu'elle eût mis leur pays sur le même pied que les divers États de l'Empire, l'injustice commise en 1871 envers la France n'eût pas été réparée; mais cette demi-concession, l'Empire ne voulait même pas la faire et, à la moindre velléité d'indépendance, il rivait les fers de ses prisonniers.

Le chancelier avait reçu avec stupéfaction la nouvelle de l'incartade de Guillaume II. Mme de Bethmann-Hollweg elle-même n'avait pu s'empêcher de dire à M. Jules Cambon : « C'était si inattendu, et c'est si inutile! » Les socialistes, eux aussi, trouvèrent que l'Empereur était allé un peu loin. Ils provoquèrent, le 23 mai 1912, un débat au Reichstag. Même aventure était arrivée déjà en 1908 et le prince de Bülow, qui était alors chancelier, n'avait visiblement défendu le souverain qu'à contre-cœur; il avait cherché son point d'appui au Reichstag; et il avait eu bientôt, d'ailleurs, à s'en repentir, car mis en échec, quelques semaines après, par l'Assemblée, il avait trouvé visage de bois au Palais, et avait dû se retirer du pouvoir. Mais le prince de Bülow, qui avait dit souvent à M. J. Cambon, que son rêve eût été d'être un parlementaire anglais, était loin d'avoir, autant que M. de Bethmann-Hollweg, le respect de l'autocratie. Le chancelier de 1912 eut, au contraire, la coquetterie de couvrir l'Empereur devant le Reichstag. « Je repousse, dit-il, les attaques dirigées contre Sa Majesté. L'Empereur a exprimé un mécontentement qui a été partagé par bien des Allemands dans ces dernières semaines. » Il ajouta, d'ailleurs prudemment, que Sa Majesté n'avait jamais songé à se passer du Conseil fédéral et du Reichstag pour reviser, s'il y avait lieu, la constitution de l'Alsace-Lorraine. Mais, après avoir donné cette satisfaction verbale aux scrupules constitutionnels de quelques membres de l'Assemblée, il prit à son propre compte toute la sévérité des paroles impériales. « Conseil fédéral et Reichstag, déclara-t-il, s'ils étaient contraints à certaines déterminations, ne se laisseraient guider que par les intérêts de l'Empire. Aux Alsaciens-Lorrains de montrer si ces intérêts vitaux comportent une consolidation de l'autonomie et de la liberté accordées à leur pays, ou s'ils en exigent la restriction. L'Alsace-Lorraine décidera elle-même de son

sort. *Personne ne peut fermer les yeux au fait qu'il y a dans ce pays d'Empire des tendances antiallemandes : tout ce qui est allemand doit s'unir contre elles, et ainsi on en aura raison.* Cela et le souci de l'avenir du Reichsland ont été le noyau et la substance de l'avertissement sérieux donné par l'Empereur. Était-ce un tort de sa part de le donner ? Non ; et là-dessus la nation entière est du même avis. L'Alsace-Lorraine est un pays qui nous appartient comme toute autre partie de la patrie allemande. Si, ce que je ne crois pas, les excitations et les manœuvres y devenaient dominantes, le Conseil fédéral et le Reichstag aviseraient à réduire et à détruire cette agitation. L'honneur de l'Allemagne leur en imposerait le devoir. »

Ce langage signifiait assez clairement que le chancelier ne se faisait pas plus d'illusions que l'Empereur sur la germanisation de l'Alsace et de la Lorraine, mais, lui aussi, comme son souverain, il refusait de leur reconnaître, en dehors de l'Empire, une autonomie et une neutralité qui les eussent ramenées peu à peu dans la zone d'attraction de la France, et même de leur accorder dans l'Empire plus de libertés que ne leur en avait donné la constitution du 31 mai 1911. Ces maigres franchises, le gouvernement allemand regrettait déjà de les avoir octroyées.

Le jour où délibérait le Reichstag, se réunissait la deuxième Chambre d'Alsace et, à l'unanimité, elle votait des motions dont le dépôt était, du reste, antérieur à l'algarade de l'Empereur et dans lesquelles elle réclamait l'autonomie complète, la création d'un État confédéré et la liberté pour l'Alsace-Lorraine d'avoir un drapeau national uniforme. A Berlin, bien entendu, ces motions furent jetées au panier, comme autant de chiffons de papier.

En renouvelant à l'Alsace-Lorraine, devant le Reichstag, l'admonestation de Guillaume II, M. de Bethmann-Hollweg s'était donc assuré un triomphe facile. Les nationaux libéraux et les partis de gauche, qui s'entendaient assez volontiers avec les socialistes sur la politique générale, s'empressèrent, cette fois, de leur fausser compagnie. Le chancelier groupa sans peine autour de lui, contre l'Alsace-Lorraine, la presque totalité de l'Assemblée, et le vote eut cette signification bien précise : « L'Alsace-Lorraine est et restera terre d'Empire. » Affirmation qui n'était pas une nouveauté, et que depuis 1871 l'Allemagne n'avait pas cessé de reproduire. En décembre 1878,

le marquis de Saint-Vallier, ambassadeur de France à Berlin, écrivait déjà au gouvernement de la République : « C'est un point sur lequel, en Allemagne, tous les partis sont et resteront d'accord, même les hommes d'État qui déclarent hautement qu'en ajoutant la Lorraine à l'Alsace, l'Empire a commis une lourde faute... Tous affirment qu'aujourd'hui le mal est fait et qu'aucun gouvernement, si fort et si populaire qu'il fût, ne serait en mesure de détacher un lambeau de territoire maintenant compris dans la grande patrie allemande. »

Devant cette volonté manifeste et immuable de l'Allemagne, quelle avait été, depuis de longues années, la politique française? Conformément aux instructions de Jules Ferry, le baron de Courcel avait excellemment défini, dans une lettre du 3 décembre 1884, la conduite faite de réserve et de dignité que n'avait cessé d'observer le gouvernement de la République : « Pacifier le présent, réserver l'avenir, tel est le programme que j'ai toujours eu devant les yeux depuis qu'il a été question, entre la France et l'Allemagne, de substituer le calcul des intérêts réciproques à la vanité et aux dangers de provocations bruyantes, aussi peu sincères d'un côté que de l'autre. Dès le début de nos pourparlers, j'ai spécifié, avec le comte de Hatzfeld et avec le chancelier, qu'il ne serait jamais question entre nous d'Alsace ni de Lorraine, qu'il y avait là pour les uns comme pour les autres, un domaine réservé, où il devait nous être interdit de pénétrer, parce que nous ne pourrions jamais nous y rencontrer en bon accord. »

« Pacifier le présent, réserver l'avenir », « y penser toujours, n'en parler jamais », y avait-il, en ces formules de regrets, de sagesse et de fidélité, la « contradiction » qu'y aperçoit un jeune écrivain né sur les confins du XIX[e] et du XX[e] siècle et qui, sous prétexte de renouveler et d'épurer l'histoire, apporte, dans la condamnation raffinée des générations précédentes, les partis pris d'un homme politique et le talent d'un romancier ? Non, la France ne commettait aucune inconséquence, lorsque, par sympathie pour des populations arrachées à leur patrie, elle gardait pieusement le souvenir du passé et lorsque cependant, par amour de la paix et de l'humanité, elle écartait l'idée d'une guerre de revanche.

Ces sentiments étaient ceux de toute la France ; ils étaient particulièrement ceux des habitants de la frontière. Un célèbre

publiciste allemand, M. Maximilien Harden, a parfaitement compris pourquoi les fils de la Lorraine démembrée étaient, plus encore que les autres Français, les adversaires d'un conflit armé. « Vous pouvez, déclare-t-il à ses compatriotes, représenter M. Poincaré comme un suppôt de tout mal, mais lorsque vous dites qu'il est l'auteur de la guerre, il lui serait facile de prouver le contraire, même sans le témoignage d'hommes estimables appartenant à différents partis et différents pays. Poincaré ne voulait pas que son pays lorrain devînt, encore une fois, un champ de bataille (1). » Non, certes, je ne le voulais pas et, d'aucun côté de la frontière, nul Lorrain ne le voulait. En face de Metz notamment, nous savions tous quel sort lamentable une guerre, même victorieuse, réserverait à notre contrée. La vue des forts et des ouvrages de campagne, la connaissance des lourdes servitudes militaires qui pesaient sur la région, ne laissaient à la population aucun espoir d'échapper, le jour venu, aux pires dévastations. L'intérêt, autant que la raison, nous commandait donc de travailler au maintien de la paix. Mais nous nous disions que, s'il advenait jamais qu'elle fût troublée par l'Allemagne, nous aurions alors un grand devoir à remplir, qu'à tout prix nous devrions pousser la guerre jusqu'à la victoire et la victoire jusqu'à la libération des provinces annexées. Dans ces sentiments, qui étaient ceux de l'immense majorité des Français, il n'y avait rien qui fût incompatible; il n'y avait rien non plus dont l'Allemagne pût prendre ombrage, si elle était elle-même sincèrement attachée à la paix.

Mais des rapports comme celui du colonel Pellé n'étaient guère de nature à nous rassurer. Tous les renseignements que nous recueillions concordaient avec les conclusions de notre attaché militaire. De plus en plus, l'Allemagne s'imaginait qu'elle était prédestinée à dominer le monde, que la prétendue supériorité de la race germanique, le nombre toujours croissant des habitants de l'Empire, la pression continue des nécessités économiques, lui créaient parmi les nations des droits exceptionnels. « L'Allemagne, c'était, comme l'avait déjà écrit M. Paul Valéry, une forteresse et une école. » C'étaient aussi « une usine immense, des docks énormes »; et dans ce vaste établissement, qui tenait de la fabrique et de la caserne, « une

(1) Maximilien Harden, *France, Allemagne, Angleterre*, traduction française, « l'Ile de France », p. 167.

discipline naturelle reliait l'action individuelle à l'action du pays entier ». Si, tôt ou tard, le parti militaire mettait la main sur ce puissant organisme, la volonté mobile de Guillaume suffirait-elle à empêcher cette emprise? Il devenait impopulaire, disait le colonel Pellé. Quoi de plus dangereux pour la paix qu'un Empereur investi d'un pouvoir presque absolu, quand il se sait, se sent, ou se croit impopulaire? Et lorsque cet Empereur a la conviction de personnifier la dignité nationale, lorsqu'il est orgueilleux et jaloux de sa gloire, peut-on savoir en quel sens réagiront sur lui les fanfaronnades d'un prince héritier et les adjurations d'un général de Bernhardi?

Tout en me répétant que nous ne devions pas nous lasser de démontrer à l'Allemagne, avec autant de bonne grâce que de franchise, la permanence de nos intentions pacifiques, je ne pouvais me défendre de quelques appréhensions. En pensant au peuple allemand et à l'Empereur, je me rappelais deux mots de Nietzsche : « Les Allemands sont une nation dangereuse, ils s'entendent à se griser. » De ce peuple, nous avons toujours tâché de ménager les passions. « La chose la plus vulnérable et la plus invincible, c'est la vanité humaine : sa force grandit même par la blessure et peut devenir gigantesque. » De cet Empereur, que nous savions capable de troubler la tranquillité du monde, nous nous sommes constamment efforcés de ne pas blesser la vanité.

RAYMOND POINCARÉ.

# MES CAHIERS

## III[1]

### *SUR L'AMOUR ET SUR LES FEMMES*

L'amour commence par l'admiration et il survit difficilement à l'estime, ou du moins il n'y survit qu'en se prolongeant par des convulsions.

---

Comment se tue en nous l'amour : trois degrés : souffrance, indignation, puis indifférence. La souffrance use l'amour, l'indignation le brise, et on arrive ainsi à l'indifférence finale.

---

Huit jours en amour, comme le font tant de femmes à la mode, c'est trop ou trop peu. Un quart d'heure ou toujours !

---

Combien de femmes sont comme Circé ! Elles n'ont pas de plus grand bonheur que d'attrouper les hommes autour d'elles, de leur ôter toute dignité, de les faire tous manger dans la même auge.

---

L'ordre des *amies* de M. de Chateaubriand (autant qu'il y a de l'ordre) est, depuis 1800 :

Mme de Beaumont, 1800-1803.
Mme de Custine, 1804.
Mme Charles de Noailles, 1808.
Mme de Duras, 1814.



(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1925 et 1er janvier 1926.

Sans parler de toutes celles à la traverse : Mme de Castellane, Mme Lafont, etc. et depuis, sous le règne *nominal* de Mme Récamier, tant d'autres jusqu'à Mme Allart, la dernière des amies *positives*.

---

Il en est de la femme comme de l'hostie consacrée : pour le croyant, c'est Dieu même; pour l'incrédule, ce n'est que du pain sans levain.

---

L'amour, en ce qu'il a de complet et de vraiment passionné, est quelque chose de si terrible que les témoignages même les plus sincères, les plus enivrants de son bonheur, si on les lui représente après que son délire est passé, deviennent les instruments les plus cruels et les plus empoisonnés de la vengeance.

Ce qui fit leur bonheur deviendra leur supplice.

Des lettres relues, des vers retrouvés, d'anciennes fleurs et des rubans fanés qui furent chers, des parfums qu'on a trop aimés : supplice ! (Mai 1845.)

---

Les femmes très simples et très pures ont parfois une manière bien perfide de vous tromper : elles expriment ce qu'elles sentent, pas plus, mais pas moins; et l'on est toujours tenté de croire qu'une femme, même sincère, qui exprime beaucoup, exprime un peu moins qu'elle n'éprouve. Erreur ! Sincérité trompeuse (1) !

Dans un monde faux, les femmes franches sont ce qu'il y a de plus trompeur.

---

A Mme *** : « Il faut se donner le jour où l'on est belle, afin d'être encore aimée le jour où l'on ne l'est plus. »

---

Pourquoi cette tristesse naturelle à toute créature après l'acte d'amour? C'est la voix intérieure et profonde qui dit : « Tu as donné la vie à un être, et par là tu t'es toi-même approché de la mort. »

---

(1) Allusion probable, comme dans la *pensée* suivante, à Mme d'Arbouville. Voyez *le Clou d'or*.

Les succès des musiciens, pianistes, chanteurs auprès des femmes sont connus ; Dœhler (1) supplante Mignet; on s'arrache Liszt; Bellini en est mort, dit-on; Donizetti en est devenu fou. Les femmes les mettent en pièces : c'est le sort des chanteurs depuis Orphée (2).

---

2 décembre 1851.

On sait très bien, dans la grande jeunesse, se passer d'esprit dans la beauté qu'on aime, et de jugement dans les talents qu'on admire : on les en dispense. (J'ai éprouvé cela chez Hugo, — lui et elle.)

Ou mieux : Jeune, on se passe très aisément d'esprit dans la beauté qu'on aime et de bon sens dans les talents qu'on admire. J'ai éprouvé cela (3).

---

1864.

Le plaisir crée une franc-maçonnerie charmante. Ceux qui y sont profès se reconnaissent d'un clin d'œil, s'entendent sans avoir besoin de paroles, et il se passe là de ces choses imprévues, sans prélude et sans suites, de ces hasards de rencontre et de mystère qui échappent au récit, mais qui remplissent l'imagination et qui sont un des enchantements de la vie. Ceux qui y ont goûté n'en veulent plus d'autres.

---

Il y a des moments où la vie, le fond de la vie, se rouvre au dedans de nous comme une plaie qui saigne et ne veut pas se fermer.

Quand un amour importun et ingrat (*iniquus*) vous tient, patientez, subissez-le : un moment vient où il prêtera flanc, alors saisissez-le; soyez sans pitié ; on peut l'égorger presque au coin d'une rue comme un chétif enfant, sans même qu'il crie.

J'ai fait ainsi le soir de cette soirée de M^me^ L..., où était

(1) Théodore Dœhler, pianiste et compositeur, né à Lucques en 1814, mort en 1856.

(2) Sainte-Beuve a dit ailleurs (*Cahiers* de 1876, p. 16) : « Malheur aux hommes à la mode, surtout aux poètes ! Voiture a été mis en pièces par les femmes comme Orphée. »

(3) *Pensée* publiée sous cette seconde forme dans les *Cahiers* de 1876 (p. 110).

Mme ***. Je suis sorti furieux et j'ai tué net mon amour, au coin de la rue du Bac (1). »

---

Les esprits pénétrants et vrais sont bien embarrassés de leur rôle en ce monde. S'ils disent ce qu'ils voient et ce qui est, ils passent aisément pour méchants.

Ç'a été le cas de Mme du Deffand : son plus grand tort est d'avoir eu cette justesse inexorable.

---

Mme de Krüdner. Charles Eynard a soufflé sur mon pastel, je le lui ai rendu en tapant sur sa sainte (2).

---

Les tempéraments comme Gros, Daru, Fontanes ne supportent plus la vie, du jour qu'ils ne peuvent plus jouir des femmes.

---

Mme de Staël montrait volontiers ses bras, sa gorge, en un mot ce qu'elle avait de mieux, et elle disait : « Chacun montre son visage où il l'a. »

---

Dans *Delphine*, le portrait de Mathilde est celui de Mme de Montmorency (Mlle de Luynes), ainsi dévote et étroite; le portrait de Mme de Vernon est M. de Talleyrand retourné en femme, M. de Talleyrand dans ses relations d'amitié envers elle (3); la Française Mme d'Arbigny dans *Corinne* est Mme de Flahaut (de Souza) qui arrangeait ainsi toutes choses, intrigues, mariages, etc. Mme de Flahaut a dû épouser le Duc d'Orléans (aujourd'hui roi);

(1) *En marge* : « Non, je ne l'ai pas tué : il vit et vivra. » Probable allusion à Mme d'Arbouville.

(2) Sainte-Beuve avait publié dans la *Revue* du 1er juillet 1837, un article sur Mme de Krüdner (Cf. *Portraits de femmes*, p. 382-411), dont il disait lui-même « Comme biographie, ce simple *pastel*, dans lequel on s'est attaché à l'esprit et à la physionomie plus encore qu'aux faits, laisse sans doute à désirer. » Et il annonçait sur le même sujet un livre en préparation de Charles Eynard. Le livre ayant paru, il écrivit, dans la *Revue* du 15 septembre 1849, un nouvel article intitulé : *Mme de Krüdner et ce qu'en aurait dit Saint-Évremond*, qui « modifie et corrige à plus d'un égard » le premier (Cf. *Portraits littéraires*, t. III, éditions : actuelles, p. 284). « En ce qui me semble vrai, disait-il, je n'ai jamais été à une rétractation ni à une rectification près. »

(3) Dans son article sur *Mme de Staël* (*Portraits de femmes*, p. 130-131), Sainte-Beuve avait déjà indiqué ce rapprochement.

durant leur émigration en Suisse, il en était fou, mais on lui fit voir quelque double petite intrigue. On dit que M. de Flahaut est de M. de Talleyrand ; sa mère l'adore; il est très fat. Sa mère lui a-t-elle donné pour maxime ce qu'elle me disait un jour : « que le métier des hommes est de tromper les femmes, que c'est à elles de se garder. » Il a eu un fils de la reine Hortense vers 1814, la reine Hortense jouissant alors de plus de liberté : ce fils (M. de Morny) est choyé de Mme de Souza et de tous : c'est comme un honneur. Dans les Mémoires inédits de la reine Hortense, M. de Flahaut joue le rôle d'un parfait héros de roman, comme M. de Guise dans les Mémoires de la Palatine; il ne vaut guère mieux. Mais il n'est pas, dans ces Mémoires de la Reine, dit mot de l'enfant. La reine Hortense partit de Paris enceinte. Elle surprit à Genève ou à Turin, je crois, une lettre de M. de Flahaut à une autre femme, et cela rompit tout.

---

Si j'avais un jeune ami à instruire de mon expérience, je lui dirais : — Aimez une coquette, une dévote, une sotte, une grisette, une duchesse. Vous pourrez réussir, et la dompter, la réduire. Mais si vous cherchez quelque bonheur dans l'amour, n'aimez jamais une muse. Là où vous croirez trouver son cœur, vous ne rencontrerez que son talent [1].

N'aimez pas Corinne, — et surtout si Corinne n'est point encore montée au Capitole; car le Capitole alors est au dedans, et à tout propos, sur tout sujet (et même les plus doux sujets), elle y monte.

Tout amant préfère le sentier, mais Corinne aime la voie romaine.

---

La vie de Mme Récamier est la cheminée la plus remplie et la mieux arrangée qui se puisse voir. Chaque objet, chaque petite porcelaine y a sa place particulière, déterminée, qu'on essuie chaque jour et qui se retrouve la même.

---

(1) La première partie de cette *pensée* a été publiée par Sainte-Beuve (*Causeries du Lundi*, éditions actuelles, t. XI, p. 511), mais sans les allusions à Corinne, qui donnent à ces quelques lignes toute leur piquante et précise signification.

Jamais Mme de Maintenon ne choya et ne s'ingénia à désennuyer Louis XIV, autant que Mme Récamier pour M. de Chateaubriand; celui-ci est pour elle le Saint-Sacrement. Elle quête et amasse chaque jour de quoi l'amuser dans *ses deux heures* (1).

---

Mme Récamier (et son monde) ne comprend pas très bien la *poésie*, la poésie en vers, belle, neuve, chaude, pas plus qu'elle n'a jamais senti l'amour-passion; tout est chez elle à l'état de goût, de délicatesse. Oh! que mon Adèle, avec moins de ces finesses et à-propos de détail, et bien moins de culture, sent plus franchement tout cela! Mme Récamier, c'est la perfection du monde, du charme nuancé et de la grâce; c'est l'amitié ornée, élégante, l'attachement choisi, le ménagement.

---

Mme de La Ferté a de l'élévation de caractère, mais peu d'esprit. Avec ses grands yeux ronds, fixes, elle ne voit que ce qui est devant elle, — et encore pas toujours.

---

La princesse Belgiojoso communiait en grande pompe, à la messe de une heure à la Madeleine, à une messe où l'on ne communie jamais, afin d'être mieux vue de tout ce beau monde. Pour ces femmes-là, l'Eucharistie elle-même n'est qu'un ragoût de plus.

---

La mère de Mme d'Arbouville, Mme de Bazancourt, était la fille aînée du comte d'Houdetot et d'une mère créole. Née à l'Ile-de-France, où elle passa ses premières années, elle fut transplantée de cette vie simple, dans la société de la célèbre Mme d'Houdetot, sa grand mère, qui la voulait toujours près d'elle. De ce mélange d'instruction profonde et de naïveté créole il était résulté un piquant et riche ensemble. Elle a transmis à sa fille ses trésors de sensibilité, couronnés du don poétique et littéraire.

Mme d'Arbouville vient de faire imprimer un nouveau volume de nouvelles qui obtient beaucoup de succès dans le monde choisi où il se distribue; *une histoire hollandaise* est charmante de vérité et de délicatesse pour les deux premiers tiers : le dernier, à partir du couvent, est très contesté. Pour moi, je trouve que l'auteur n'a pas su prendre son parti; il y

(1) Ce mot se retrouve, mais plus adouci, et sans l'ironique trait final, dans l'article sur Mme Récamier (*Lundis*, t. I, p. 135).

avait deux manières de présenter cette fin : ou bien de montrer ce triple résultat du néant même des grandes douleurs, ou bien de faire voir l'amour divin triomphant de tout, même du plus grand amour. Il fallait en un mot que l'auteur se décidât franchement au fond à être disciple de La Rochefoucauld ou de saint François de Sales; et l'auteur ne s'est pas décidé. Je regrette donc de ne pas avoir vu la réalité humaine plus rigoureusement accusée ou la transfiguration divine plus passionnément produite et plus rayonnante. Au lieu de cela, on reste en chemin entre le ciel et la terre, on est un peu dans la position d'un ange de l'Opéra qui, en remontant, resterait accroché à une corniche. C'est pénible pour le lecteur. Tel ne doit pas être l'effet de l'art, surtout aux mains d'un si aimable talent. — J'insiste. — Le cœur humain livré à nu et son plus grand ressort se brisant à nos yeux, c'eût été triste, mais beau encore, beau de morale, de vérité. La grâce triomphante, le coup de tonnerre, ou plutôt la lente pénétration du rayon, c'eût été bien difficile, mais plus beau à faire sentir et d'un idéal suprême. Il fallait oser la vérité toute nue, ou oser tout le miracle. L'auteur n'a fait ni l'un ni l'autre.

Mérimée ni M^me^ de La Ferté ne doivent être tout à fait contents, — ni Rémusat non plus, qui a si bien compris et montré dans Héloïse l'éternel orage et la lutte subsistante. — A un certain moment du récit, on entrevoit que l'auteur a eu aussi l'idée que Christine (à cause de la faute de sa mère) ne devait trouver sa place nulle part sur la terre, ni dans le monde, ni dans le couvent, et qu'elle n'avait qu'à mourir. Mais une telle idée d'expiation mystique est trop cruelle en théorie, et d'ailleurs elle est trop démentie en fait par l'observation journalière pour que l'auteur l'ait poussée à bout et en ait fait la moralité de son récit. Cette idée se glissant à la traverse est pourtant venue augmenter son indécision, et, à peine entrevue, elle entre pour quelque chose aussi dans l'impression pénible du lecteur.

---

M^me^ Thiers ressemble à une de ces journées qui ne sont pas rares à Paris, où il y a un soleil brillant, mais où l'on sent de l'aigreur dans l'air (1).

(1) Les *Cahiers* de 1876 (p. 108) ont publié cette pensée, mais sans donner le nom de M^me^ Thiers.

*SUR LAMARTINE*

Lamartine, c'est le Sardanapale de la poésie, un des plus grands dissipateurs des dons de Dieu, ce que les Anglais appellent *a profligate.*

---

Désormais, au lieu du *Lac*, chez Lamartine, de grandes flaques de poésie.

---

Lamartine est naïvement avantageux.

Chateaubriand impatienté, un jour, de ses propos sur *Jocelyn* et des compliments qu'il s'en faisait, ne put s'empêcher de dire quand il fut sorti : *le grand dadais* (1) !

Chose étonnante : Lamartine n'est que le plus harmonieux, le mieux inspiré, le plus sublime et le plus charmant des sots.

---

Je cause avec Rémusat de Lamartine. Rémusat le juge très ambitieux, très positif, d'une grande suite de volonté, mais d'un faux jugement ; il croit que c'est se tromper que de tout mettre, comme on fait, sur le compte de la poésie et de l'imagination. Quand on parle des variations de Lamartine, Lamartine se mécompte dans ses calculs, mais il calcule et il veut. Son talent, les qualités et les défauts de ce talent lui servent pour voiler ses vrais desseins ; c'est la voix de sirène qui abuse le passant.

---

La poésie de Lamartine, en bien des cas, est lascive comme le col du cygne de Léda.

---

Lettre incroyable de Lamartine au maître de danse, M. Cellarius, qui lui avait envoyé son ouvrage (elle est dans le journal *l'Illustration* de cette première quinzaine de juillet ou environ). Cet homme-là n'a pas le sentiment du ridicule ; il ne sait pas ce que c'est que provoquer le sourire ; il prend sa flûte et son

(1) Sainte-Beuve devait tenir beaucoup à cette anecdote, car il l'a contée d'une manière fort amusante et beaucoup plus longuement, d'après « une espèce de registre » où il l'avait notée sur le moment même, dans une note de ses *Chateaubriana* (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, éd. actuelles, t. II, p. 389-390). Et il ajoutait : « Quelque chose, je crois, de cette anecdote a été imprimée autrefois dans une *Revue suisse*, mais cette version ici est la bonne. »

théorbe pour célébrer le maître de polka comme pour tout autre sujet; il n'en dirait pas plus pour David dansant devant l'arche.

---

Chateaubriand dit du livre de Lamartine (*Girondins*) : « *Il me dore la guillotine.* » Moi je dirai : « *Il laisse tomber sur la guillotine un rayon de sa lune d'argent.* » Je l'aimais mieux, ce rayon, au cap Misène (1).

---

Quand je vois le genre d'intérêt, d'impression presque nerveuse, que cause sur les femmes la lecture du livre de Lamartine, je me demande si c'est là l'effet que doit produire l'histoire. Je ne dirai pas que ce livre *émeut*, mais qu'il *émotionne*. Mauvais mot, mauvaise chose.

---

Il y aurait, si l'on écrivait sur les *Girondins* de Lamartine, à établir d'abord quelques considérations *préjudicielles*, par exemple, parler du *nuage doré*, dont j'ai déjà dit un mot. M. de Lamartine n'écrit pas pour ceux qui ont vécu en deçà du nuage, mais pour ceux d'après. Il montre *la lanterne magique* (aussi voit-on souvent la ficelle), c'est son mot, mais seulement pour ceux qui n'ont pas vu les personnages réels et vivants. Il y aurait à bien poser qu'avec M. de Lamartine il faut toujours s'attendre à un immense déploiement de talent. Ce talent, il l'a porté dans tout ce qu'il a entrepris, il ne le transforme pas, c'est au fond le même genre et le même homme; mais, primitivement et poétiquement, ce talent est beaucoup plus vaste et puissant que beaucoup de gens ne l'ont cru. (Se rappeler la pièce des *Préludes* où il touche toutes les cordes.) Ainsi on ne devra pas se laisser éblouir ni se récrier comme à une découverte, si l'on trouve grand talent dans le livre, car c'est immanquable qu'il y en ait beaucoup. Mais, à travers ce talent inséparable de toute production de M. de Lamartine, il faudra examiner l'emploi qu'il en a fait et apprécier l'ouvrage en lui-même. Enfin, il y aurait à faire au préalable un petit aperçu des opinions et convictions politiques antérieures de M. de Lamartine, si tant est qu'il ait eu de telles convictions.

(1) Le mot de Chateaubriand est cité, mais sans le commentaire qui l'accompagne, dans une note de *Chateaubriand et son groupe littéraire* (éd. actuelle, t., II, p. 100). — « Qu'est-elle devenue, cette lune du golfe de Baïa et du cap Misène? » dit ailleurs Sainte-Beuve (*Chateaubriand*, etc., t. I, p. 242).

A trente ans, il célébrait la *Naissance du duc de Bordeaux;* ensuite, il chantait le *Chant du Sacre;* en 1830, je l'ai vu revenir enthousiaste d'une audience de M. de Polignac. Pendant ce temps-là, nous, jeunes et plébéiens, nous avions dans nos cœurs le culte de la Révolution, mais de la révolution pure et non ensanglantée, le culte des hommes de 89 et des victimes de 93; nous honorions, dans les Girondins, les derniers soldats de la Liberté. (Le jour de l'émeute de Barbès, 1839, il était encore conservateur et des plus vifs.) Aujourd'hui, âgé de plus de cinquante-cinq ans, M. de Lamartine s'avise de prendre feu pour la Révolution et de nous la peindre. On ne peut s'attendre de sa part à un feu puisé à la même étincelle que nous. C'est chez lui caprice d'artiste : flamme légère comme celle qui se jouait au front d'Iule.

On concevrait, même au seul point de vue de l'artiste, un sentiment de vaste impartialité et de *généreuse indifférence* qui voudrait tout peindre et faire tout comprendre; mais pour réaliser cet idéal, il faudrait encore un recueillement religieux, une conscience sévère, un souci du vrai, que M. de Lamartine n'a jamais portés, même dans l'art. Il ne s'est jamais en rien châtié ni contrôlé.

Lamartine croit que les *Girondins* mûrissent son avenir politique et qu'il sera un jour co-Régent avec la Duchesse d'Orléans. C'est fou, mais il a dit la chose. Cela faisait faire à un plaisant le petit conte que voici : Si César avait vécu dans des conditions de société pareilles aux nôtres, au lieu de s'en aller conquérir les Gaules pour payer ses dettes et pour hausser son renom, que croyez-vous qu'il aurait fait? Il aurait eu la visite de quelque libraire qui lui aurait proposé, pour une grosse somme, d'écrire l'*Histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla;* et il aurait broyé là-dessus plus de couleur, dans une seule page, qu'il n'en a mis dans tous ses *Commentaires.*

---

Il y a de quoi faire trembler quand on voit un talent poétique comme Lamartine se précipiter dans un sujet historique, et y passer comme un torrent (1), le labourant et ravageant de ses flots, l'imbibant de ses couleurs. Comment la

(1) *En marge* : « Et quel torrent : *fluviorum rex Eridanus !* » (*Note de Sainte-Beuve.*)

vérité s'en tire-t-elle? Que deviennent les choses? Car Lamartine est sans critique et il va en tout à la grâce de Dieu.

---

Lamartine, avec son talent idéal et son optimisme à la fois naturel et calculé, était-il propre à être historien, et l'historien de la Révolution française en particulier? Tout cet azur, ces flots de lumière, ces fonds d'or ou bleu de ciel, peuvent-ils convenir à de tels tableaux? La vraie couleur n'est souvent que cette teinte verdâtre et livide que David a donnée à son Marat. Lamartine a beau faire; il verse là-dessus des veines de sa voie lactée, des lys à pleines mains, ou de ces *fleurs d'or dont le lys est jaloux*. La seule application d'un talent de cette nature à un tel sujet est déjà une première cause d'illusion et de séduction, un premier mensonge. Il y met le prestige. Quiconque a vu un coin de révolution sait que la *boue* y entre pour beaucoup; la *boue*, depuis Prométhée, est au fond de la nature humaine, elle remonte dès qu'on remue: or, il n'y en a pas trace dans les tableaux de Lamartine. Il montrera bien encore le sang, mais pas du tout la boue. Sa couleur ment (1)! Après tout, et en ôtant tous les beaux voiles, ces sortes d'ouvrages, de nos jours, ne sont autre chose, à leur origine, que de grandes entreprises de librairie. En était-il ainsi des grands ouvrages du XVIIIe siècle, l'*Esprit des lois*, l'*Histoire naturelle*, etc., nés au sein même d'une pensée et pour le moins durant toute une vie? — Un libraire allait-il trouver Voltaire et lui dire : « Il me faut un *Siècle de Louis XIV*, un *Essai sur les mœurs*, etc. »? Il vient de vendre l'histoire de l'Assemblée constituante 100 000 francs le volume.

Lamartine a porté dans les *Girondins* tout son talent, mais sa légèreté aussi, sa veine de crédulité et d'inconséquence. Que de magie, que de beauté, que d'intelligence même! et à travers tout cela un filet de niaiserie. *Le grand dadais!* disait un jour de lui Chateaubriand. *Il a au fond un peu de Sosthène* (2), disait de lui aussi Mme Sand. Ce fond-là, à travers toute une puissance nouvelle, se retrouve dans l'historien. Et malgré tout, ce livre enlève, il ajoute au nom et à l'idée de M. de Lamartine. L'homme va perdant en considération, l'écrivain gagne en

(1) Plusieurs de ces traits et de ces formules se retrouvent dans l'article que Sainte-Beuve a consacré (*Lundis*, t. IV, p. 390-392) à l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine.

(2) Sosthène de La Rochefoucauld.

renommée, en popularité, en gloire. *Et enim nescio quo pacto magis homines juvat gloria lata quam magna* (Pline, liv. IV, lettre 12). Ce livre amplifie M. de Lamartine, mais il ne le grandit pas.

---

Il y a en ce monde le bien et le mal, le vrai et le faux; le propre de Lamartine est de ne ressentir bien vivement et de ne discerner ni l'un ni l'autre, mais de les confondre dans des flots de vaste éloquence. C'est un élève fini des Jésuites, il n'a rien de Pascal.

---

Lamartine. — (A propos de son discours sur le préambule de la Constitution.) Tandis que son ambition fait des roueries derrière, son talent exécute une sonate sur le devant. On est toujours dupe de la sonate.

---

Lorsque, dans sa belle réponse de tribune, M. Guizot a dit dédaigneusement à Lamartine : « ... *Mais d'où venez-vous?* » je suis sûr que Lamartine, si son cœur avait parlé, aurait répondu à l'instant : « Je descends du ciel où j'étais assis à la droite de mon Père: et qui plus est, je suis mon Père lui-même » (1).

---

S'il y avait en France un Président de la République à nommer, Lamartine aurait chance de réunir le plus grand nombre de suffrages. Qu'est-ce que cela prouve? (Vers nov. 1846.)

---

Lamartine à Mâcon (23 juillet 1847) n'est plus qu'un charlatan de place sur ses tréteaux, flattant la populace des esprits, le premier des charlatans politiques et des industriels littéraires.

Où est-il celui qui saura unir en lui la puissance et la délicatesse?

Nous périssons aujourd'hui par la *brutalité* des talents.

---

... Lamartine, depuis lors, n'a fait que redire la même chose sur tous les tons, ou plutôt il a redit *le même ton sur*

(1) Cette pensée pourrait bien avoir été inspirée à Sainte-Beuve par un mot de Royer-Collard qu'il cite dans ses *Cahiers* de 1876 (p. 14-15). « On n'est jamais sûr, disait l'autre jour M. Royer-Collard, que, lorsqu'on vient d'entendre de M. de Lamartine un magnifique discours à la tribune, si on le rencontre dans les couloirs de la Chambre et qu'on le félicite, il ne vous réponde à l'oreille : « Cela n'est pas étonnant, voyez-vous, car, entre nous, je suis le Père Éternel! »

*toutes les choses.* Même dans sa politique il n'a fait que *transposer*, comme en musique; mais, quant au fond, c'est toujours une Méditation ou une Harmonie. La chose même dont parle Lamartine est ce qui l'inquiète le moins; l'essentiel pour lui, c'est la *note*; et partout chez lui cette note est merveilleuse de richesse et de brillant. Les gens qui n'y regardent pas de si près s'y trompent et croient tout de bon que le poète est devenu politique et historien. C'est une illusion. La variété est dans les sujets qu'il traite, et non dans le procédé qu'il y applique. C'est le même air sur toute sorte de paroles; et pour qui a l'oreille fine, cela fait souvent l'effet de la même chanson (1).

---

La magnifique hâblerie de Lamartine va débordant et s'appliquant à tout: aujourd'hui sur la tombe d'Aimé Martin (un sot), qui me dira le sens de cette phrase par où il finit: « Quant à moi, qu'une amitié plus intime et plus privée encore unissait depuis vingt ans à ce frère de mon cœur et de mon choix, je puis dire que j'enferme avec lui dans ce sépulcre *une part* des meilleurs jours de mon passé, de mes plus sublimes conversations ici-bas et de *mes plus chères espérances de réunion dans le sein de ce Dieu qui a créé l'amitié pour faire supporter la terre et qui a créé la mort pour faire regarder au delà du tombeau !* »

Quel non-sens plus creux et plus sonore?

---

Quand on voit l'abus de la phrase poussé à ce degré d'ampleur, de facilité et de profusion, on en est guéri à toujours et on ne veut plus parler ni écrire que pour l'indispensable, pour le strict nécessaire de la pensée.

---

Béranger n'a commencé à dire du bien de Lamartine que quand Lamartine a commencé à faire des sottises. Il vient dans une lettre de l'appeler *grand citoyen* : concluez que Lamartine n'a jamais été plus bas.

---

Lamartine est, à ce qu'il paraît, toujours satisfait; il compte sur un retour de popularité; sa veine de niaiserie le

(1) On trouvera une première esquisse, mais moins poussée et moins bien *filée*, de cette *pensée* dans les *Cahiers* de 1876 (p. 27), où elle est appliquée à Lamartine, et à Hugo, et datée de 1846.

sauve de la honte et, comme le disait quelqu'un, le *châtiment même lui échappe*.

Lamartine est le Paganini de la politique.

*Raphaël ou pages de la vingtième année*. Voilà Lamartine qui bat monnaie avec les rêves de sa jeunesse. On dit qu'il a vendu son cœur; dites plutôt : ce qui fut son cœur.

Lamartine a commencé par la poésie, il finit par la rhétorique.

On m'assure que, sous prétexte de nous peindre Elvire dans *Raphaël*, Lamartine a mis ses conversations de l'hiver dernier avec Mme d'Agoult. C'est bien cela : un canevas de vingt ans, et des broderies, des pensées de cinquante (1) ! Tirez donc quelque charme d'un pareil assortiment.

Il n'est pas de pire corruption que celle des mystiques. Concevez un peu Fénelon roué. Lamartine, à sa manière, est un roué. Il ne l'est pas dans le genre de Véron, mais il l'est autant dans son genre. Une facilité de talent comme celle que possède Lamartine est une bien grande tentation de légèreté et d'incurie : il n'y a jamais résisté (2).

(1) On trouve une variante de cette *pensée* dans un article des *Lundis* (t. I, p. 77) sur *Raphaël*. Sainte-Beuve y exprime la tristesse qu'on éprouve à voir Elvire « étalée et exposée aux yeux de tous comme un prétexte à des rêves nouveaux, comme un canevas à des broderies et à des pensées nouvelles ».

(2) On trouve une variante de cette *pensée* dans les notes que Sainte-Beuve a publiées en post-scriptum à ses articles sur Lamartine dans les *Portraits contemporains* (éditions actuelles, tome I, p. 380) : « Lamartine est au fond un roué, mais un roué de la race de Fénelon. Il s'est corrompu, peut-être. Mais c'est la corruption de l'ambroisie. Cette corruption elle-même est angélique et divine. » Et voici comment, à titre d'exemple, Sainte-Beuve, écrivant dans les *Lundis* sur Lamartine (t. I, p. 25), *délayait* ses *poisons* : « Pour me représenter M. de Lamartine et ses erreurs sans lui faire trop d'injure, je me suis demandé quelquefois ce que serait devenu un François de Sales ou un Fénelon, une de ces natures d'élite, qui n'aurait pas été élevée du tout, qui n'aurait connu aucune règle, et se serait passé tous ses caprices. Un Fénelon gâté et sans aucun frein, une manière d'Ovide à demi mystique, parlant du ciel et s'occupant de la terre, vous êtes-vous jamais figuré une combinaison de ce genre-là ? »

SUR LAMENNAIS

L'âme de Lamennais avait ses parties élevées, ou même gaies et riantes, mais aussi des noirceurs : ces noirceurs ont fini par s'étendre et par tout couvrir. Les mauvaises passions chez lui ont pris à jamais le dessus. Je ne saurais mieux comparer son âme qu'à un vaisseau où ramaient des forçats en grand nombre, contenus par le capitaine et le pilote, et par un petit équipage. Le petit capitaine, au moindre mouvement d'indiscipline, donnait de la corde à ses rameurs et à ses mousses et les mettait aux fers : mais, un jour, les rameurs se sont révoltés et, à leur tour, ont mis le capitaine aux fers avec le pilote, ou plutôt les ont jetés à l'eau, et depuis lors le vaisseau n'est plus qu'un pirate où règnent les furies.

---

Lettre : « ...Depuis que j'ai écrit ces pages, bien respectueuses encore cependant, sur M. de Lamennais, je crains d'être mis au ban et excommunié dans *leur* monde : ce sont de singulières fureurs et qui montrent à quel point on est prompt à s'épouser. Moi qui n'épouse pas et qui suis tout au plus galant, je suis réprouvé et depuis bien longtemps j'étais suspect de sourire tout bas. Jugez ce que c'est maintenant ; aussi je veux éviter ces visages courroucés et qui peut-être ne sauraient tolérer la vue du mien. O fanatisme ! Qu'on te jette dehors par la porte, tu vas rentrer en Arlequin par la fenêtre !... »

---

Avril 1846. J'ai revu M. de Lamennais que je n'avais pas vu depuis près de dix ans ; et, en le retrouvant, en l'entendant causer (il a maintenant 64 ans), j'ai senti combien nous devenons aisément injuste pour ceux mêmes que nous avons si bien connus, mais que nous avons cessé de pratiquer. Il m'a paru aimable, gai, charmant, fécond de vues et jeune d'esprit. Il m'a parlé de lui avec naïveté, avec vérité : « Béranger, m'a-t-il dit, a fait des pièces très belles sur Napoléon, sur les diverses époques de l'Empire : c'est en octaves, cela me paraît plus beau que tout ce qu'il a fait jusqu'ici, mais il ne veut rien en publier, il ne veut pas être remis en question ; c'est peut-être plus sage. — Moi, a-t-il ajouté en souriant (et en faisant allusion à son impatience de publicité), si j'avais fait une seule de ces octaves-là, je l'aurais déjà fourrée partout. »

Il m'a dit encore : « J'ai reçu de la Providence une faculté heureuse dont je la remercie, la faculté de me passionner toujours pour ce que je crois la vérité, pour ce qui me paraît tel actuellement. Je m'y porte à l'instant comme à un devoir, sans trop me soucier de ce que j'ai pu dire autrefois. On arrangera tout cela un jour après moi, on en tirera ce qu'on pourra, je ne m'en charge pas et je laisse ce soin aux autres. »

« On dira : *il fut sot tel jour*, ce qui ne m'étonnerait pas beaucoup si j'étais là pour l'entendre, ajouta-t-il en souriant avec bonne grâce. » (Oui, mais appliquer ici ce que disait Volney au docteur Priestley. Voir ci-joint) (1). — Lamennais est de la race de ceux *à qui le plaisir d'écrire en liberté tient lieu de tout*, comme Voltaire l'a dit d'Arnauld.

Quoi qu'on puisse dire, le premier rang, parmi les écrivains d'une époque, appartient à ceux qui se posent à eux-mêmes et agitent continuellement le problème de *l'amour des hommes*, du *bonheur des hommes*. Et M. de Lamennais n'a cessé un moment d'y penser. Son absolution est là (2).

---

Lamennais est odieux depuis quelque temps. Son journal est furibond. Le bonhomme ne décolère pas. Ce qui perd ces gens-là, c'est d'avoir un talent plus fort qu'eux et qu'ils ne gouvernent pas. Lamennais est à la merci de sa plume ; elle ne sait qu'être violente et il ne sait que lui obéir. Il me fait l'effet d'un méchant enfant qui a un fusil plus gros que lui, chargé, et qui lui part dans les mains à tout coup : c'est le fusil qui le mène, qui l'emporte et non pas lui qui manœuvre le fusil.

(1) Il doit s'agir ici d'un passage d'une lettre de Volney que Sainte-Beuve cite ailleurs (*Causeries de Lundi*, t. VII, p. 424). Le docteur Priestley ayant dénoncé le livre des *Ruines* comme entaché d'incrédulité, Volney lui répondit par une lettre où il lui disait, entre autres choses, ceci : « Si, comme il est vrai, l'expérience d'autrui et la nôtre nous apprennent chaque jour que ce qui nous a paru vrai dans un temps nous semble ensuite prouvé faux dans un autre, comment pouvons-nous attribuer à nos jugements cette confiance aveugle et présomptueuse qui poursuit de tant de haine ceux d'autrui ? »

(2) On saisit là sur le vif les réactions spontanées de Sainte-Beuve à l'égard des grands écrivains ses contemporains. Mis en présence de l'un ou de l'autre, son premier mouvement est l'admiration, la confiance, la sympathie. Loin d'eux, en tête-à-tête avec leurs livres, il se reprend : le sens critique, et toute sorte de petites passions entrent en scène, et il se laisse aller à parler des « noirceurs » de ce pauvre et candide Lamennais. Les revoit-il : le charme d'autrefois opère encore, et il redevient à leur égard plus indulgent et plus juste.

*SUR BERRYER*

Berryer, organisation riche, sonore, électrique, un grand *virtuose*.

Si jamais orateur est *né* comme le poète, et n'est pas *devenu*, c'est lui. Il a l'inspiration, le souffle : admirable sur les huiles, sur les sucres, sur les questions d'affaires encore plus que sur les questions politiques. Hors de ses discours, n'a pas beaucoup d'idées politiques. (En cela le contraire de Thiers, qui a vingt *premiers Paris* dans la tête chaque matin). — Mais quand il prend une idée, il la développe, l'agrandit, la drape; c'est le manteau à longs plis porté avec ampleur et grandeur, c'est la toge.

Il parle en une seule fois, en un seul discours, et ne réplique guère. C'est l'homme des grandes batailles rangées, non de la guerre de partisans.

Quand il parle, l'action est au comble : admirable port de tête, œil plein de feu et de lumière, nez tracé avec noblesse, profil antique et numismatique, profil de l'avocat tout cicéronien, bouche bien dessinée et faite pour la parole abondante, pour former et lancer pleinement les sons (*ore rotundo*), poitrine large, retentissante et qui s'expose tout entière, qui va à la tribune comme à la fête, geste grandiose et harmonieux.

Quand il a fini, tout vibre, tous applaudissent et se lèvent à sa rencontre ; c'est l'orateur sympathique et à qui on ne résiste pas. Il est en nage et hors de lui après chaque discours ; il verse des torrents de sueur, il est épuisé comme après une dépense prodigieuse d'esprits électriques et vitaux, — chaque grand discours lui est une orgie oratoire.

Dans la vie, il est aimable, affectueux, voyant les choses de haut et ne les prenant jamais par les angles ; d'une philosophie d'artiste, un peu épicurien, bien vivant, toujours amoureux. Il a débuté par le parti royaliste, il y est né et n'a jamais pris la peine d'en changer ; mais il n'en a jamais partagé ni aidé les aigreurs et les excès. Il est aujourd'hui plus modéré, plus pratique qu'il ne l'a jamais été.

Quel beau garde des Sceaux il aurait fait ! Mais dans le cadre d'une restauration un peu rajeunie, dans une Chambre dont M. Ravez aurait été encore le Président.

Quand il prépare ses discours, les jours qui précèdent, les personnes de sa maison s'en doutent, en le voyant, plus en mouvement et plus en action qu'à l'ordinaire, monter, descendre, ouvrir et fermer violemment les portes : il *marche* ses discours avant de les parler ; l'*action* toujours. Lu, il n'en reste rien ou peu de chose, c'est de l'éloquence *en situation ;* il a parlé ; il a agi : que lui demandez-vous davantage ? (Voir Cicéron, *Brutus*, XXIV et XXII sur Galba.)

SUR MÉRIMÉE

Je rappelle ce mot de M. Vinet sur Mérimée, que c'est un talent *exquis et dur* (1). Une femme d'esprit (2), qui lui est sévère, propose de dire : *exempt et dur*. C'est, en effet, par l'absence et l'interdiction de beaucoup de choses que se marque surtout le talent de Mérimée.

---

Un fonds de *fashionable* chez *Mérimée*, qui retient et glace l'artiste.

---

Mérimée... croit au diable (3).

---

Je viens de lire *Carmen* de Mérimée ; c'est bien, mais sec, dur, sans développement ; c'est une *Manon Lescaut* plus poivrée et à l'espagnole. Quand Mérimée atteint son effet, c'est par un coup si brusque, si court, que cela a toujours l'air d'une attrape. C'est comme cette garde navarraise et ce fameux coup de couteau par lequel son bandit tue le borgne. On reçoit cela... *Vlan!* On n'a pas le temps de voir si c'est beau. Le style de Mérimée a un truc qui n'est qu'à lui ; mais ce n'est pas du grand art ni du vrai naturel. Le vrai naturel est autrement large et libre que cela.

---

(1) Sainte-Beuve avait déjà cité avec complaisance ce mot de Vinet dans une note de ses *Portraits contemporains*, éditions actuelles, t. II, p. 199.

(2) Probablement Mme d'Arbouville.

(3) « On a beau faire, disaient les *Cahiers* de 1876, on ne peut se purger de tout son christianisme. Mérimée ne croit pas que Dieu existe, mais il n'est pas bien sûr que le diable n'existe pas. » (p. 39.)

Appliquer à Mérimée, trop homme du monde pour être entièrement artiste, les vers de Molière sur Mignard (dans le poème du *Val de Grâce*) :

> L'étude et la visite ont leurs talents épars.
> Qui se donne *à la Cour* se dérobe à son art.

[Au salon].

> Un esprit partagé rarement s'y consomme,
> Et les emplois de feu demandent tout un homme.

C'est ce *fervet opus*, ces *emplois de feu* qui manquent à Mérimée.

---

Mérimée faisait aujourd'hui (16 juin 1868), au Sénat, un Rapport sur des pétitions s'attaquant aux doctrines matérialistes. On s'attendait de sa part à quelque chose de piquant : il a trompé l'attente, il a fait un Rapport sec et insignifiant. La peur de tomber dans la rhétorique le jette aussi trop souvent dans l'excès contraire qui frise la stérilité. Il se plaît à déjouer l'attention en éveil de ses admirateurs. C'est un tort. Il ne faut jamais éviter les occasions naturelles de montrer son talent ; autrement, le talent vous prend au mot et s'y accoutume, il se rouille et quand on veut en jouir, il se retrouve plus sec et plus raide que l'auteur lui-même ne le voudrait. Décidément, Mérimée se retient trop ; il est trop *exempt* par système : il l'est, à la longue, devenu par nature.

SAINTE-BEUVE.

(*A suivre.*)

# LE LIVRE DE RAISON

## IX [1]

### AU JOUR LE JOUR

Octobre.

I. — LE « GESTE AUGUSTE »

A mesure que nous manquons de bras, les machines nous envahissent. Après les batteuses, les faucheuses, les moissonneuses-lieuses, les sulfateuses qui remplacent des équipes entières, et ces derniers temps les tracteurs, susceptibles de rendre autant que quatre paires de bœufs, voici venir celles qui suppléent à l'individu défaillant, à l'ouvrier seul, comme les semoirs de tout modèle, se faufilant un à un sur nos labours au bruit métallique de leur organisme décharné. Je ne méconnais point leur utilité. Ils travaillent vite et bien, — ce qui est presque une formule neuve aux champs, — et sans conteste économiquement. Mais je regrette l'homme, le semeur de toujours, d'hier encore, qui s'en allait répandant le grain sur la terre fraîche remuée, de ce geste antique aussi vieux que les choses culturales et que l'on a dit « auguste ».

Semer est un art. La besogne est réservée à l'ancien dans nos métairies. Tant que sa main ne tremble pas, il se montre jaloux de l'assurer. Je devrais parler au passé, bien que l'on sème toujours à la main, les rares jeunes gens qui nous restent ne se souciant plus d'apprendre. L'ancien donc sème. Nul au reste ne lui dispute le « nautét », le panier de bois empli de

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars 1922, — 15 février 1925.

blé, passé au bras gauche, où l'on puise le grain de la main droite en marchant, la main qui sème, nul n'ignorant qu'un bon semeur fait la moitié de la récolte. Il faut de l'expérience, de l'observation, et un certain coup de bras dont tout le monde n'est point capable. On sait qu'un champ prêt à être ensemencé est divisé en planches égales, de cinq pas de largeur chacune. Elles ont toute la longueur de la pièce. Le semeur entame la première planche à sa droite, au tiers de la terre, parce qu'il va et vient dans le sens de la longueur, et marche, au retour, à la même distance du bord opposé. Ainsi, le blé se croise également des deux côtés sans laisser de place non couverte. Le rythme de l'ensemencement est celui de la marche. Il est plus ou moins accéléré suivant l'habitude de pas de chacun. Chaque fois que le pied gauche est en l'air, la main prend du grain, et le jette chaque fois que le pied droit pose à terre. C'est donc sur celui-ci que l'on sème. Pour le grain, il ne doit jamais jaillir qu'entre le pouce et l'index, tout en étant dirigé par la pointe des autres doigts. De là cette forme de gerbe demi-circulaire que prend la poignée de grain jetée. On fait le geste à hauteur de l'épaule. C'est à ce plan que l'on voit le mieux se dessiner l'orbe d'or et que l'on peut le mieux en régler le débit, partant, que l'épandage a le plus de chance d'être régulier. Plus haut, le grain a tendance à se disperser, plus bas à s'entasser. On dit de ceux qui sèment bas qu'ils « fauchent ». C'est le pire défaut.

Il faut se préoccuper du vent, de la température et de l'état du sol. C'est ici que l'expérience et l'observation de l'homme apparaissent. On n'est point gêné par le vent en face ou derrière soi, mais on l'est par le vent de côté, à droite ou à gauche, car il emporte le grain, au delà de la planche même. Alors, suivant la force du souffle, on se rapproche plus ou moins du bord droit, si l'on sème à gauche, et du gauche, si l'on sème à droite, afin de limiter cette course, ce vol insolite du grain qui multiplierait ici les places vides, et là, les points encombrés. Ce n'est point commode, pour peu que le souffle vienne par bouffées ou accuse des hauts et des bas. Après le vent, le temps sec ou la pluie. S'il fait beau, on a besoin de moins de blé; le grain ne se perd pas et se couvre bien, soit à la herse, soit à la canadienne; s'il a plu, on doit augmenter la quantité jetée. Nombre de grains ne servent à rien, foulés aux pieds des bêtes,

enfouis trop profond pour poindre jamais ; et beaucoup pourrissent, trop noyés. Les mêmes précautions s'imposent quand le terrain est sec ou humide, j'entends dont la nature est telle, en dehors de toute action de la température. A sol sec, grain moyen ; à sol mouillé, grain abondant. Enfin, dit le paysan, le terrain maigre est « ganit », ce qui signifie affamé, tandis que le gras se contente de peu.

La main répond à toutes ces surprises. Car parfois, dans la même pièce, sans raison apparente, le terrain gras succède au maigre brusquement, et le sec au mouillé, et s'interrompt, sur quoi il faut changer tout de suite la densité de son épandage. Il est une règle à peu près fixe. On emplit à moitié sa main de blé pour les bons terrains, et aux trois quarts pour les autres. Bien entendu, le geste et le pas gardent toujours même ampleur et même rythme. On jette ainsi, chez nous, de 120 à 160 kilos de blé à l'hectare.

D'aucuns estiment que c'est beaucoup. Un de mes vieux métayers, à qui je faisais l'objection, me répondit : « Monsieur, il ne faut jamais tromper la terre ; elle ne pardonne pas. » — Tromper, c'est-à-dire lui promettre de la semence, et ne point lui donner ce dont elle a besoin ; elle ne pardonne pas : elle ne lève alors que ce qu'elle veut. J'ai lu, depuis, que réduire la quantité était une faute. Science et expérience s'accordaient. Mais la leçon m'a moins frappé que le mot... Tromper, pardonner... ; à force de vivre pour elle, contre elle, de l'aimer, de la féconder, le vieil homme parlait de la terre comme d'une créature humaine, d'une épouse jalouse. Il la servait et la contentait à sa guise, et la redoutait un peu... Et je le regardais achever l'ensemencement, allant et venant sur un sol profond, tandis que la gerbe d'or jaillissait à temps égaux de sa main demi-pleine...

### II. — VENTE DE BOIS

Novembre.

Il faudrait tout savoir pour entretenir ou féconder son bien, d'un mot gascon que je traduis, pour le gouverner... La sève, descendant, avant qu'elle ne soit tout à fait retirée, que les feuilles ne tombent, je vais marquer de grands arbres pour la vente, tous des chênes de très vieille écorce. A ce moment,

parce que vêtu encore, l'arbre laisse mieux voir les rides du temps, où la vie tarit en lui, s'il faut ou non le sacrifier. Ceux-ci ont trois cents ans au moins. Mon arrière-grand père les a connus mûrs, mon grand père vieillis, j'assiste après mon père à leur décrépitude. Les conserver serait d'une mauvaise administration. Ils perdent chaque année de valeur; chose plus grave, ils stérilisent la place autour d'eux. Où ils sont en file, piliers rugueux que rien ne remue plus, comme pétrifiés, quelques tiges naissent bien à leur ombre, qui se penchent pour chercher l'air, pauvres de sang, de couleur et d'étoffe; mais où ils sont groupés, enchevêtrant leurs maîtresses branches comme des charpentes, où le lierre pend, ils ont fait le vide, inquiets peut-être, à bout d'âge, de manquer de substance et de lumière. Des houx, des fougères, des épines croissent seuls sur leurs racines bossuées, hors du sol par endroits, végétation rude trouée de places nues, où le pied soulève la poussière. La nuit, quand la lune rôde et les frappe en perçant les cimes, on dirait des puits ouverts tout à coup qui luisent au ras de terre... Le jeune peuple qu'ils étouffent ou empêchent de jaillir a droit de vie. Il est « cette recrue » dont parle Bossuet, qui « pousse de l'épaule », et semble dire : « C'est notre tour maintenant ». Eux, « ont avancé leur chemin ». Ils sont tous couronnés, ceints d'un bandeau de branches mortes que le vent casse une à une, que l'on entend certains soirs livides d'hiver, craquer avant de rompre...

Ils occupent deux reliefs d'une terre profonde et compacte, face à face, faits de grands plis retombants, dont les derniers se joignent en s'étalant, et forment une gorge, un col sinueux. Une large allée y serpente, côtoyant un ruisseau sorti d'une fontaine toujours pleine, dans une vasque naturelle, à mi-pente de l'un des versants, sans que l'on voie le filet d'eau qui l'alimente, et couverte d'ombre l'été, de feuilles pâles l'hiver. Le ruisseau court sans bruit. On erre là dans ce couloir, entre ces masses végétales, comme à l'écart du monde, loin de tout bruit articulé.

Abattre est facile. La hache en quelques jours aura raison de ces géants. Repeupler, plus ardu. Les arbres bas, le terrain déblayé, il faudra choisir les essences nécessaires au bien, sélectionner et préparer les graines, travailler la terre, ensemencer, et puis, un demi-siècle au moins, éclaircir, trier, dis-

tribuer les sujets, diriger la sève, afin d'obtenir un produit rémunérateur, et qui laisse dormir le moins longtemps possible le fonds et l'argent... J'ai écrit les espèces nécessaires... J'ai dit ici même l'émiettement des vieux domaines par l'héritage. Il convient, au fur et à mesure du morcellement, de créer dans chaque centre des réserves, des ressources particulières. L'ensemble ne fournissant plus à la partie, celle-ci doit disposer des moyens de l'ensemble. On ne conçoit plus des masses végétales d'une même essence comme ici, quelque incomparable qu'elle soit. Elle réduit trop le choix, et vous livre à la merci du voisin.

Je suis allé visiter quelques stations forestières des Pyrénées pour apprendre ce qu'est l'arbre, par quoi il se perpétue, où et comment il s'épanouit le mieux, d'où lui vient cette vie mystérieuse qui se renouvelle en lui chaque printemps, comme à un signe du soleil. Pour apprendre, savoir, exécuter après; pour collaborer avec la nature autant qu'il est permis : car elle reste l'éternelle éducatrice. J'ai joui de jours rêvés. Les derniers de l'été, où l'astre ne fait plus que réchauffer, éclaircit et recule les horizons au lieu de les obstruer de son haleine embrasée; où marcher est une allégresse, dans la douce lumière; où l'on se sent allégé à mesure que l'on gravit, comme si l'air vierge des monts vous soulevait un peu à chaque pas.

On sait comme la nature opère. Elle perpétue par les germes. Les graines, mûres, se détachent de l'arbre. Ou elles sont lourdes, et tombent d'elles-mêmes sur le sol entraînées par leur poids, ou elles sont légères, dites ailées, et le vent s'en empare et les sème au hasard de sa course. Pour les fruits charnus, à noyau, dévorés par les oiseaux, ils sont ainsi véhiculés et rejetés, également au gré du vol. Enfin il est un autre agent de peuplement, entre tous efficace, qui s'insinue et se répand partout, qui charrie et échoue les germes en nombre infini, et les nourrit tout de suite de l'élément primordial pour la plante, de lui-même : c'est l'eau. Tout ruisseau est le siège d'une invasion végétale. Où il coule, l'herbe foisonne, l'arbre se dresse, la fleur resplendit. J'en ai vu un courant sur un lit de cailloux, né peut-être depuis peu, qui avait ensemencé déjà la terre de ses rives, et dispersé au fil de ses flots rapides une foule de petits brins de bois blanc sous leur feuillage frémis-

sant. Et l'on voyait quelques sujets s'avancer en éclaireurs dans le parage, partout où l'eau vivante avait imprégné plus profondément la terre, exposer ainsi aux yeux, en raccourci, le cycle éternel de l'enfantement des forêts par les eaux, et des eaux par les forêts, puisque l'arbre à son tour distribue l'onde et la règle.

La graine tombe d'ordinaire sur un sol propice à sa germination, ce que l'on nomme le sol forestier. Nos bois sont jonchés de graines. Ce terroir vient de loin. Il y a de longues étapes à parcourir pour arriver d'une terre aride à lui, toute l'échelle des végétations inférieures qui en permettent la formation. Et se montrent d'abord les lichens, les mousses, les herbes maigres, les gazons ras; et puis les ronces, les épines, les buissons de toute sorte, selon la composition du sol; et puis l'arbuste, premier individu ligneux faisant ombre, mais qui ne prend point de taille et ne sert qu'à acheminer vers la phase boisée. Après quoi, l'arbre apparaît. Il a fallu des années et des années.

Le tout plus ou moins hâté par l'abondance des pluies, l'intensité du soleil, la structure du terrain, le vent même, aveugle exécuteur d'un dessein immuable. L'arbre dès lors se fait à lui-même son fond, sa terre, quelque chose comme son milieu biologique particulier, le plus adapté aux conditions de sa vie, où il puisera, et tous ceux qui seront engendrés, tous ceux de son espèce, la force et la longévité. Constitué d'assises superposées dans le sens de la profondeur, incessamment accru, entassé, ce sol forestier est littéralement son œuvre. L'arbre est né : isolé, à la file, en îlots, au hasard de la dissémination, n'importe; il a jailli, monté, il s'est couvert chaque printemps de feuillage, et dilaté, épanoui un peu plus, et chaque automne dépouillé, laissant choir son manteau d'or pâle ou d'or rouge mouvant, que la pluie et le vent arrachent par lambeaux, avec une hâte chaque jour plus marquée. Et l'arbre, par là, par cet écroulement périodique des feuillages, a commencé au fur et à mesure la formation des assises originelles. Venues de cet amas superposé, elles s'étagent pour ainsi dire. Ce sont : la couverture morte, faite de feuilles presque toute, mêlées de débris organiques non encore décomposés : brindilles, branches sèches, écorces, multiples déchets des choses; l'humus, qui est toutes ces matières

pourries; la terre végétale, composée de ce terreau et du sous-sol brut : triple amoncellement, sous qui règnent la couche minérale et, plus bas encore, le fondement géologique. Et ainsi, tant que l'arbre se perpétue, le sol nourricier s'enrichit et s'épaissit, lits par lits, par un apport annuel automatique, aussi inépuisable que la cause même...

Ce n'est point tout. Cette couverture morte, cet humus assurent d'autres fonctions. Par la multitude d'espaces capillaires, orifices filiformes qu'elle présente, par sa nature spongieuse, celle-là filtre et retient l'eau des pluies, en ralentit l'évaporation, et maintient dans toute la couche qu'elle compose un état de température et d'humidité singulièrement favorable à la germination, tandis que celui-ci, l'humus, incessamment brassé, trituré, comme labouré par les myriades de bêtes annelées qui le sillonnent, offre à la plante grandie un fond meuble au possible, où, se répandant, les racines courent avec une sorte d'ivresse obscure... Car nulle part, en aucun autre point du monde, la graine, en tombant, ne saurait trouver une place aussi attentivement, longuement apprêtée, où prendre, où passer de la vie ralentie de l'embryon à la vie active du végétal...

Il y aurait encore beaucoup à dire. Il faudrait signaler l'action physique et mécanique de l'arbre sous terre. Le montrer par exemple allant, comme avec des pinces qui trouvent toujours leur point d'appui, jusqu'à desceller et disjoindre les lits de pierres des assises géologiques, pour couler au milieu, pour descendre avec ses racines dans les intervalles ainsi créés la terre végétale du dessus, opiniâtre terrassier, infatigable fouilleur que nulle difficulté ne rebute. Il le fait certes pour s'alimenter, accroître son être, mais aussi pour approfondir la couche nourricière, accumuler les réserves de substance riche mises à la disposition du bois futur. Il rend la vie de plus en plus abondante et facile aux rejetons nés de lui. C'est d'eux aussi que l'on pourrait dire qu'ils ne sèment ni ne filent, et sont pourtant pourvus avec prodigalité et splendidement vêtus... On passe d'étonnement en étonnement à voir ces prévisions infinies de la nature, ce concours de causes pour assurer un effet infime, l'éclosion heureuse d'un germe, à travers la masse même du sol inférieur, à de si longs intervalles de temps...

La graine tombe sur la couverture morte, dans un rayon

plus ou moins grand, suivant son poids. — Le vent emporte plus loin une graine légère, ailée, qu'une lourde. — Prenons un gland, fruit du chêne, semence par excellence... Il y a peu, à la mi-octobre, j'ai assisté à l'ensemencement naturel d'un coin de bois, entre de grands chênes espacés, ceux que les forestiers nomment bis-anciens, regardés comme les meilleurs reproducteurs, les étalons de choix. J'errais là, l'après-midi, sollicité par l'éclat du jour : un ciel de soie étendu au-dessus de la terre diaprée encore, qu'une pluie récente avait rafraîchie. Un coup de vent passa, quelques instants, levé on ne sait où, annonciateur de troubles prochains. Sous le souffle, de toutes les branches, les fruits mûrs se détachèrent. Les uns tombaient droit avec un bruit mat, les autres rebondissaient avec un bruit métallique, après avoir heurté quelque ramure inférieure, et l'on aurait dit les premiers grêlons d'un orage tintant sur un toit... Il en tomba beaucoup plus qu'il n'en fallait pour repeupler. Mais je compris ce que la nature cherchait, en paraissant gaspiller les germes. Elle les prodiguait pour qu'il en restât assez. Nombre d'entre eux ne lèveraient jamais : mal enfouis dans la couverture morte et trop loin du sol, à la merci des intempéries; ou chus sur un terrain tassé; ou encore dévorés par les oiseaux de passage, sinon ramassés par l'homme en quête d'engrais gratuits et donnés à ses animaux... Les autres allaient vivre.

Voici comment... Ils dorment d'abord dans ce lit, dans ce berceau de feuilles, sous leur enveloppe brune cornée. On les croirait recueillis, attendant l'heure de l'éclosion. Et puis, sous l'influence de ce milieu tiède, humide, le gland se gonfle, l'écaille de sa robe se fend, l'air le pénètre. L'embryon, le point de vie qui sommeillait s'éveille et émet sa radicule, sa racine filiforme, aussitôt orientée perpendiculairement vers le fond. Les deux cotylédons, masses égales de matière farineuse qui composent le fruit, s'ouvrent, et, les écartant encore, sortie d'eux, la gemmule apparaît. Elle est comme un soupçon de tige. Mais, faite pour le ciel, elle se dirige tout de suite vers lui... Ici, cet atome, ce raccourci d'arbre semble marquer un temps d'arrêt. La tigelle tarde à croître, ou si lentement. C'est que la germination du chêne est hypogée. Lui, promis à tant d'espace, veut avant tout s'enraciner. Encore attaché au gland dont il est issu, se nourrissant des cotylédons, il pousse sa radi-

celle vers le sol et l'y implante. Ce n'est qu'alors que la crue reprend, que la tigelle repart, s'allonge, et, l'avril éclos, met des feuilles. Pour les cotylédons, épuisés, vidés de leur substance par en dessus et par en dessous, ils pourrissent... Et c'est fait; un bout de chêne existe : oh! fragile, délicat, de tissu lâche imbibé d'eau; une ébauche à la vérité, mais complète, qui n'aura plus qu'à multiplier ses organes pour devenir l'arbre vaste à l'aspect d'édifice.

Deux ans, trois au plus, le brin, et tous les autres, ses contemporains, qui se sont fixés au sol avec lui, ont pris forme. Ils constituent ce que l'on nomme un semis. C'est comme le duvet de la terre. Ils frissonnent au moindre souffle, sans un bruit perceptible, pas plus que des herbes. De même taille, exempts de lutte encore, ils ne songent qu'à s'élancer ensemble.

Peu à peu, l'effort de la végétation, qui s'était porté sur la racine, s'attache à la tige. Celle-ci monte, émet son bourgeon terminal pour gagner en hauteur, ses bourgeons axillaires pour gagner en largeur, et dès lors le jeune plant mène de front sa vie souterraine et aérienne. Sous terre il s'établit, il s'assied plus profondément, il s'alimente. Ses racines, couvertes de poils invisibles, se dirigeant comme avec des yeux, tâtant et trouvant la couche substantielle comme avec des mains, suivent le filon gras, s'appliquent à tout objet solide rencontré, aux pierres mêmes, l'attaquent par l'action corrosive d'un acide sécrété de leurs poils, et, mêlant les matières organiques ou minérales nécessaires à l'accroissement, à l'eau puisée dans le sol, les absorbent, toutes prêtes à entrer dans le torrent circulatoire. Car cette eau l'a envahi. C'est la vie aérienne. Elle a inondé la tige, atteint les feuilles. Influencée par la lumière, grâce à un composé spécial, la chlorophyle, elle s'est chargée de carbone, dans la partie verte de l'organe, l'a assimilé, et s'est transformée en un élément éminemment nutritif qui descend dans l'arbre et s'y déverse... On y voit du sucre, de l'amidon, d'autres substances ternaires, que sais-je?...

On appelle sève brute le flot qui monte, sève élaborée le flot qui descend. Celui-là monte par les canaux du bois, celui-ci descend par les canaux du liber, de l'écorce. Arrachez l'écorce ou meurtrissez-la profondément, l'arbre meurt. On le comprend, c'est la sève élaborée qui nourrit. Elle abandonne sur

son trajet glucoses, féculents, matières charriées depuis le fond. Cependant elle ne les emploie pas toutes, elle en met une part en réserve. Elle sait qu'il faut garder des ressources qui manqueraient sans cela aux fins ultérieures du végétal. Car les glands, par exemple, ne sont autre chose que l'accumulation dans les tissus d'éléments nutritifs réservés...

En même temps, l'arbre respire et transpire. Il respire comme tout être, en absorbant de l'oxygène et en rejetant de l'acide carbonique, par une combustion lente de l'organisme : puisque rien n'existe sans se consumer. Il transpire en évaporant par la surface des feuilles, — centre de toute sorte d'actions, — l'eau puisée, et non retenue pour le flot nourricier, la sève élaborée. On n'a pas idée de la nappe qui circule dans un corps ligneux adulte pour répondre à son besoin d'eau. La formation d'un kilogramme de matière sèche nécessiterait l'absorption de 250 à 300 kilogrammes de liquide.

Quelle économie ! et, à côté, quel mystère ! Je veux parler du départ de la sève à époque fixe, au moment de la renaissance printanière de l'astre. La montée universelle du flux vivant est due à la radiation solaire. Sans que ce soit en rien perceptible, les tissus et les cellules végétales se dilatent sous l'influence d'une chaleur donnée certainement, et, l'arbre, pénétré par les rayons, obéissant à l'excitation périodique, recherchant, par voie d'osmose et de diffusion, jusqu'à travers les dernières particules de son organisme un équilibre d'imbibition progressif, l'arbre suscite en lui ce ruissellement ascensionnel, comme par une immense et irrésistible succion. La dilatation a créé l'aspiration. Au reste dilatation et aspiration ne jouent qu'un moment. Sous un soleil plus fort, l'été, la sève devient étale, et l'automne, descendante, sous un soleil aussi vif souvent. Après quoi, elle stagne, l'arbre paraît inerte, et attend, comme l'embryon, de passer d'une vie ralentie, celle de l'hiver, à une vie active, celle du printemps. Seulement, en lui, le mouvement se répète annuellement. Tout ceci n'est qu'effet; mais le pourquoi de cette influence dynamique solaire sur la substance végétale, où est-il? et celui de l'arrêt et celui du reflux du flot?... Comme on voudrait savoir !...

Suivons. Ainsi enracinés, animés, les jeunes plants continuent leur poussée vers la vie. Tous ensemble, en se couvrant de ramilles, au point qu'il ne sera plus possible bientôt de passer

à travers. Ce semis est devenu fourré; un fouillis de tiges inégales et de petites branches entrelacées.

Des années s'écoulent. On revient. On trouve un gaulis : une foule de gaules, plus hautes, qu'il faut déjà toiser de l'œil, et qui, en croissant, ont procédé à un élagage naturel, abandonné toutes ces ramilles emmêlées qui les gênaient dans leur jet et détournaient de la sève. Cette façon de se dévêtir, de se mettre nu, parce que la lutte pour la lumière et l'espace a commencé dans ce peuple impatient...

D'autres années encore, et la période dite de perchis s'ouvre. C'est l'âge de la plus grande activité, où l'arbre se hâte de monter. Il a atteint de dix à douze centimètres de diamètre à hauteur d'homme. Quelques-uns déjà laissent deviner leur port futur. Et la sélection bat son plein; les perches s'éliminent implacablement les unes les autres. Chacune cherche à occuper le plus d'espace possible, à installer sa cime au large, en oscillant sous le vent, stimulées par l'afflux séveux qui se porte vers le haut, jusqu'à ce que celles qui doivent dominer, de même force et de même humeur, se partagent pour ainsi dire le ciel... Le reste, au-dessous, la masse née en même temps, qui n'a pu suivre, s'étiole, en attendant de perdre une vie précaire, pauvrement disputée...

Entre les vainqueurs, mesurant de 20 à 25 centimètres de diamètre, on peut maintenant circuler, comme dans des avenues désencombrées. Ils forment, ils sont une futaie, ils ont donné leur nom au peuplement sélectionné. Le port rigide et majestueux, étalant et fortifiant des branches faîtières qui ne sauraient plus plier, ils abondent en voûtes denses jetées de piliers en piliers hardis, et l'on est étonné de ne point soulever d'échos en marchant à leurs pieds, comme dans les monuments des hommes. L'inspecteur des forêts qui voulait bien me guider, M. de Coincy, en abordant avec moi une vieille futaie, près de Monnein, ouvrit les bras et dit : « Voici les fûts de temple... »

On l'entend, à ce moment, le nombre de troncs à l'unité de surface est réduit, bien moindre que celui du perchis. Ceux qui restent sont des arbres de place, c'est-à-dire établis là, assis jusqu'à leur mort, possesseurs à vie du sol conquis, dont la hache seule ou le feu, et encore pour celui-ci, sera capable de les déposséder. On le comprend aussi, les étapes de la crue n'ont point été égales : plus courtes à mesure que l'arbre s'éle-

vait, qu'il prenait du corps en même temps que de l'altitude... La futaie est moderne, ancienne, bis-ancienne : au-dessus, elle est dite de vieille écorce. Une jeune futaie compte ordinairement de 40 à 60 ans, une vieille de 100 à 120. On dit aussi de celle-çi : futaie sur le retour. J'aime mieux vieille écorce.

Bien entendu, la lutte pour la lumière et l'espace est achevée depuis longtemps. L'arbre jouit paisiblement de sa maturité. Le combat n'avait d'autre but que de créer une élite, cette futaie, aboutissement du peuplement. Par le moyen brutal de l'étouffement, la nature a sélectionné les individus, ne conservant que ceux-là seuls susceptibles de durer, de donner le bois le plus sain et le plus dense, le couvert, l'abri de feuillage le plus épais, ce feuillage qui engendre le sol forestier, enfin, surtout, aptes à produire les germes les plus robustes, semence des futaies futures. La création d'une élite pour perpétuer l'espèce reste la loi de tout ce qui vit libre.

Autre chose enfin : il est des essences qui ont besoin d'ombre et de couvert pour bien venir, et d'autres d'aération et de lumière. Les forestiers, familiers de la solitude et du silence où l'on songe longuement, ont trouvé une expression suggestive pour désigner ces espèces. Ils appellent essences d'ombre celles qui recherchent le demi-jour, le clair-obscur épanché par le feuillage, et l'abri que les branches et les troncs se prêtent mutuellement, qui aiment le coude à coude, comme un bataillon serrant les rangs pour mieux tenir ; et essences de lumière celles qui sont avides de champ et d'air libres, de clarté, qui ne se portent jamais mieux qu'isolées, baignées par tout le firmament frémissant autour d'elles. L'été torride les épanouit, elles se trempent vraiment dans la flamme... Le chêne est le type de l'essence de lumière.

S'il y a des arbres que le grand jour rabat et écrase pour ainsi dire, en les tassant sur eux-mêmes, au point que leurs branches inférieures sont plus amples et plus massives que les autres, ce n'est pas lui. J'en sais un, un chêne pyramidal, perdu dans la campagne au bord d'une mare, qui a été si pressé de jaillir qu'il a monté comme un faisceau sur un tronc ramassé, une brassée de branches droites, pareilles à des piques démesurées, toutes noires de feuilles qu'on y croirait soudées, et dont l'extrême hiver seul arrive à le dépouiller. Il faut le voir luire sous les midis à pic, sous les rayons qui le

criblent, lutteur qui tend ses forces à mesure que les traits brûlants pleuvent et s'épaississent. Il est hanté par tout ce qui vole. Les abeilles l'assiègent dès l'aurore, s'enivrant de miel distillé par ses feuilles, et le soir, lorsque la lune énorme dépasse l'horizon pâli, les oiseaux viennent y nicher du pays entier, dans un bruit de ramage assourdissant. Ils se content à cris aigus les aventures de la journée et puis se taisent, et la grande nuit étincelante enveloppe chêne et peuple ailé...

Les hêtres et les sapins sont par excellence des essences d'ombre. Les premiers aiment l'ombre froide, si froide qu'elle devient mauvaise aux autres individus, et que l'homme, errant entre les fûts lisses, à peau marbrée comme celle des reptiles, ramène instinctivement ses vêtements sur lui...

J'ai vu, au cirque de Payolle, un tel entassement d'essences d'ombre que je ne puis me tenir d'en parler... C'était tantôt un écroulement de feuillages étagés et suspendus, si fournis qu'ils formaient à l'œil comme une coulée continue ; et tantôt une multitude de faisceaux accotés, d'un vert d'airain, envahissant les pentes, animés d'une force de cohésion et d'un mouvement ascensionnel irrésistibles. Tout le fond du cirque, en croissant du lune, immense demi-cercle de monts abaissés aux extrémités, s'en trouvait encombré, au point que l'on cherchait en vain le modelé des versants, où de gigantesques creux et saillies ondulent pourtant dans l'épaisseur des massifs. A peine distinguait-on les stations les unes des autres marquées, sous le soleil, qui les abordait de l'est à l'ouest, par l'ombre crue de leurs lisières, ou qu'une coupe, tranchant dans toute cette accumulation opaque, traversait comme un garde-feu éclaboussé de jour. Il y avait aussi quelques clairières d'herbe éclatante, comme des puits de lumière, quelques paliers produits par le choc de vents déchaînés ou de rocs détachés sous la neige, et bordés de troncs nus resplendissants, mais rien n'apparaissait tout d'abord, rien n'interrompait la masse compacte, baignée du clair-obscur, de l'ombre froide chère aux espèces qui vivent ramassées.

On arrive au cirque par la route qui va de Bagnères à Luchon : en la laissant à sa gauche. Une maison, une vaste bergerie isolée est assise à l'entrée, comme au seuil d'une solitude. Il n'y a qu'elle, et l'arbre opulent, le frêne qui la jalonne dans l'espace, planté à un tournant de mur. On dirait deux

toits jumeaux, l'un passager, l'autre permanent, élevés pour suivre la marche des saisons. De là, m'a-t-on dit, quatre à cinq mille moutons venaient de monter le matin même vers les hauts plateaux, au bruit des coups de sifflets jetés aux chiens, mais il n'en restait que des vestiges, les traces de piétinement de la foule animale sur le sol, et l'âcre odeur sortie des parcs vides... Le cirque s'ouvre tout de suite de plain-pied; il est en pente douce.

Les monts qui l'enveloppent sont à gauche, le Mouné, près du col d'Aspin, et le Terrays; en face, l'Arbizon; à droite, les quatre Véziaux, — du mot gascon « bézin », voisin, — accotés au Différend, ainsi nommé après querelle et partage entre communes riveraines qui s'en disputaient les pacages; enfin, à droite toujours, mais en arrière, le Pic du Midi, à l'écart dans le ciel comme il sied, dominant tout... Ces sommets, sauf le Pic et les Dents des Véziaux, sont arrondis, en forme de calotte, et couverts d'une toison de bruyères grenat en ce moment, où l'on s'enfonce comme dans des tapis de haute laine. Le contraste est inattendu entre cette pourpre et le vert profond des sapins au-dessous, le bleu limpide du ciel au-dessus et, au sortir des murailles de roche morte qui surplombent les routes, réjouit le regard par la douce et riche harmonie déployée. Au bas même du Mouné, on découvre en marchant une carrière de marbre rose. Faite de hautes entailles, servie par un sentier pierreux qui semble plutôt en descendre qu'y monter, tout mêlé de beaux éclats teintés, elle continue ou rappelle à l'œil l'impression et achève l'ensemble chatoyant comme par une réplique adoucie. C'est suave et chaud à souhait. Je parle des couleurs. Car la structure de la carrière évoque ces dessins hachés de Gustave Doré, où de vastes brèches rectilignes se voient dans des remparts épiques.

Pour lui, le Pic, établi sur d'autres monts inférieurs qui lui prêtent l'épaule pour se hausser, construits eux-mêmes obliquement comme des arc-boutants gigantesques, il siège stérile et nu, à 3000 mètres d'altitude presque, hérissé d'arêtes vives ou de cassures bossuées, et obstrue un pan entier du firmament. Il ne finit point en aiguille, mais en crête comme un arc rompu, qui semble aiguë parce qu'elle s'inscrit dans l'infini. Quand on l'isole à la lunette, on la voit aplatie en partie, comme une aire étroite, pour porter son observatoire sous la

nue, qui est une maçonnerie cubique de pierres blanches qu'on dirait sortie d'une colline biblique. On ne sait plus où l'on est, on cherche le palmier et la citerne ronde où les chameaux maigris s'abreuvent à la file... A ce moment, irradié de jour, il ruisselait d'indestructible force, entre terre et ciel, celle-là qu'il foulait, celui-ci qu'il perçait, sans qu'il parût que rien le pût user d'un atome seulement... Derrière lui, de lents nuages éparpillés passaient, pareils à des traînées de laitance sur un fleuve sans bords...

Comme dans toutes les Pyrénées, des eaux sans nombre vous accueillent. Mais il n'y a ni torrents, ni cascades; aucun des fracas particuliers aux hauts lieux. Sources et ruisseaux glissent, avec des voix diverses, mais toujours étouffées, malgré les pierres qui les déchirent, et, lorsque l'on touche aux monts, se taisent, accordées au silence insoupçonné qui règne là. C'est sans doute à cause du peu de pente, assez accusée cependant pour qu'ils se hâtent comme à un rendez-vous, s'en allant alimenter l'Adour qui commence dans ces parages, ou pressés de grossir au loin d'autres courants. Ils sillonnent le cirque, enjambés par les troncs sur lesquels on les passe, formant des sortes d'îlots d'herbe drue, où quelques vaches et quelques chevaux au poil soyeux d'été paissaient en liberté... Le silence et le calme où ils se mêlent sont plus profonds encore sous les futaies. Ni chant, ni plainte le long des pentes. On aurait vainement tendu l'oreille au bourdonnement musical qu'on ouït sous les sapins amoncelés de l'Est, échappé de millions d'ailes d'insectes en maraude ou en amour, qui ne saurait plus s'oublier, une fois entendu. Cette absence de bruit apportait une sensation inconnue de repos. Elle se joignait au sentiment d'être loin de tout dans le temps et l'espace, libre de son âme, et lorsque, fatigué de gravir, arrêté un instant pour souffler, par une déchirure de la masse végétale, on plongeait dans le val muet à vos pieds, comme dans un abîme hospitalier, le vers du poète inassouvi, affamé de solitude et d'amour, venait aux lèvres :

J'y roulerai pour toi la maison du berger.

En retournant pour suivre le jour qui baissait, plus hâtif dans les montagnes qu'ailleurs, nous avons cueilli des fleurs de souvenir, des aconits salutaires pour le cœur, dressées de-ci,

de-là sur leur hampe parmi des touffes de bruyères. Ce sont des pétales d'un bleu sombre, d'un bleu de roi, légèrement inclinées sur la tige, qui ont servi de modèle, dit-on, pour le bonnet phrygien. De fait, j'en ai gonflé quelques-uns en soufflant, restés souples entre les feuilles de cuir de mon carnet, et ils ont repris tout de suite leur forme antique, prêts à coiffer le profil droit des effigies de nos monnaies.

Je reçus un dernier enseignement. J'appris que les sapins s'habituaient au soleil dans nos contrées. Moins sensibles au jour de génération en génération, ils souffrent plus d'air et plus d'espace entre eux et se passent mieux d'abri, non point tout à fait comme des essences de lumière, mais beaucoup plus que les essences d'ombre de leur pays d'origine. Il y aurait une adaptation progressive au climat, comme un second tempérament créé par l'ambiance, suivant la loi qui façonne l'animal après l'homme, fils d'un terroir et d'un ciel. Tout serait un dans la nature; nous nous assiérions tous, êtres animés et inanimés, au même banquet de vie...

Cette histoire de l'arbre n'est point oiseuse. Il faut ensemencer, pousser à la crue, sélectionner comme la nature, en se souvenant de la complexion de chaque espèce, de son humeur, du penchant qu'elle montre à vivre isolée ou groupée. Les forestiers disent de certaines qu'elles sont « sociales », capables de former des massifs purs...

Restons avec le chêne et retenons qu'il faut semer, et non planter... S'il est vrai, en effet, que tout arbre vienne moins bien multiplié par la main de l'homme que naturellement ensemencé au sein des bois, — soit que les manipulations que le germe subit en pépinière, où il est d'abord enfoui et puis repiqué avant d'être transplanté en station, le fatiguent, en l'obligeant à une triple reprise, à un triple départ; soit qu'il se sente exilé, perdu dans un sol étranger, si peu semblable au terroir ancestral, à ce milieu biologique originel, on oserait dire traditionnel, et s'y inquiète, —le fait prend toute sa signification avec le chêne, réfractaire à la transplantation. Repiqué, on le voit manquer de force et de jet, sinon changer d'aspect même. C'est d'expérience journalière. Il fait presque toujours pomme alors, masse ronde, à la façon d'une essence fruitière. J'ai vu aux abords d'une petite ville un quinconce de chênes, et d'autres alignés en station, qu'on aurait pris pour des arbres de verger.

Le bon ensemencement dépend du bon choix des graines. Les plus saines, les plus denses, les plus lourdes, de peau résistante et luisante, non point les premières ni les dernières tombées à l'automne, mais celles qui se détachent à mi-saison des étalons anciens ou bis-anciens, comme les glands que j'ai entendu choir sous un coup de vent passager : les glands au bruit de pluie ou de grêle... On les ramasse, on les garde précieusement. Il s'agit qu'ils passent l'hiver sans dommage. On les conserve dans des caisses ou dans des pots de fleurs, ceux-ci familiers avec ces incubations végétales, mêlés en couches alternées avec du sable pur, et à l'abri, quoique à l'air libre, contre un mur débordé par ses tuiles, sous un hangar, un auvent. On a soin de les arroser de loin en loin. Ils attendront là le printemps, dans une sorte de macération continue, s'amollissant, s'attendrissant dans cette stratification maintenue humide; ils se prépareront à éclater.

Pendant ce temps l'outil va son train. Tout terrain neuf ou vieux, à plus forte raison celui qu'on va me laisser après déblaiement, ravagé par la chute des colosses, raviné par le qassage des roues surchargées, gémissant sous des poids inconnus, a besoin d'une mise en état. Aucun sol compact qui lève avant d'être travaillé, nos paysans disent tourmenté. Il faudra nettoyer au croissant, arracher à la pioche, niveler à la bèche, sarcler et puis passer le soc, et herser, afin d'obtenir une terre souple, ameublie, c'est-à-dire perméable à l'air, ouverte aux agents atmosphériques qui l'imprègnent d'azote, aux myriades d'infiniment petits qui la nitrifient en décomposant les détritus, qui s'efforcent à se tuer du matin au soir, stimulés par le soleil, rafraîchis par les rosées... Ce, pour que le gland retrouve quelque chose de l'humus originel, où commencer avec sa radicelle son travail de ver fouisseur, avant de pivoter dans les couches inférieures.

Avril éclôt. La montée universelle de la sève s'opère. Il n'y a point d'écorce si rude qui ne s'émeuve, point de brin d'herbe si fragile qui ne frémisse. Le moindre coin de terre est prêt à l'enfantement miraculeux, à couver, à nourrir, à dilater un germe. La vertu du soleil a pénétré le monde... On suit la résurrection... On cherche, on délivre, on enfouit les glands. Tombés dans un milieu forestier, ils éclateraient peut-être déjà. On les sème, soit en sillons gland à gland, comme du maïs, grain

à grain, soit à la volée comme du blé, très largement, si l'on a pu recueillir assez de graines, si l'on ose se permettre un peu de la débauche de germes de la nature. On le fait de ce geste antique du semeur si souvent célébré. On emploie la houe pour recouvrir. Elle travaille sans bouleverser ni déchirer, étendant sur les graines des couches de terre émiettée de cinq à six centimètres, assez profondes pour les mettre à l'abri des pluies qui charrient, des soleils qui hâlent, trop peu pour retarder la crue et gêner l'ascension de la tige. Et viennent les ondées traversées de rayons, les doux matins et les crépuscules tièdes, les jours chargés de chaleur progressive à quoi rien ne résiste, et tous ces grains d'arbres pointent.

Mais on doit surveiller. La terre fraîche attire les bêtes : celles qui grattent et fouissent, les rats, les taupes, les renards avides de vers blancs ; celles qui piétinent et aiment le sol gras ; celles qui labourent comme le sanglier cherchant pâture après l'abstinence hivernale ; et d'autres encore qui déterrent, à commencer par les gros dindons de semence rôdant au loin et s'assemblant, qui iraient volontiers avant l'heure à la glandée. Je ne parle pas de l'herbe qui pullule sur une terre remuée, venue d'on ne sait où apportée par le vent, qui court de place en place comme si les pieds s'engendraient les uns les autres en s'étalant. Or, elle lie et elle étouffe.

Le semis tout de même prend l'essor. Deux ans ou trois après, il garnit partout, étincelant sous la rosée, ondulant au moindre souffle comme les trèfles incarnat des pièces voisines. Alors les bêtes qui broutent se donnent rendez-vous. Échappées de l'enclos en bas ou lâchées, entravées, elles se pressent autant que la prudence le permet, car elles savent que c'est illicite, et mufles noirs et rouges naseaux plongent dans le haut pacage convoité. Il n'y a pas que les bœufs et les chevaux. Gare aussi aux moutons qui éternuent de gourmandise, aux chèvres, ravageuses indomptées.

Et la lente succession des soins à donner commence et se poursuit de lustre en lustre ou plus outre, suivant la richesse du fond. L'élagage pour alléger la tige ; l'éclaircissage utile à la respiration, à la rapidité de la crue ; la sélection assurant l'avenir ; la création de l'élite enfin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux cents individus environ par hectare, ces fûts de temple entre qui l'on erre recueilli, sous des voûtes fraîches. On a

chance d'obtenir ainsi des futaies de même jet, aux plafonds de niveau. Le père passe la hache au fils, avec la méthode de travail.

J'ai dit qu'on ne peut plus envisager la culture de massifs d'une seule essence et que chaque centre doit posséder les ressources de l'ensemble. On mêlera les espèces, en respectant leurs affinités et leurs habitudes, dans les endroits propices, par groupes de même nature. Je ne reviens pas sur l'influence de la lumière.

Ainsi se fournira-t-on de toute sorte de bois : pour la charpente, la menuiserie, le charronnage, la tonnellerie, le tranchage: bois dur : chêne, hêtre, châtaignier, noyer, frêne; bois tendre : bouleau, aulne, peuplier; résineux enfin, qui sert aujourd'hui à tant d'usages. Mélange indispensable, prudent en outre à cause des maladies qui ravagent certaines espèces, où l'œil trouve à son tour son compte, dans la diversité de port et de feuillage des sujets, et l'oreille, le sien, parmi tant de voix qui résonnent sous les cimes, depuis le bruit soyeux des peupliers, les soupirs sifflés des sapins, jusqu'aux murmures et aux grondements des hauts chênes ridés... Mais je m'oublie à écouter ces voix...

Il reste à planter des arbres fruitiers, des cerisiers surtout, grands rassembleurs d'oiseaux. Ceux-ci font la police des bois. Ils chassent et détruisent les larves et les insectes, les chenilles qui dévorent les bourgeons; les hannetons, les feuilles; les cerfs-volants (les lucanes) qui percent des trous dans la fibre, par où la pluie s'infiltre et fait pourrir. Plantons des cerisiers, tout constellés de rubis.

Un dernier mot pour l'honneur de mes arbres. Je les ai vantés. Je veux donner quelques évaluations. Ce sont tous des « fûts de temple ». Quelques-uns supporteraient le ciel. En voici quatre. Le numéro 43 : 2 m. 70 de tour à hauteur d'homme; 10 mètres de tronc nu ; et faisant 4 m³ 695 de bois en grume; et valant 502 francs. Le 45 : 2 m. 60 de tour ; 12 mètres de tronc ; 5 m³ 226 ; évalué 565 francs. Le 69 : 2 m. 90 : 10 mètres; 5 m³ 408; 658 francs. Le dernier des quatre enfin, celui que l'on pourrait appeler la « colonne Samson », du nom « du fort parmi les forts en Israël », qui fait 3 mètres de tour, 12 mètres de hauteur et donne 6 m³ 958 dans le tronc seul, quelle bille équarrie! sans compter les traverses des maîtresses

branches et le bois de chauffage du débris. Il a été prisé et vendu, hélas! 760 francs...

Sans postérité, ni lui ni les autres, je ne les aurais jamais abattus...

### III. — UNE PRÉFACE

Novembre.

Elle est toute pleine de la terre. C'est pourquoi je la recopie ici.

Un jeune auteur, épris des choses rustiques, qui lit mes livres, m'a demandé d'écrire une préface pour le volume de vers qu'il achève. Je tardais à le faire, retenu loin de ma table de travail par les soucis croissants du sol, lorsqu'une seconde lettre de lui est venue me relancer. Elle était pressante, émouvante, comme l'appel d'un nouveau qui veut se faire jour et s'en trouve digne, à un ancien, comme un cri frémissant jeté dans la bataille des idées. Je me le suis figuré, car j'ignore tout de lui, sauf sa voix, apportée par ses vers, guettant chaque matin le courrier, le dépouillant d'un coup d'œil.

Puis, comme il arrive aux jeunes hommes dont le cœur rebondit, que l'horizon appelle malgré tout, reprenant espoir, allant promener son attente sur la plage courbe, où il vit, en face de l'Océan, poussé par le souffle puissant du large, ou en lutte avec lui comme avec la chance, dans l'envie muette de hâter la nuit, de toucher à l'aurore nouvelle... Je n'ai plus hésité.

Un souvenir lointain au reste a milité en sa faveur. A son âge peut-être, comme tous ceux qui débutent dans les Lettres, j'avais aussi écrit un livre de vers... Premières paroles qui vous échappent, pleines encore de balbutiements, mais où le désir d'exprimer quelque chose de neuf met une chaleur que l'on ne retrouve plus. Il y a là les pas, les gestes, les cris, l'expansion de vie de l'enfant enivré de marcher... Et, tout vibrant du toucher de la Muse, du fond de mes bois, j'osai solliciter par un ami commun François Coppée, le prier de me donner une préface. Tout recommence, c'est même désir, mais l'accueil aura moins de prix.

Je ne le connaissais pas. Je ne l'avais vu qu'une fois, comme

je passais par Paris, croisé un jour sans soupçonner qui il était, dans le bureau de poste de son quartier où il venait recommander une lettre. On ne l'abordait point, on s'inclinait devant lui en s'écartant, et le silence s'était fait pour l'écouter parler. Et pourtant il semblait familier à tous, enveloppé d'intimité... Il sortit. Je demandai : « Qui est-ce donc? » On me toisa, puis on me répondit : « François Coppée. » — Et j'emportai dans ma mémoire ce masque pâle, aux traits napoléoniens, mais moins accusés et altiers, où les yeux rayonnaient doucement lumineux, comme éclairés par le dedans, à la manière d'un globe pur sur une lampe... En cherchant à qui m'adresser pour une préface, la belle tête romaine me réapparut... Il reçut ma demande, il sourit de l'ambition de ce cadet de Gascogne, et s'exécuta avec la bonne grâce dont il était coutumier. Mon admiration pour lui s'accrut d'une gratitude que le temps n'a point effacée. J'ai toujours ces quelques lignes à la signature triomphale. On dirait le billet d'un conquérant.

Je n'y tins pas, je pris le train, j'allai le remercier. Je sonnai, non sans battement de cœur, à ce rez-de-chaussée de la rue Oudinot où il vivait, entre cour et jardin. Il me mit tout de suite à l'aise, m'interrogeant sur les miens et sur moi-même, sur ma vie, mes projets. Il marchait de long en large dans le cabinet de travail où il m'avait reçu, ou, s'arrêtant, s'adossait à la cheminée, et parlait d'abondance. Il ne cessait de fumer. Il faisait une débauche de cigarettes et d'allumettes. Elles ne s'attendaient pas les unes les autres. De petites flammes bleues jaillissaient en pétillant sous ses doigts, la fumée sortait continûment de ses lèvres mobiles. Bientôt il se mit à rire. Il abondait en propos pittoresques, il s'égayait lui-même de ses saillies, il se souciait bien de sa gloire. Il était alors au faîte de sa renommée. Il sortait du grand succès de *Pour la Couronne*. Une photographie de Wanda de Boncza tenait le haut bout de sa table. Je vois encore ce visage passionné, au regard avide, qui se détachait du cadre d'or mat, d'or femelle, comme s'il allait s'animer. A côté, comme un hommage parfumé, un bouquet de lilas montait d'un vase transparent. Car nous étions aux beaux jours. Et l'on entendait, par la fenêtre entr'ouverte, des moineaux francs pépier dans le jardin reverdissant et se mêler à la conversation...

Je m'en allai tout le printemps dans l'âme ; avec le sourire

de cet homme illustre, le regard de la fille de théâtre, le chant bref de l'oiseau, l'odeur de la branche étoilée...

Mais voici ce que j'ai répondu :

« Vous me demandez, monsieur, d'écrire une préface pour votre livre de vers. Je ne suis point grand clerc en critique. Ce ne seront que des impressions. J'ai ouvert le volume au retour d'une visite à mes gens. Tout le monde s'empressait aux champs pour profiter des derniers longs soleils, labourant, hersant ou fumant les pièces destinées au blé futur, et les bœufs gris eux-mêmes, dételés des charrettes vides pour mener l'outil, se hâtaient de finir le sillon, comme s'ils comprenaient le prix du temps et l'utilité de préparer à l'heure au grain, nourriture primordiale, le lit pulvérulent et chaud nécessaire à sa crue. Et comme nous sommes d'un pays de gaîté, d'esprit vif, les femmes, tout en épandant le fumier, devisaient et riaient dans l'air doux, et les hommes ne cessaient de gourmander leurs bêtes, beaucoup plus pour parler aussi que pour gronder, ou bien parce qu'ils aimaient mieux piquer de la langue que de l'aiguillon. Ce n'était point tout. On entendait des cris flûtés d'oiseaux chassant aux vers, qui battaient de la queue de motte en motte, et, du pré en bas, de la lande proche, ou de la jachère de l'an dernier couverte d'une herbe plate, un bruit cristallin de sonnailles s'élevait comme un carillon. Toute sorte de clochettes accordées, au cou de vaches en lait, de génisses ou de bouvillons, trop lasses ou trop tendres pour le joug. Et, sur tout cela, le ciel immense rayonnait, mais adouci, ayant perdu sa vibration aérienne, sentant l'automne, que les premières palombes, parties en éclaireurs, traversaient d'un vol silencieux.

« Ces voix, ces bruits, ces chants, tous ces pas d'un jour rustique ; l'odeur de la terre remuée ; l'aspect des grands horizons transparents ; les attitudes, les gestes, les rites culturaux ; les cœurs obscurs et les âmes simples ; et jusqu'à la paix de l'atmosphère épuré de souffles libres, réjoui de rayons clairs, — car l'aurore verse à tout, aux champs, aux visages et aux nues la même clarté profonde, — j'ai tout retrouvé dans vos poèmes, au fil des vers drus et souples, imagés, savoureux, et je n'avais pas besoin de gagner mes labours pour en goûter une fois encore l'enchantement. Et bien que vous ayez voulu retourner

à l'antiquité, séduit sans doute par l'éclosion divine du monde, vous n'en restez pas moins dans la réalité vivante, sans âge, avec cet homme que vous nous montrez passant sur la glèbe ensemencée... Je n'avais qu'à m'asseoir comme je suis, en vous lisant, accompagné du ruissellement du vent dans le chêne épais qui m'abrite, dont une feuille détachée tombe de loin en loin sur la page entamée.

« Bien sûr, il y aurait à redire. A corriger comme dans un taillis, — vous m'avez dit que vous étiez jeune ; — à tailler comme sur un cep, où trop de sève engendre des gourmands ; à retoucher, à relever, à la manière dont on discipline et érige un bel arbre d'espalier où les fruits passent la promesse des fleurs. Sans figure, il est des longueurs à retrancher, des expressions ou des tournures prosaïques à rehausser, des recherches, des hardiesses excédant la mesure, des transpositions altérant l'image... On voit des bêtes boire des reflets au lieu de l'eau qui réflète...

« Mais je n'oserais. Je ne suis qu'un homme du sol, sans conseil sur l'art rythmé. Montaigne a écrit, je crois, qu'il aimait à s'abandonner à son plaisir. Je fais comme lui, je me laisse aller au mien en vous lisant, en le disant, et je m'arrête là. Et peut-être, en même temps, ai-je accédé à votre désir. »

JOSEPH DE PESQUIDOUX.

# LA FIN DU VOYAGE

DE

# LAMARTINE EN ORIENT

## *LETTRES INÉDITES*

Les rêves d'Égypte, de Palmyre et de Bagdad que Lamartine avait emportés avec lui dans son voyage en Orient avaient été brisés par la mort de sa fille Julia à Beyrouth (décembre 1832). Quatre mois il était demeuré anéanti sans pouvoir retrouver cette curiosité et cet élan vers la vie qui sont indispensables au voyageur. Mais il fallait songer au retour en France. Pouvait-il rentrer sans avoir visité les ruines de Baalbeck si proches, et Damas dans son oasis, et les Cèdres du Liban dans leur cirque désolé (1)? Il se décida à ces courtes expéditions. Puis l'*Alceste*, qui l'avait amené en Syrie avec toute une joyeuse caravane dont la petite morte faisait les délices, revint le chercher. Il lui confia le cercueil de sa fille, mais il fréta, pour sa femme et pour lui, un autre brick, la *Sophie*, afin de ne pas infliger à Mme de Lamartine cette compagnie trop douloureuse. Ainsi prirent-ils avec M. de Capmas le chemin de mer qui les conduisit à Smyrne et à Constantinople. De Constantinople ils devaient traverser les Balkans et regagner la France à travers la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Or, le poète, — soit fatigue, soit douleur, — faillit ne jamais revoir son pays. Il fut quelques jours mourant dans un petit village bulgare, Yenikeui, à deux ou trois journées de cheval de Philippopoli. Le descendant d'un jeune Grec, Mauridi, qui vint à son secours en ces tragi-

(1) Voyez *le Secret du Cèdre* (*Lamartine en Orient*), dans la *Revue* des 15 juin et 1er juillet 1925.

ques circonstances, ayant lu *le Secret du Cèdre*, a bien voulu me communiquer, par l'entremise de M. A. Andreadès, un lettré d'Athènes ami de la France et qui lui-même écrit notre langue à merveille, un dossier de lettres inédites de M. et de M^me^ de Lamartine pieusement conservé dans ses archives et qui me permettra d'authentifier et de compléter cet épisode du *Voyage en Orient*.

***

Pour la partie de son voyage qui devait s'effectuer par terre, Lamartine, qui voyageait princièrement, avait fait venir à travers l'Asie-Mineure la cavalerie qu'il avait achetée en Syrie. Mais Tedmor, le plus beau de ses chevaux, et qui avait fait « l'admiration de toutes les villes de la Caramanie où il avait passé », avait péri presque au terme de la route. Les autres étaient arrivés si efflanqués et las qu'un long repos leur serait nécessaire avant de pouvoir effectuer la traversée de la Turquie d'Europe et d'Allemagne. Lamartine s'en débarrassa et loua pour vingt-cinq jours de marche, — le temps d'atteindre Belgrade, — cinq *arabas* (voitures des femmes turques) attelés chacun de quatre chevaux, six chevaux de selle, deux Tartares pour servir de guides, plus des mulets et leurs conducteurs pour porter les lits, la cuisine, les caisses de livres, etc., le tout pour quatre mille francs. Il ne semble pas qu'il ait conclu un mauvais marché avec les Turcs de Stamboul et du faubourg d'Eyoub.

Le 23 juillet (1833), c'est le départ de Constantinople où il avait contemplé l'Empire turc agonisant après le traité d'Andrinople qui lui arrachait la Grèce, après le traité de Koutaieh qui lui arrachait la Syrie et Adana pour les remettre à Mehemet-Ali, pacha d'Égypte, après le traité d'Unkiar-Skelessi qui ouvrait les détroits à la flotte russe dont il avait vu les vaisseaux mouillés dans le Bosphore. « Partis cette nuit à deux heures de Constantinople; les chevaux et les équipages nous attendaient dans le faubourg d'Eyoub, sur une petite place non loin d'une fontaine ombragée de platanes. Un café turc est auprès. La foule s'assemble pour nous voir partir; mais nous n'éprouvons ni insulte ni perte d'aucun objet. La probité est la vertu des rues; en Turquie, elle est moins commune aux palais. Les Turcs qui sont assis sous les arbres devant le café, les enfants qui passent, nous aident à charger nos arabas et nos chevaux,

ramassent et nous rapportent eux-mêmes les objets qui tombent ou que nous oublions. Nous nous mettons en marche au soleil levé, tous à cheval, et gravissant les longues rues solitaires et montueuses qui vont du faubourg d'Eyoub aux murailles grecques de Stamboul. »

La caravane marche le matin quelques heures, puis s'arrête au bord d'une fontaine ou à l'abri de quelque caravansérail pour laisser passer la chaleur du milieu du jour, et se remet en route vers le soir pour gagner l'étape. Un des Tartares la devance et prévient le pacha, l'aga ou le seigneur du village où l'on s'arrêtera pour passer la nuit. Celui-ci fait préparer, pour ces étrangers de marque, la meilleure maison grecque ou arménienne du pays. Ainsi parvient-on à Andrinople, où la petite troupe passe deux jours chez le consul de Sardaigne, M. Vernazza. De là, elle prend le chemin de Philippopoli, à travers des défilés et des bois, entre les chaînes du Rhodope et de l'Hémus. A la fin du troisième jour, écrit Lamartine, « j'aperçois dans la plaine une nuée de cavaliers turcs, arméniens et grecs, qui accourent vers nous au galop. Un beau jeune homme, monté sur un cheval superbe, arrive le premier et touche mon habit du doigt ; il se range ensuite à côté de moi ; il parle italien et m'explique qu'ayant été le premier qui m'ait touché, je dois accepter sa maison, quelles que soient les instances des autres cavaliers pour me conduire ailleurs. Le Kiaïa du gouverneur de Philippopoli arrive ensuite, me complimente au nom de son maître, et me dit que le gouverneur m'a fait préparer une maison vaste et commode et un souper, et qu'il veut me retenir quelques jours dans la ville; mais je persiste à accepter la maison du jeune Grec, M. Mauridès. »

Mauridès, il faut lire *Mauridi*. Cette invitation romanesque devait être le prélude de relations amicales aussi touchantes, nous le verrons, d'un côté que de l'autre et qui vont aujourd'hui servir la mémoire de Lamartine. La caravane entre dans Philippopoli escortée de nombreux cavaliers et s'engouffre dans la cour qui précède la demeure de Mauridi, « beau divan percé de vingt-quatre fenêtres et meublé à l'européenne ». Les honneurs de la maison sont faits par le jeune Grec, sa sœur et sa tante, car il n'est pas encore marié. Trois jours, les Lamartine sont ses hôtes. La ville, au-dessus du fleuve, sur un îlot de rochers au milieu d'une grasse vallée, enchante le poète :

« L'aspect des ponts, des jardins, des maisons, des grands arbres qui s'élèvent des rives du fleuve, de la plaine boisée qui sépare le fleuve des montagnes de la Macédoine, de ces montagnes elles-mêmes dont les flancs sont coupés de torrents dont on voit blanchir l'écume, et semés de villages ou de grands monastères grecs, fait du jardin de M. Mauridès un des plus admirables points de vue du monde... » Mais il faut repartir.

Nouvelle étape à Tatar Bazarjik, à deux journées de cheval de Philippopoli. Un jour encore, et c'est Yenikeui, petit village bulgare au pied des Balkans, dans un joli site, mais pauvre et sans ressources. Des chaumières rustiques, sans plancher, à même le sol, et dont chacune n'a guère qu'une chambre. C'est dans une de ces masures que Lamartine tombe malade, fièvre et inflammation de sang, « suite de chagrin et de fatigues ». Mais il faut citer ici une page du *Voyage en Orient*:

« ... Je passe vingt jours couché sur une natte dans cette misérable chaumière sans fenêtre, entre la vie et la mort. Admirable dévouement de ma femme qui passe quinze jours et quinze nuits sans fermer les yeux, à côté de mon lit de paille; elle envoie dans les marais de la plaine chercher des sangsues : les Bulgares finissent par en découvrir; soixante sangsues sur la poitrine et sur les tempes diminuent le danger; je sens mon état. Je pense nuit et jour à ma femme abandonnée, si je venais à mourir à quatre cents lieues de toute consolation, dans les montagnes de la Macédoine; heures affreuses! Je fais appeler M. de Capmas et lui donne mes dernières instructions en cas de ma mort; je le prie de me faire ensevelir sous un arbre que j'ai vu en arrivant au bord de la route, avec un seul mot, écrit sur la pierre, ce mot au-dessus de toutes les consolations : Dieu. Le sixième jour de la fièvre, le péril déjà passé, nous entendons un bruit de chevaux et d'armes dans la cour; plusieurs cavaliers descendent de cheval; c'est le jeune et aimable Grec de Philippopoli, M. Mauridès, avec un jeune médecin macédonien et plusieurs serviteurs déchargeant des chevaux chargés de provisions, de meubles, de médicaments. Un tartare qui traversait le Balkan pour aller à Andrinople s'était arrêté au kan de Philippopoli et avait répandu le bruit qu'un voyageur franc était tombé malade et se mourait à Yenikeui; ce bruit parvint à M. Mauridès à dix heures du soir; il présume que ce Franc, c'est son hôte; il envoie chercher son

ami le médecin, rassemble ses domestiques, fait charger sur ses chevaux tout ce que sa prévoyance charitable lui fait juger nécessaire à un malade, part au milieu de la nuit, marche sans s'arrêter et vient, à deux journées de marche, apporter du secours, des remèdes et des consolations à un inconnu qu'il ne reverra jamais. Voilà de ces traits qui rafraîchissent l'âme et montrent la généreuse nature de l'homme dans tous les lieux et dans tous les climats. M. Mauridès me trouva presque convalescent; ses affaires le rappelaient à Philippopoli; il repart le jour même et me laisse le jeune médecin macédonien; c'était un homme de talent et d'instruction : il avait fait ses études médicales à Semlin, en Hongrie, et parlait latin; son talent me fut inutile; la tendresse, la présence d'esprit et l'énergie de résolution de ma femme avaient suppléé à tout; mais sa société nous fut douce pendant les vingt mortelles journées de séjour à Yenikeui, nécessaires pour que la maladie se dissipât et que je reprisse des forces pour remonter à cheval. »

Le prince bulgare de Tatar-Bazarjik dont dépend le village d'Yenikeui, informé de sa maladie, se montre, de son côté, le plus courtois des hôtes. Il lui envoie pour sa suite des moutons et des veaux, et fait monter la garde devant sa maison pour exécuter ses ordres. Durant la convalescence, il l'accompagne à cheval dans la vallée et sur les flancs de la montagne. Reconnaissant, Lamartine rendra hommage aux mœurs simples, douces et laborieuses des paysans bulgares qu'il compare aux paysans suisses et savoyards.

Il ne sera plus question dans *le Voyage en Orient* de M. Mauridi. Mais le petit dossier de son descendant va nous faire entendre l'autre son de cloche, et c'est l'accord parfait, — non pas seulement l'accord des faits et des circonstances, — qui corrobore exactement le récit de Lamartine, mais celui des âmes, pareillement nobles et généreuses.

* * *

Quand la maladie le prend dans le pauvre village d'Yenikeui, Lamartine pense tout de suite à demander secours à son hôte de Philippopoli. Ne pouvant écrire lui-même, et Mme de Lamartine ne quittant pas son chevet, c'est M. de Capmas qui tient la plume et qui adresse cette lettre au gouverneur de Philippopoli :

Yeni Keui, 8 août 1833.

« Monsieur,

« Lorsque nous vous avons dit « adieu » avec tant de regret, j'étais loin de penser que nous aurions encore recours aussi tôt à l'obligeance inépuisable de *nos amis*, de cette si excellente famille au sein de laquelle nous avons trouvé un accueil si touchant qui, depuis, a été le sujet de tous nos entretiens. Nous avons eu à regretter plus d'une fois de n'avoir pas cédé aux instances du bon M. Mavridi. Au lieu de terminer la convalescence de mon ami, M. de Lamartine, le voyage a ajouté au malaise qu'il ressentait encore en partant et la fièvre est revenue. Il arriva en assez bon état à Tatar Bazarjik. Nous y fûmes bien logés et magnifiquement traités par Achmet bey. Nous en partîmes lundi un peu tard. En venant ici, le malade souffrit tellement qu'il fut tenté plus d'une fois de rétrograder pour reprendre notre bon gîte de la veille ; mais, comme le trajet était court il se décida à continuer. A son arrivée ici, la fièvre est revenue, les douleurs de poitrine ont augmenté et il a été si souffrant que nous avons été obligés de nous arrêter ici, dans un pays malheureusement sans aucune ressource. Avant-hier son état nous a tellement inquiétés que nous avons envoyé demander à Tatar Bazarjik le médecin du prince que nous avions vu en passant (M Louis Assine). Il vint dans la nuit d'avant-hier et il est reparti aujourd'hui pour aller prendre, chez lui, des remèdes.

« Notre malade, qui ne peut rien manger, a grande envie d'avoir de l'orge dont nous avons eu plusieurs fois la soupe chez M. Mavridi. Ayez la bonté, monsieur, de le prier d'avoir la bonté de nous en envoyer un peu par le retour de notre tartare. Si même on en vend à Philippopoli, priez également M. Mavridi de nous en acheter une petite provision. Le malade désire aussi un peu de confiture de cerises. Soyez assez bon pour nous en envoyer.

« Comme nous manquons de tout, nous prions M. Mavridi d'acheter et de nous envoyer une demi-douzaine de gobelets et, aussi, six tasses ou *bols* de différentes grandeurs en faïence ou porcelaine comme nous en avons vu, ensemble, au bazar.

« M. Mavridi voudra bien remettre le montant (la note) de ce qu'il aura dépensé au Tartare et nous lui en enverrons le montant.

« Le malade et Mme de Lamartine me chargent de vous prier d'être l'interprète de toute leur reconnaissance, de tous leurs sentiments auprès de toute la famille de M. Mavridi. Soyez le mien aussi, monsieur, et recevez pour vous tous l'expression de notre estime bien distinguée et de notre dévouement.

« F. de Capmas. »

« Comme j'écris très mal, il faudra que vous ayez recours à votre dictionnaire et afin de vous faciliter la lecture de ma lettre, je joins ici la note des commissions que nous demandons à M. Mavridi, en français, et, à côté, en grec.

« Articles que M. Georges Mavridi aura la bonté de remettre à l'envoyé (au porteur) de la présente lettre.

| | |
|---|---|
| « Orge d'Allemagne. . . . . . . | *Faro* |
| « Confiture de cerises. . . . . . | *Vicino glico* |
| « Deux ocques bougies en cire. . | *Ayo-kéria* |
| « Six gobelets. . . . . . . . . | *Potiria tou neron* |
| « Six bols ou tasses de différentes grandeurs, en porcelaine blanche ou de couleur. . . . . . . . . . . . | *Exi Flizania, Mégala ké Micra ya soupa* |

« Au moment où je vais cacheter, *fermer*, ma lettre, la fièvre du malade augmente tellement que nous vous prions de nous envoyer *de suite* le meilleur médecin que vous avez à Philippopoli. Nous supposons que c'est celui que nous avons vu chez vous et qui est Grec. Priez-le de venir en toute diligence.

« Envoyez-nous aussi des pommes (*Mila*). »

Cette lettre si pressante ne put être communiquée à Georges Mauridi, car, sur la simple allusion d'un Tartare à un étranger gravement malade sur le chemin des Balkans, il était parti dans la nuit même, avec le médecin, les remèdes, les vivres. Ce médecin grec, dont Lamartine loue les bons offices dans le *Voyage en Orient*, mais qu'il ne nomme pas, s'appelait Birdas. Mme de Lamartine le nommera dans une lettre datée du 4 septembre et écrite au lazaret de Semlin. Semlin est la ville hongroise, sur la rive gauche du Danube, qui fait face à Belgrade, la capitale de la Serbie. La caravane, qui s'était

remise en route dès que le convalescent avait été en état de supporter les fatigues du voyage, avait suivi un itinéraire qui de Sophia l'avait menée à Nissa. Nissa était alors la dernière ville turque aux confins de la *Servie*. C'est près de là que le poète, précédant à cheval ses compagnons, aperçut au milieu de la plaine une tour blanche brillante comme du marbre de Paros. Il s'en approche et, confiant son cheval au jeune Turc qui l'accompagne, il s'assied à l'ombre de cette tour pour y dormir. « A peine étais-je assis, raconte-t-il dans le *Voyage en Orient*, que, levant les yeux sur le monument qui me prêtait son ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient formés par des assises régulières de crânes humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, décharnés et blanchis par la pluie et le soleil, cimentés par un peu de sable et de chaux, formaient entièrement l'arc triomphal qui m'abritait ; il peut y en avoir quinze à vingt mille ; à quelques-uns les cheveux tenaient encore et flottaient comme des lichens et des mousses au souffle du vent : la brise des montagnes soufflait vive et fraîche et, s'engouffrant dans les innombrables cavités des têtes, des faces et des crânes, leur faisait rendre des sifflements plaintifs et lamentables. »

On voit que le poète du *Lac* et du *Vallon*, s'entend aussi aux descriptions réalistes. Ce monument barbare avait été construit avec les têtes de quinze mille Serbes massacrés par le pacha turc lors de la dernière révolte. Mais, continue Lamartine, « la Serbie, où nous allons entrer, est maintenant libre, et c'est un chant de liberté et de gloire que le vent des montagnes faisait rendre à la tour des derniers morts pour leur pays! Bientôt ils posséderont Nissa même ; qu'ils laissent subsister ce monument! Il apprendra à leurs enfants ce que vaut l'indépendance d'un peuple, en leur montrant à quel prix leurs pères l'ont payée. » Les Grecs avaient payé la leur aussi cher, avec les massacres de Chio qui succédaient, il est vrai, à ceux de Tripolitza. Toute cette histoire d'Orient est empourprée de sang et répand une odeur de cadavre.

Mais, comme son escorte turque le quitte en territoire serbe, Lamartine se prend à regretter les cigognes dont « les longs nids, semblables à des berceaux de jonc, couronnent le sommet de tous les dômes des mosquées dans la Turquie d'Europe et servent de toit aux minarets écroulés », et il célèbre la douceur

des mœurs turques : « Les Turcs vivent en paix avec toute la création animée et inanimée : arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces, abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a, de distance en distance, des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier, et ils font quelquefois, en mourant, des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles qu'ils nourrissent pendant leur vie. » Seulement, il y a les massacres auxquels ces bons Turcs se livrent par mégarde. On sent tellement chez Lamartine le désir d'être agréable à tous les peuples qui l'ont reçu avec tant de courtoisie et de générosité, avec tant de pittoresque aussi! En Syrie, il s'est loué d'Ibrahim Pacha, des Maronites, des Druses, des Arabes, des Bédouins. En Turquie d'Europe, il célèbre indistinctement les Turcs, les Arméniens, les Grecs, les Bulgares, les Serbes. Il tient la balance égale entre compliments et salamalecs. Le poète français est la victime de l'hospitalité orientale comme le sera plus tard, à un bien autre degré, Pierre Loti.

Le voici à Belgrade asssise au bord du Danube. Là, il commande les bateaux pour le passage du fleuve. Le prince Milosch, souverain des Serbes, essaie de le retenir, mais M. de Capmas, à son tour, est malade depuis plusieurs jours et se tient à peine à cheval. Il faut en hâte gagner Semlin qui offre les ressources d'une ville européenne et les secours des médecins d'un lazaret. Les barques transportent la caravane à Semlin à travers le fleuve large et profond et agité comme une mer. Le 3 septembre, c'est l'entrée pour dix jours au lazaret. Chacun des voyageurs y occupe une cellule et dispose d'une cour plantée d'arbres. Le voyage d'Orient est terminé. La vieille civilisation reparaît avec sa banalité et son confort. Lamartine licencie les Tartares, les drogmans, les muletiers dont quelques-uns l'accompagnaient depuis la Syrie et qui ramèneront les arabas et les montures. Dix-huit mois d'expédition l'avaient lié étroitement à cette fidèle escorte dont il ne se sépare pas sans tristesse.

Le lendemain de l'installation au lazaret, M[me] de Lamartine adresse à Philippopoli cette lettre de remerciement qui fait allusion au plus vif désir du jeune Grec, à sa plus chère ambition : celle d'être nommé agent consulaire de France.

Au Lazaret de Semlin, 4 septembre 1833

« Monsieur,

« Nous nous empressons de tenir notre promesse en vous annonçant notre heureuse arrivée à Semlin. Nous ne cessons de parler des marques d'amitié que nous avons reçues de vous, et nous ne désirons rien tant que de vous en prouver notre reconnaissance et, dès que nous serons arrivés à Vienne, M. de Lamartine s'occupera d'en trouver les moyens ; au reste, s'il réussit, il croira avoir plus fait pour les Européens que pour vous, en leur procurant un consul à Philippopoli tel que vous dont la protection pour les voyageurs sera si précieuse, et exercée d'une manière si aimable. Dès que nous aurons quelque chose d'intéressant à vous mander à cet égard, nous aurons le plaisir de vous écrire. Nous avons vu M. Pescüri, votre correspondant, et nous avons déposé au magasin du Lazaret l'huile de rose en sa présence, en bon état et telle que vous nous l'avez confiée.

« Nous vous prions de faire mille compliments de notre part à madame votre sœur et madame votre tante, ainsi qu'à M. Birdas, et nous n'oublierons aucune des personnes que nous avons eu le plaisir de voir dans notre séjour à Philippopoli qui sera toujours un des plus agréables souvenirs de notre voyage.

« Agréez l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

« Mme DE LAMARTINE. »

Les Lamartine rentrèrent au château de Saint-Point en octobre 1833. L'année suivante, Lamartine répond à un message de Mauridi qui se rappelait à son souvenir, et il le met au courant des démarches qu'il a déjà faites pour sa nomination d'agent consulaire français à Philippopoli. Il est si sûr d'avoir gain de cause pour son protégé, qu'il libelle ainsi l'adresse de sa lettre : *Monsieur G. Mauridès, agent consulaire français à Philippopoli, Turquie d'Europe.*

Saint-Point, 27 septembre 1834.

« Il est bien aimable à vous, monsieur, de penser quelquefois à nous, et je ne veux pas tarder plus longtemps à vous en remercier. J'ai lu avec un sensible plaisir votre dernière lettre,

et tout ce qu'elle contient d'affectueux pour Mme de Lamartine et pour moi. Vous avez été toujours si bon pour nous, que nous sommes trop heureux de trouver une occasion de vous être agréables à notre tour. Je m'étonne seulement que votre nomination d'agent consulaire français ne vous soit pas encore parvenue; le ministre, M. le duc de Broglie, des Affaires étrangères, me l'ayant annoncée depuis longtemps.

« Je pense, au surplus, que vous n'avez éprouvé qu'un retard momentané et que vous êtes maintenant en possession de vos nouvelles fonctions.

« Veuillez nous rappeler très particulièrement au souvenir de votre aimable famille, et agréer l'assurance de mes sentiments affectueux et de ma considération distinguée.

« C. Al. de Lamartine. »

« *P.-S.* — Recevez mes compliments sur vos progrès dans la langue française. »

La signature est précédée d'un grand C. Il est à croire, d'après le témoignage de Lady Esther Stanhope, que Lamartine, en Orient, s'attribuait un titre de comte. Quelle modestie, quand on est prince de sa personne et de son génie !

Le duc de Broglie, alors ministre des Affaires étrangères, déférant au désir de Lamartine, ne fit pas attendre à Mauridi sa nomination. Une lettre manque au dossier; elle a été égarée ou soustraite. Les amateurs d'autographes ont de ces aberrations morales. C'est une lettre de Lamartine envoyée dès le retour en France l'année précédente, et informant son hôte de Philippopoli qu'il lui envoyait, en souvenir de gratitude, son portrait et une pendule. La lettre a disparu, mais les cadeaux ont été pieusement conservés dans la famille. Le portrait gravé est signé. Quant à la pendule en bronze doré, elle atteste tout le mauvais goût du style Louis-Philippe, car elle est ornée d'une Espagnole tenant une rose d'une main et de l'autre une guitare. « Telle quelle, m'assure M. Andréadès, qui me donne ces détails *de visu*, elle a dû coûter plusieurs centaines de francs. » Le prix ne fait rien à l'affaire, ni le mauvais goût. Car la pensée est demeurée fidèle à l'heureuse hospitalité de Philippopoli.

***

Vingt ans plus tard, le poète à son tour devait rendre à son hôte un service d'une importance capitale. Mauridi, comme beaucoup d'orthodoxes riches vivant en Turquie, était protégé russe. Lorsque la guerre de Crimée éclata, il fut expulsé de l'Empire ottoman. C'était pour lui la ruine. De Vienne, il eut l'heureuse inspiration d'adresser un pathétique appel à ses amis de Paris, afin de pouvoir rentrer dans sa ville natale et mettre sa fortune en sûreté. La première, M^me^ de Lamartine répond à cet appel. Sa lettre est adressée à : *Monsieur Giorgio Mauridès, à la villa Rabemplatz, n° 1193, à Vienne :*

Samedi, février 1855.

« Vous ne pouvez douter, monsieur, du grand intérêt que nous prenons, M. de Lamartine et moi, à tout ce qui vous regarde. Nous avons gardé une vive reconnaissance de l'hospitalité cordiale que vous nous avez donnée chez vous à Philippopoli et de la sollicitude que vous avez eue pour mon mari pendant sa maladie à Yenikeui. Dès que M. de Lamartine a reçu votre lettre, il a fait les démarches les plus pressantes auprès du ministre des Affaires étrangères et des deux chefs du personnel du commerce. Malheureusement, ce que vous demandez paraît bien difficile, si ce n'est impossible à obtenir. Ces messieurs ont objecté qu'en temps de guerre, lorsque la France et la Turquie combattent ensemble contre la Russie, il n'est pas possible de prendre sous protection française un sujet russe et le faire ainsi rentrer sur territoire turc.

« Lorsque M. de Lamartine a fait observer qu'il avait entendu parler d'un précédent, ils ont répliqué que ce n'était pas possible, que si jamais on l'avait fait, ce ne pouvait être qu'en temps de paix et du consentement des deux parties intéressées.

« M. de Lamartine espère encore obtenir qu'il en soit réféé à l'ambassadeur de France, M. le comte de Bourquenay, à Vienne, afin de prendre quelques informations. Je vous écris pour vous prévenir, en cas qu'on vienne à prendre des renseignements auprès de vous ou sur votre position, et si vous connaissez le fait d'un passeport donné sous les mêmes conditions, vous ferez bien de vous procurer *le nom* et les preuves pour les faire connaître à l'ambassadeur.

« Il serait bien aussi que vous en informiez M. de Lamartine afin qu'il puisse en tirer parti en votre faveur.

« Soyez bien assuré que M. de Lamartine et moi-même ne négligerons rien pour vous être utiles. Croyez que je partage sincèrement tous ses sentiments d'estime et de considération particulière pour vous et votre famille.

« Mme DE LAMARTINE. »

Quelques jours plus tard, le 28 février (1853), c'est Lamartine lui-même qui informe Mauridi du succès de ses démarches. Et cette fois, nous retrouvons le grand Lamartine, le vrai, celui qui, en deux phrases qui battent comme deux ailes, s'élève au-dessus de la médiocrité et atteint les sommets :

Paris, 28 février.

« Monsieur et cher ami,

« Je suis heureux d'avoir arrangé, non sans une extrême difficulté, votre affaire. Le ministre et les bureaux des Affaires étrangères y ont apporté une bonne volonté qui tourne la difficulté, ne pouvant la [un mot illisible]. Votre titre de protégé russe rend tout presque impossible. Mais le ministre a bien voulu écrire à M. de Bourquenay, ambassadeur de France à Vienne, de vous faciliter votre retour par tous les moyens en son pouvoir. Demandez donc à l'instant audience de l'ambassadeur et soyez sûr de le trouver parfaitement disposé à vous seconder.

« Je n'oublierai jamais la touchante et cordiale hospitalité que vous m'avez donnée dans votre honorable famille à Philippopoli. Si les événements vous forçaient à quitter momentanément votre patrie, sachez que mon foyer en France sera toujours le vôtre. Les années ne prescrivent pas contre la reconnaissance, quand la mémoire est fidèle et quand le cœur est juste. Les huit jours passés chez vous vous vaudront toujours une patrie chez moi.

« Madame de Lamartine partage mes sentiments comme elle a partagé vos bontés.

« AL. DE LAMARTINE. »

*Les années ne prescrivent pas contre la reconnaissance, quand la mémoire est fidèle et quand le cœur est juste. Les huit jours passés chez vous vous vaudront toujours une patrie chez moi.*

Ne contiendrait-elle que ces deux phrases, cette correspondance qui nous revient d'Orient nous aiderait à mieux connaître la noblesse de Lamartine. A vingt ans de distance, il revoit le jeune Grec qui, apprenant sa détresse à Yenikeui, part de nuit, afin de voler à son secours. Les circonstances sont retournées : son hôte, marié, père de famille, est à son tour en détresse; aussitôt il se met en quatre, il utilise ses relations, son reste précaire d'influence, et il obtient ce qui paraît impossible, qu'un sujet russe puisse rentrer en territoire ottoman quand la Russie est en guerre avec la Turquie. A ces traits-là se reconnaît le caractère d'un homme. A ce trait nous reconnaissons Lamartine.

La maison où Lamartine fut reçu à Philippopoli en 1833 est demeurée jusqu'en 1906 la propriété de la famille Mauridi. Celle-ci fut contrainte de s'en défaire, quand elle dut quitter, à l'exemple de tant d'autres milliers de Grecs, la Roumélie orientale. Après la Grande Guerre, notre ministre à Sofia, M. Picot, eut la délicate pensée de faire apposer une plaque commémorative sur la façade, afin de rappeler le passage du poète. Mais l'inscription en est incomplète, car elle ne mentionne pas le nom de Mauridi. Sans doute la nationalité grecque de Mauridi en est-elle la cause. Ne suffirait-il pas de faire observer que Lamartine ne pouvait alors recevoir à Philippopoli l'hospitalité d'un Bulgare? En 1833, si les Bulgares peuplaient déjà les villages situés entre la ville et les Balkans, ils n'avaient pas encore pénétré dans la ville qui, le *Voyage en Orient* en porte le témoignage, ne comptait que des Grecs, des Turcs et des Arméniens. Je propose donc aujourd'hui de compléter l'inscription en y gravant le nom de l'hôte de Lamartine et en y ajoutant cette magnifique parole du poète : *Les années ne prescrivent pas contre la reconnaissance, quand la mémoire est fidèle et quand le cœur est juste.*

HENRY BORDEAUX.

## MŒURS DU JOUR

# RECEVOIR ET ÊTRE REÇU

## VIII [1]

« Ayez confiance, et en dépit de tout, le franc se relèvera inévitablement.

« Ayez confiance, et les Français parleront plus haut et plus net dans les conférences et les congrès.

« Ayez confiance, et les affaires en iront mieux, l'autorité s'affermira, l'ordre semblera naturel dans l'État... Ayez confiance... Ayez confiance... »

Bon, voilà qui va de soi : mais, pour nourrir tant de confiance, encore se faut-il trouver enclin à la sérénité, ou tout au moins de bonne humeur, et, en tout cas, affranchi de nostalgie, comme de regrets. C'est pourquoi le bon citoyen, en l'an de grâce 1926, s'interdira rigoureusement la lecture des souvenirs ou mémoires du vieux temps : car il n'y a vraiment rien de plus décourageant.

Non pas cependant, cela s'entend, ces mémoires ou souvenirs solennellement vagues, — et fades, — qui relatent des faits déjà trop connus, ou nous content par le menu soit des campagnes militaires, soit des négociations diplomatiques, soit de mornes intrigues de cour. Quant à ceux-là, peu importe, ils n'altéreront l'humeur de personne. Des campagnes?... Nous aurons toujours vu mieux de 1914 à 1918. Des négociations?... Nos journaux en sont pleins, ils en regorgent, maintenant que les affaires les plus délicates se traitent à peu près sur la place

(1) Voyez la *Revue*, 1er mai-15 décembre 1925.

publique, sous le contrôle des opérateurs de cinéma et des phonographes. Des intrigues de cour?... Étaient-elles donc jadis bien différentes de celles que nous ourdissons aujourd'hui, chaque fois que nous prétendons faire rendre à quelqu'un justice, ou injustice? Non, en réalité, nous ne pouvons plus guère nous intéresser aux histoires d'autrefois, surtout quand on nous les conte avec une morne froideur : les nôtres alors nous semblent autrement poignantes. A notre époque, en effet, aussi disgracieuse qu'inquiétante, nous en voici venus à un terrible tournant, le sort de la civilisation européenne tout entière va se décider, l'univers évoluer : c'est à la fois mystérieux, tragique et confusément laid. Après tant d'âges d'or, puis de fer, l'humanité paraît entrée bien décidément dans un âge ingrat.

En revanche, quelle mélancolie que de parcourir certains carnets intimes dans lesquels telle ou telle femme d'esprit, tel ou tel flâneur aimable et curieux auront noté jadis leur vie au jour le jour, en rapportant les entretiens de leur entourage, les lettres échangées, les gestes du voisin, les mines de la voisine apprenant qu'elle était aimée, ou trompée, ou les deux ensemble, la façon dont celui-ci soutint sa réputation de philosophe éblouissant, cette autre de coquette sans merci, etc!... Ne prenons qu'un exemple entre vingt : les *Souvenirs* de Mme d'Épinay, mémoires familiers, trop justement illustres, et si merveilleusement vivants que Sainte-Beuve disait des personnages mis en scène : « On les entend. » Des ennemis de Rousseau ne se seraient point fait faute, à ce qu'on a conté, de rendre ces *Souvenirs* assez tendancieux et malveillants en ce qui concernait l'aigre Genevois, sinon d'autres encore : peu nous en chaut, la question n'est pas là. Impartiaux ou non, il n'en montrent pas moins jusqu'à l'illusion presque cinématographique, — si l'on nous passe l'anachronisme, — ce que furent autrefois un souper, une visite rendue, une scène conjugale ou familiale, un départ pour quelque voyage en poste, des fiançailles plus ou moins brusquées, que sais-je? Les Grimm, les Diderot, les Francueil, les Mlle d'Este, les Mme d'Houdetot, discourent, disputent, multiplent les allusions aiguës, se moquent les uns des autres, rient ou s'impatientent avec tant de naturel qu'ils semblent bien réellement, comme l'écrivait Sainte-Beuve, se trouver là, près de vous, dans la pièce même où

l'on tourne, lecteur solitaire et charmé, les feuillets du livret.

Or, tel est pourtant le genre de mémoires dont il se faut garder autant que de la peste, si l'on souhaite de demeurer en belle humeur, vu qu'il s'en élève des vapeurs de nostalgie, comme la fièvre monte au-dessus d'un étang. Quoi ! songe-t-on tout consterné, c'était donc si gai, si ardent, si joli, si amusant que de recevoir et d'être reçu, au temps de la poudre et des mouches? On éprouvait tant de plaisir, alors, à échanger ses impressions, on se montrait si fort curieux de celles d'autrui? Les mots ingénieux ou malicieux, quand on en faisait, ne passaient jamais sans qu'on les remarquât, même si on ne les donnait point pour prononcés la veille par quelque spécialiste illustre, quelque Tristan Bernard de ce siècle-là, quelque Capus, quelque Guitry? On se livrait ainsi à de vraies parties de conversation, où les propos se trouvaient reçus et renvoyés le plus longtemps possible, comme des balles de tennis par-dessus le filet?... Quelles délices ne devait-on goûter, par conséquent, dans un salon ou autour d'une table de souper! Et il n'était pas même besoin, sans doute, que l'assemblée fût uniquement composée de gens d'esprit. A quoi bon ? N'importe qui éprouvait tellement l'envie, l'appétit de parler, que, rencontrant à l'improviste n'importe qui, la conversation entre ces deux personnes bien disposées s'engageait aussitôt, chaleureuse et animée du moins, si elle n'avait d'autre mérite. Il régnait une joie de vivre parmi les salons, de l'entrain dans les causeries autour des fauteuils, un allègre jeu de paroles à table. Tandis qu'aujourd'hui...

Aujourd'hui, dame ! on ne s'amuse pas toujours autant, et l'on éprouve quelque langueur, s'il faut tout avouer, dans la plupart des dîners et des soirées, non moins qu'en visite le plus souvent.

Voici l'année qui recommence, le printemps suivra, les réceptions ont repris partout, les chefs se préparent dans les cuisines, les truffes s'acheminent en paquets appétissants vers Paris, nos dames méditent devant les collections des couturiers. Tout s'agite enfin, et les grands bijoux sortent des écrins. C'est le moment de songer à l'art de recevoir, comme à celui d'être reçu : ni les pierreries, ni les perles, ni les toilettes, ni les chauds-froids ne serviront de rien contre l'ennui, si les convives manquent de bonne grâce, voire de bonne volonté : ce qui s'est vu.

Comment se passe une réception, le soir notamment?... Nul reproche quant à la somptuosité, convenons-en tout de suite. Les robes sont charmantes, tous les cheveux coupés comme il faut, la livrée se tient bien, l'argenterie, les cristaux étincellent, le lustre éclaire parfois de belles tapisseries, on ne saurait de quoi se plaindre, en vérité, si du moins l'on était venu pour le plaisir de causer les uns avec les autres, et non pour la satisfaction seulement de s'être trouvé là, d'avoir rempli tous ses devoirs envers soi-même en figurant dans une assemblée plus ou moins brillante. Ah ! certes, la figuration parmi les belles réunions mondaines n'est point permise à tous, et l'on y puise une secrète et profonde jubilation, c'est entendu : mais faut-il que cette muette exaltation dure trois heures, et qu'on se taise pieusement, afin de la mieux savourer, et qu'on s'ennuie pour n'en rien perdre?

Car on s'ennuie beaucoup, quelquefois, faute de conversation, ayons l'impertinent courage de le confesser. Observez un groupe d'invités, avant un dîner, que font-ils? Parbleu ! ils attendent les nouveaux venus, ils guettent la porte, sans qu'il y paraisse, tout en se communiquant leur avis sur la pluie et le beau temps. C'est qu'ils sont en quelque sorte désœuvrés : si déjà ils s'entretenaient avec grâce et animation, ils prêteraient moins d'attention sournoise à cette mystérieuse porte d'entrée. Hélas! les malheureux s'amusent si peu qu'ils espèrent de la distraction, de l'imprévu, quelque vedette, des robes extraordinaires... Et voyez pourtant leur illogisme : si l'imprévu est trop... imprévu, la vedette trop éclatante, — à moins qu'il ne s'agisse d'un grand capitaine ou d'un prince de l'Église, — et les robes positivement trop jolies, des regards de glace vont tomber sur les arrivants. A tout hasard, on se méfiera, la malveillance sera « fine prête », comme disent les gens de sport... Bonne préparation pour une aimable causerie... (Hâtons-nous de le répéter, il n'en est heureusement pas toujours ainsi ; nous ne dépeignons que les soirées manquées).

Bientôt, toutes présentations faites et les convives au complet, on passe à table. Ravissantes fleurs ou merveilleux surtouts, porcelaines exquises, poissons rares, gibiers, bombes glacées, grands vins... Toutefois, que dit-on? Comment est-ce qu'on se divertit en mangeant? La vie semble-t-elle couler, élégante, légère, et dépourvue de toute vulgarité comme de

toute niaiserie, ainsi qu'elle devrait être enfin dans un monde choisi, — et notons-le bien, ainsi que par bonheur elle est souvent?...

Autant le reconnaître franchement, il y a des dîners sans imprévu, où la conversation se traîne, fort gauche et des plus difficiles. Sinon d'autres encore, — qui ne valent guère plus, — au cours desquels des messieurs dans la force de l'âge content des histoires démodées, dont les collégiens ne feraient pas fi, et dont on rit pour s'occuper, puisqu'on ne trouve rien de mieux. Plutôt rire que mourir.

Si les téméraires maîtres de maison essaient un instant de rendre la conversation générale, mieux vaut tenter de soulever des sacs de blé, ou chatouiller des bonshommes de cire. Presque personne n'aura le courage de s'élancer honnêtement au secours des valeureux amphitryons. Nul ne voudra seulement faire le moindre effort : croyez-vous qu'on va travailler en mangeant?... Si bien qu'après une pâle lueur, le feu mal allumé s'éteint : et encore sera-ce bien beau si l'on évite le terrible silence de « l'ange qui passe », dont chacun des invités, s'il sait être reçu, devrait avoir honte comme d'une véritable offense envers ses hôtes et de la pire des grossièretés.

Ou encore, — et cette méthode paraît moins imprudente, — chacun cause avec sa voisine, tant bien que mal. Mais, trop fréquemment, comment cause-t-on ? A coups d'affirmations, et en supprimant toute espèce de commentaire ou d'explications quelconques : « Moi, j'adore ceci... Moi, je ne peux pas souffrir cela... Je me suis follement amusé à telle pièce... Je n'ai jamais rien vu de plus ennuyeux... M^me de Z... ne peut pas voir son mari... Son mari ? Elle l'adore !... » Etc... Rien que des avis formulés sans ambages, et témoignant d'une rassurante énergie dans la pensée, mais vraiment abrégés à l'excès.

D'où vient cette véhémente et redoutable simplicité, cette *imperatoria brevitas* des propos mondains, cette tendance à se contenter de trois ou quatre mots, et dont parfois l'un est anglais, pour exprimer quelque opinion évidemment informe et tronquée, puisqu'il ne faudrait pas moins d'une longue phrase, afin de la formuler complète, claire, sensée, — et même simplement polie ?

Qu'il s'agisse d'un dîner, d'une réception quelconque, voire d'une simple visite, on constatera partout cette étrange difficulté

de parler. Hormis, bien entendu, nombre de spécialistes, accoutumés par leur genre de travail à faire de la langue française un usage continuel et habile, c'est-à-dire enfin les écrivains, les penseurs, les hommes d'État, les avocats et autres professionnels du bavardage éminent, comme de cette délicieuse intempérance verbale sans laquelle nous n'aurions ici-bas ni poètes, ni orateurs, ni pasteurs de peuples, ni « personnalités » parisiennes, enfin rien de rien, hormis donc ces parleurs charmants qui, grâce aux dieux, sauvent tout lorsqu'ils sont invités, écoutez donc un peu les entretiens de salon. On n'y emploie pas ciuq cents mots, toujours les mêmes. Une phrase n'atteindrait que rarement à plus d'une demi-ligne, si on la transcrivait : et encore ne la termine-t-on qu'une fois sur quatre. La syntaxe est embryonnaire ou difforme, la grammaire massacrée, on dit : « *Je m'en rappelle, je lui ai causé, partir à, celui voulant telle chose, réussir une robe, exétéra, sécretaire...* » mille horreurs encore. Les entretiens sont hachés de pénibles et perpétuels *n'est-ce pas*, ou de *hein*? d'une révoltante familiarité, on pourrait même écrire trivialité... Pourquoi tout cela? Parmi les œuvres d'art d'un salon princier, et sur les lèvres des hommes les plus distingués comme des femmes les plus élégantes, entendre s'élever des propos si... mettons si primitifs, quelque chose comme la philosophie chez la fleuriste, la controverse en avion, ou les potins échangés dans la cour de l'école, pendant la récréation!... Pourquoi, encore un coup, cette anémie de la conversation, et par conséquent, pourquoi cette inévitable monotonie, ou si l'on préfère, ce manque de plaisir et d'entrain ?

Parce qu'on est moins instruit, moins cultivé que jadis ?... Pardon, l'on sera sous peu beaucoup moins instruit, beaucoup moins cultivé, en effet, quand les nouveaux programmes d'études auront, si l'on peut s'exprimer ainsi, donné leurs fruits ; mais, actuellement, un bourgeois de 1925 sait encore autant de choses qu'un bourgeois de 1825, 1725, etc. Ces choses qu'il sait ont un peu changé, voilà tout. Les femmes « moyennes », en tout cas, sont certainement moins ignorantes qu'il y a un ou deux siècles. N'oubliez pas qu'une jeune fille porte à présent son diplôme de bachelière avec autant de naturel que sa robe du bon couturier.

Qu'on n'incrimine pas non plus les sports, comme on fait

trop souvent. Celui qui ne s'intéresse à rien et ne réfléchit jamais, sous prétexte qu'il emploie tout son temps à prendre de l'exercice, ne réfléchirait point davantage, ne lirait pas non plus, bref ne s'intéresserait à quoi que ce fût, s'il ne jouait pas au golf ou ne roulait en auto : il irait au bar ou au baccara, voilà tout. On porte en soi le goût des plaisirs de l'esprit : quiconque en a éprouvé une fois la volupté finement et secrètement souriante, y reviendra sans faute, et trouvera toujours le temps de s'y adonner avec délices, nonobstant tous les sports du monde. Ceci ne nuit nullement à cela : lieu commun bien fatigué que de s'en prendre éternellement aux sports, quand c'est tout bonnement la paresse dont mieux vaudrait s'indigner !

Maintenant, ne serait-ce point par manque d'esprit, peut-être, que les entretiens d'aujourd'hui languissent en général? Nous ne le pensons pas. A rang égal, on est aussi spirituel à présent qu'autrefois, sinon davantage. Ajoutons même qu'à notre époque de récits un peu secs, et de style où l'on s'efforce de supprimer autant que possible les transitions, nous voici mieux entraînés que jamais à condenser notre pensée sous forme de trait et de formule, ce qui aide beaucoup à ce qu'on appelle « avoir de l'esprit ».

Mais, franchement, croyez-vous que ce soit bien utile en conversation, les gens d'esprit? Au contraire, peut-être, car ils demeurent là, embusqués, pour ainsi dire, au coin de chaque phrase prononcée par autrui, guettant le moindre mot qui leur permettra de lancer quelque trait charmant ou taquin. Voilà des empêcheurs de parler en rond, que les gens d'esprit, à moins que, selon la méthode de ces étonnants maîtres-causeurs dont certains salons semblent avoir le monopole, ils n'excellent non seulement à trouver perles sur perles, mais encore à les sertir, à en former des colliers, des sautoirs, qu'ils enrouleront avec art autour de toutes les idées. Nous avons de ces magiciens, capables d'enchanter, comme Merlin lui-même, soit un dîner entier, soit toute une soirée, et auxquels ne font défaut ni la grâce, ni la fantaisie, ni l'invention, ni la malice, ni même l'éloquence! Mais laissons ces princes de la causerie, dont les noms sont pourtant au bout de notre plume : ils ne peuvent se trouver partout, et ne fréquentent qu'en telles ou telles maisons de leur choix. Dame! ils ont leur cour, et leur bon plaisir!

Sauf donc ces seigneurs, les sages maîtresses de maison redouteront plutôt les gens dont on dit trop volontiers qu'ils ont tant d'esprit : rien de plus funeste que de tels égoïstes qui vivent, en vrais parasites, sur la conversation d'autrui. Ils la coupent à chaque instant, l'arrêtent, croient témoigner leur supériorité en ne daignant jamais suivre un entretien, ni répondre même à ce qu'on leur dit. Ils font des remarques, drôles, sans doute, ou imprévues : mais aussitôt celui qui parlait se tait, déconcerté; et celui qui avait quelque autre chose à dire, y renonce, intimidé. Ou bien encore, nul n'ose renchérir ni répliquer : on pense qu'on ne trouvera rien d'aussi spirituel, d'aussi original, on réfléchit... Résultat : du silence.. Fâcheux.

Si encore « l'homme d'esprit » obtenait un succès éclatant et perpétuel!... Mais, à moins qu'une assemblée ne se trouve bien avertie par la réputation ancienne et indiscutée d'un monsieur ou d'une dame, on prête ordinairement une oreille si vague aux propos d'autrui, que les traits les meilleurs et les plus ingénieux passent volontiers inaperçus. Il ne reste qu'une ressource, — bien connue ! — qui consiste à attribuer sans vergogne tous les mots que l'on fait à quelque autre personne, plus ou moins illustre. Tentez une expérience. Un trait heureux vous est-il venu, tout en parlant? Nul ne s'en sera seulement aperçu, bien entendu. En ce cas, patientez un moment, puis répétez le même trait, mais le même exactement, en le faisant toutefois précéder de ces mots : « Tristan Bernard, — ou Talleyrand, M$^{me}$ de Staël, Mgr Duchêne, qui vous voudrez enfin, au hasard, — disait un jour... » Délicieuse et unanime approbation, fins sourires, hochements de tête... « Pas mal... », vous murmure le regard charmé d'une jolie dame. « Nous avions de l'esprit comme ça, dans mon temps, » pense la douairière. « Bravo !... » fait le vieux président d'une voix sonore.

Toutefois, vous voyez la complication, si l'on veut réussir en jouant la grande difficulté, c'est-à-dire le mot d'esprit !

Ce n'est point nécessaire. La bonne volonté suffit. On croit que nous exagérons, qu'il y a ici soupçon de paradoxe? En aucune façon. Que l'on essaie seulement de dîner une fois en ville, en décidant tout bas que l'on va témoigner d'une bonne volonté honnête et continuelle : autrement dit, qu'on ne fera

grise mine à personne, d'abord, qu'on ne se tiendra pas un seul instant sur une réserve hautaine et maussade (quelques personnes s'imaginent, hélas ! que c'est là le fin du fin de la distinction); puis, qu'on écoutera sagement son voisin, qu'on lui répondra plus soigneusement encore, d'un air attentif et affable, qu'on s'interdira d'examiner éperdument les robes, les bijoux, les décorations et les figures des autres invités, au lieu de prendre consciencieusement part à l'entretien général, ce qui cause parfois une légère fatigue, certes, mais la courtoisie est à ce prix ; que l'on veuille aussi n'éprouver nulle timidité absurde (il n'y a pas de quoi !) ni dérisoire orgueil (il n'y a pas de quoi non plus !) mais se montrer souriant, prévenant et parfaitement aimable (voilà qui « fait duc », pour le coup !) ; que plusieurs invités consentent à se conduire de même, non moins que les maîtres de maison... et l'on verra si, dès le deuxième plat, une animation délicieuse ne règne pas autour de la table. Nul besoin de causeurs expérimentés, ni de gens d'esprit connus et classés : la bonne volonté suffit, encore une fois, et l'affabilité.

Certes, c'est un travail : mais ne plus s'ennuyer dans le monde, avouez que cela paie magnifiquement un peu de peine, à laquelle on s'accoutume si vite !

Reste une difficulté : la parole elle-même, l'expression aisée, la syntaxe, autant de sciences bien obscures pour tant de nos contemporains, et parmi trop de salons... Bah ! les grammaires ne coûtent pas cher : et si l'on se résolvait à s'imposer, ne fût-ce que pendant quinze pauvres jours, de mener impitoyablement jusqu'au bout toutes les phrases que l'on aurait une fois commencées, l'on s'apercevrait vite combien il est naturel à un Français de parler avec désinvolture, — et sans trêve, en outre ! Nous avons tous dans les veines le sang des ancêtres les plus bavards qu'on ait jamais vus : le ferons-nous mentir?

Une jolie résolution à prendre en certaine partie de la bonne société : oublier qu'on sait si bien l'anglais, pour se mieux rappeler qu'on ignore trop le français.

Et cependant...

Ah ! cependant, tout modeste et chétif qu'il soit devenu en plus d'un cas, le plaisir de recevoir et d'être reçu compte encore parmi les meilleurs, et probablement les plus complets qui nous restent. Tout s'y trouve uni : le luxe ou le raffinement du

décor, les atours choisis, — et sûrement, et longuement remarqués, — la joie d'exclure par la pensée toutes celles ou tous ceux qui n'auront pas été invités, ce qui procure l'illusion vague et légère de constituer une manière d'élite; et puis la possibilité, pour chacune et chacun, de briller non seulement par sa beauté, son couturier, ou son rang social, ou sa situation dans les annuaires mondains, mais encore par sa parole et son agilité d'esprit, dont on éprouve toujours quelque sournoise et mystérieuse vanité... Fleur de notre Paris que cette harmonie de satisfactions! On sait bien que plusieurs d'entre elles valent peu : n'importe, l'ensemble est encore sans prix.

Si, néanmoins, on s'ennuie quelquefois, convenons-en, faute de parler assez, et parce que chacun se guinde, ne voudra-t-on tenter d'être soi-même le bon, courageux et souriant bavard, le bienvenu bavard (quoi qu'on dise!) qui, vaille que vaille, ranime souvent jusqu'aux plus tristes réunions, celles dont on lira le lendemain dans les journaux : « Très brillante soirée, hier, chez Mme .... Remarqué dans l'assistance, etc. »

Ce qu'on ne lira point dans la gazette, en revanche, c'est qu'au cours de cette soirée, malgré toutes les séductions et les grâces d'alentour, les yeux d'une personne blonde se seront peut-être portés avec une irrésistible émotion sur M. Un Tel, si bien qu'un grand amour sera né ainsi, dans le scintillement d'un bal ou parmi les fleurs et les propos frivoles d'un dîner, comme il arrivait naguère dans les romans mondains... Or, cela seul importe, penseront quelques-uns.

Ces quelques-uns exagèrent beaucoup : mais on ne peut pas dire qu'ils aient absolument tort.

MARCEL BOULENGER.

# LA VIE ARTISTIQUE

DE

# RACHEL

## II (1)

## DE LA TRAGÉDIE AU DRAME

### LA TRAGÉDIE CLASSIQUE (*suite*)

Les tragédies de Corneille et de Racine ne furent pas le seul « compartiment » auquel Rachel emprunta ses rôles et ses succès. Le théâtre de Voltaire n'était pas moins abandonné en 1838 que celui de Corneille et que celui de Racine. S'il avait connu un autre destin, il faudrait juger sévèrement le goût d'une époque qui aurait sacrifié à un talent facile des génies sublimes. Pendant qu'il vivait, Voltaire avait réussi à exercer et à imposer sa royauté dans tous les domaines et ses pièces n'étaient pas le rayon le moins éclatant de sa gloire. On égalait *Zaïre*, *Mahomet* et *Mérope* aux grands chefs-d'œuvre du XVIIe siècle : rien de moins ! Cruelle illusion ! Voltaire savait construire une pièce, — trop vite parfois, — en ordonner les situations avec logique, y jeter des formules frappantes, destinées à devenir des proverbes. Mais leur sensiblerie, leur déclamation et leurs prétentions philosophiques s'aggravaient de la platitude des rimes qui enchaînaient des vers relâchés et incolores. Le génie de Voltaire, sa puissance incontestée et sa gloire durable sont partout ailleurs que dans son théâtre. Rachel ne réussit pas à *galvaniser* des œuvres définitivement jugées et irrémédiablement perdues. D'ailleurs, en exhumant *Tancrède* et



(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

*Oreste*, elle s'inquiétait moins de faire revivre une pièce que de choisir un rôle à sa taille.

Elle joua *Tancrède*, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 9 août 1838. C'était son huitième début, qui suivait *Horace* et *Andromaque*. J'ai dit que le directeur du théâtre, Védel, avait commandé pour cette reprise des costumes et des décors neufs sur lesquels il comptait pour faire venir le public. Celui-ci, que n'avait encore attiré ni Camille ni Hermione, resta insensible aux malheurs d'Aménaïde, malgré l' « animation passionnée » que Rachel leur avait donnée, tant que l'article retentissant de Janin n'appela pas l'attention sur l'actrice, au grand profit de la pièce.

En choisissant *Oreste*, le 6 décembre 1845, pour la représentation de retraite de Firmin, elle fut plus habile. La pièce avait été sifflée le 12 janvier 1750, sous les yeux de Voltaire, qui criait vainement du fond de sa loge, ou avec une tristesse indignée, ou avec une gaminerie provocante : « Vous sifflez du Sophocle ! » Il aurait pu dire tout aussi bien, ou plutôt tout aussi mal, que l'on sifflait de l'Eschyle et de l'Euripide, puisqu'il avait pillé, gaspillé et grapillé, à pleines mains, les trois grands tragiques grecs. De leurs chefs-d'œuvre, il avait fait hâtivement une œuvre encombrée et lourde, qui méritait son échec. Un siècle après, la pièce ne fut pas moins sévèrement jugée, mais pouvait-on la siffler au milieu des ovations enthousiastes dont le génie de Rachel provoquait l'explosion ? C'est l'actrice elle-même qui avait voulu, sinon la pièce, du moins le rôle. Elle songeait depuis longtemps à réaliser sur la scène un caractère qu'elle sentait s'accorder, dans toutes ses nuances, aux conditions, aux exigences et aux qualités de son talent. Aussi s'attacha-t-elle à son personnage avec une prédilection d'autant plus grande que sa sœur Rébecca, pour laquelle elle avait une affection maternelle, jouait à ses côtés le rôle d'Iphise. « Quand on la vit paraître sous des draperies mornes comme des linceuls, grises de ton et bordées d'un filet rouge, ses bras délicats emprisonnés par de rudes anneaux de fer, ses yeux fixes sous son front plein de volonté, toute la salle éclata en applaudissements. C'est ainsi que les comédiens de génie achèvent les figures ébauchées par les poètes, et suppléent, par l'attitude, par le regard, par le son de la voix, à ce que la parole écrite ne peut rendre.... »(T. Gautier.)

Cette statue de la fatalité antique, froide, pâle et inexorable, conquit le public, auquel elle déroba la fade mollesse de l'adaptation de Voltaire. Le succès, si grand le soir de la première, s'accrut de représentation en représentation. Rachel montra une fois de plus qu'elle avait besoin de la collaboration des spectateurs pour réaliser dans son entier l'idéal d'un rôle. Elle observait et elle s'observait ; elle notait les effets et elle corrigeait son jeu. Il y avait dans son génie, à côté d'un instinct spontané et puissant, les raffinements d'une longue patience. Elle était inégale, mais il était rare qu'elle ne devînt pas meilleure. Pourtant il pouvait arriver que sa santé trahît sa volonté. Un soir, elle eut une défaillance. Sa sœur Rébecca, qui était à ses côtés dans *Oreste*, fut si émue que ses cris, moins joués que sentis, secouèrent toutes les âmes. Quand Rachel fut remise, sa joie égala son étonnement. Elle aimait Rébecca d'une affection si tendre qu'elle conserva toujours le souvenir de cette minute de génie.

Aux chefs-d'œuvre de Pierre Corneille et de Racine, et aux deux pièces de Voltaire, Rachel avait eu la fantaisie d'ajouter l'*Ariane* de Thomas Corneille, où elle joua huit fois, de mai à novembre 1842. J'ai dit le grand succès qu'elle obtint dans cette pièce médiocre, mais j'ai, avec Théophile Gautier sous les yeux, une double raison d'y revenir. D'abord, parce que le critique de *la Presse* marque avec une précision saisissante la façon dont Rachel, parvenue à la maîtrise de sa diction, prononçait les vers ; ensuite, parce qu'il en dégageait une conclusion dont l'insistance n'est pas négligeable.

Théophile Gautier n'aimait pas la tragédie classique ; moins absolu qu'Auguste Vacquerie, il sentait et il admirait le génie de Racine, mais c'est le genre qui heurtait son goût. Du moins, ce genre admis, voulait-il qu'on en acceptât les règles. Il pensait que les vers d'une tragédie, qui est « un poème dialogué, en style épique », doivent conserver leur cadence et être débités sur une espèce de mélopée où sonnent l'hémistiche et la rime. Poète, il était choqué d'entendre *dire* des alexandrins héroïques sur le ton de la conversation ordinaire, autant que le serait un musicien devant lequel un chanteur *parlerait* un air d'opéra, sans y mettre la mesure. Or Rachel *disait* ainsi et cette façon de dire expliquait, selon Théophile Gautier, une partie de son

succès. « Le rythme des vers déplaît au public et il admire surtout les acteurs qui leur donnent l'allure et le son de la prose. C'est par ce côté-là que Mlle Rachel a produit une si vive impression. Comme elle ne s'arrête qu'aux virgules et aux points, s'inquiétant seulement du sens de la phrase et fort peu de la période poétique, elle fait de chaque vers une ligne dont il est difficile à l'oreille la mieux exercée de saisir l'hémistiche et la rime... » De cette façon, Rachel arrivait à la vérité, mais pour obtenir un « débit naturel », ne sacrifiait-elle pas trop la prosodie, la symétrie et la césure ? Elle était « l'opposé de la manière classique » et elle ne ressemblait ni par son jeu ni par sa diction à la Melpomène antique, à laquelle pourtant on ne cessait pas de la comparer. Théophile Gautier en concluait que, n'étant gênée par le souvenir d'aucune tradition, elle pourrait déployer « les qualités toutes modernes et toutes *romantiques* de son talent ».

Il y avait dans cet article un appel et une appréciation. Il fallut des années avant que Rachel entendît l'appel *romantique.* Mais le jugement de Gautier sur son talent doit renfermer une grande part de vérité. On ne lit plus ou on ne lit pas assez les six volumes de l'*Histoire de l'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*. Et l'on a grand tort. C'est un admirable répertoire qui, de soir en soir, suit et commente l'art du théâtre sous toutes ses formes. Ce sont les *Lundis* de la scène. Certes, je ne fais pas de Gautier critique l'égal d'un Sainte-Beuve, auquel il est tellement supérieur comme poète, mais ses feuilletons n'ont presque rien perdu de leur attrait et de leur autorité. La préciosité déclamatoire a tué la prose de Jules Janin : celle de Théophile Gautier, sculptée et nette, a conservé la force de la vie. Cette prose sert d'expression à des jugements solides et impartiaux que le temps a souvent confirmés. Jules Janin avait de l'esprit : Théophile Gautier avait de la conscience. Quand on lit, du premier, les cinq cents pages sur *Mlle Rachel et la Tragédie,* l'image de la tragédienne se perd dans les digressions d'un insupportable bavardage. Au contraire, elle se dégage, d'année en année, trait par trait, de l'*Histoire de l'Art dramatique* de Théophile Gautier avec une sincérité et une vérité saisissantes. On la sent ressemblante. C'est la raison qui a inspiré mes fréquents emprunts, que je ne songe pas à excuser, à ce livre admirable et si peu connu. Il abonde en aperçus personnels,

que l'on peut discuter, mais dont l'originalité s'impose. Rien de ce que l'on a écrit sur Rachel ne peut se comparer à ces chroniques d'un critique qui est resté poète, et qui se souvient d'avoir été peintre. Peintre, poète et critique, il est *romantique*. Aussi essaie-t-il de tirer Rachel, son talent et sa beauté, au romantisme, aux « passions maladives » du temps, et il attribue une part « inconnue et inavouée » de son succès à « cette fièvre moderne qui bouillonne sous toutes les froideurs de la vieille tragédie, et qui parvient toujours à trouver quelque échappement.... Tel croit applaudir un vers antique et bat des mains à un coup d'œil byronien ». Il n'est pas jusqu'au physique de Rachel qui ne justifie à ses yeux son appréciation. « Cette jeune fille élancée et mince, qui pourrait se faire une ceinture de son diadème, cet enfant au corps souple, aux mains fluettes, au pied mignon, au front bombé, aux yeux pleins de sombres éclairs, à la lèvre arquée par le *sneer*, ne ressemble en rien aux femmes antiques, à hanches étroites, à flancs épais, aux larges épaules, à front bas que nous font voir les statues grecques et romaines... » (1845.)

A ce moment, Rachel a vingt-quatre ans. Aucune tutelle ne pèse plus sur elle : reine du Théâtre-Français, elle est sa propre maîtresse. Elle ne fait que ce qu'elle veut. Musset lui avait conseillé en 1838 de ne pas se détourner de sa route pour jouer le drame moderne, si elle voulait devenir une Malibran. Elle s'en détourne, mais le drame romantique, que ce conseil visait, ne l'eut que très tard pour interprète. Avant de s'y décider, de donner raison à Théophile Gautier contre Musset, elle fit plusieurs tentatives, et de diverses sortes, qu'il faut analyser pour connaître tous les aspects si variés de son talent. Il n'y a, pour en parler avec clarté, que l'ordre chronologique, si l'on veut suivre, non dans tout son répertoire, mais dans les pièces principales, le jeu et l'évolution de Rachel.

### LA TRAGÉDIE MODERNE

Qui dit « tragédie classique » dit un groupe similaire de pièces construites d'après les mêmes règles, selon le même modèle et sur le même plan : elles ne se distinguent que par le génie, et, à génie égal, par les dons personnels de chaque auteur. La *Phèdre* de Pradon respecte les trois unités comme la

*Phèdre* de Racine et elle est empruntée aux mêmes sources. D'autre part, *Polyeucte* et *Athalie*, ces deux sommets du théâtre classique, égaux en beauté, procèdent de deux sensibilités différentes. Au contraire, le titre de « tragédie moderne » s'applique à des pièces qui n'ont ni le même caractère, ni la même composition, ni le même ton.

Après avoir joué, pendant plus de deux ans, les chefs-d'œuvre classiques, Rachel fit son premier essai du drame moderne, le 22 décembre 1840, avec la *Marie Stuart* de Pierre Lebrun. Partout célèbre, partout désirée, partout acclamée, elle avait fait ses premières tournées en province. En dépit des succès éclatants et fructueux qu'elle avait remportés, l'ennui ne l'y avait pas quittée. Des salles enthousiastes, des ovations, des fleurs, mais pas un ami. Elle traînait sa vie errante « comme un forçat traîne sa chaîne ». Ce n'est qu'à Paris qu'elle se retrouvait chez elle. Elle avait achevé, avec *Polyeucte*, le 23 novembre, la première série des représentations classiques. Un mois après, Pauline devenait la reine d'Écosse. Que serait-elle?

La curiosité générale et, de la part de quelques-uns, la malignité l'attendaient à ce début. La pièce n'était ni pire ni meilleure qu'une autre, mais le rôle n'était pas fait pour elle, qui n'avait pas la taille, la noblesse gracieuse et familière, la douceur mélancolique de Marie Stuart. Les juges sévères, venus pour la comparer à Mlle Duchesnois, ne lui donnèrent pas la préférence.

Elle ne fut vraiment égale à elle-même que dans la grande scène avec Élisabeth, où son ironie dédaigneuse et violente trouva des accents inoubliables, et dans la scène finale des adieux et du supplice. Elle eut toutes les apparences d'un grand succès, mais, à son ordinaire, elle améliora si bien son jeu, d'une représentation à l'autre, qu'elle finit par triompher de ce rôle complexe, et à imposer silence aux admirateurs de Mlle Duchesnois!

Sarah a raconté à cet égard un trait qui honore sa sœur. Celle-ci avait remarqué, après sa première scène, la déconvenue d'un allumeur de quinquets, attaché au théâtre depuis quelque quarante ans. Il savait les traditions de la Maison, dont il avait connu quelques illustres interprètes. De même que Molière interrogeait sa servante et tirait profit de son bon sens, de même Rachel interrogea le vieux brave

homme. Mis en confiance, il renonça vite à la banalité des compliments obligés pour dire tout ce qu'il pensait. Il avait vu dans le rôle de Marie cette Duchesnois dont le souvenir hantait encore tant d'habitués du théâtre et il savait ses jeux de scène, ses intonations, sa façon lyrique de saluer la nature. Rachel suivit les conseils de l'allumeur aussi bien que s'ils avaient été donnés par Samson.

Quand elle rejoua la scène célèbre où Marie jouit d'une liberté passagère dans les jardins de Fotheringay, elle fut admirable. Elle lança l'apostrophe aux nuages avec un épanchement du cœur, une joie de jeunesse, une sincérité d'accent qui ravirent les plus délicats. Remerciée par une ovation magnifique, elle remercia, à son tour, son professeur imprévu par une belle montre en or.

Après *Marie Stuart*, *Frédégonde et Brunehaut*. Pourquoi ce choix? Cette tragédie de l'an 1821, que Rachel reprit le 5 novembre 1842, avait pour auteur Lemercier (Népomucène) qui avait ainsi rédigé son épitaphe : « Il fut homme de bien et cultiva les lettres »; je crois que c'est un vers! Les lettres n'ont pas conservé son nom, même affublé du prénom étrange que Lemercier, véritable homme de bien, portait avec orgueil. Que valait *Frédégonde*? Victor Hugo a dit d'elle : « conçue comme un rêve de Crébillon, exécutée comme une pensée de Corneille ». Mais prenait-il au sérieux cet éloge académique? Car il fut, lui, Victor Hugo, le successeur de Népomucène Lemercier! Qui donc, je le répète, quel classique attardé ou quel ennemi déguisé avait indiqué à Rachel ce qu'en argot de théâtre on appelle une « panne »? Elle eut de beaux accents, mais son courage ne put durer que huit représentations, depuis lesquelles Frédégonde dort d'un sommeil qui ne sera jamais plus troublé.

Avec *Judith*, le 24 avril 1843, Rachel fit sa première création. Jusque-là elle n'avait repris que des rôles joués avant elle. La pièce était de M$^{me}$ Émile de Girardin, qui tenait un salon brillant et écrivait des chroniques étincelantes dans *la Presse* dirigée par son mari, devenu le premier journaliste de son temps depuis qu'il avait eu le malheur de tuer Armand Carrel en duel. Entre M$^{me}$ de Girardin et Rachel, les relations étaient anciennes. La femme du monde avait, dès les débuts de la jeune tragédienne, reconnu et salué son génie : elle la rece-

vait en amie. Par admiration ou par gratitude, Rachel désirait jouer une pièce de sa protectrice et le rôle de Judith l'avait particulièrement séduite. Pendant ses voyages en province, elle écrivait son impatience. Comment résister? Le sujet et l'interprète, une interprète qu'on pouvait dire destinée au sujet, tentaient M^me^ de Girardin : elle ne résista pas à la tentation. Mais le comité du Théâtre-Français refusa la pièce. M^me^ de Girardin répondit à ce refus en convoquant chez elle, le 6 décembre 1841, une soixantaine de personnes, quelques-unes très illustres, et toutes connues. Elle lisait à merveille : ce fut un triomphe. Lamartine, Hugo et Balzac ne tarissaient pas d'éloges. Il y avait des ministres : leurs applaudissements démentaient le refus du comité. Que pouvait un comité de lecture, même sous Louis-Philippe, contre des hommes de génie, des hommes d'État, des femmes charmantes, des critiques influents... et contre Rachel? Imposée par le Gouvernement, une seconde lecture annula la première décision : la pièce fut reçue. La *Lucrèce* de Ponsard en retarda la représentation. Enfin, on la joua. Sainte-Beuve, bonhomme sournois, avait « craint » pour elle : l'accueil du public justifia ces craintes. Très belle sous les costumes que Chassériau avait dessinés, Rachel, sortie du vieux répertoire pour entrer dans l'Ancien Testament, fit de son mieux pour sauver la pièce. Mais que pouvaient contre l'ennui son talent, sa vigueur, son ironie, sa noblesse, sa voix, son geste... et les diamants, — prêtés, — dont elle était magnifiquement couverte? L'ennui vengea Holopherne et tua *Judith*, qui alla rejoindre *Frédégonde* dans le cimetière, encombré, où reposent les pièces mortes.

Rachel avait mal choisi sa première création. Mais cette excursion dans un monde nouveau pour elle ne la découragea pas. Ce que la Judée ne lui avait pas donné, peut-être la Russie le lui donnerait-elle. Elle joua, le 25 mai 1844, une *Catherine II* d'Hippolyte Romand. Il lui manquait ce que Théophile Gautier appelait « la bataille des sifflets ». Il n'y eut, pendant les quatorze représentations de *Catherine II* ni sifflets, ni bataille, moins de sifflets qu'à *Judith* où il y en avait eu deux! — et moins de bataille. Juive, Rachel pouvait prétendre à représenter Judith; mais elle n'avait rien de la grande Catherine. Jamais elle ne montra plus de volonté et plus de goût, mais l'art ne supplée pas à tout. On peut, même jeune et

même frêle, se grimer en Athalie et donner l'illusion d'avoir subi l'outrage des ans. Quelques gestes despotiques que l'on déploie et quelque ton incisif que l'on donne à sa voix, on ne devient pas la « Sémiramis du Nord ». Il fallait à Rachel, dans le drame moderne, une revanche : elle eut un triomphe.

Si vous ne connaissez pas le nom de Latour de Saint-Ybars, n'ayez pas honte de votre ignorance. Avant d'entreprendre cette étude sur Rachel, — collection Alcan : *Acteurs et actrices d'autrefois*, — je n'en savais guère plus que vous. Pourtant, dans la soirée du 5 avril 1845, Latour de Saint-Ybars devint, avec une *Virginie* que l'on acclama, brusquement célèbre. C'était sur un sujet ressassé, qui, depuis l'admirable récit de Tite Live, avait déjà inspiré cent cinquante pièces, une tragédie en vers. La tragédie n'était pas très bonne : longue, confuse, revêtue d'une fausse couleur locale, elle était écrite en vers d'une désespérante platitude. Le même public qui avait sifflé *les Burgraves* applaudissait des passages tels que celui-ci :

Avec ce fer sauveur, pour irriter mon âme
J'aiguillonnai mon sein ; et voyant cette lame
Fumante de mon sang, pâle et saisi d'effroi,
Claudius étonné recula devant moi.

Il est vrai que la tragédienne qui « aiguillonnait » ainsi son sein et, s'il m'est permis de risquer cette image, le public du Théâtre-Français, s'appelait Rachel. Elle déploya dans le rôle de Virginie, le moins mauvais d'une pièce médiocre, toutes les ressources de son talent. N'ayant dans cette pièce nouvelle de comparaison à redouter qu'avec elle-même, elle se surpassa. On savait jusqu'où elle pouvait pousser l'ironie, la fierté dédaigneuse, le mépris altier et la haine. Mais, quoiqu'elle eût été Iphigénie, Chimène et Pauline, on refusait les dons de la sensibilité et de la tendresse à celle que l'on voulait toujours voir sous les traits de l'inexorable Camille ou de l'implacable Hermione. La manie est ancienne de classer un génie dans un genre, de l'y enfermer et de ne pas lui permettre d'en sortir. Rachel ne demande pas la permission que l'étroitesse de certains critiques lui avait jusque-là refusée. Elle sut être tour à tour gracieuse et violente, caressante et énergique, douce et farouche, humaine et romaine. Elle ne quittait presque pas la scène, et le public ne la quittait ni des

yeux ni du cœur. Il y a dans le registre du théâtre, sur cette représentation, une courte note qui en dit long. « Après la pièce, M. Ligier est venu, au milieu d'applaudissements unanimes, annoncer le nom de l'auteur. Il a amené ensuite Mlle Rachel. L'enthousiasme public, les bravos, les couronnes, rien n'a manqué à cette soirée qui laissera de beaux souvenirs. » La tragédienne avait sauvé la tragédie qui, en trois mois, fut jouée dix-neuf fois au milieu du même enthousiasme et connut en tout cinquante-trois représentations. Ne dites pas que cela est peu; il faut songer à l'époque et aux ménagements qu'exigeait la santé toujours délicate de l'interprète.

*Virginie* fut, en attendant *Adrienne Lecouvreur*, la principale création de Rachel. Au cours de l'intervalle de quatre ans qui sépara les deux pièces, elle n'eut pas l'ingratitude ou l'imprudence de déserter la tragédie classique, mais elle poursuivait des expériences plus ou moins heureuses dans le répertoire moderne, où Jeanne d'Arc fut son meilleur rôle. La pièce, — une reprise, — était de Soumet, cet excellent homme qui, entre les classiques et les romantiques, avait tenté, plus près de ceux-ci, de se frayer un chemin et de se faire une gloire. Il ne réussit qu'à se faire une réputation, qui lui valut, d'ailleurs, l'Académie française, l'indulgence des *Jeune-France* et l'amitié déférente du jeune Victor Hugo. Il n'a laissé que des ruines : *Cléopâtre, Saül, Norma, Une fête de Néron, le Gladiateur*... et *Jeanne d'Arc*, surtout *Jeanne d'Arc*, la pièce la plus médiocre de cette nécropole théâtrale. Mais Jeanne, si grande, si pure, si simple, peut-elle fournir le sujet d'une pièce? Alfred de Vigny ne le pensait pas. « Elle est toujours vierge, et les poètes l'ont toujours manquée. C'était sa destinée d'être toujours *immaculée*, même dans la poésie, et de ne trouver aucun vainqueur. Depuis Chapelain, qui échoua le premier aux pieds de sa virginité, personne n'a triomphé d'elle. » Pourtant, avant Chapelain, il y avait eu Shakspeare et, depuis, il y a eu Schiller. Shakspeare était trop Anglais pour comprendre l'héroïne française. Schiller a l'âme plus largement humaine, où il a puisé de grandes beautés. La tragédie d'Alexandre Soumet est plate et sèche, sans air ni élan, un mauvais devoir d'écolier. Pauvre Jeanne, *la bonne Lorraine, qu'Anglais brûlèrent à Rouen!* Les procès-verbaux de son procès infâme sont encore sa plus douloureuse et sa plus émouvante histoire. Il

y a des personnages auxquels le théâtre ne doit pas toucher. Pourtant, Rachel fut sublime. Cette Juive sans patrie eut l'instinct de l'héroïne nationale : son cœur seconda son génie : une immense pitié régla son jeu, ses gestes, ses attitudes ; elle fut la statue de Jeanne d'Arc.

Avec *le Vieux de la Montagne*, une détestable pièce de Latour de Saint-Ybars, — on ne réalise pas deux fois la gageure de *Virginie*, — et avec la *Cléopâtre* de Mme Émile de Girardin, qui valait mieux que sa *Judith*, Rachel n'ajouta rien à sa gloire, mais elle ne perdit rien de son talent et de sa réputation. Il arrive à tous les acteurs de jouer de mauvais rôles. Quand ils n'ont pas la chance de les élever jusqu'à eux et de les grandir à leur taille, la pièce tombe. Rachel ne put soutenir ni *le Vieux de la Montagne* (sept représentations), ni *Cléopâtre* (quatorze) et cette année 1847 serait couverte dans sa carrière d'une ombre pénible, si elle n'avait pas, — et de quelle façon ! — joué *Athalie*.

Avec la Révolution de 1848, elle rencontra l'un de ses plus grands triomphes dans le rôle le plus imprévu. Elle avait, le 6 mars, joué Camille des *Horaces* avec son succès habituel lorsque des voix, isolées d'abord, puis la salle entière, demandèrent *la Marseillaise*. Brindeau l'avait déclamée, le 27 février, dans une représentation au bénéfice des blessés de la Révolution. Le Théâtre-Français traversait une crise. Malgré Rachel, les recettes fléchissaient. Elle pensa que *la Marseillaise* serait un succès. Elle alla consulter Janin, qui lui déconseilla de tenter une aventure où il craignait qu'elle ne perdît de sa dignité en abaissant Melpomène jusqu'aux tréteaux. Rien n'y fit. Soucieuse des intérêts de « sa maison, » et soulevée par un irrésistible démon intérieur, elle ne voulut pas démordre de l'idée qui l'avait saisie. Une aventure? Non : un devoir... et un succès. Son intention fut vite connue. Le bruit s'en était répandu dans les coulisses et dans le public. Aussi, quand on lui demanda *la Marseillaise*, était-elle prête. Débarrassée de son péplum, revêtue d'une tunique blanche, elle apparut un drapeau tricolore à la main. Elle n'avait pas dit un mot que déjà, toute frissonnante, la salle était conquise. « Ce masque d'une livide pâleur, ce regard noir de souffrance et de révolte, luisant dans une orbite sanglante; ces sourcils tordus en serpents, ces lèvres aux coins abaissés, contenant dans leur pli superbe l'ouragan des menaces et prêtes, comme dit Shaks-

peare, à sonner la trompette des malédictions; ces narines passionnément gonflées, comme pour aspirer l'air libre au sortir de la fétide atmosphère des bastilles, ont produit un effet fulgurant. C'était d'une grâce terrible et d'une beauté sinistre qui inspirait l'effroi et l'admiration (1). »

Chantait-telle? Récitait-elle? Déclamait-elle?

Il y avait de tout cela dans la formidable mélopée que son génie lui avait inspirée. Muse et Furie, elle donnait à chaque stance par ses attitudes et par les intonations de sa diction merveilleuse tout son sens et toute sa portée. Son âme ardente, qui se livrait tout entière, exprimait la liberté conquise et la patrie sauvée. D'un hymne, elle faisait un drame. Une « fièvre héroïque » avait gagné le public, où Jules Janin lui-même était ému jusqu'au fond de son être par le terrible et superbe spectacle de cette Érinnye implacable qui, la tête haute et les yeux remplis d'un feu sombre, jetait, une à une, les strophes enflammées de Rouget de Lisle. Quand, « agenouillée, noyée dans les plis tricolores du drapeau symbolique », elle chanta l'*amour sacré de la patrie*, son « effusion attendrie » et cette pose sublime transportèrent toute la salle dans une sorte de délire sacré où il n'y eut plus qu'une âme, vibrant à l'unisson de la sienne? Pendant trente-cinq soirs, jusqu'au 25 mai, *la Marseillaise* fit partie du programme et quand, lasse d'un effort qui exigeait d'elle une tragédie et le terrible cantique, Rachel dut y renoncer, le public se fâcha et la bouda. Mais elle eut vite fait de triompher de cette bouderie : elle avait une grâce enjouée et câline, à laquelle on ne résistait pas.

En 1849, le 22 mars, *Phèdre* s'accompagnait sur l'affiche d'un acte en vers, *le Moineau de Lesbie*, d'un jeune débutant, Armand Barthet. Ce petit acte, ingénieux, gracieux et piquant, alla aux nues, Rachel avait dépouillé les « vains ornements » et les voiles pesants de la sombre amante d'Hippolyte pour se parer d'une couronne de myrtes et d'une tunique rose aux plis fripés. « Aussi jolie qu'une femme peut l'être, et la plus jolie de toutes les comédiennes vivantes », enjouée et coquette, séduisante et spirituelle, radieuse et tendre, elle fut la plus charmante des conquêtes de Catulle, dont un délicieux poème avait inspiré le petit acte de Barthet. Heureuse de vivre sous les

(1) Théophile Gautier, *Histoire de l'Art dramatique en France depuis vingt-cinq ans.*

traits souriants de Lesbie après avoir voulu mourir sous le visage ravagé de Phèdre, fière de sa jeunesse, de sa robe tissée d'or et de soie et de la souplesse de son talent, Rachel ne fut pas moins habile diseuse que comédienne experte. Ravissante et ravie, elle sortait avec une aisance triomphante des rôles tragiques où l'envie, qui ne pouvait pas lui contester cette maîtrise, affectait de la confiner.

Mais il lui restait un grand pas à franchir. Elle n'avait encore abordé ni la prose ni le drame moderne, et c'est l'épreuve nouvelle, sinon décisive, à laquelle l'attendaient l'admiration des uns, la jalousie des autres et l'impatience de tous. S'y déciderait-elle? Irrésolue et fantasque, elle hésitait devant les conseils contradictoires qu'on lui donnait. Pourtant elle se décida. Elle fit appel à Scribe, le « faiseur » à la mode, qui ne comptait plus ni ses pièces ni ses succès, et à Legouvé, tout jeune, mais déjà connu. Pour établir un rôle sur son modèle, ils écrivirent en quelques mois un drame dont l'amour d'Adrienne Lecouvreur pour Maurice de Saxe et sa mort faisaient le sujet. L'idée était heureuse, mais, quand la pièce vint devant le comité de lecture, Rachel en était déjà dégoûtée et nul n'ignorait, ni Scribe qui la lisait ni les comédiens qui l'écoutaient, qu'elle se refuserait à jouer ce rôle fait pour elle et, on peut le dire dans tous les sens du mot, sur commande. En effet, elle refusa et le comité décida non de repousser la pièce, mais de tenir la lecture pour non avenue. Scribe avait, sans le vouloir, fourni un prétexte à ce refus. Il n'avait pas, quoiqu'il fût un excellent lecteur, mis en lumière la grandeur héroïque du rôle d'Adrienne, qui, mal présentée, ne sortait pas assez du ton d'une jeune première. Habitué à ne pas subir d'échec, il était prêt à se venger de Rachel en portant la pièce sur une autre scène, et il n'avait que l'embarras du choix. Legouvé le décida pourtant à tenter l'expérience d'une seconde lecture, qu'il se proposait de faire lui-même, si Rachel y consentait, devant le directeur du Théâtre-Français et des juges choisis par elle. Elle accepta. Jules Janin, Merle et Rolle furent les arbitres qu'elle désigna. Au fond, elle n'avait changé ni d'opinion ni de résolution, mais elle se prêtait, par politesse ou par tactique, à une épreuve qu'elle se croyait assurée de rendre inefficace. Comment elle fut prise à son propre piège, il faut le lire dans ces charmants *Soixante ans de souvenirs* où Legouvé,

qui fut persuasif et habile, raconte la scène avec l'art le plus délicat. La pièce acceptée, elle se résigna d'autant mieux à sa défaite qu'elle avait sans doute entrevu le succès qu'on lui promettait. Elle répéta avec une exactitude, un dévouement et un sens du théâtre que Legouvé, malgré les démêlés qu'ils eurent plus tard ensemble pour une autre pièce, ne se lassait pas de rappeler et d'admirer. Attentive, simple, modeste, elle n'avait d'autre souci que celui de son art, qui la passionnait. Elle faisait des objections et des réserves, et elle ne cédait que si des raisons sérieuses l'avaient convaincue ; mais alors on pouvait compter sur elle et aucun caprice ne venait troubler l'accord qui s'était établi avec les auteurs. Un soir, pour se rendre compte du cinquième acte qu'elle étudiait seule chez elle sans l'avoir encore répété, éclairée par le quinquet du souffleur qui projetait sur la scène une lumière vacillante et fumeuse, elle joua la mort d'Adrienne avec une vérité si poignante et un accent si funèbre qu'assis aux fauteuils d'orchestre Legouvé et deux camarades furent secoués par un frisson tragique. Pâles tous les trois, ils virent, la scène achevée, la figure livide de Rachel, qui pleurait. Elle n'avait pas joué cet acte, elle l'avait vécu.

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir?

Brusquement, elle avait eu le pressentiment de sa mort, de sa propre mort, survenue en pleine jeunesse. Elle n'avait pas pu étouffer la flamme qui brûlait dans son sein, et c'est sur elle, perdue pour le théâtre, perdue pour les triomphes, perdue pour la vie, qu'elle avait pleuré !

La première représentation d'*Adrienne Lecouvreur* eut lieu le 14 avril 1849. L'épreuve fut décisive : Rachel n'avait pas moins de génie dans le drame que dans la tragédie, et en prose qu'en vers. Elle parcourut avec une aisance parfaite, dans un rôle de la complexité la plus nuancée, la gamme de tous les sentiments qu'une pièce de théâtre, calquée sur la vie, peut exprimer. Ardente et habile, douce et violente, simple et hautaine, élégante et passionnée, charmante et insolente, elle étonnait par sa résistance, par sa volonté, par les brusques explosions d'une force concentrée dans un corps grêle, ses amis les plus anciens. « Par quelle étrange disposition des organes,

écrivait Jules Janin, par quelle vivacité de l'imagination, par quelle délicatesse des nerfs une créature humaine peut-elle, à volonté, tous les jours, à la même heure, frissonner, admirer, compatir, gémir, s'exalter, s'évanouir, pleurer, crier, se troubler ; et, pleurante, suivre dans l'air de fugitives visions, parler à des êtres mystérieux qui l'observent, commander à des fantômes qu'elle seule voit avec l'œil de son esprit ? Comment fait-elle, ô dieux et déesses, cette Rachel, pour suffire, si frêle, à ces haines, à ces amours, à ces vengeances, à ces larmes, à ces espérances, à ces désespoirs, pour toucher tout ensemble au ciel, à la terre, à l'abîme? Je n'en sais rien... » Nul ne peut se flatter d'en savoir davantage et de pénétrer les lois mystérieuses du génie.

Rachel joua *Adrienne Lecouvreur* soixante-neuf fois et il n'est pas un de ses spectateurs qui n'eût pu répéter plus tard les vers délicats de Voltaire à la véritable héroïne :

C'est là que je vous vis, aimable Lecouvreur,
Vous, fille de l'Amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir règne encor sur la scène
Et dans tous les esprits, et surtout dans mon cœur !

### LE DRAME ROMANTIQUE

Après ce triomphe, après ce passage d'un Rubicon qui ouvrait sous ses pas les voies d'une nouvelle carrière, Rachel était prête pour le drame romantique. Depuis des années, elle s'entendait reprocher de ne jouer que des morts ou, si elle jouait des vivants, de s'en tenir à des pièces attardées qui prenaient leurs sujets dans l'antiquité classique. Pourquoi, lui disait-on, ne pas jouer un drame de Victor Hugo, de Lamartine, d'Alexandre Dumas, d'Alfred de Musset, d'Alfred de Vigny? Elle aurait eu beau jeu à répondre que, depuis la chute des *Burgraves*, Victor Hugo ne faisait plus de drames; que le *Toussaint Louverture* n'avait révélé chez Lamartine aucun don dramatique; que Musset, vainement sollicité, ne tenait pas sa promesse d'écrire une tragédie pour elle; que Dumas l'avait blessée par un déplorable sans-gêne; que Vigny avait Dorval, sa rivale, et que d'ailleurs il disait de son talent que, fait de dédain et d'ironie, il manquait d'amour. Quant à « toute autre célébrité » qu'on lui jetait à la tête, était-ce Ponsard, ou était-

ce Vacquerie? Mais elle avait joué *Lucrèce*, moins bien que Dorval peut-être, et je n'imagine pas que *Tragaldabas*, où éclatait le génie picaresque d'un Frédérick Lemaître, convînt à son genre de sensibilité.

Malgré tout, elle voulait être de son siècle et mettre son génie, dont les juges les plus sévères ne discutaient plus la puissance, au service de ses illustres contemporains. Seulement, leur temps de production était passé et, au lieu des créations qu'ils rendaient eux-mêmes impossibles, elle ne pouvait penser qu'à des reprises. Elle y pensait : témoin cette lettre qu'elle écrivait le 29 octobre 1849 à M^me^ de Girardin : « Je travaille en ce moment pour lui fournir (à M. Merle) un hiver brillant et fructueux. Je repasse mon répertoire et j'apprends *Marion De Lorme*, *Desdémone* et *M^lle^ de Belle-Isle*. » Elle espérait que Merle, le mari de Dorval, deviendrait le directeur, « un directeur dirigeant seul et sans partage », de la « vieille, trop vieille Comédie-Française. » Ce fut Arsène Houssaye qui fut nommé. Je ne sais pas pourquoi elle ne réalisa pas avec cet ami des grands poètes romantiques le plan dont elle faisait la confidence à M^me^ de Girardin. Elle ne retint que l'une des deux pièces annoncées et elle porta son choix sur une quatrième.

Elle joua de Dumas *M^lle^ de Belle-Isle*, le 25 février 1850, et de Hugo *Angelo*, le 18 mai 1850. Le hasard faisait que, dans les deux pièces, elle devait lutter contre le souvenir de M^lle^ Mars, qui avait créé les rôles dans lesquels elle entrait. Mais était-ce un hasard? Je croirais plutôt qu'elle avait le dessein de livrer tout entière la bataille à laquelle on la conviait, ou dont on la défiait, et qu'elle voulait prouver qu'elle n'était dans aucun genre, — sauf la comédie, un essai passager, — inférieure à ces grandes devancières dont les « vieux amateurs » lui rebattaient les oreilles.

Elle avait connu M^lle^ Mars, qui avait protégé ses débuts. Aux bras de M^me^ Doche, elle avait assisté à ses obsèques et jeté sur son cercueil une botte de fleurs. M^lle^ Mars mettait dans son jeu plus d'habileté que de sensibilité : il lui avait fallu être très experte dans son art pour imposer, à l'âge de cinquante-deux ans, au milieu du tumulte d'une violente bataille, le personnage de doña Sol, qui en avait dix-sept. Elle aimait la lutte et, lionne superbe, elle bravait le parterre. D'abord, les excès du théâtre romantique la rebutèrent : puis, la partie

acceptée, elle s'y donna avec la plus fougueuse vaillance. Rachel n'avait pas le même courage. La résistance du public la troublait et elle était plus à l'aise dans les lignes pures de la tragédie classique que dans le désordre, qui avait brisé toutes les unités, du drame nouveau.

Que deviendraient Hermione et Roxane sous les traits de Mlle de Belle-Isle? Ceux-là mêmes qui admiraient le plus Rachel redoutaient l'épreuve. En jouant Adrienne Lecouvreur, une tragédienne qui dit des vers de *Phèdre*, elle était moins sortie de ses rôles qu'on ne le pensait. La pièce de Dumas en faisait un tout autre personnage. Elle réussit, du premier coup, à se défaire de la mélopée tragique et à parler tout naturellement en prose. A la différence de Mlle Mars, elle ne chercha pas le succès dans des tirades détaillées et « perlées » devant la rampe, qui rompaient l'équilibre de la pièce; elle resta dans le courant du drame, à la place que la situation lui faisait, et sans tirer le drame à elle. De son propre aveu, étant fatiguée, malade et émue, elle n'eut pas, le premier soir, la fermeté dans l'accentuation qu'elle aurait voulue. Mais une salle comble, où elle reconnut tout ce que Paris « renfermait encore d'aristocratie vraiment noble », fut moins sévère. Théophile Gautier la préféra à Mlle Mars. « Revenu bientôt de son étonnement, disait-il, le public s'est enthousiasmé et a éclaté en bravos et en applaudissements qui se traduiront par des recettes de quatre ou cinq mille francs pendant deux mois. » Elle se lassa au bout de dix-huit représentations de la pièce, qu'elle planta là. Dumas, qui avait des colères d'enfant terrible et des rancunes d'enfant gâté, ne lui pardonna pas cette défection.

Avec *Angelo*, et en passant enfin de Racine à Hugo, Rachel jouait une partie plus décisive. Il y avait eu entre Victor Hugo et elle plus de coquetteries échangées que de véritable intimité. Ils se rencontraient chez Mme de Girardin. Elle avait essayé d'attirer chez elle l'auteur d'*Hernani*, mais il lui en voulait d'avoir porté son génie dans le camp adverse, et il avait résisté. A une invitation câline de venir entendre dans une soirée des vers de « son ami Racine », il avait répondu avec cette grâce solennelle dont il excellait à tempérer ses refus. « Soyez assez bonne pour me plaindre un peu, pour me plaindre beaucoup. Et puis, croyez-le bien, je sens profondément la haute portée

de votre beau talent. Vous avez la stature des figures de Corneille. Je ne connais pas de plus grand éloge. Dans les autres pièces que vous jouez, je n'admire pas toujours la tragédie, mais j'admire toujours la tragédienne. » Nommé directeur du Théâtre-Français en 1849, Arsène Houssaye les avait rapprochés. Ils s'embrassèrent dans son cabinet. Rachel répéta la grande scène d'*Angelo*. « Je retrouve M^me^ Dorval, avec du style », dit l'auteur. La tragédienne de Corneille, qui fut Camille et Émilie, Chimène et Pauline, devait se transformer avec la Tisbe en comédienne courtisane du XVI^e^ siècle italien. Elle entretenait de ce rôle un ami très cher, dont une intéressante révélation n'est pas allée jusqu'à nous faire connaître le nom (1). A la fois tentée et effrayée, elle étudiait avec une émotion craintive la figure « charmante et fatale » dans laquelle elle retrouvait, plus même qu'elle ne le disait, beaucoup des aventures de sa propre vie. « Quel style à coups de poings! quel libertinage de vérité, quelle brusquerie dans les sentiments la plus tendres! Vraiment, il faut comme moi, pauvre petite fille, avoir chanté dans la rue pour comprendre un peu et traduire le caractère de la Tisbe, mélange de charme et de fille libre, de cœur et de férocité, de sentiments élevés au milieu d'une vie de luxe et de luxure. Oh! l'étrange chose que cette femme qui est née sur le pavé et qui se réveille dans des draps de satin. Quel mépris et quel fiel n'a-t-elle pas pour ce monde qui, hier, la détestait, pure, et ce matin, lui prodigue des caresses, déshonorée! C'est un grand caractère à jouer, bien difficile à reproduire et, pourtant, il est vrai, il est dans la nature, mais, tous, nous n'avons pu le voir marcher; moi, je l'ai vu, moi seule peut-être le comprends, et je ne sais encore quels seront les éclairs que je jetterai dans ce personnage... » Elle y jeta des éclairs magnifiques. Pendant les répétitions, elle « émerveillait » Victor Hugo, tout plein encore des souvenirs de M^lle^ Mars et de Dorval. A mesure qu'elle étudiait le caractère de la Tisbe, elle y trouvait « un charme indicible » et, toujours soucieuse de « rester une grande artiste », elle voulait en faire « une noble chose ». Elle avait familiarisé ses qualités et ses instincts avec un langage nouveau pour elle. Mais elle était inquiète. Si elle s'était méprise? Ce fut un triomphe.

(1) Valentine Thomson, *la Vie sentimentale de Rachel*, p. 187-191.

On peut en croire Auguste Vacquerie, un ennemi, qui était contraint d'avouer qu' « elle s'était surpassée », et que, remise de sa première frayeur, « elle avait dépassé Mlle Mars et atteint Mme Dorval ». C'est Victor Hugo lui-même qui l'avait habillée, qui avait dressé cette « chaude peinture vénitienne » sous un plafond Renaissance et qui avait créé une « parfaite harmonie entre cette pâleur dorée, ces perles, ces passequilles, ces sequins d'or, ce velours tailladé et ces fresques, ces tapisseries de cuir de Cordoue, ces boiseries de chêne ». Aucune des nuances de son rôle, gracieux et câlin, ironique et insolent, révolté et terrible, résigné et tendre, ne lui avait échappé. Si vous voulez en parcourir la gamme, lisez le compte rendu que fit Théophile Gautier de cette représentation admirable (1). La victoire était complète, Rachel avait conquis d'un seul coup ses grandes lettres de naturalisation romantique. Elle avait deux empires où elle pouvait exercer désormais une souveraineté à laquelle personne ne contestait plus sa couronne. Elle avait passé avec une intelligence et une souplesse miraculeuses de Racine à Hugo, de la tragédie classique au drame moderne, de Phèdre à la Tisbe. Les « vieux amateurs », qu'on appelait aussi les « aristarques de l'orchestre », ne cherchaient plus à lui opposer Mlle Mars : elle avait vaincu jusqu'à ce grand souvenir. Il y avait encore dans Mlle Mars une Célimène attardée, qui jouait de l'éventail et qui avait affadi par sa grâce maniérée les parties hautaines et féroces du rôle : elle se souvenait trop d'avoir été une « précieuse ». Au contraire, Rachel, « descendue d'un cadre du Bronzino ou de Titien », — de ce Titien qui peignait dans leur nudité triomphante les maîtresses des grands seigneurs vénitiens, — était une femme, une courtisane, une amante.

Arsène Houssaye, en rendant compte, le soir même, au ministre de cette magnifique reprise d'*Angelo*, disait : « Mlle Rachel a joué le rôle dans le grand style vénitien : elle portait avec majesté la prose de Victor Hugo, tour à tour comme une robe de lin, qui voilait à peine les battements de son cœur, et comme une robe de pourpre et d'or qui rehaussait encore la fierté sculpturale de ses attitudes. » Il ajoutait que la

(1) *Histoire de l'Art dramatique*, t. V, pp. 179-184.

pièce avait porté bonheur à tout le monde : « à la sœur de Mlle Rachel, qui elle aussi a trouvé la source des larmes avec le cri naturel du sentiment dans la passion. » Rébecca, en effet, dans le rôle de Catarina, s'était fait admirer, pour sa sensibilité émouvante, à côté de sa sœur. « L'étoile n'avait pas été éteinte par le rayonnement de l'astre ». Et « l'astre » s'était réjoui du succès de l' « étoile ». Rachel écrivait à son ami inconnu : « Ma jeune sœur Rébecca a été vraiment charmante. Ma joie en est douce et grande ; c'est à moi qu'elle doit son titre de sociétaire. Encore un ruban d'honneur dans la famille des heureux : ne nous appelons-nous pas *Félix* ? »

Rachel ne retrouva plus dans les pièces modernes le triomphe éclatant que lui avait valu la reprise d'*Angelo*. Elle ne joua ni doña Sol, ni Marion, ni Lucrèce Borgia, que l'exil de Victor Hugo avait exilées du théâtre. Elle avait conservé tous ses dons ; elle était préparée à jouer tous les chefs-d'œuvre, les chefs-d'œuvre ne venaient pas. Ni *Valeria*, ni *Diane*, ni *Louise de Lignerolles*, ni *Lady Tartufe*, ni *Rosemonde*, ni la *Czarine*, que Jules Lacroix et Auguste Maquet, Émile Augier, Legouvé, Mme de Girardin, Latour de Saint-Ybars, Scribe, avaient écrits pour elle n'étaient dignes de son talent. Elle n'y perdit rien de sa gloire d'artiste, puisqu'elle y fut presque toujours supérieure à ses rôles, et qu'elle gagna même, dans *Valeria*, la gageure d'en jouer deux, très différents, avec une égale maîtrise. Mais la curiosité se lasse vite des pièces médiocres dont une « vedette », eût-elle du génie et de l'obstination, ne pouvait pas galvaniser l'action, et il faut conclure sur ce mot de Jules Janin : « Le public s'impatientait de Phèdre et de Corneille absents, et toujours elle revenait à ces miracles. » Ces « miracles », ceux de Corneille et ceux de Racine, avaient tenté et imposé son génie naissant : ajoutez-y *Adrienne Lecouvreur*, *Angelo*, *la Marseillaise*, et vous aurez tout le secret de son immortalité.

LOUIS BARTHOU.

# L'ATTAQUE ET LA DÉFENSE

DU

# CANAL DE SUEZ

**(Février 1915)**

## III (1)

XII. — EN MARCHE DANS LA NUIT

« Que sur le Caire flotte le drapeau rouge avec l'étoile et le croissant ! »

Une voix suraiguë de muezzin appelant à la prière, a lancé dans la nuit l'invocation. D'un ton plus grave, un imam répond :

« Obéissez à Dieu, obéissez au Prophète, obéissez à votre émir Djemal. Sultan Mohammed, — que Dieu perpétue sa gloire et ses triomphes, — vous envoie vers la terre promise, le *Missr dareïn*, le paradis terrestre, l'Égypte turque volée et violée par les ennemis de la Foi ! Devant vous la victoire et la richesse. Derrière vous la soif et la mort ! »

« Que sur le Caire flotte le drapeau rouge avec l'étoile et le croissant ! »

Dans le désert, un régiment chemine, fourrier de la grande conquête. La fournaise de l'Et-Tih et le secret qu'il faut garder à tout prix obligent à marcher dans le noir. Deux heures plus tôt le soleil a disparu, éclairant de ses derniers rayons les montagnes de Petra, ondulations mouchetées de rose ; à chaque étape, elles s'enfoncent davantage, loin sur l'arrière, vers l'Orient. Demain disparaîtra cette dernière marque de la



(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1925 et du 1er janvier 1926.

terre turque; seul restera le champ noir semé de cailloux, coupé de fondrières poussiéreuses, la plaine sans limite, sans repère. L'ombre résonne du roulement feutré de milliers de pieds nus qui frappent le sol compact et butent sur les grosses pierres. On a eu pitié des hommes, on leur a permis d'ôter les souliers torturants...

« Que sur le Caire flotte le drapeau rouge avec l'étoile et le croissant ! »

C'est le muezzin et, de nouveau, voici l'imam :

« Tuez les giaours, tuez-les tous, jetez-les dans les flammes de l'enfer. Leur soif éternelle vengera votre soif d'aujourd'hui. Les vrais croyants qui périront dans la bataille entreront au paradis avec le kaftan rose des martyrs et s'abreuveront à jamais aux sources de félicité. Les survivants boiront l'eau du Nil, joyau de l'Égypte, grain de beauté sur la joue du monde. »

Un silex heurté par un fer jette une étincelle dans la nuit. La terre et les pierres crachent encore la chaleur absorbée toute la journée durant. Les soldats avancent, tunique déboutonnée de quatre boutons seulement : c'est l'ordre ; à l'enfreindre, on risque la trique et souvent à l'improviste le faisceau d'une lampe de poche déchire la nuit, illumine les rangs. La lune se lève, l'éclat métallique de la plaine rôtie la reflète, comme fait la mer, en une longue avenue d'argent.

« Que sur le Caire flotte le drapeau rouge avec l'étoile et le croissant ! »

Ils montent, descendent, remontent, suivant la houle figée du sol. Dans la clarté lunaire passent des silhouettes de cavaliers, flanc-gardes de Bédouins irréguliers, chiens policiers à l'occasion. Malheur aux déserteurs qui tombent en leurs mains ! Dans leurs sacs d'arçon, il y a, dit-on, des têtes coupées... Avec la lune, le froid s'est levé à chaque instant plus vif. Déjà des hommes grelottent, mais leur gorge brûle, d'une ardeur qui les tient éveillés malgré tout... Depuis quatre nuits ils marchent; pendant six nuits encore ils marcheront...

Le muezzin glapit dans la nuit. Sa voix cherche des notes si aiguës qu'elle va se briser sans doute comme cristal vibrant trop haut. Suivant le rite, l'imam suit :

« Sourds, muets et aveugles, les Infidèles ferment leurs yeux pour ne pas voir l'éclair de vos armes, bouchent leurs oreilles

pour ne pas entendre le tonnerre de vos pas. Ils tomberont sous la colère de Dieu. Fuyant comme les sauterelles dispersées par le vent, ils se heurteront aux frères d'Égypte qui, sabre au poing, les attendent. La terre frémira d'angoisse et jettera au loin son fardeau. »

Le fardeau est lourd aussi pour le soldat... Le sac est bondé de tous les vivres de réserve et de tout ce qu'on ramasse lorsqu'un chameau crève, épuisé. Parfois des hommes aussi tombent, quelques-uns dans les rangs, on les relève, on les soutient. D'autres, à bout de forces, quittent la colonne, ceux-là sont abattus à coups de revolver, c'est l'ordre... Les vivants portent le sac sur la tête. Il a fallu tolérer cela... Mais le fusil est lourd et lourdes sont les cartouches dans cette étape sans fin.

Des yeux se ferment, le cri du muezzin les force à s'ouvrir, la parole de l'imam est un soutien dans le supplice :

« Serez-vous moins forts que vos pères? Sur cette route est passé, il y a quatre cents ans, Sultan Selim le Tranchant et son armée glorieuse (1). Vous suivrez ses traces comme il a suivi celles d'Alexandre à la double corne (2). A droite, marchaient les troupes d'Anatolie, celles d'Adana et les auxiliaires de Soulkadr, à gauche l'armée de Roumélie ; au centre le padischah. Quand les Mamlouks cuirassés de fer aperçurent l'armée des osmanlis ils commencèrent de trembler comme trembleront ceux que vous surprendrez bientôt, ceux qui vous croient tranquillement campés entre Alep et Damas. »

La lune est haute à présent. Elle illumine très loin la plaine. A droite de la colonne défile la ligne lente et longue des chameaux porteurs, — 250 par convoi de régiment. Ils ont bu, il y a cinq jours, à Kosseima, la ville aux quatre sources. Ils ne boiront plus que dans le canal d'eau douce, si Dieu permet qu'on franchisse l'autre canal...

L'imam, à présent, appelle tous ses souvenirs pour faire oublier leur misère aux malheureux qui cheminent.

« Du haut de la montagne Mokattan, Sultan Toumanbaï, maître de l'Égypte, vit venir un nuage de pourpre : étendards

(1) En réalité, Selim le Féroce a suivi la route côtière.

(2) C'est le nom turc d'Alexandre le Grand. Pour le peuple d'Orient les cornes étaient le symbole de la puissance divine et royale. Les turbans immenses des anciens beys étaient enroulés de façon à former des cornes plus ou moins nombreuses, suivant le rang.

rouges des soldats de Nikobi qui couvraient la plaine ; puis une forêt sembla s'avancer sur le sable : c'étaient les bannières vertes des cavaliers de Boli et de Kastamouni ; la plaine fut ensuite inondée par un fleuve de sang sur quoi tourbillonnait la poussière et c'était la troupe innombrable des azabs vêtus de rouge, lancée comme un torrent. Puis vinrent les terribles janissaires aux bannières rayées jaune et rouge, aux bonnets de feutre blanc à la cuiller d'or. Derrière eux Sultan Selim chevauchait avec le grand étendard pourpre et le grand étendard blanc ; à sa droite, les spahis ; à sa gauche, les silidhars. Et Toumanbaï poussa un gémissement douloureux, mais se tint prêt à combattre quand même. »

De toute la foule en marche monte une odeur âcre d'humanité malpropre. Depuis dix jours personne, — pas même les généraux, — n'a reçu une goutte d'eau pour les ablutions. La lune est proche du zénith. Et voici que le terrain change d'aspect, la piste est coupée de petits mornes de gravier, minuscules barricades. Les chameaux, amis du moindre effort, s'arrêtent et renâclent, cherchent un passage, essaient de faire demi-tour et poussent des cris d'indignation, tandis que résonnent sur leurs flancs calleux les grands coups de gourdins par quoi les chameliers les forcent à l'escalade.

« Écoutez, continue l'imam, vos pères ont, comme vous, franchi le désert. A Ridania furent exterminés les Mamlouks de sang tcherkesse et les Djalbans d'Abyssinie, et les Mamlouks Karamisses à robe blanche, à turban vert et noir qui se disaient invincibles. Les aigles et les corbeaux ont dévoré leurs corps. Et le lendemain, les soldats osmanlis entraient au Caire, la rivale de Stamboul en grandeur et en beauté. Pareille victoire vous attend. Et voyez, le ciel parle. Près du croissant les étoiles sont fixes cependant qu'elles tombent du carré de la Cynosure (1). Regardez : trois raies de feu sortent du cercueil que tirent les trois Pleureuses. Ce sont les âmes de ceux que Selim a vaincus, les âmes de Sultan Toumanbaï et de ses généraux Alanbaï et Koutbaï. Elles prennent la fuite devant vous. »

L'espoir de la bataille prochaine et du pillage distrait maintenant les soldats. Mais un tourbillon de poussière âcre pénètre leurs gorges altérées ; voici le sable, le sable qui cède sous les

(1) Ainsi les Turcs nomment la constellation que nous appelons Petite-Ourse.

pas, en étouffant leur bruit. Et l'on jurerait que dans cette ombre passe un cortège de rêve, si le silence n'était rompu par les accès de toux déchirants de ceux qui n'ont pu supporter le passage brutal du jour torride à la nuit de glace... Soudain la colonne s'immobilise... Repos sans doute, et on va former les faisceaux. Mais un coup de sifflet vrille l'obscurité : « L'arme à la bretelle. Tout le monde au canon. » Un des deux obusiers de 15, qui sont toute l'artillerie lourde de l'armée d'assaut, s'est enlizé jusqu'à mi-roue. Les trente-six bœufs de trait attendent philosophiquement le renfort humain. Le régiment s'attelle et s'acharne dans le sable où nul point d'appui ne vient aider l'effort. La pièce démarre et, pouce par pouce, finit par retrouver le terrain compact. En route maintenant, et sans mollir ; il s'agit de rattraper le temps perdu, d'arriver avant le soleil à l'étape où l'on trouvera les quelques grammes de vivres, les quelques gouttes d'eau qui devront suffire à chacun pour les vingt-quatre heures prochaines.

Le ciel commence de pâlir et l'imam parle encore. Il dit toute la beauté et toute la richesse du Caire. Il chante le combat de trois jours et de trois nuits qui suivit l'entrée dans la ville, et le massacre de tous les Mamlouks sur la place de Romeïla.

Ainsi, dans chaque colonne, les imams, les mollahs et les officiers eux-mêmes raniment de leurs discours les soldats dont l'allure devient plus lourde et plus lente, à mesure qu'approche le jour... Avec l'épuisement reviennent les pensers lugubres. Les signes effrayants n'ont pas manqué. A Jérusalem, un mufti chargé d'années a présenté aux troupes l'étendard sacré de Médine, et, le brandissant, est tombé raide mort, cependant qu'éclatait un orage certes envoyé par Dieu lui-même pour punir l'imposture, car l'étendard était faux, tissé de soie toute neuve, les Arabes ne l'ont pas reconnu. La hampe seule était antique, elle s'est brisée en tombant... Présage terrifiant. Mauvais présage encore, ces arcs de triomphe qu'avaient bâtis les Juifs : « Bénis soient ceux qui viennent au nom du Seigneur », avaient-ils écrit. Les souhaits des infidèles mènent tout droit au malheur...

Les étoiles sont éteintes et l'Orient commence de s'empourprer. C'est l'aurore, seul instant de coquetterie du désert. Pendant quelques instants, le soleil va éclairer, tout à l'heure il tuera. Dans l'air encore transparent, la lumière toute neuve

s'accroche aux pointes des silex, aux paillettes de mica des roches et change la plaine calcinée en une soie rehaussée de joyaux; sous les rayons horizontaux le moindre tertre projette une ombre démesurée, la moindre dépression demeurée dans l'ombre semble un gouffre sans fond. La montée de l'astre va bientôt niveler toutes choses; l'éclat deviendra insoutenable, l'air commencera de bouillir et la barrière bleue du Djebel Hellal, qui dentèle l'horizon de l'Occident et cache un nouveau désert, disparaîtra.

Voici le lieu de repos, le gîte d'étape, un simple poteau avec une inscription : Bir Hamama. C'est tout. Il a bien fallu baptiser les points d'arrêt, mais ils ne sont que des morceaux du désert parmi le désert. Pas d'eau pour les gens, pas d'herbe pour les bêtes. Quand même on va dormir...

Les hommes font face au sud, les clairons lancent des notes traînantes, l'imam envoie vers la Mecque les versets de la prière du matin. Les gendarmes aux grands couvre-nuques blancs qui, carabine en bandoulière, patrouillent dans le lointain, mettent pied à terre et se prosternent, pour reprendre ensuite leur faction le long des fils du télégraphe et du téléphone que l'avant-garde a déroulés sur le sol.

Surgis on ne sait d'où, arrivent des vols de corbeaux énormes et de vautours; un instant, ils tournoient, puis s'abattent sur les carcasses des chameaux crevés cette nuit. Maigre pitance. Officiers et soldats ont déjà dépecé ces charognes; ils allument du feu pour cuire cette viande, la seule qu'ils verront pendant toute l'expédition,... et leur seule occasion de faire un repas chaud...

Quelques olives, quelques dattes poudrées de sable, un bidon d'eau, la distribution est vite faite. En voilà pour vingt-quatre heures... On va boire une gorgée tout de suite, une autre au coucher du soleil et le reste par petites lampées pendant la marche de nuit. « Attention! crient les officiers, buvez doucement, la prochaine étape sera dure. » Mais chaque matin ils disent cela et chaque soir ils ont raison... En vérité, dans deux jours seulement commencera le véritable enfer, la mer de sable et la houle de dunes qui s'étendent entre le Djebel Yelleg et le Djebel Maghera (1)... Bientôt, tout dort... Les grandes

(1) Qu'il ne faut point confondre avec le Djebel-el-Makhra qui s'élève en Syrie à toucher le milieu de la frontière turco-égyptienne, dans le sud-est de Kosseïma

couvertures grises se confondent avec le sol. Vienne l'hydravion français, il ne pourra rien voir.

Vers dix heures le voici. Dans l'azur, un point qui grossit très vite. Les soldats cachent leurs têtes. Rien ne bouge... Va-t-il bombarder? Non, il s'éloigne. Il n'a rien vu...

Mais du ciel des choses bizarres descendent lentement en vol saccadé, des feuilles mortes, toutes blanches... Tout doucement, très légèrement, elles se posent sur le régiment endormi. Bien vite, sur un commandement, des sentinelles se précipitent, les ramassent. Mais il en reste... Et l'alerte passée, des soldats se cacheront pour lire les proclamations que Delage vient de semer. Graine dangereuse en têtes arabes... : « Les Senoussis, les Soudanais font cause commune avec l'Angleterre, 100 000 Indiens, 200 000 Australiens défendront l'Égypte. Et d'un bout à l'autre du canal de Suez, en une ligne d'acier sans brèche, toute la flotte anglaise est amarrée, ses gros canons pointés vers le désert... »

Sous la fournaise déchaînée, le sommeil est à présent coupé de cauchemars étranges. D'habitude, on n'entend que des plaintes d'assoiffés...; aujourd'hui, d'autres paroles...

A trente kilomètres en avant, à trente kilomètres en arrière, d'autres troupes sont endormies sur le sol calciné. Peu à peu, d'un bout à l'autre de la route centrale de l'Et-Tih, un chapelet se pose sur le désert. Les grains sont à une nuit de marche l'un de l'autre et chaque grain est un régiment... Le transport de l'eau, impossible pour toute une armée groupée, a obligé Djemal Pacha d'égrener ainsi ses forces. Les Arabes sont en tête, les Turcs suivent; les troupes solides talonnent les autres, toute fuite est impossible. Dans les formations arabes, les cadres sont turcs; toutes les batteries ont des chefs de pièce allemands.

Un éventail d'irréguliers bédouins s'est d'abord déployé sur l'Et-Tih, puis, à partir du 14 janvier 1915, chaque soir un régiment a quitté Bir Seba, a longé les flancs des montagnes d'Idumée, s'est enfoncé dans l'inconnu... A Kataïb-el-Kheil, à 15 kilomètres du canal, en face d'Ismaïlia, la troupe de tête s'arrêtera; là se concentreront les 12 000 hommes du premier échelon d'attaque (1); pendant qu'une deuxième troupe d'im-

(1) Exactement 12 642 hommes, 968 chevaux, 12 000 chameaux, 328 bœufs, 20 pontons, 3 radeaux faits de caisses à pétrole avec cadres en bois, 7 batteries de campagne et une batterie de 2 obusiers de 15 centimètres.

portance pareille suivra sans délai. Une fois à pied d'œuvre, toutes ces forces-là n'auront plus que quatre jours de vivres...

Deux détachements d'ailes viennent en même temps par le nord et par le sud, marche facile pour celui d'El Arish, tandis que, pour celui d'Akaba-Nakhl, la montagne chauve s'ajoute au désert. Ces colonnes rallieront si elles peuvent, on ne les attendra pas pour l'assaut.

Rejoignons le régiment endormi, gorges sèches, ventres creux. Le soleil va bientôt affleurer l'horizon, le désert met son manteau violet. A présent, la chaleur jaillit du sol, brûle la peau, malgré les vêtements. Le supplice va reprendre : les clairons sonnent le réveil. Un concert atroce leur répond : les chameaux couchés, cous tendus, comme morts, commencent de grommeler, puis éclatent en cris rauques à l'arrivée des chameliers; les grandes bêtes jaunes découvrent leurs dents déchaussées en un rictus hideux et comique qui voudrait menacer, virent leurs têtes cap pour cap comme pour mordre et finalement se dressent, dociles, passifs. Les voilà en route.

Les hommes vont suivre. Mais voici qu'un nuage de poussière accourt de l'est : vingt méharistes, dix officiers, un peloton de cavalerie. Sur un cheval blanc Djemal Pacha les précède : silhouette voûtée, fez enfoncé jusqu'aux yeux qui flamboient, jumelle pendue sur la poitrine; les derniers rayons du soleil couchant jouent dans sa barbe couleur de henné, la gaîne en cuir blanc de son revolver fait une tache claire sur son manteau gris. Il vient de passer cinq jours à l'étape d'Ibn, en plein désert, organisant, surveillant, réglant tout.

Il s'arrête face au régiment qui va partir et sa voix nette retentit dans le grand silence recueilli de la nature désolée :

« On vous dit que les vaisseaux d'Angleterre vous attendent au seuil de l'Égypte. Mensonge! Honteux mensonge qui noircira, au jour du jugement, la face des menteurs. Le Sultan d'Allemagne seul domine la mer, les navires de sa flotte occupent le Canal. Leurs canons vous ouvriront la route et, Dieu aidant, ensemble nous passerons. Ou bien nous périrons ensemble, et nos amis allemands accourront pour nous venger. Ils l'ont juré. Écoutez-moi tous, soldats de Damas, de Tripoli, d'Alep, de Beyrouth, d'Hama, de Yarpout et de Latakieh, et vous, volontaires de Jérusalem, d'Haïffa, de Naplouse, d'Akka, de Checkh-Sad, d'Askalon et de Ramleh. Dieu est avec nous!

L'orage s'est abattu sur le désert pendant des jours et des nuits. Dieu a permis que toute la pluie tombée sur les montagnes se réunisse en un fleuve unique pour faire, du lac d'Er-Righm, desséché depuis quinze ans, un inépuisable réservoir. Je sais qu'aujourd'hui vos frères de l'avant-garde y ont bu. Dieu a changé pour nous le désert en un lac où tous nous pourrons nous désaltérer la veille du combat. »

Clameurs de joie! On croirait que la soif n'est plus qu'un mauvais souvenir. Mais déjà le général en chef et son escorte s'éloignent. Djemal est en route vers Kataïb-el-Kheil. D'une seule traite il va franchir le désert, chevauchant jour et nuit, en alerte, les armes prêtes, dormant parfois deux ou trois heures sur le sol nu, sans abri, comme ses soldats. Sa ration est leur ration et sa vie est plus dure que leur vie. Cet homme est une force et un chef. Les Allemands qui le suivent profitent du sommeil du maître pour dévorer honteusement des conserves de Berlin et pour se gorger en cachette de vins français réquisitionnés.

Peut-être Djemal Pacha avait-il rêvé d'autres compagnons et d'une autre guerre!

## XIII. — L'ENNEMI APPROCHE

Dans les derniers jours de janvier s'inscrivent sur le sable les traces chaque jour plus nombreuses et plus profondes de l'avance turque. Un scintillement métallique attire d'abord nos hydravions; ils descendent et trouvent des centaines de caisses à pétrole abandonnées, lors du dernier bivouac. Plus loin, des ravinements indiquent un récent campement de chameaux. Des régiments ont laissé des sillons parallèles qu'on dirait creusés par quelque râteau géant. Des ornières profondes marquent le passage de lourds chariots ou d'affûts. Partout où il est assez dur pour garder les empreintes, le sable trahit les assaillants; là où il devient poussière, tout s'efface... Après avoir longé le Djebel Maghera par le sud, le Djebel Um Muksheib par le nord, tous les sillages convergent vers l'étang d'Er-Righm miraculeusement rempli.

Premières escarmouches : le 26 janvier, la brigade indienne du général Cox tiraille devant Kantara; un autre engagement a lieu devant Koubri. On dirait que l'ennemi veut attaquer

à la fois par le sud et par le nord. Le général Wilson se renforce par là (1). Mais, visiblement, ces esquisses d'attaque ne sont que feintes ennemies; il faut être prêt partout. De bout en bout du canal, les Indiens garnissent les tranchées de la rive d'Afrique. Derrière les tamaris et les mimosas de Toussoum et de Serapeum, derrière les palmiers, les gommiers, les acacias, les caroubiers et les filaos d'Ismaïlia, jardin féerique, soixante pièces de campagne égyptiennes sont accroupies.

Des tranchées d'Afrique, où veillent des milliers d'yeux, la désolation jaune du désert d'Asie, coupée çà et là de buissons noirs de reten et de tamaris rabougris, semble absolument plate, mais en suivant du regard les méharistes et les cavaliers en patrouille, on les voit soudain disparaître comme absorbés par le sable, puis reparaître un peu plus loin. Ainsi, les ondulations protégeront les troupes d'assaut jusqu'au bout...

Alertés le 26 janvier, les navires de guerre sont là. Soixante-treize canons lourds, quatre-vingt-quinze pièces légères à tir rapide. « Mes troupes n'auront rien à faire », dit le général Wilson. Du nord au sud on trouve les Anglais : *Proserpine* à Port-Saïd, *Swiftsure* qui bat pavillon de l'amiral Peirse, à Kantara, *Clio* à Ferdane, *Hardinge* au sud du lac Timsah, *Minerva* à Geneffe, *Himalaya* au kilomètre 140, *Ocean* à Port Tewfik.

Les Français sont aux postes d'honneur, aux points vulnérables; le garde-côtes cuirassé *Requin* est à Ismaïlia et le croiseur d'*Entrecasteaux* dans le grand lac Amer. Comme les hauts-fonds du lac Timsah gênent le *Requin*, la Compagnie du Canal fait creuser par une drague puissante la fosse voulue pour qu'il puisse aller battre le plateau du seuil d'El Guisr (2), ou celui de Toussoum à son choix. A bord du garde-côtes tout est prêt.

Chaque jour passent, en route vers le nord, les transports du deuxième convoi Anzac. Leurs passerelles sont, du côté de l'Asie, matelassées de sacs de sable, blindées de tôles pare-balles.

(1) Depuis le 23 janvier on a fait venir du Caire, pour renforcer les Indiens du Canal, les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> brigades de la division *East-Lancashire*. A la suite des premiers engagements, on étoffe la défense entre le Chantier VI et Ballah avec deux bataillons (33<sup>e</sup> *Punjabis* et 4<sup>e</sup> *Gwalior infantry*) et à Koubri avec les bataillons Otago et Wellington de la brigade Néo-Zelandaise. En réserve à Ismaïlia sont les bataillons *Aukland* et *Canterbury*. Voir plus loin le croquis.

(2) Le plateau d'El-Guisr est entre Ferdane et l'entrée du lac Timsah, au niveau du Chantier VI. Voir le croquis.

Ainsi cuirasse-t-on le capitaine, le pilote et l'homme de barre. Un seul échouage boucherait le canal et les Turcs chanteraient victoire devant le trafic paralysé...

Le soir, transports et commerçants s'arrêtent : défense de transiter pendant la nuit. La foule des bateaux garés peuple les lacs. Dans la nuit calme résonnent les *rag-times* et les *two-steps* que jouent les musiques australiennes... Un immense cargo frigorifique, nourricier de l'armée indienne, encombre le lac Timsah. Parfois une ombre basse glisse sans bruit sur l'eau, c'est un petit torpilleur anglais en patrouille dans le canal.

Les projecteurs balaient consciencieusement la plaine d'Asie. Impossible de rien voir. Dans le Timsah, le *Requin* est trop bas; dans le Grand Lac Amer, le *D'Entrecasteaux* est trop loin. Parfois des coups de feu éclatent vers Kantara ou vers le Chantier VI, fausses alertes le plus souvent. La lune presque pleine change le désert en une steppe de neige où les vallonnements s'inscrivent en ombres profondes. Les nuits s'ajoutent aux nuits. Rien... C'est étrange. Pourtant, l'ennemi est là, tout près, reconnu, identifié, compté (1). Les sceptiques triomphent. « Vous verrez, disent-ils, que les Turcs vont rester là, bien tranquilles, bien ravitaillés. Sans risquer un seul homme, ils immobilisent nos effectifs. Pourquoi attaqueraient-ils ? Ils savent bien qu'ils ne passeront pas. Sitôt leurs pièces lourdes arrivées, ils canonneront tranquillement, de très loin, et le Canal sera bel et bien intenable... » Diable! Mais alors, il faudrait du temps et des troupes, — d'autres troupes, — pour déloger les Turcs et guérir cette maladie qui menace de passer à l'état chronique. Mieux vaudrait mille fois l'accès aigu et l'opération...

Allons voir si les sceptiques ont raison. Tout juste treize kilomètres à parcourir pour atteindre Kataïb-el-Kheil et savoir. C'est un groupe de collines basses, juste dans l'est du lac Timsah. Quelques gommiers aux ramures étiques, au feuillage neutre mêlé d'épines grises, des buissons de tarfa qui atteignent parfois trois mètres jettent çà et là un semblant d'ombre... Régiment après régiment, la 25e division est arrivée. Depuis le 25 janvier, elle est complète et son chef, Mersinli Djemal, va

(1) On a compté, le 31 janvier : à Katia, 2 000 fusils, des mitrailleuses, des canons légers ; à Bir-el-Mahada (20 kilomètres au N.-E de Ferdane), 7 000 fusils, une batterie de montagne; entre Moia Harab et Kataïb-el-Kheil, 8 000 fusils, 2 pièces lourdes et 4000 fusils de réserve

attaquer, si Djemal Pacha continue de se faire attendre... Car les soldats en ont assez. Tous ces Arabes nerveux et bavards tuent les heures en gesticulations, en va-et-vient inutiles, taquinant leurs armes, racontant leur randonnée à grands éclats de voix, à grand renfort d'exagération. Le désœuvrement ne leur vaut rien...

Mais voici la 10ᵉ division, division turque. Au contact de ces soldats forts et graves, prêts à obéir silencieusement, qu'il s'agisse d'attente, de repli ou d'attaque, le calme se rétablit comme par magie. Quand même, le temps presse. Tous, il est vrai, ont pu boire à l'étang d'Er-Righm; mais, depuis Moïse, la manne ne tombe plus du ciel et les chameaux n'ont apporté que quatre jours de vivres... Il manque encore du monde. La division du Hedjaz n'a atteint Nakhl, point milieu de sa route, que le 21; elle ne pourra pas attaquer et la gauche restera dégarnie. Tant pis! La flanc-garde de droite, elle, est déjà prête, devant Kantara.

Le 29 janvier, voici Djemal Pacha, tout frais malgré sa chevauchée frénétique; il brûle d'une ardeur farouche à l'idée du combat prochain qui va faire de lui le seul triomphateur de cette guerre. Car, partout ailleurs, la situation est lamentable; l'Empire ottoman chancelle. Depuis que, le 3 novembre, le *Suffren*, la *Vérité* et deux croiseurs anglais ont canonné les Dardanelles (1), la panique n'a cessé de croître à Constantinople, sur qui plane la menace des gros canons de marine... Les Anglais ont débarqué en Mésopotamie; on redoute une attaque bulgare. Dans les provinces, les gens meurent de faim; à Stamboul, la basse pègre se prépare au massacre et à l'incendie; la colère du peuple gronde contre Talaat et ses acolytes. A Haïdar Pacha, deux trains spéciaux sont sous pression depuis le 1ᵉʳ janvier, l'un pour le Sultan, l'autre pour le corps diplomatique, appréciable collection d'otages à l'occasion. Et voici qu'au Caucase l'offensive d'Enver Pacha a abouti au désastre de Sarikamish (2), à l'anéantissement de la 3ᵉ armée. La clique des Jeunes Turcs et des Allemands n'a plus d'espoir qu'en Dje-

(1) Opération enfantine et absurde et qui servit uniquement à dire aux Turcs : « Attention, nous sommes là et si nous voulions... » Les Turcs se le tinrent pour dit et renforcèrent si bien les Détroits que les Alliés s'y brisèrent à terre et sur l'eau.

(2) La bataille de Sarikamish dura du 18 décembre 1914 au 18 janvier 1915.

mal Pacha dont la réputation militaire encore intacte va, dans quatre jours, s'effondrer...

Conseil de guerre : Djemal Pacha, Mersinli Djemal, Ali Fouad Bey, von Trommer et von Kress. Ce dernier résume la situation. Les hydravions français ont surveillé, harcelé, dénombré toutes les colonnes; donc les Anglais savent et, sachant, restent passifs quand même. Mieux : ils retirent leurs forces des tranchées de la rive d'Asie. En Afrique, les troupes font tranquillement l'exercice et jouent au foot-ball. La région vulnérable, Ismaïlia-Toussoum-Serapeum, est organisée et occupée; malgré leur flegme, les Anglais sont sur leurs gardes. Des trains blindés circulent sans cesse. Et l'affaire sera chaude à cause des navires de guerre qui fouillent chaque nuit les couloirs des dunes avec leurs maudits projecteurs...

Djemal Pacha ordonne. Jusqu'à la minute choisie pour l'assaut, il faut endormir la défense, il faut que le désert semble vide de troupes. Pas une patrouille, pas un mouvement. Chaque nuit, quatre ou cinq officiers, von Kress en tête, iront reconnaître et jalonner les défilés d'accès à la berge. On attaquera de nuit, la 12e division d'abord, laquelle franchira le canal et s'organisera en tête de pont entre la rive d'Afrique et la voie ferrée; la 10e passera le lendemain et enlèvera Ismaïlia. Pendant ce temps, la 8e aura rallié et les Turcs auront en ligne 20 000 fusils, plus toute l'armée égyptienne en pleine révolte.

Ainsi, malgré le nombre écrasant des troupes de la défense, Djemal Pacha compte, pour vaincre, sur la surprise et l'insurrection...

### XIV. — LA SURPRISE

2 février. Le paysage commence de s'animer. On dirait que les Turcs sortent de leur torpeur. Devant le chantier VI, au lever du jour, des patrouilles indiennes se heurtent à des éléments ennemis. La fusillade commence, les canons de campagne donnent de la voix. Cette fois, c'est sérieux, c'est la bataille...

Soudain le désert arrête le combat en déchaînant le Khamsin, le vent du sud, le vent de feu...

Un voile s'étend sur l'Asie et l'Afrique ; le soleil se met en veilleuse, devient une espèce de boule dépolie, un fantôme

d'astre safran. Sous sa clarté quasi lunaire le désert tourne à l'ocre; de lourds cumulus rouillés montent à l'horizon du sud; dans la température de four à chaux, le sable, couvert de petites trombes qui pèlent sa surface, semble bouillir. A tire d'ailes les avions rentrent, se posent sur le canal, n'importe où, s'amarrent à triples bosses; les aviateurs emmitouflent leurs moteurs pour les garder de la poussière qui va les mitrailler.

Un grondement formidable annonce l'haleine du Sinaï. L'air saturé de sable n'est qu'un seul nuage épais et solide, une brume sèche et jaune qui charge vers le nord, un rideau qui masque la vue à trois pas. Impossible d'ouvrir les yeux sous la grêle atroce qui les ensanglante. Mais il faut bien respirer et il semble que dans les poumons s'insinuent des milliers d'aiguilles. Britanniques et Turcs tentent de fuir, chacun vers les siens, puis s'arrêtent et se couchent. Sur la ligne de défense, les Indiens sautent dans leurs abris, mais le Khamsin les prend en enfilade, effrite les parapets ; le sable monte comme l'eau d'un torrent en pleine crue. Devant l'ensevelissement qui menace, les hommes se sauvent, tourbillonnent au hasard dans l'épouvantable obscurité jaune, puis se couchent eux aussi, faces enveloppées de couvertures, à demi asphyxiés, tandis que s'envolent les tentes du camp d'Ismaïlia, et les lourdes branches arrachées aux arbres du grand parc. Sur le canal invisible, tout trafic a cessé. A travers le hurlement du vent on entend la plainte déchirante d'une sirène; quelque navire du lac Timsah a dû chasser sur ses ancres et prévient les voisins...

Dans les collines de Kataïb-el-Kheil, l'ouragan est tel qu'on ne peut plus faire un mouvement, articuler un ordre. Le cataclysme a surpris les Turcs en pleins préparatifs d'attaque. Tout est arrêté.

Au bout de quatre heures le Khamsin épuisé s'éteint brusquement. Plus un souffle. Cinq minutes après, nos hydravions sont en l'air, dernière patrouille avant la nuit. Le désert est méconnaissable. Le fléau a tout bouleversé; des dunes ont remplacé des vallées; les buissons sont couverts d'amas de sable qui semblent une neige jaune entassée. Toutes les traces de l'assaillant ont disparu... Ce matin, il y avait là des pontons ennemis échoués en plein sable, amenés pendant la nuit; à présent plus rien... Pour les Turcs, c'est plus grave. Tous les

jalons posés par von Kress sont anéantis, du chemin qu'il a tracé patiemment dans l'ombre, aucun vestige ne reste... Or les troupes devaient, ce soir même, suivre ce chemin-là. L'ordre porte : départ à 6 heures, passage du canal à partir de 10 heures et jusqu'au matin.

Dans la soirée, la défense a, comme de coutume, évacué les tranchées d'Asie. La nuit tombe calme, sereine et poudrée d'or par les poussières phosphorescentes du Khamsin. Sur la rive d'Afrique, on veille. Les sentinelles sont doublées sur la ligne Ismaïlia-Toussoum-Serapeum-Déversoir (1) que borde une rangée de pins dont l'odeur résineuse monte dans la moiteur des premières heures sombres. Depuis le crépuscule, une légère brise d'ouest apporte de la Méditerranée de gros nuages qui couvrent le ciel peu à peu, laissant avaricieusement filtrer quelques rayons de la lune déjà haute et à peine écornée.

En cette région la berge d'Afrique est légèrement dominée par celle d'Asie, haute de 21 mètres (2). Toutes deux tombent à pic dans le canal, la rive asiatique est çà et là coupée de couloirs qui s'amorcent au niveau de l'eau et rejoignent en pentes douces le sol du désert. Le canal est en outre bordé des deux côtés par une sorte de trottoir de sable large de quelque cinq mètres. Dans la nuit de plus en plus sombre aucun détail n'est perceptible, le canal semble un fossé sans fond ; la crête de la rive d'Asie se détache mal sur le ciel; elle devient plus nette quand les projecteurs du *Requin* ou du *D'Entrecasteaux* donnent un coup de balai bref sur le désert. Par contraste, le canal paraît alors plus noir.

Minuit. Des rondes d'officiers anglais parcourent les tranchées d'Afrique. Calme partout. La nuit s'avance. Allons, ce n'est pas encore pour aujourd'hui... Dans cinq heures la lune sera couchée et l'aube poindra.

Une heure et demie. Dans l'ombre, tous les chiens de Toussoum commencent soudain d'aboyer furieusement ; concert

(1) Voir plus loin le croquis. Sur la rive d'Afrique, du lac Timsah au Déversoir qui est à l'entrée nord du Grand lac Amer, 12 postes comptant chacun 2 pelotons sont échelonnés. Chaque poste a la garde de 600 mètres et dispose 3 groupes de sentinelles à 200 mètres l'un de l'autre. En outre, 3 compagnies à effectifs doublés sont en réserve à Serapeum. La 5ᵉ batterie égyptienne (4 pièces de campagne et 2 Maxims) a pris poste dans le sud de Toussoum : un peu plus loin est installée la 19ᵉ batterie *Lancashire* (Lieutenant de vaisseau Douin, *op. cit.*)

(2) 10 mètres de désert, plus 11 mètres de déblais tirés du canal.

étrange... La brise d'ouest leur apporterait-elle quelque émanation qui échappe aux humains ? Ce hourvari donne l'éveil à une sentinelle égyptienne de la 5e batterie, postée dans le sud de Toussoum ; elle se penche sur le parapet, écoute. A deux heures, les chiens se taisent et, soudain, le désert parle. Une voix toute grêle, mais distincte :

« En avant, frères, et mourons pour la foi ! »

« Alerte ! » crie l'Égyptien, puis il bondit sur un Maxim et ouvre le feu, au juger, dans le noir. La berge entière s'allume d'éclairs brefs et soudain on voit.

En Asie, sur le trottoir du bord de l'eau, sont entassés, homme contre homme, les Arabes de la 25e division et les volontaires de la guerre sainte, les mouhadjidin. L'un d'eux, trop zélé, a poussé le cri, a donné l'éveil et maintenant, sur la masse grouillante, s'abat le feu des tranchées d'Afrique. Tous les coups portent. Sur la banquette étroite, les Arabes hurlants luttent des poings, des pieds, des dents, pour refouler ceux qui débouchent des couloirs, pour regagner le désert, pour fuir. D'aucuns s'agrippent au talus vertical, escaladent quelques pieds et retombent, d'autres se jettent à l'eau qui se referme sur eux. La panique est déchaînée. Par nappes, les balles anglaises fouillent les chairs.

Mais attention ! Sur le canal d'encre, voici des ombres plus noires. Elles glissent, elles viennent vers Toussoum... Les chalands! Ils vont passer, ils passent. Autour d'eux, l'eau crépite sous les projectiles, puis se calme. Ils sont trop près pour que les Indiens des tranchées puissent encore les fusiller. Trois chalands. Ah! ceux qui les montent sont braves entre les braves! Ils ne daignent pas tirer, leurs baïonnettes jettent des éclairs blancs. Le chaland de tête est tout près... Hourrah ! Il chavire, criblé, les hommes coulent comme des cailloux; un autre chavire aussi, le troisième accoste... Mais les tranchées ont vomi leurs défenseurs. Au pas de course, un groupe du 62e Pounjabis charge, le major Skeen en tête, la berge d'Afrique est nettoyée. Silence...

D'autres accostent là-bas, plus au sud... Il n'y a donc personne pour les recevoir? Voyez : ils escaladent le remblai, les voilà dans la batterie égyptienne. Des cris : « *Allah Ekber* » et derechef, silence : les Pounjabis du capitaine Morgan ont travaillé dur... Les Arabes qui ont pu leur échapper refluent

sur la banquette étroite d'Afrique : les Rajpouts les attendent, les égorgent. Les chalands essaient de retourner en Asie chercher une nouvelle charge humaine, les Maxims les coulent à mi-chemin...

Pourtant la rive d'Afrique se peuple encore. Des assaillants ont pu passer, qui à la nage, qui soutenus par des outres ou par des bidons à pétrole, et les voilà six cents, deux compagnies. En silence ils escaladent, baïonnettes hautes. Sur les deux rives on écoute, le feu a cessé partout... Allah! Allah! Des cliquetis violents, fer contre fer. Puis, plus rien. Tout est fini...

Sur une falaise de sable, à trois kilomètres du canal, quelques hommes sont debout, immobiles. Un coup de projecteur les éclaire; Djemal Pacha est là, figure blafarde, anxieuse, tendue vers l'ouest mystérieux, vers l'horizon piqueté de lueurs brèves, d'où arrivent des détonations et des cris lointains. Défaite? Victoire? On ne sait pas, c'est trop loin...

Ah! Le faisceau de lumière vient de passer sur une silhouette de cavalier lancé à toute bride. Un cri dans la nuit :

« *Sandjak-i-Cheriff* ! »

C'est le mot de passe et Djemal répond :

— C'est toi, Arif-Effendi, parle vite.

— Deux compagnies sont sur la terre d'Afrique...

— Quel régiment?

— 74e. Colonel Servet-Bey.

— Gloire à Dieu! répond Djemal, nous les tenons. Retourne là-bas, Arif, et reviens vite nous dire...

Le lieutenant de liaison disparaît dans l'ombre. Djemal descend de la falaise, s'engage sur la piste qui mène au canal, cette piste qu'avait effacée le Khamsin et que les colonnes d'assaut ont longtemps cherchée dans la nuit, perdant des heures précieuses. Qu'importe! elles ont pu franchir le fossé terrible.

Djemal à présent passe devant les Anatoliens en réserve, l'arme au pied, calmes comme toujours. Mais qu'est ceci? Des fuyards sans armes, débandés, hurlant, Mersinli, chef du 8e corps, saisit un des hommes à la gorge, l'éclaire de sa lampe de poche et lit le numéro :

« 28e régiment, régiment d'attaque ».

L'homme tombe, à demi étranglé. Dans l'ombre, Djemal Pacha grince des dents. Va-t-il lancer, sur cette bande de lâches, ses troupes de fer, ses Anatoliens fidèles? Inutile... Alors, tout haut :




POINTS VISÉS PAR L'ATTAQUE

« Frères, les Arabes ont peur. Allez leur montrer comment on se bat. »

La 10e division s'ébranle, marche au feu.

Voici maintenant des brancardiers. Ils cherchent le général en chef. Le colonel Servet-Bey est là. Il va mourir, mais veut parler d'abord : « Mes hommes sont sur la terre d'Égypte. A présent, ils sont tous tués ou pris... »

D'un pas lourd Djemal Pacha reprend sa route, toujours vers l'ouest.

Derrière lui, une bande lumineuse rose tendre annonce l'aurore.

### XV. — LES NAVIRES FRANÇAIS

Un jour grisâtre sous un ciel nuageux éclaire le canal, révèle toute l'horreur de la rive d'Asie... Des caisses crevées, des bêches, des fusils, des mitrailleuses, la pacotille lamentable de la déroute. Et des morts turcs en tas... On dirait des sacs jaunes sur la banquette de sable. Les jumelles montrent les faces verdâtres, les yeux révulsés, le sang... Ces morts-là vont dormir en terre sainte près du cheik Ennedek, dont le tombeau sacré est à Toussoum (1). Des chalands sont abandonnés, parfois chargés de cadavres; le fond du canal est plein de noyés, on les retrouvera plus tard. Çà et là un corps brusquement fait surface, tuméfié, puis descend vers le Grand Lac Amer en tournoyant.

Sur la berge d'Afrique, Sikhs, Gourkhas et Pounjabis se rassemblent. Des groupes traversent le canal sur les bacs, gagnent les positions préparées. On attend la grande attaque qui, forcément, va venir. De Kantara au Déversoir, régions vulnérables, on est paré.

Et l'on est paré dans les lacs. Des navires marchands mouillés en paquets sur le Timsah attendent que le trafic reprenne. Derrière eux s'élève Ismaïlia, oasis charmante, centre de travail à l'aspect de villégiature inattendue parmi l'océan des sables. Des villas claires sourient derrière les charmilles, les mimosas, les filaos et les palmiers. Du lac, on voit un long tunnel de verdure, l'avenue Guichard plantée de lebecks; des camions y déversent les derniers renforts qui vont s'ajouter aux bataillons

(1) Le cheik Ennedek, richissime Bédouin du Sinaï, abandonna tous ses biens et se retira à Toussoum « pour y mourir en Dieu ».

que des trains blindés ont amenés toute la nuit durant. Devant le quai Mehemet-Ali à la triple rangée d'arbres des barques de pêche reposent couchées sur le flanc.

Au nord du Timsah, le bac du Chantier VI envoie sans relâche en Asie les soldats de l'Inde et d'Australie qui vont défendre la tête de pont (1) laquelle s'appuie à droite au plateau des Hyènes. Le matin calme est écorché par le grincement d'une drague dont la chaîne de godets râcle le fond du lac. La Compagnie du canal, guerre ou non, travaille : le transit d'abord.

Six heures quinze : nuage de fumée, coup de canon.

Au sud du Timsah, au pied du Djebel Mariam, la colline de Marie la prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, le *Hardinge*, croiseur auxiliaire de la marine indienne, vient de tirer. Il a dû voir quelque chose. Les canonniers du *Requin*, mouillé à 4 kilomètres plus au nord, en face d'Ismaïlia, voudraient bien voir, eux aussi...

Sur la passerelle du *Hardinge* capitonnée de sacs de sable, à côté du commandant, se tient George Carew, pilote du canal. Cet Irlandais a d'abord tenacement refusé de conduire les navires britanniques ; mais, dès qu'il a été question de se battre, il est accouru...

Détonations lointaines, gerbes sur l'eau, l'ennemi riposte avec du gros calibre défilé, invisible. Tir bien conduit. A sept heures, les jaillissements d'écume blanche dansent autour du *Hardinge*, tout près, puis deux projectiles font but en même temps : la cheminée avant fauchée s'abat, la cheminée arrière se fend du haut en bas. Du sang sur le pont, le sang de dix marins anglais. En haut, près de la barre, un corps gît dans une flaque rouge : George Carew, bras fracassé, jambe en bouillie. Les sacs de sable n'arrêtent pas les projectiles de 15 centimètres... Encore un ou deux coups pareils et le croiseur fera son trou dans l'eau, bloquant le canal... Aux postes d'appareillage ! Mais où est le pilote ?... Le pilote est debout, il appelle le médecin du bord, lui montre sa jambe aux trois quarts sectionnée : « S'il vous plaît, docteur, débarrassez-moi de ce lambeau qui me gêne... » Le médecin obéit ; le pilote, très pâle, mais précis, manœuvre, ramène le très grand bateau

(1) 52e Sikhs, 56e Pounjabis, 1re batterie de montagne indienne et sapeurs d'Australie.

dans le très petit lac Timsah plein de hauts-fonds. George Carew est simplement un héros.

Sur Ismaïlia, sur Toussoum, sur le chantier VI pleuvent les schrapnells turcs et les percutants. La T. S. F. du *Requin* reçoit, à chaque instant, des appels au secours. Et le *Requin* ne voit rien... Dans la hune, l'enseigne Campion, officier de tir, scrute le désert, prêt à braquer sur l'ennemi la lunette d'un théodolite. Il a si bien installé son artillerie que tous ses canons, en bas, suivront le mouvement (1), et cela est, très exactement, un tour de force, car les bateaux de guerre sont organisés pour tirer sur des buts visibles que les pointeurs suivent avec leurs lunettes de tir.

Dans le nord, la batterie du Chantier VI canonne à plein débit la 23[e] division turque, dont l'infanterie progresse à l'abri des ondulations du désert et laisse parfois entrevoir quelques hommes de sa chaîne de tirailleurs. Une batterie de montagne contre une division! C'est peu et les Turcs, dédaignant les minuscules projectiles, se cachent si mal qu'un officier du *Requin* (2), envoyé en liaison au chantier VI, les repère enfin et signale leur position.

D. 24. Une lettre et un chiffre, cela suffit (3). Les obus de 10 centimètres du garde-côtes commencent de tomber, — quinze par minute, — dans le carreau D. 24 tout de suite nettoyé, lessivé à blanc,... tant et si bien que les carreaux voisins, d'eux-mêmes, se vident; les assaillants n'en veulent plus... La 23[e] division est arabe, elle ne tient pas devant la mélinite.

Il était temps. Depuis le départ du *Hardinge*, les grosses pièces turques, mieux cachées que jamais, cherchent le *Requin*. Maintenant, les gros noirs tombent à l'eau, si près du bord qu'il faut ramasser sous cuirasse les servants des pièces de 10 qui travaillaient à ciel ouvert. Restent les deux 27 cen-

(1) Le *Requin*, que commande le capitaine de frégate Rémy, est dans le canal depuis le 21 novembre. L'enseigne Campion (mort de la grippe en 1918), officier canonnier, a installé, par les moyens du bord, tous les appareils nécessaires pour que ses deux pièces de 27 centimètres en tourelles cuirassées et ses six pièces de 10 centimètres à tir rapide puissent tirer sans voir le but, sans que les pointeurs aient à viser un repère quelconque. Car le désert n'offrait aucun point remarquable permettant de dégrossir le pointage.

(2) L'enseigne de vaisseau Potier de la Morandière.

(3) Campion a fait faire, par les Anglais, une carte quadrillée de la région.

timètres, lesquels sont en tourelle blindée. Bon. Mais on ne voit toujours rien et les obus turcs tombant verticalement pourraient bien, d'une seule salve, crever le garde-côtes du pont à la cale, le couler net... Il est exaspérant de servir passivement de cible à ces gens qui tirent diablement juste et qui ne veulent pas se montrer...

A neuf heures, enfin, on les voit. Oh! pas longtemps. Un seul coup, une seule fumée... Mais la brise est tombée, le nuage colle au terrain et le second-maître télémétriste Philippot en attrape au vol la distance, 9 200 mètres, pendant que Campion manœuvre son théodolite. Cette fois, ça y est, c'est dans le carreau B. 22. Sous l'arrosage des projectiles de 27, ce carreau-là est vite intenable; les artilleurs turcs, les chefs de pièce allemands s'enfuient, mais les obusiers de 15, eux, restent là, silencieux, côte à côte, leurs gueules noires pointées vers le ciel. Le troisième obus du *Requin* fait mouche, culbute les deux monstres, anéantit d'un seul coup toute l'artillerie lourde de l'armée d'assaut.

Le canal est sauvé. Rien ne pourra plus arrêter la circulation dans cette artère vitale de la planète. Djemal Pacha est vaincu.

Il ne veut pas l'avouer, il déchaîne ses troupes, la 23e division contre le Chantier VI, la 25e contre Toussoum et Serapeum, la 10e en réserve, prête à foncer (1).

La 10e en réserve... Ainsi Djemal découple les Arabes, garde les Turcs... Tactique bizarre! Assaut donné par les moins bons soldats... Est-ce que, par hasard, le général en chef aurait compris que cette affaire-là est vouée à l'échec? Et voudrait-il garder ses troupes fidèles pour la retraite, la dure retraite? Peut-être... Et sans doute Djemal traite-t-il le matériel humain de l'Yemen et du Hedjaz comme les Allemands traitent les soldats turcs : chair à canon, tout juste bonne à frayer le passage à la race d'élite...

Revenons à la bataille. De nouveau le *Requin* mène le branle avec ses 10. Danse merveilleuse. En face d'Ismaïlia, quiconque ose bouger est écharpé incontinent... Les obus vont

(1) Il y eut aussi une attaque contre Kantara, courageusement menée à l'aube par les Turcs, qui arrivèrent jusqu'au réseau barbelé de la tête de pont, où les Punjabis les fusillèrent : ils recommencèrent l'après-midi, mais furent arrêtés à 1 200 mètres des positions par l'artillerie indienne et le *Swiftsure*.

chercher l'ennemi à des distances énormes, inattendues. Le garde-côtes est maître du désert dans l'est du lac Timsah.

Le *Requin* encore et aussi le *D'Entrecasteaux* vont bloquer l'attaque principale, menée contre Toussoum et Serapeum, suite naturelle de l'assaut nocturne. Là, sur la rive d'Asie, les Turcs se sont, à l'aube, accrochés au sol, il a fallu que les Gourkhas, les Rajpouts et les Pounjabis de la brigade Geoghegan déblaient les abords du canal (1), mais dans le nord-est de Serapeum deux brigades ennemies et six canons cherchent à se déployer, bien masqués par le terrain. Le *Requin*, méthodiquement, arrose de ses 27 en échelonnant ses hausses et, fatalement, un moment arrive où la trombe d'acier s'abat en plein rassemblement... Le *D'Entrecasteaux* est amarré au Déversoir, où le canal débouche dans le Grand Lac Amer. Il vient d'arriver en Égypte et n'a pas eu le temps d'installer ses canons pour le tir dans le désert. Comment voulez-vous arriver à démolir ces poignées d'hommes, qui se montrent pendant quelques secondes à plus de 7 kilomètres et s'éclipsent ? Girardon, le lieutenant de vaisseau canonnier, perché dans la mâture, se débrouille comme il peut et si bien qu'on dirait que ses coups de 14 ont pris rendez-vous avec les 27 du *Requin*.

La chaleur de midi tape terriblement dans une de ces grandes cuves aux parois de sable, qui font du désert Et-Tih, dans sa partie ouest, une sorte de paysage lunaire. Deux brigades sont là, tassées, attendant une accalmie pour faire un bond vers ce canal que, cette nuit, elles ont frôlé et qui paraît, à présent, bien loin... Depuis dix-huit heures, ces Turcs sont à l'ouvrage, sans vivres, bidons à sec. Étendus sur le sol brûlant, ils cherchent l'ombre d'un reten étique ou d'un tamaris desséché. Dans un creux voisin, une batterie de campagne aboie, ses schrapnells filent vers les positions anglaises en hurlant. Couchés au bord de la cuve, les officiers turcs voient d'énormes geysers de sable, de plus en plus proches, s'élancer du sol... Soudain la dépression devient un trou d'enfer; les deux navires français la bombardent ensemble. Jaillissement de sable et de

(1) Quatre compagnies, à effectifs doublés du 2/10e Gourkhas et du 2e Rajpouts, chargent à outrance, conduits par le capitaine Arundell, lequel se fait tuer à la tête de ses hommes; des compagnies du 92e Pounjabis arrivent en renfort, dont un détachement fait merveille, mené par le lieutenant Thomson-Glover.

cadavres émiettés, flammes jaune d'or, fumée noire, odeur âcre de la mélinite... Et sauve qui peut... Les Arabes, dos au canal, fuient vers le désert, vers le salut! Mais voici que, devant eux, un mur d'hommes barre la route, la 10e division vient d'envoyer son 28e régiment. Insensibles au barrage atroce, tels les poilus des armées de France, les Turcs avancent vers Serapeum. Quelques-uns s'arrêtent, ligotent et fusillent des Arabes pour l'exemple (1), puis progressent, cependant que nos projectiles font un tel massacre que, bien sûr, aucun de ces Anatoliens sans peur n'arrivera vivant... A la fin, le régiment fait halte et s'enterre, à bout de forces. Il est deux heures du soir. Là encore les navires de France ont vaincu...

Depuis le matin, les hydravions sont au travail : survol des Turcs à 30 mètres, arrosage à coups de bombes et de fléchettes, puis retour au canal pour reprendre des munitions et recommencer...

Sur le canal, le torpilleur anglais 43, à peine plus gros qu'une vedette, frétille, cherchant une proie. Il démolit, un par un, les radeaux et chalands turcs abandonnés, puis se retire et accoste le *D'Entrecasteaux* pour faire panser son commandant et son second blessés (2).

Trois heures. La fusillade est moins drue. Le combat traîne, visiblement sans issue. Sur la rive d'Asie, les Indiens prêts à foncer attendent l'ennemi qui ne viendra plus. Un détachement turc, infanterie et cavalerie, essaie encore de déboucher du Djebel Habeita à 10 kilomètres de Serapeum. Pour son malheur, il est dans le champ de vision du *D'Entrecasteaux*, juste devant la pièce de 24 avant. Cinq coups en tout, puis la fumée se dissipe : plus personne...

C'est le dernier effort de Djemal Pacha qui a, lui-même, voulu jouer cette carte suprême. Car il est là, dans un des

(1) Après la retraite, on trouva sur le sable de nombreux cadavres ligotés, les yeux bandés, percés de balles turques.

(2) Le lieutenant-commander Palmer et le sub-lieutenant Cardinall, ayant aperçu un ponton oublié, étaient descendus à terre avec le youyou pour faire sauter ledit ponton. Palmer, arrivé au sommet de la dune, roula subitement au fond d'une tranchée, où cinquante soldats turcs, assis, attendaient les événements. Stupeur générale, personne ne bouge. Palmer prend les Turcs pour des Indiens, puis s'aperçoit de son erreur, escalade le parapet et s'enfuit avec son second sous une grêle de balles qui ne les atteignit que quand ils furent arrivés à leur bord.

replis du Djebel Habeita que viennent de fouiller les obus de notre croiseur. Le général en chef en a senti le souffle, il a compris.

A présent, il tient conseil, encadré du colonel von Frankenberg, chef d'état-major de l'armée et du major Ali Fouad Bey, chef de la section des opérations. Devant eux, se tiennent le commandant du 8ᵉ corps, Mersinli Djemal, et son chef d'état-major Kress von Kressenstein, morne et accablé par le poids de l'échec, par le poids des beaux rêves de conquête qui tournent au cauchemar.

Mersinli fait son rapport :

— Ma 25ᵉ division est déployée, face au canal, devant Toussoum ; elle tiraille sans résultat. Il me reste en tout un bataillon en réserve et trois pontons pour passer le canal. Mes batteries vont bientôt manquer de munitions. Mes hommes n'en peuvent plus; il faut à toute force les relever, dès la nuit faite.

Djemal Pacha ne veut pas entendre parler de relève. Envoyer au feu la précieuse 10ᵉ division? Jamais. Elle fondrait comme les autres, et le grand chef veut la conserver, comme garde prétorienne peut-être... Mais ce sont là raisons qu'il faut taire.

— Mersinli, interroge Djemal, comment tout cela va-t-il finir?

Le chef du 8ᵉ corps se dérobe.

— Excellence, vous connaissez la situation; je n'ai rien à ajouter à mon rapport.

Djemal Pacha encaisse la réponse, et s'adressant à l'*alter ego* de Mersinli :

— Et vous, colonel von Kress?

— Pardon, Excellence, glapit le colonel von Frankenberg, ma fonction auprès de vous me donne le droit de parler avant Kress Bey... Et voici mon avis : nous sommes battus, à plat, sans recours; et nous devons nous replier tout de suite, si nous voulons sauver ce qui reste.

Djemal éclate :

— Colonel Frankenberg, vous n'avez pas qualité pour me dicter mon devoir; le vôtre est de répondre objectivement à mes questions. Seul ici je commande et je suis prêt à ordonner l'attaque de vive force, si quarante chances sur cent sont favorables. Colonel von Kress, veuillez me donner votre avis.

— Excellence, répond le chef d'état-major du 8ᵉ corps, nous voulions atteindre le canal. Nous y sommes. Déjà nous

pouvons arrêter le trafic des navires. En outre, la 10e division est toute fraîche. Va-t-elle faire demi-tour sans attaquer, alors que l'honneur militaire et nos engagements nous commandent de nous faire tuer ici jusqu'au dernier?

Djemal Pacha retrouve son regard en coup de couteau pour fouiller cet homme qu'il déteste, cet Allemand qui a tout décidé, tout préparé et qui prétend, lui aussi, donner des leçons. Attends un peu :

— Si je vous écoutais, colonel, répond Djemal, j'enverrais mes Anatoliens se faire massacrer par les canons de marine... Prétendez-vous museler ces canons-là avec vos pièces de campagne dont vous avez si bien préparé le ravitaillement que ce soir elles n'auront plus un obus?... Supposez même que, dans la nuit, nos hommes arrivent au canal, avec quoi passeront-ils? Avec les trois chalands qui restent? ou à la nage? Vous plaisantez ou vous avez des idées tactiques dont le sens m'échappe. Vous parlez d'honneur militaire : eh bien! après votre attaque manquée, manquée complètement, l'honneur militaire me commande, à moi, de conserver mes forces pour un meilleur emploi. Et ne vous croyez pas obligé de vous faire tuer inutilement pour prouver que vous avez raison.

— Bah ! grommelle Frankenberg, il est bien libre, laissez-le se noyer, s'il y tient. Mais il exagère en prétendant forcer tout le corps expéditionnaire à se suicider avec lui (1).

Djemal Pacha fait semblant de ne pas entendre, son parti est pris, il veut retrouver bien vite son pachalik de Syrie. Et on ne le prendra plus à faire confiance aux Allemands qui l'ont fourré dans un tel guêpier. Von Kress, très pâle, tête basse, attend la suite :

— Messieurs, je n'ai pas l'habitude de rejeter les responsabilités sur mes inférieurs, reprend Djemal en regardant tour à tour les deux Allemands. Voici mes ordres. Tenir sur les positions jusqu'à la nuit et se replier ensuite sur Kataïb-el-Kheil. Après regroupement, nous ferons route vers Bir Seba en marches forcées tant qu'on pourra. Mon chef d'état-major donnera les instructions de détail.

(1) « Si Kress-Bey veut mourir sur le canal, il n'a qu'à s'y noyer ; mais il n'a pas le droit d'obliger tout le corps expéditionnaire à se suicider. » *De Paris au désert Et-Tih*, par le major Ali Fouad Bey, cité par le capitaine Larcher, de l'État-major de l'armée, dans la *Revue Maritime* d'octobre 1924.

Et, se tournant vers Frankenberg, Djemal Pacha continue :

— D'abord, l'ordre du jour aux troupes : l'expédition n'avait pour but qu'une reconnaissance du canal pour préparer l'offensive à venir ; l'opération a brillamment réussi, le succès est complet ; félicitations à tous pour le magnifique fait d'armes.

Si cette proclamation ne satisfait pas les troupes, elles sont vraiment trop difficiles...

XVI. — ÉPILOGUE

Le soir même de ce 3 février, les Turcs rompent le combat. Dans la nuit de poix, ils cherchent Kataïb-el-Kheil. Sans les projecteurs du canal, Djemal et son état-major n'y seraient jamais arrivés.

Aucun mouvement anglais. Pas même une contre-attaque résolue...

Le 4, les régiments ennemis se rassemblent, ramènent leurs blessés, préparent leur marche.

Les Anglais se renforcent sur le canal. Les hydravions ont bien constaté le départ de l'ennemi, mais des prisonniers, des déserteurs arabes annoncent l'arrivée d'une grande armée turque prête à l'assaut...

L'armée de Djemal commence sa retraite, marchant de nuit, bivouaquant de jour, s'attendant au combat, car les cavaliers et méharistes anglais doivent être en chasse...

Les Anglais ne lancent ni un méhariste, ni un cavalier.

Les soldats turcs ont soif... Par un miracle pareil au miracle d'Er-Righm, la vallée de Koubra s'est remplie d'eau. Les soldats turcs sont sauvés.

Sauvés de la soif par une pluie providentielle, sauvés du désastre par l'inertie des Anglais...

Les autorités britanniques d'Égypte, encore toutes secouées par la chaude alerte, couvrirent de louanges les Français.

Lettre du général Bingley, chef d'état-major des défenses du Canal, au commandant du *Requin*, rapport de l'amiral Peirse exaltant les services inestimables de notre aviation. Et j'en passe. Bref, ce fut une pluie de témoignages officiellement reconnaissants.

Une giboulée printanière que les sables d'Égypte absorbèrent aussitôt. Et, à Londres, chacun resta muet sur l'intervention française... des communiqués prolixes clamèrent pourtant l'échec des Turcs en Égypte : on y cherche en vain le nom du *Requin* que commandait le capitaine de frégate Rémy, le nom du *D'Entrecasteaux* que commandait le capitaine de vaisseau Ravoux ; on n'y trouve pas un mot sur le rôle des hydravions de France, pas un mot sur le concours inestimable de la Compagnie du Canal.

Une seule lueur très vague, et tout de suite étouffée, traversa l'obscurité voulue : le *Times* du 8 février écrivit : «... Le canon turc fut réduit au silence par un bateau français, *dit-on...* »

Il n'est jamais trop tard pour dire, pour crier la vérité.

Nos hydravions seuls ont servi d'éclaireurs en Égypte, ont permis aux Anglais d'organiser à temps la défense.

Et, le 3 février 1915, les canons du *Requin* et du *D'Entrecasteaux* ont arrêté les troupes turques lancées à l'assaut du canal de Suez.

Ainsi la plus grande œuvre française fut sauvée par des Français.

PAUL CHACK.

POUR LE TRICENTENAIRE DE L'*ASTRÉE*

# HONORÉ D'URFÉ ET L'*ASTRÉE*

La « Diana » répare le château de la Bastie, et voici sous ses auspices, une nouvelle édition de l'*Astrée*.

Si les morts peuvent s'intéresser aux choses d'ici-bas, certes, de ces deux événements les mânes d'Honoré d'Urfé ont dû se réjouir. Tel, sans doute, eût été son choix, si l'écrivain forézien avait pu être consulté sur les rites les plus propres à célébrer son troisième centenaire. La résurrection de son œuvre et la restauration de sa maison paternelle, quel hommage plus heureux un écrivain pourrait-il souhaiter à sa mémoire?

Ce premier quart du xx$^{e}$ siècle aura été favorable à la gloire d'Honoré d'Urfé. Après une longue éclipse, voilà qu'elle reparaît au ciel littéraire. Oh! ce n'est plus, ce ne sera jamais plus, l'éclat éblouissant d'autrefois : un clair de lune tout au plus, pâle et charmant comme ceux qui, aux bords du Lignon, s'accordaient aux rêveries amoureuses des bergers de l'*Astrée*.

La renaissance que nous voyons éclore a commencé il y a un peu moins de cent ans. Un ouvrage inégal et incomplet, *les Urfé*, d'Auguste Bernard, en marque le départ. Vinrent ensuite les études de Saint-Marc-Girardin, et en 1846 le livre, un peu terne, mais consciencieux, une thèse de doctorat, de Norbert Bonafous. Après eux, nombre d'écrivains reprirent le chemin oublié du Lignon. Citons : Arvède Barine, Brunetière, Faguet,

Germa, Lefranc, de Loménie, Morillot, Montégut, de Régnier, Thiollier, etc. Dernièrement encore, en 1923, M. Henri Bochet présentait, devant l'Université de Genève, une thèse de doctorat sur l'*Astrée, ses origines, son importance dans la formation de la littérature classique.*

On nous apprend, d'autre part, qu'une religieuse Ursuline écrit un ouvrage sur l'esthétique et l'art dans l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Rappelons également que, le 20 septembre 1908, un buste d'Honoré d'Urfé était inauguré à Virieu-le-Grand, en Bugey, où l'écrivain avait vécu ses dernières années. M. René Bazin, qui présidait la cérémonie, célébra, en fin connaisseur et en maître ouvrier, le romancier de l'*Astrée*. « Ce jour-là, dit un témoin oculaire, Honoré d'Urfé a pris séance à l'Académie française. » Le mot est du chanoine Reure, le véritable historien d'Honoré d'Urfé, l'écrivain roannais auquel il faut attribuer la plus large part du renouveau d'intérêt et de sympathie dont bénéficient aujourd'hui l'*Astrée* et son auteur.

En 1910, en effet, M. le chanoine Reure, professeur à la Faculté catholique des lettres de Lyon, publiait *la Vie et les œuvres de Honoré d'Urfé*, ouvrage capital, qui renouvelait le sujet, et, par certains côtés, l'épuisait. On pourra disserter encore sur la valeur littéraire de l'*Astrée* et sur ses influences; ce sont là matière à discussion, sujet ployable au goût de chacun. Mais, dans l'ordre documentaire, l'écrivain de chez nous a porté des lumières nouvelles et qui ne laissent pas grand chose à découvrir. S'il reste des obscurités, — et le chanoine Reure s'en est plaint, — les futurs chercheurs ne les dissiperont pas sans recourir à cette œuvre magistrale. Est-il besoin d'ajouter que nous l'avons largement utilisée pour la modeste étude placée en tête de la nouvelle édition de l'*Astrée* (1) ?

Due à la collaboration d'un lettré érudit, qui a fait ses preuves, et d'un éditeur qui continue les hautes traditions de la librairie lyonnaise, cette édition a de quoi plaire aux bibliophiles comme aux « honnêtes gens ». Établie selon les textes les plus anciens, c'est-à-dire sur les trois livres publiés du vivant de l'auteur et les deux livres publiés, peu après sa mort, par son secrétaire Baro, elle se recommande par son homogé-

(1) Honoré d'Urfé, l'*Astrée*, nouvelle édition publiée sous les auspices de la *Diana* par M. Hugues Vaganay, 5 vol. in-8. Librairie Pierre Masson, Lyon.

néité, par la netteté de sa typographie et l'aération discrète de ses pages. Son format commode lui facilitera l'accès des bibliothèques.

Le monument est construit; il est spacieux et noble, digne de commémorer une gloire nationale. Puisse la solennité du troisième centenaire y conduire, sinon une multitude de dévots, du moins un honorable pèlerinage de connaisseurs!

*
* *

D'où viennent les d'Urfé? Qu'y-a-t-il de vrai dans la tradition qui leur assigne une origine germanique?

Pure légende, peut-être, mais comme elle nous plaît! Il nous est agréable de penser que ces Wolf, c'est-à-dire ces « Loups », transportés des rudes forêts d'outre-Rhin dans la douce terre de France, s'y soient lentement affinés, qu'ils y aient adouci leur nom et leur âme au point d'aboutir à cette fleur de courtoisie et d'humanisme qui s'épanouit dans l'*Astrée*. Ces loups allemands métamorphosés en bergers du Lignon, la belle aventure, et qui fait souhaiter qu'elle soit vraie!

L'étape entre ce fabuleux point de départ et l'arrivée au château de la Bastie se situe sur la montagne de Saint-Just en Chevalet, dans le burg farouche dont les murailles déchiquetées, sous le nom de « Cornes d'Urfé », hérissent encore l'horizon. Des histoires, qui sentent le sauvage, se rapportent à ces ruines : tel, en 1418, l'assassinat de Jean d'Urfé par ses domestiques, telle, plus barbare encore, la légende de cette Hermandride d'Urfé « qui fit douze enfants d'une ventrée, et les voulant noyer de peur d'être soupçonnée d'adultère, n'en garda qu'un seul ».

Mais ce n'est pas la montagne de Saint-Just, ni sa majestueuse âpreté, ni son manoir sourcilleux dont l'enfance d'Honoré d'Urfé reçut l'empreinte. Depuis longtemps, sa famille n'y faisait que de brefs séjours; l'élégant château de la Bastie était devenu sa résidence, qui achevait, avec le moelleux paysage d'alentour, de la conquérir à une existence délicate et somptueuse. Honoré d'Urfé aurait dû naître à la Bastie; c'est par hasard qu'il vint au monde à Marseille, le 11 février 1567, au cours d'une visite de sa mère à l'une de ses parentes. Ce hasard fut sans influence sur sa destinée.

Il était le cinquième fils de Jacques d'Urfé et de Renée de

Savoie-Tende et apparenté par sa grand mère à la race impériale des Lascaris, qui avait régné à Constantinople. On aime à signaler cette ascendance grecque d'un écrivain français; André Chénier et Jean Moréas ont témoigné, après d'Urfé, que cela porte bonheur.

Jacques d'Urfé dut être un homme cultivé. Son père, l'aïeul de notre écrivain, avait été un fervent ami des livres. N'avait-il pas constitué à la Bastie une bibliothèque de 4000 volumes et de 200 manuscrits? Trésor inestimable pour l'époque. Honoré dut passer de longues heures dans cette « librairie », et la présence de tant de livres, l'espèce d'ivresse qu'exhale le papier imprimé ne fut pas, sans doute, étrangère à sa vocation littéraire.

Il y fut incliné aussi par l'éducation reçue au collège de Tournon. C'était alors une véritable université qui, sous la direction des Jésuites, ne réunissait pas moins de 12 à 1 500 étudiants. Sauf le droit et la médecine, on y apprenait tout ce qu'on pouvait apprendre vers l'an 1583. Surtout, on y faisait de la littérature, à commencer par la théâtrale, pour qui les bons Pères ont, de tout temps, manifesté un goût très vif. Ainsi Honoré d'Urfé et ses deux frères, Antoine et Christophe, participèrent, comme acteurs et auteurs, aux représentations données pour le mariage de Madeleine de la Rochefoucauld avec Just-Louis de Tournon. Honoré fut même chargé du compte rendu consacré à la « Triomphante entrée de Madame Madeleine de la Rochefoucauld ». Ce sont là des événements qui comptent pour un jeune homme tenté par le démon littéraire.

Toutefois, ce n'est pas par la plume que débute dans sa vie publique le gentilhomme forézien, mais par l'épée. Il participe à la Ligue, se bat sous les ordres de son frère Anne d'Urfé, puis pour son propre compte. Fait prisonnier par deux fois, et la deuxième dans des circonstances assez obscures, il se retire, las et déçu, dans les États du Duc de Savoie. Installé à Senoy, en Bugey, à deux petites lieues de Virieu-le-Grand, il se met à écrire des poésies religieuses, le poème intitulé *Sireine*, et la suite de l'*Astrée* commencée probablement à la Bastie. Déjà, durant sa deuxième captivité à Montbrison, il avait composé les *Épistres morales*, toutes pleines des graves pensées que lui avait inspirées la mort récente de son grand ami, le Duc de Nemours.

Les événements guerriers qui marquent la jeunesse d'Ho-

noré d'Urfé, ses modestes faits d'armes devant Essalois et au siège d'Espaly, nous avouons n'y prendre qu'un médiocre intérêt. Nous voudrions être renseignés sur autre chose.

Nous voudrions pénétrer plus avant dans l'intimité du personnage. Entre ces périodes d'activité extérieure, que faisait-il de son imagination et de son cœur? Où allaient ses pensées et ses rêves? C'est de quoi, pourtant, un écrivain est fait; telles sont les sources profondes dont son œuvre à venir jaillira.

La mode n'étant pas, en ce temps-là, aux « Confessions », nous sommes réduits à des conjectures. Sans doute, comme nous le disons plus haut, Honoré d'Urfé compléta, par de vastes lectures, les leçons du collège. Sans doute encore, pareil à tous les écrivains-nés, en jouissant des livres, il connut l'impatience de produire, l'ambition d'égaler ses modèles et de les surpasser.

Sans doute, enfin, il se lia d'amitié avec sa terre natale (on peut la qualifier telle, bien qu'il n'y soit pas né), ce Forez qui « en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules ». Il laissa entrer au profond de sa mémoire les formes du paysage, la couleur du ciel et jusqu'à la saveur de l'air. Toutefois, ce n'est pas uniquement, ce n'est même que très peu l'amour de la nature qui résonne dans la fameuse invocation au Lignon : « Je te voue et te consacre, ô mon cher Lignon, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs, et tous les désirs les plus ardents, qui, durant une saison si heureuse, ont nourri mon âme de si doux entretiens, qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur. Que si tu as aussi bien la mémoire des agréables occupations que tu m'as données, comme tes bords ont été bien souvent les fidèles secrétaires de mes imaginations, et des douceurs d'une vie si désirable, je m'asseure que tu recognoistras aisément qu'à ce coup je ne donne, ny t'offre rien de nouveau, et qui ne te soit desja acquis, depuis la naissance de la passion que tu as veüe commencer, augmenter et parvenir à sa perfection le long de ton agréable rivage; et que ces feux, ces passions, et ces transports, ces désirs, ces soupirs et ces impatiences, sont les mêmes que la beauté qui te rendoit tant estimé par-dessus toutes les rivières de l'Europe, fit naistre en moy durant que je fréquentois tes bords, et que, libre de toute autre passion, toutes mes pensées commençoient et finissoient en elle, et tous mes desseins et tous mes désirs se limitoient à sa volonté... »

Qu'y a-t-il dans les méandres de ces périodes (qu'il convient de lire, comme des vers, à haute voix), et sous ces confidences déroulées à moitié? Il s'agit de bien autre chose que de célébrer le Lignon. La douce rivière n'est qu'un « secrétaire » et ce n'est pas à lui que vont « ces feux, ces passions et ces transports, ces désirs, ces soupirs et ces impatiences » (notez le joli balancement de ce rythme). A qui donc? Ah! que la question nous intéresse et comme nous donnerions toute l'histoire guerrière d'Honoré d'Urfé pour qu'elle fût résolue!

Mais ne l'est-elle pas?



Au XVII^e siècle, d'après Patru, d'après Huet, la femme qu'Honoré d'Urfé a aimée, celle qu'il a célébrée dans le *Sireine* et dans l'*Astrée*, ne saurait être que Diane de Châteaumorand, épouse d'Anne d'Urfé, son frère, avec laquelle il devait se marier plus tard. La passion d'Honoré d'Urfé serait née pendant les négociations du mariage. Devant l'éblouissante beauté de la jeune fiancée il aurait conçu un amour dont il devait se consumer longtemps sans espérance.

Cette version eut évidemment pour elle les dévots de l'*Astrée*, les romanesques et les sensibles, mais de bonne heure, elle souleva le doute et l'hostilité des esprits positifs, des érudits qui, même dans l'histoire d'un poète, tiennent en suspicion la poésie. C'est trop beau pour être vrai, disent-ils, et nous allons vous le prouver. Et, armés de dates, ils le prouvent.

Comment, disent-ils, admettre une fable pareille? Quand Diane de Châteaumorand épousa Anne d'Urfé, elle avait treize ans et Honoré n'en avait que huit. Voyez-vous ce garçonnet prendre feu pour une jouvencelle à peine sortie de l'enfance! Mon Dieu, cela s'est vu. Il existe, dans la littérature, un exemple fameux : Dante et Béatrix. Quand Alighieri rencontra pour la première fois, à Florence, la fille de Portinari, c'étaient deux enfants aussi. Dante n'en reçut pas moins le coup de foudre qui embrasa et illumina sa vie et son œuvre. Mais il n'est pas absolument nécessaire de recourir à un tel prodige. On peut supposer que l'amour d'Honoré pour Diane naquit un peu plus tard. Quand, par exemple, Honoré eut quinze ans, Diane en avait vingt. Elle était belle, elle était mal mariée (elle ne l'était

même pas du tout), un charme un peu étrange devait émaner d'elle. Est-il étonnant qu'Honoré y ait été conquis?

Passion criminelle, alors? Quelle injure à la mémoire d'Honoré d'Urfé, âme délicate et parfait gentilhomme! Chose amusante, ceux qui tirent parti de cet argument n'hésitent pas à déclarer qu'Honoré d'Urfé n'épousa, plus tard, Diane de Châteaumorand que pour s'assurer la possession de sa puissante fortune. Mais, cet amour, Honoré d'Urfé n'a-t-il pas pris soin de le préserver de tout soupçon? Ce fut une « honnête amitié », dont il a pu dire en une image complaisamment filée : « Le feu qui alluma cette affection fut si clair et si beau qu'il n'eut point de fumée, et l'embrasement si pur et si net, qu'il ne laissa jamais de noirceur après sa brusleure en pas une de mes actions ny de mes désirs. »

Amour sans tache, amour sans espoir. Tel du moins dut-il paraître, d'abord, à Honoré d'Urfé. La « Fontaine de vérité d'amour », gardée par deux licornes et deux lions, n'était pas plus invinciblement défendue que la dame de ses pensées. Car, outre le mariage qui l'unissait à son frère, Honoré trouvait, entre l'objet de sa flamme et lui, l'obstacle de ses propres vœux de religion. A treize ans, en effet, Honoré était entré dans l'ordre de Malte et y avait fait profession. Oncques histoire d'amour n'apparut davantage sans dénouement possible.

Et pourtant Honoré d'Urfé épousa Diane de Châteaumorand.

Cela se passa en 1599, soit vingt-quatre ou vingt-cinq ans après le mariage de Diane avec Anne d'Urfé. Honoré avait alors 33 ans et Diane 38. Les deux obstacles étaient tombés : Messire Honoré d'Urfé avait obtenu l'annulation de ses vœux et Diane de Châteaumorand l'annulation de son mariage. Par un bizarre chassé-croisé, Anne d'Urfé entrait dans les ordres au moment même où Honoré s'en évadait.

Sur l'annulation du mariage de Diane, nous croyons indispensable de citer le passage suivant du chanoine Reure :

« On a dit cent fois que Diane de Châteaumorand avait été répudiée par son premier mari; et c'est elle, au contraire, qui a demandé la dissolution du mariage. D'autres, confondant une annulation de mariage avec un divorce, nous racontent que le pouvoir ecclésiastique a prononcé le divorce d'Anne d'Urfé et de Diane, qu'Honoré a donc épousé une divorcée; et là-dessus ils triomphent des complaisances de l'Église envers

ceux qui étaient assez riches pour payer la dispense papale et la procédure d'un divorce.

« Et maintenant voici exactement les faits, d'après les documents les plus authentiques. Par un rescrit commissionné du 5 janvier 1598, le pape Clément VIII dit qu'il a reçu une requête de Madame Diane de Châteaumorand, laquelle mariée à treize ans environ (1574 ou 1575) à Anne d'Urfé, « *ab eodem, ob impotentiam et frigiditatem ipsius Anne, nunquam carnaliter cognita fuit* ». C'est pourquoi, « *cum natura procreandae prolis penitus incapacem illum noverit* », elle demande que ledit mariage soit judiciairement déclaré nul et non existant et qu'il lui soit permis de contracter mariage avec un autre, si telle est sa volonté. Le Pape, cette requête reçue et prise en considération, ne prononce pas, cependant, la sentence, comme on l'a si souvent répété; il ne juge pas l'affaire au fond, mais, selon l'usage, il en commet la connaissance à l'archevêque de Lyon, ou à son official. »

De fait, la sentence d'annulation rendue, à Lyon, le 18 mai 1599, est signée de M. Chalon, official du diocèse.

Le mariage qui suivit cette procédure fut-il un mariage d'amour? Vint-il, comme on eût dit alors, couronner une flamme longtemps contrariée?

Ici nous retrouvons les mêmes adversaires que ci-dessus, et joints à eux, ceux mêmes qui avaient admis chez Honoré d'Urfé une inclination de jeunesse pour Diane. Il l'avait aimée, disent-ils, mais il ne l'aimait plus lors de son mariage. Cette union n'avait en vue qu'une profitable affaire. Et ils donnent des raisons : Diane avait 38 ans, un embonpoint précoce avait empâté ses grâces; elle avait des manies rebutantes, comme de partager sa chambre à coucher et même son lit avec ses lévriers. Et puis, elle était d'un caractère altier, ombrageux, despotique. Aussi bien, ajoute-t-on, à peine conclue, l'union se rompait : Honoré d'Urfé se retirait à Virieu-le-Grand et les époux vécurent désormais séparés. Donc, s'il a jamais existé, l'amour d'Honoré pour Diane n'a pas survécu au mariage.

Cela a bien failli devenir une vérité historique. Durant près de trois cents ans, Diane est restée sous le coup des griefs formulés contre elle. Mais voici qu'un champion, aussi fervent que solidement armé, a arboré ses couleurs : le chanoine Reure, le grand historien d'Honoré d'Urfé. Enfant de Saint-

Martin-d'Estreaux, né dans le voisinage de Châteaumorand, le savant abbé a dépensé une magnifique ardeur à défendre et à réhabiliter sa châtelaine. Et il a porté aux détracteurs d'icelle de rudes coups. D'abord, il dénonce l'origine de ces dénigrements. Huet s'en est fait l'éditeur, mais ils lui ont été soufflés par Charles-Emmanuel d'Urfé qui, comme tous les d'Urfé, détestait Diane pour ce qu'elle avait divulgué l'infirmité du chef de famille, Anne d'Urfé. Des discussions d'intérêt avaient apparemment envenimé cette rancune. Donc, méfions-nous des histoires de Huet!

La disgrâce physique de Diane, son obésité? Mais cela est démenti par un témoignage irrécusable : un portrait de Diane à 64 ans. Visage patricien, d'un ovale allongé, traits un peu trop virils (à notre goût), mais le buste reste dégagé, la taille suffisamment indiquée et ce n'est évidemment pas là le portrait, même flatté, d'une femme « fort grosse ». A 40 ans, Diane de Châteaumorand devait porter, avec une élégance hautaine, son nom mythologique et seigneurial.

Quant à la séparation dont on se prévaut, l'historien roannais n'a pas de peine à établir qu'elle ne fut ni si prompte, ni si complète qu'on le dit. Les deux époux ont vécu ensemble de longues années à Châteaumorand, à la Bastie, à Paris, à Bâgé, à Virieu-le-Grand. Même après qu'Honoré se fut retiré dans cette dernière résidence, Diane vint l'y voir fréquemment. De temps à autre aussi, Honoré ralliait Châteaumorand. Il s'y trouvait par exemple, avec Diane, le 3 octobre 1619, vingt ans après son mariage, pour recevoir, à son passage, Christine de France, princesse de Piémont, qui allait rejoindre son fiancé Victor-Amédée, prince de Savoie. Événement d'autant plus mémorable que, dans la suite nombreuse qui accompagnait la jeune princesse, figurait saint François de Sales, dont on n'ignore pas qu'il eut pour Honoré d'Urfé la plus haute estime.

Tels sont les arguments du chanoine Reure. Il n'en conclut pas que l'union de Diane et d'Honoré fut sans nuage. Il convient que la dame de Châteaumorand avait le caractère difficile, et qu'elle excellait à provoquer des démêlés avec ses voisins. Elle en eut de fameux, et où il semble bien que les torts fussent de son côté. Mais quoi! les défauts de caractère n'empêchent pas d'être aimée. C'est peut-être bien par eux, au contraire, qu'une femme enchaîne le plus solidement un homme à son culte.

Tout ce qui vient d'être dit nous autorise, semble-t-il, à conclure que le mariage d'Honoré d'Urfé avec Diane de Châteaumorand fut bien un mariage d'amour. Peut-être bien, le soupirant, en touchant au terme de ses vœux, avait-il perdu de son ardeur et de ses illusions. Peut-être ce beau feu avait-il déjà des cendres, mais il nous est permis de supposer que la flamme ne s'en éteignit jamais complètement, et qu'elle garda jusqu'à la fin quelques étincelles du vieil amour.

Que dis-je? Nous en avons la preuve. Une preuve qu'on ne saurait récuser, puisqu'elle est tombée de la bouche d'Honoré à l'heure où l'on ne ment plus à soi-même, ni aux autres.

Le 30 mai 1625, — deux jours avant sa mort, — Honoré d'Urfé, qui venait de prendre part à l'expédition de la Valteline et qui, malade, s'était retiré, à Villefranche-sur-Mer, chez l'amiral Jacques d'Urfé, son frère, dictait son testament à un notaire italién. Longtemps introuvable, ce document a été découvert, en 1921, aux Archives des Alpes-Maritimes, par M. Georges Doublet, professeur au Lycée de Nice. Or, ce testament contient le passage suivant : « Ledit seigneur a requis et prié l'illustrissime et excellentissime dame Marie, femme dudit seigneur marquis Jacque d'Urfé, d'envoyer aussitôt après la mort de lui, ledit seigneur testateur, à ladite dame Diane, sa femme, une bague d'or avec un diamant et une autre avec une émeraude qu'il a, le seigneur testateur, aux doigts, et une petite croix d'or avec le portrait de ladite dame, qu'il a au cou, priant ladite dame, sa femme, de les recevoir par amour pour lui. »

Après cet émouvant témoignage, il semble bien que la cause est entendue. « C'est la confirmation de ma thèse! » s'écrie le chanoine Reure, à qui un ami avait porté le texte du testament publié par la *Revue d'histoire littéraire de la France* (avril-juin 1922). L'historien d'Honoré d'Urfé qui devait mourir peu après (le 2 avril 1923) connut là l'une des grandes joies de sa vie.

* * *

L'*Astrée* n'est pas le début d'Honoré d'Urfé dans le genre pastoral. Le grand roman fut précédé d'un poème, le *Sireine*, qui pourrait lui servir de préface.

Le berger Sireine et la bergère Diane s'aiment d'un amour tendre. Mais le berger doit s'éloigner de sa belle pour aller garder, en un lointain pays, les troupeaux de son maître. Durant

son absence, Diane se laisse marier à Délio. Quand, appelé par son amante, Sireine accourt, l'irréparable est accompli, Diane aime toujours Sireine ; mais, séparés par le devoir, ils ne se reverront plus. La scène est au royaume de Léon, au bord d'une rivière qui, pour s'appeler Elza, n'en ressemble pas moins au Lignon. Et il n'est pas difficile de reconnaître à quelle aventure fait allusion ce poème. Bien qu'il soit imité de la « Diane » de Montemayor, c'est sa propre histoire, c'est son amour pour Diane de Châteaumorand, dont Honoré nous fait la confidence.

Le *Sireine* n'était qu'une brève romance ; l'*Astrée* est une vaste symphonie. Nous n'en donnerons pas l'analyse. Nous ne ferons ni au lecteur, ni à Honoré d'Urfé l'injure de supposer que ce grand ouvrage ne saurait plus être abordé directement. Le fleuve coule devant vous : pourquoi ne pas vous y abreuver largement, au lieu qu'on vous y fasse goûter avec une coquille de noix ?

Il y a dans l'*Astrée*, ont remarqué les critiques, un roman pastoral, un roman chevaleresque, un roman psychologique et un roman historique. Si l'on veut. A la condition de ne pas dissocier ces éléments et ne pas oublier que l'*Astrée* est encore un vaste poème, ici lyrique, là descriptif, ailleurs dramatique, où se mêlent et s'harmonisent tous les éléments énumérés plus haut, et que soutient pourtant un sujet unique : l'amour sous toutes ses formes, l'amour aux prises avec toute sorte de conjonctures, l'amour manifesté dans la diversité des caractères et des tempéraments.

Que le dessein d'Honoré d'Urfé ait été, dans *Astrée* comme dans *Sireine*, de se raconter à lui-même sa propre histoire, d'enchanter sa peine et de multiplier sa joie en la transposant dans les faits et les personnages de son invention, cela ne paraît pas douteux. Il en a fait, lui-même, un aveu assez net dans une lettre à Pasquier : « Cette bergère que je vous envoye n'est véritablement que l'histoire de ma jeunesse, sous la personne de qui j'ay représenté les diverses passions, ou plutost folies qui m'ont tourmenté l'espace de cinq ou six ans. » Se raconter à lui-même, telle est évidemment l'impulsion initiale qui lui a mis la plume à la main.

Mais, une fois au travail, il n'a pas pu ne pas céder aux lois de la création littéraire et aux exigences de son propre génie, qui fut d'une luxuriante abondance. L'œuvre s'est amplifiée,

provignant à l'infini de nouveaux rejetons, se gorgeant de souvenirs et de rêves, s'assimilant des matériaux de plus en plus riches, multipliant les personnages et les épisodes.

Honoré d'Urfé a naturellement utilisé toutes les formules et tous les artifices littéraires de son temps : les descriptions, les dialogues, les lettres, les incantations, les oracles, les procès de sentiment évoqués devant des juridictions galantes, pareilles aux cours d'amour du temps jadis. Pour ennoblir son récit, il n'a pas hésité à y associer l'histoire de la Gaule au v$^{e}$ siècle, — époque où il a placé l'action de l'*Astrée*, — et toutes les notions que l'on possédait alors sur la religion des druides. De quoi nous ne lui savons que peu de gré, car c'est bien là une des parties les plus surannées de son œuvre et qui se défend le plus malaisément de l'ennui. Mais ses contemporains ne pensaient pas ainsi : ils ne voyaient aucun inconvénient à ce que cette histoire d'amour constituât en même temps une somme des connaissances d'alors. Dante n'avait-il pas procédé de même dans la *Divine Comédie* ? N'avait-il pas convoqué toutes les sciences humaines, sans compter la divine théologie, à l'apothéose de Béatrix ? Sans hasarder la moindre comparaison, on peut marquer l'analogie.

L'*Astrée* ne réunit pas moins d'une centaine de personnages, sous la destinée commune d'être en proie aux préoccupations amoureuses. D'où viennent-ils ? Ont-ils été observés dans la réalité ? Quelle part de vie concrète enferment-ils ? Que de fois, au cours de sa carrière, Honoré d'Urfé a dû s'entendre poser la même question ! Et que de fois il l'éluda avec une politesse souriante, sans doute, mais non sans une pointe d'impatience. Car, si j'en crois ma modeste expérience, il est peu de questions aussi désagréables à un écrivain que celles qui tendent à entrer dans le mystère de son métier, et à violer, en quelque manière, les secrets de sa fabrication.

Sans doute avait-il voulu se prémunir contre cette curiosité lorsqu'il écrivait, dans la préface du premier volume de l'*Astrée* : « Si tu te trouves parmy ceux qui font profession d'interpréter les songes et de descouvrir les plus secrettes pensées d'autruy et qu'ils asseurent que Céladon est un tel homme et Astrée une telle femme, ne leur réponds rien, car ils sçavent assez qu'ils ne sçavent ce qu'ils disent ; mais supplie ceux qui pourroient estre abusés de leurs fictions, de considérer que

j'aurois eu bien peu d'esprit d'avoir voulu dissimuler ces choses, et de ne l'avoir sceu faire. » Malgré cette dénégation, contredite d'ailleurs par la lettre à Pasquier, dès l'apparition de l'*Astrée*, on ne manqua point de se livrer au jeu des « clefs ». La plupart des héros et des héroïnes du roman furent pourvus d'un état civil et identifiés avec plus ou moins d'exactitude. Mais d'Urfé se refusa toujours à authentiquer ces désignations.

Une fois, pourtant, il avait promis de soulever le voile. Cette promesse, il se l'était laissé arracher par le jeune Patru, âgé de dix-neuf ans, dont il avait reçu la visite, alors qu'il séjournait en Piémont. Avec l'intrépide indiscrétion de la jeunesse, Patru l'avait assailli de questions auxquelles Honoré d'Urfé se dérobait avec une affable indulgence. Mais écoutons Patru raconter lui-même la scène ; elle est charmante, et nous fait entendre, avec un accent de sereine mélancolie, la voix d'Honoré d'Urfé au crépuscule de ses jours :

« Tantôt je lui demandais s'il était vrai que le grand Euric fût Henry le Grand et ainsi des autres personnages de ma connaissance. Il me répondait toujours que c'était bien peu de dix-neuf ans pour me confier tant de secrets d'une si haute importance. Car, ajoutait-il, il y a des rois et des reines qui montent sur notre théâtre ; et je ne puis vous entretenir de leurs passions, sans vous découvrir beaucoup de choses, dont peut-être, à l'âge où vous êtes, vous auriez peine à vous taire. Tous ces refus ne purent me rebuter ; je revenais toujours à mon point. Enfin, un après-midi, je le pressai avec toute la chaleur que vous pouvez imaginer : Je vous promets, me dit-il, qu'à votre retour je vous donnerai tout ce que vous souhaitez ; et toutefois, lui répondis-je, je n'aurai alors que vingt ans. Cela est vrai, reprit-il, en m'embrassant ; mais avec les lumières et les inclinations que vous avez, ce n'est pas peu qu'une année de l'air d'Italie ; et d'ailleurs vous étonnez-vous si avant que de mourir, je veux vous voir encore une fois. »

Patru revint, en effet, au bout d'un an, mais, dit-il, « cet homme divin, qui m'avait donné de si douces espérances, cet homme qui méritait de vivre toujours, je le trouvai mort à mon retour. Je ne puis vous dire combien cette perte me fut sensible ; j'en pleurai à chaudes larmes. »

Qu'eût-il révélé à son jeune ami, si la mort n'eût dispensé Honoré de tenir sa promesse ? Sans doute, eût-il avoué que,

tels et tels personnages de l'*Astrée* lui avaient été donnés par la vie, mais il eût certainement ajouté : « J'ai gardé certains traits, j'en ai modifié ou supprimé d'autres ; j'ai voulu d'abord créer des personnages qui convinssent au dessein où j'étais de peindre les soucis et les transes de l'amour. Les plus réels d'entre eux restent plus qu'à moitié imaginaires. Je ne discerne pas bien moi-même ce qu'ils doivent à ma fantaisie et ce qui leur fut apporté par mon expérience. »

Et s'il eût voulu se confier plus complètement à son jeune admirateur, il eût ajouté : « Un grand nombre de ces héros et de ces héroïnes ne sont que des images de moi-même, des sentiments intimes personnifiés, des truchements de mon âme ondoyante et diverse. — Du moins ! se fût écrié Patru, il en est un qui ne saurait refléter quoi que ce soit de votre image : Hylas, l'inconstant Hylas, que peut-il avoir de commun avec le plus fidèle des amants ! — Hé ! eût répondu Honoré d'Urfé, avec un paisible sourire, dans l'amoureux le plus doucement enchaîné, il y a, à de certaines minutes, un inconstant qui rêve de s'affranchir. De même que la plus frivole des coquettes désire, parfois, se fixer dans la fidélité. » Et il eût ajouté : « D'ailleurs, ceux que la nature prédestine à composer des fictions et à écrire des fables sont ainsi faits qu'ils peuvent se donner des âmes différentes, et feindre avec une égale perfection les sentiments les plus opposés. »

Ne regrettons pas trop les révélations promises au jeune Patru ; elles ne nous eussent rien appris que de superficiel, ou que nous ne puissions deviner.

* * *

Le succès de l'*Astrée* éclata dès le vivant de l'auteur, et se prolongea pendant près d'un demi-siècle. Il surpassa tout ce que nous pouvons imaginer. A notre époque de gros tirages et de gloires subites, nous ne trouvons rien de semblable. L'anecdote suivante, souvent reproduite, en témoigne.

L'an 1624, à la date du 1er mars, quarante-huit princes, seigneurs et dames d'Allemagne écrivaient à Honoré d'Urfé pour lui témoigner leur admiration. Ces hauts personnages tudesques avaient constitué une académie sentimentale, « les Parfaits Amants », dont l'objet était de reproduire, sous les noms et les costumes de l'*Astrée*, les scènes et les sentiments du

célèbre roman. Nul d'entre eux n'ayant eu l'audace d'assumer le rôle sublime de Céladon, on suppliait Honoré d'Urfé d'accepter cet honneur écrasant. On implorait également l' « homme divin » pour qu'il daignât publier la suite de l'*Astrée*, après quoi, depuis des années, l'univers soupirait. Car les admirateurs d'outre-Rhin ne connaissaient encore que les trois premiers livres du fameux ouvrage ; le quatrième, qui venait de paraître, ne leur était pas encore parvenu.

Honoré d'Urfé leur répondit de Châteaumorand, par une lettre datée du 10 mars 1625, qu'il acceptait avec reconnaissance le rôle de Céladon. Quant à la suite du roman, elle viendrait « quand le bruit du canon cessera et que la douceur de la paix nous ostera l'épée de la main ». Or, Honoré d'Urfé n'était qu'à trois mois de sa mort, et l'*Astrée* ne devait pas recevoir son dénouement de sa main.

Si tel était le renom de l'*Astrée* hors des frontières, on devine de quelle gloire il jouissait en France. Ce livre était le pain quotidien des beaux esprits. A la Cour et à la ville il régnait sur les conversations. Des cénacles le commentaient, et, à l'exemple des « Parfaits Amants » d'Allemagne, essayaient de le vivre. La mode lui rendait hommage : il y eut des jarretières Céladon et la teinte Astrée fit fureur. Enfin l'ouvrage était traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

Ce succès foudroyant et cette diffusion universelle nous semblent d'autant plus extraordinaires que l'ouvrage mit vingt ans à paraître dans son entier. De 1607 à 1628, les âmes romanesques durent attendre pour savoir comment finiraient les épreuves de Céladon et d'Astrée. Quantité de lecteurs de la première heure s'en furent dans l'autre monde, sans connaître un dénouement si longtemps différé. Essayez d'imposer une pareille épreuve aux lecteurs d'aujourd'hui! Souvenez-vous de l'impatience, vite muée en ironie et en hostilité, provoquée, naguère, par le malheureux *Chantecler* ! Nous avons changé ; le public d'aujourd'hui ne ressemble pas à celui d'autrefois. Aussi reste-t-il beaucoup d'inexpliqué dans les explications dont les critiques abondent sur la glorieuse fortune de ce livre.

Ce n'est pas que le sujet ni la manière en fussent nouveaux: quantités d'ouvrages en français, en italien, en espagnol, l'ont précédé qui ont pu être donnés comme ses sources. Il y a la *Diana* de Montemayor, l'*Aminta* du Tasse, l'*Arcadie* de San-

nazar et l'*Amadis des Gaules*. Le goût pour les pastorales et les récits chevaleresques avait de quoi se satisfaire. Il reste que l'*Astrée* venait à son heure. On avait des loisirs pour suivre le déroulement de cette immense tapisserie. Au sortir des guerres de religion, on aspirait non seulement à la paix, mais à l'idylle. « L'esprit d'amour, dit poétiquement Arvède Barine, volait sur la France, cherchant à se poser comme la colombe sur l'arche. » Il se posa sur les bords du Lignon.

Joignez qu'Honoré d'Urfé avait vraiment beaucoup de talent. Une manière de génie, si l'on compare l'*Astrée* aux œuvres qu'il a imitées. On retrouvait dans son livre tout ce que l'on avait goûté chez ses devanciers, mais plus richement aménagé, avec des aventures mieux construites, une psychologie plus fine et une langue meilleure.

Du moins nous plaît-il de supposer que telles sont les qualités dont se sont épris les contemporains. Nous n'en sommes pas absolument sûrs. En ce temps-là, en effet, la critique n'était pas née; on ne détaillait ni n'élucidait les causes de son admiration; on l'exprimait directement, et par des termes qui rendaient l'intensité du sentiment plutôt que ses nuances. De l'*Astrée* on disait couramment la « merveilleuse, » l' « incomparable », la « sublime Astrée ». On l'appelait encore un opulent tissu de nobles histoires, ce qu'il y a de plus délicieux au monde, les délices et la folie de la France. Et nombre d'autres expressions idolâtriques, dont on ne peut tirer aucune précision. Des hymnes, des litanies, tant qu'on voudra : pas une page de vraie critique.

Voici cependant une lettre de Roland Desmarets à son frère Jean Desmarets de Saint-Sorlin, où l'admiration nous apporte quelques raisons. Cette épître fut rédigée en latin et la traduction en est du chanoine Reure :

« Depuis quelques années, nos romanciers se sont attachés à plus de vraisemblance, et, entre eux, Honoré d'Urfé tient le premier rang. En ce genre, à mon goût, on ne peut rien trouver de plus accompli que son *Astrée*. Et d'abord par le sujet, dont rien n'est plus beau. Le style est pur et vraiment français; l'éloquence telle qu'on n'en trouvera pas de pareille depuis les orateurs de l'antiquité ; l'érudition très grande et coulant avec tant de facilité et de clarté, que ce roman a rendu les points difficiles de la philosophie intelligibles même aux femmes.

Tout l'ouvrage est composé avec tant d'art et de jugement, qu'on doit mettre d'Urfé entre les rares bons écrivains que nous ayons. Je voudrais que notre jeunesse, et surtout notre jeunesse noble, ne quittât jamais son livre, pour y apprendre l'élégance et l'urbanité des mœurs. Si nous avions beaucoup d'écrivains semblables à lui et à Michel de Montaigne, nous aurions de quoi opposer aux anciens. Mais, c'est assez. Je sens bien que j'ai été entraîné un peu loin par l'amour que j'ai pour lui ; amour, au reste, fondé sur une estime raisonnée, comme en conviendront ceux qui ont eu son ouvrage entre les mains... »

Durant tout le XVIIe siècle, le culte de l'*Astrée*, encore qu'il allât s'affaiblissant, garda des fidèles. De temps à autre, pourtant, quelque détracteur venait mêler au chœur des louanges une dissonance. Il y eut aussi des parodies. Rançon de la gloire, à laquelle le *Cid* lui-même n'a pas échappé.

Corneille connut l'*Astrée* et y fit allusion dans la *Suite du Menteur* ; Racine dut le lire, et sa rhétorique amoureuse n'est pas, çà et là, sans quelque ressemblance avec celle qui fleurit dans ce roman. La Fontaine fit plus que d'y prendre un plaisir extrême, il en tira un opéra (musique de Colasse, représenté à l'Académie royale de musique le 28 novembre 1691) qui, à la vérité, n'ajoute rien à sa gloire. Mme de Sévigné évoquait, à Vichy, au bord de l'Allier, les bergers et bergères de l'*Astrée* et Mme Deshoulières fit un pèlerinage à la Bastie au printemps de 1672. Enfin, le sévère Boileau, lui-même, prononçait sur Honoré d'Urfé le jugement, somme toute favorable, que voici :

« Honoré d'Urfé, voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avait composés (opinion personnelle à Boileau, et contestable) et rassembler en un corps plusieurs aventures qui lui étaient arrivées (non pas plusieurs, mais une seule qu'il transpose en plusieurs fictions), s'avisa d'une invention très agréable. Il feignit que dans le Forez il y avait eu, du temps de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères qui habitaient sur les bords de la rivière du Lignon et qui, assez accommodés des biens de la fortune, ne laissaient pas cependant, par simple amusement et pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir, l'amour ne

tarda guère à les venir troubler, et produisit quantité d'événements considérables. D'Urfé y fit arriver toutes ses aventures parmi lesquelles il en mêla beaucoup d'autres, et enchâssa des vers qui tout méchants qu'ils étaient (Boileau ne nous l'envoie pas dire, mais il n'a que trop raison) ne laissèrent pas d'être soufferts et de passer à la faveur de l'art avec lequel ils étaient mis en œuvre. Car il soutint tout cela d'une narration à la fois vive et fleurie, de fictions très ingénieuses et de caractères aussi finement imaginés qu'agréablement variés et bien suivis. Il composa ainsi un roman qui lui acquit beaucoup de réputation, et qui fut fort estimé, même des gens du goût le plus exquis. »

Boileau ne saurait être plus aimable.

Entre le XVII[e] siècle et la renaissance que nous avons signalée au début de cette étude, la gloire d'Honoré d'Urfé traverse une période ingrate. On ne lit plus l'*Astrée*, et si l'on en parle, c'est pour en médire. Du haut de son importance, Laharpe le traite de « verbiages » et de « galimatias » et ce lourd pavé ne laisse pas d'endommager le temple de verdure de Céladon. Toutefois, Jean-Jacques, qui avait lu l'*Astrée*, en avait gardé un tel souvenir que, passant par Lyon, la tentation lui vint de visiter les bords du Lignon. On lui dit que ce pays n'était habité que par des forgerons (on dut confondre avec les bords du Gier) et Rousseau renonça à son pèlerinage. Nous y avons peut-être perdu une jolie page sur le pays de l'*Astrée*.

La postérité littéraire de l'*Astrée*, qui fut nombreuse, n'intéresse que l'érudition. Si l'opéra de La Fontaine est préservé d'un total oubli par le grand nom de son auteur, qui se soucie aujourd'hui des romans de la Calprenède ou de M[lle] de Scudéry ? Plus oubliées encore, si possible, les trente et quelque pièces de théâtre de l'*Astrée* qui ont pour auteurs, Pierre Cottignon, Durval, Jean Mairet, Pichon, Baro, etc. Que de pâles ombres aux enfers de la littérature !

*Umbrae ibant tenues, simulacraque luce carentum...*

D'Urfé a marqué l'apogée de sa race, qui s'éteignit dès la génération qui suivit la sienne. Ainsi de l'*Astrée* où le genre pastoral offre son plein épanouissement et donne sa suprême fleur pour disparaître, bientôt après, de notre histoire littéraire.

***

Peut-on relire l'*Astrée* ? Ce livre sur lequel, au temps jadis, tant de têtes attentives se sont penchées, qui a fait battre tant de cœurs, et qui tira des yeux, — de tant de beaux yeux, aujourd'hui éteints, — de douces larmes, se pourrait-il qu'il ne fût plus accessible qu'aux spécialistes de l'érudition littéraire ? Quelle vanité est-ce donc que la beauté d'un livre, si trois siècles suffisent à la détruire ! Mais, nous affirmons, pour l'avoir éprouvé, que l'attrait de cette œuvre n'est pas complètement périmé ; nous affirmons que cette longue féerie, que ce songe d'une nuit d'été qui n'en finit plus, nous réserve encore quelque enchantement.

Certes, un lecteur d'aujourd'hui commence par se sentir, dans l'*Astrée*, étrangement dépaysé. Où se passent toutes ces histoires ? En quels Champs-Élysées errent ces ombres qui s'appellent : Astrée, Céladon, Sylvie, Alcidon, Sylvandre, Hylas, Tircis, Lindamor, Madonthe, Galatée ? Ces vocables seuls ne vous rejettent-ils pas tout de suite outre la vie ? N'en croyez rien, et demeurez quelque temps en intimité avec ces ombres. La Belle au Bois dormant n'attendait qu'un peu d'amour pour se réveiller : les personnages d'Honoré d'Urfé n'ont besoin que d'un peu de sympathie pour revivre. Voyez, le prodige s'accomplit; la couleur revient aux visages fanés, les yeux se raniment, reflétant de nouveau la pensée et la passion. Elles parlent, ces images de tapisserie, et voici que vous reconnaissez, aux vibrations et à la cadence de leur voix, des êtres qui nous ressemblent un peu, et qui appartiennent bien à notre race.

Les personnages de l'*Astrée* sont, en effet, profondément français. Leur finesse de dialectique, leur besoin d'observer et d'ordonner leurs sentiments, le je ne sais quoi d'attentif et de réfléchi qu'ils gardent au plus fort de la passion, tout cela ne rejoint-il pas les ratiocinations du *Discours sur la méthode*, les éloquentes moralités dont Corneille émaille ses tragédies, les harmonieuses psychologies de Racine, les introspections passionnées de Maurice Barrès ?

Et le style ? Il a de la race aussi, et représente un genre qui n'a jamais cessé de tenir, dans notre littérature, une place plus qu'honorable. Il ne saisit pas, sans doute, par une personnalité bien accusée ; il n'a pas la « haulte gresse » de Rabelais, ni la succulence ingénue de Montaigne, ni la fraîche sponta-

néité de saint François de Sales, mais il possède le nombre, la souple aisance, l'abondance heureuse et la coulante harmonie que l'on retrouvera plus tard chez Fénelon, chez Buffon, chez Lamartine et George Sand. La phrase d'Honoré d'Urfé semble avoir emprunté au Lignon sa grâce sinueuse et ses lentes inflexions.

M. Henri Bochet, qui, dans l'ouvrage signalé plus haut, a fait une étude extrêmement attentive du style de l'*Astrée*, écrit : « La phrase particulière à l'*Astrée* se reconnaît à son mouvement lent qui la fait progresser insensiblement, puis l'incline doucement et sans heurt en une courbe gracieuse. Les propositions naissent les unes des autres, notant les moindres causes et les moindres conséquences, la voix s'arrête de temps en temps, comme pour marquer une cadence, laissant deviner des éléments rythmiques qui ont entre eux une certaine symétrie, ou qui forment ensemble des groupes harmonieux. Chaque phrase donne aussi l'impression de quelque chose d'achevé, pour la plus grande satisfaction de l'oreille et de l'esprit. »

M. Henri Bochet entre dans les détails ; il dresse un tableau fort ingénieux des coupes et des repos, des symétries et des cadences qui composent le rythme personnel à Honoré d'Urfé. Il en montre le mouvement tour à tour élargi et décroissant ; il en note la respiration subtilement modelée au souffle même de la pensée. Sans doute la prose de tout écrivain digne de ce nom pourrait donner lieu à des remarques semblables. Il reste que le style de l'*Astrée* réjouit particulièrement l'oreille, et, comme nous l'avons déjà remarqué, appelle la lecture à haute voix.

Je vous défie bien, par exemple, de rester insensible aux justes cadences et à la fine musicalité d'une phrase comme celle-ci. « Belle et agréable rivière du Lignon, sur les bords de la quelle j'ai passé si heureusement mon enfance, et la plus tendre partie de ma jeunesse, quelque paiement que ma plume ait pu te faire, j'advoue que je suis encore grandement redevable, pour tant de contentements receus le long de ton rivage, à l'ombre de tes arbres feuillus et à la fraîcheur de tes belles eaux, quand l'innocence de mon aage me laissoit jouir de moi-mesme et me permettoit de gouster au repos les bonheurs et les félicités que le ciel, d'une main libérale, répandoit sur ce bienheureux pays que tu arroses de tes claires vives ondes. »

Ainsi s'exprime, dans Honoré d'Urfé, ce que nous avons

accoutumé d'appeler le sentiment de la nature. Ce sentiment est largement répandu dans l'*Astrée*, mais sous une forme qui risquerait de décevoir un lecteur non prévenu. Aux honnêtes descriptions que l'écrivain du XVI^e^ siècle nous fait des environs de la Bastie, des rives du Lignon, de la montagne d' « Uzoure » et du pays d'alentour, il ne faut demander ni le relief, ni la couleur, ni tout le « rendu » qu'un écrivain d'aujourd'hui de talent moyen pourrait y apporter. A plus forte raison ne faut-il pas les comparer aux somptueuses symphonies que la nature a inspirées à un Chateaubriand, à un Victor Hugo, à un Loti. La flûte de Céladon n'a pas les ressources du puissant orchestre verbal, qui, depuis Rousseau, n'a cessé de s'enrichir et de se perfectionner. Il reste qu'on peut se plaire encore à la pureté de son timbre et à la grâce archaïque de ses modulations.

Ainsi en va-t-il de toutes les qualités de l'*Astrée*. Ne leur demandons que les joies qu'elles peuvent nous donner. L'intérêt passionné que l'œuvre d'Honoré d'Urfé inspira à ses contemporains ne saurait renaître; nous ne retrouverons pas dans ses pages le prestige qui lui soumit les imaginations et les cœurs; nous y goûterons d'autres charmes, et de fort délicats. Nous y savourerons le sentiment du passé, d'un passé qui fut de chez nous, qui n'est pas encore assez reculé pour que nous n'en dépendions pas encore un peu, mais qui est pourtant assez lointain pour nous donner le plaisir mélancolique des choses révolues.

A loisir, donc, et comme à petites journées, lisons l'*Astrée*. Promenons-nous à travers ce vaste poème, en nous arrêtant aux beaux endroits, qui ne manquent pas. Que si, parfois, nous sentions flotter au-dessus de ces pages un léger ennui, nous nous dirions que cela est nécessaire, que toute jouissance prise aux œuvres vieillies comporte cet assaisonnement. Ainsi en visitant quelque ancien logis, dont nous admirons les beautés architecturales, mais que nous ne voudrions pas habiter, nous ne sommes nullement rebutés à l'odeur de désuétude qui s'exhale des pièces abandonnées.

Nous nous y plaisons, au contraire, car nous y respirons le parfum même du temps jadis.

LOUIS MERCIER.

# JULES MÉLINE

Avec Jules Méline vient de disparaître l'un des fondateurs de la Troisième République, le président du Conseil de la République modérée, l'héritier direct des « légistes », des « politiques », des « bons Français », qui furent les collaborateurs de Louis XI, de Richelieu et des Constituants, fidèles à la ligne des l'Hopital, des Sully, des Colbert, un de ces hommes d'État qui, traditionnellement, entreprirent d'unir l'autorité avec la tolérance, la fermeté avec la patience, l'amour du peuple avec la volonté de l'ordre, et qui, s'appuyant, au dedans, sur le fond laborieux de la race, voulurent, au dehors, une France indépendante et raisonnable, satisfaite de sa grandeur et de sa richesse, passionnée d'équilibre, rayonnante de douce pénétration chaleureuse, secourable aux faibles, fière aux forts, mais toujours mesurée et ne se laissant entraîner par aucun parti pris, par aucun entêtement, jusqu'à ces situations critiques d'où l'on ne sort qu'en tirant l'épée.

Jules Méline, durant sa longue vie, fut fidèle à ces principes. Il n'oublia jamais les leçons qu'il avait reçues, dans son enfance et dans sa jeunesse, de la succession contrastée du Gouvernement de Juillet, de la République de 48 et du Second Empire.

Né en 1838 et arrivé à la vie publique tandis que rugissaient les journées de juin, il avait assumé les premières responsabilités politiques au moment où Sedan et la Commune précipitaient la France dans une double et terrible catastrophe. Sa sagesse, toute provinciale, se fit parisienne pour apporter à la capitale quelque chose des prudences et des lenteurs indispensables à la gestation des grandes choses. Il abordait ainsi la partie virile de son existence, en pondérateur et en réalisa-

teur, et se mettait en route, d'un pas plus court, peut-être, mais non moins ferme que celui de son grand compatriote Jules Ferry, en vue de la restauration d'une France complète, telle que leur adolescence réfléchie l'avait rêvée. Quand, plus tard, Jules Méline arriva au pouvoir, l'heure était propice : son ministère fut une apogée.

Tombé du ministère, il resta sur la brèche grâce à la fidélité de ces Vosgiens auxquels il appartenait. Il prolongea, pendant la guerre, et jusque dans la paix, ses *longs services*; et c'est encore sur sa conception de la vie terrienne de notre vieille Gaule que repose l'ordre actuel. On a détruit beaucoup de choses en France; mais, jusqu'ici, du moins, personne n'a porté la main sur sa République des paysans.

***

Il est impossible de comprendre Jules Méline et Jules Ferry, si l'on ne s'est fait une idée de ce que sont ces petites villes qui ont sur leur horizon « la ligne bleue des Vosges » et qui, de toute éternité, ont été les nœuds de la résistance française contre les invasions venues de l'Est. Saint-Dié, Épinal, Remiremont, Belfort et, en seconde ligne, le long de la tranchée meusienne, Verdun, Saint-Mihiel, Toul, Bar-le-Duc, tous ces petits centres urbains, fortifiés ou non, graves, laborieux, silencieux, dont l'existence, repliée autour du poêle durant les longs mois d'hiver, ne se détend, en un sourire pâle, qu'aux rayons tardifs du printemps, accueillants et bienveillants, certes, mais peu communicatifs et méfiants; sentinelles toujours sur leurs gardes, ils refoulent en eux tout ce qui peut livrer à l'ennemi quelque chose du secret de la défense, le bruit, l'indiscrétion, la vanterie, le paradoxe, la fantaisie. Ayant vu, trop souvent, la « fumée des bivouacs ennemis », ils n'ont pas de trop-plein à gaspiller. Ils restent arc-boutés sur eux-mêmes et font le dos rond comme ces collines des Vosges qui les abritent.

Entre les deux civilisations qui les confinent, ces peuples ont choisi la nôtre, et ils mettent à la défendre cette ténacité chaleureuse qui est leur nature même.

Vivre sur l'étroit trottoir de Remiremont et sur son dur pavé, sortir d'une de ces maisons où le berceau est préparé et le lit fait par l'ordre et la règle familiale, ne se laisser troubler

ni par un éclat de voix, ni par un rire trop strident, ne rompre jamais avec le parti pris du dévouement, de la gravité et, s'il le faut, du sacrifice, accepter la vie comme une mission, l'ordonner d'après des traditions que le temps a confirmées, poursuivre, par des études lentes et appliquées, une connaissance approfondie de cette civilisation préférée, non sans s'étonner un peu de tout ce que cet éclatant et audacieux Midi jette parfois d'imprévu à la face du ciel, partir, enfin, — si l'on part, — le cœur plein du souvenir de sa bourgade, le corps fidèle à ses gestes prudents, à ses pas comptés, à sa politesse mesurée, offrir, tout ensemble, à sa petite patrie, à la France, à l'humanité un hommage de sentiments nobles et de devoirs élargis, telle est la destinée de ces hommes et telles étaient les qualités et les services que les Ferry, les Méline, les Develle et tant d'autres Alsaciens et Lorrains apportaient à leur temps, quand, las de tant d'agitations douloureuses et de si longs troubles, il cherchait l'apaisement et l'ordre dans le travail et dans la paix. N'y a-t-il pas quelque chose d'émouvant à trouver ces vertus saines, ces qualités fortes, ces lieux communs de « morale en action » dans la politique de notre temps? Et l'air n'en est-il pas comme rafraîchi? De ces bourgeois venus de leur province et que l'esbrouffe n'étonne pas, Jules Méline était le type accompli.

Sa petite taille, sa silhouette étroite, ses traits réguliers, encadrés par des favoris coupés court, son œil légèrement voilé, toujours attentif et toujours bienveillant, ses gestes menus, sa voix claire, sa tenue discrète, avec la redingote, le faux-col droit et la mince cravate noire nouée en simple boucle, son infatigable activité, — l'homme, a-t-il dit de lui-même, *qui ne se reposa jamais*, — sa volonté inflexible et douce, son charmant accueil s'offrant avec prévenance, bonté, indulgence, non sans une sorte de candeur où l'on sentait l'absence absolue de tout intérêt personnel, le tout donnait à Jules Méline une figure « vieille France », extrêmement frappante et originale en nos âges débraillés. Autour de lui était tracée comme une ligne de considération et de respect qui ne se laissait pas franchir facilement.

***

Jules Méline débuta à Paris dans la phalange républicaine de 1865. Elle se composait de rares survivants des oppositions

libérales au temps de Charles X et de Louis-Philippe, du groupe compact des « républicains de 48 », que le coup d'État avait si maltraité, et d'une recrue déjà nombreuse de jeunes hommes qui supportaient mal le régime de dictature abâtardie par lequel l'Empire napoléonien évoluait vers l'Empire libéral.

Pour ces hommes, de naturel indépendant et de sentiments généreux, mais qui, en ces temps où le *réalisme* commençait à s'élever contre le gonflement romantique et où personne ne consentait plus à se payer de mots, la France avait été mal conduite, jetée, par à-coups, des violences révolutionnaires aux brutalités réactionnaires. Il y avait un juste milieu que l'on avait manqué. A la façon dont les héritiers de la légende avaient fait les affaires de la France, ils jugeaient qu'elle les ferait aussi bien elle-même. Ces hommes sentaient le pays, — peut-être en l'enfermant trop exclusivement dans leur cadre bourgeois, — plus sage, plus pondéré, plus capable du bien que les chefs soit de lassitude, soit d'aventure, qui s'étaient imposés à lui.

On comptait parmi eux de grands noms, Lamartine et Victor Hugo, des gloires établies, des Cavaignac, des Carnot, de grands orateurs, Émile Ollivier, Jules Favre, des publicistes de talent ou de puissante prise sur le public, Prévost-Paradol, Edmond About, Scherer, Challemel-Lacour, Henri Rochefort; ils s'alliaient, d'autre part, aux grandes notoriétés libérales que l'Empire, même « libéral », n'avait pas su conquérir. Leur volonté était d'être patients et d'attendre sans rien brusquer : viendrait assez tôt, hélas ! l'heure des fautes inexpiables, la logique de l'histoire étant, comme celle de la vie, inflexible.

Et si cette heure sonnait, la France trouverait leur équipe toute prête. Les plus jeunes, les Gambetta, les Jules Ferry, les Méline arrivaient sur les pas de leurs aînés, se mettaient à l'essor à Paris et dans les grandes villes; plusieurs abordaient le champ politique par le couloir étroit et sans agrément de la vie municipale. Ils travaillaient, étudiaient les budgets, se rendaient utiles, épluchaient « les comptes fantastiques d'Haussmann ». Déjà, on répétait leurs noms.

Quand la catastrophe se produisit, ils furent, par une sorte d'assentiment tacite, portés aux affaires : Gambetta, s'il s'agissait de soutenir la guerre à outrance; Jules Ferry, s'il fallait donner un maire à Paris, et M. Thiers, quand il fut question de

restaurer l'ordre public, de remettre la France sur pied, et de liquider, comme par enchantement, la dette énorme, — près de cent milliards actuels, — contractée par la France, des suites de la guerre, indemnité à l'ennemi, libération et restauration du territoire. Ces hommes s'étaient préparés de longue main ; ils avaient la capacité et la volonté. Par eux, la France vaincue, meurtrie, démembrée, avait retrouvé, soudain, ce dont l'a privé trop souvent la destinée, même aux heures les plus belles, — un gouvernement.

Jules Méline se désigne alors à l'attention, près de son compatriote et ami Jules Ferry. Paris, tout frissonnant encore de la fièvre obsidionale, avait élu une députation et des municipalités mêlées. On a dit que M. Méline avait fait partie de la Commune. C'est absurde. Élu par un arrondissement bourgeois s'il en fut, le premier arrondissement, il avait fait partie du groupe des quinze modérés qui, après de vaines tentatives de conciliation, finirent par donner leur démission. Fort des sentiments de son quartier, il avait proposé de tenir contre la Commune à la hauteur du Louvre, comme Henri Martin, maire de Passy, avait proposé de tenir sur le Trocadéro, et comme Jules Ferry (qui était le courage même) s'était fait fort de tenir à l'Hôtel de Ville.

Si l'on veut connaître les sentiments réciproques de ce groupe et des hommes de la Commune, il suffit de relire telle lettre de Jules Ferry, datée du 15 avril 1871 : « Il y a six mois, par une folle tentative de ces mêmes scélérats qui triomphent aujourd'hui, Paris nous donnait 350 000 suffrages. A cette heure, Paris a soif de notre sang. Si je tombais dans la main de ceux qui m'ont élu, je serais, sans plus de forme, jeté au même mur où fut saigné Clément Thomas. »

S'il est vrai que Méline, représentant d'un arrondissement modéré, alla, comme les Vacherot, les Tirard, à la limite des sentiments de conciliation pour éviter le duel affreux qui ne devait s'achever que sur les ruines de Paris, qui l'en blâmerait? Il préludait ainsi à sa méthode politique où le sang-froid ne se laisse pas surprendre et sauve l'ordre et la paix par la modération. Il tenait aux résultats de fond, sans se laisser intimider par les éclats de voix, par ces sécheresses de la polémique, qui ne sauvent rien, pas même l'honneur. Jules Méline, Vosgien, était un homme très calme et d'un bon sens inébranlable.

***

Il ne peut être question de donner, en ces quelques pages, un tableau même raccourci de l'existence pleine de choses et pleine d'œuvres qui fut celle de Jules Méline. La partie de son action qui passa, pour ainsi dire, inaperçue, fut non moins profonde et durable que celle qui se manifesta au pouvoir. Dans le Gouvernement et devant l'opinion, il fut l'homme d'une seule et forte pensée; sa vie est l'unité même. Je crois qu'on peut en ramener les vicissitudes à ce programme, extraordinairement hardi, pour une personnalité qu'on se figure, à tort, de plus modeste envergure : remettre la France sur ses bases naturelles d'où on l'avait arrachée par incompétence, incohérence, épaisse outrecuidance.

La grande affaire du XIX$^e$ siècle avait été le bouleversement de la vie politique et sociale par le développement soudain de la grande industrie mécanique.

Dès le début de l'ère nouvelle, ce fol de Saint-Simon avait annoncé « l'âge industriel »; mais lui-même et ses disciples avaient embrumé les esprits d'une sorte de mystique des temps nouveaux, d'une religion des affaires à laquelle ils appliquaient l'appellation bien inattendue de « Néo-Christianisme ». Tout par l'avènement de l'industrialisme! Ainsi le monde serait sauvé. La vieille tradition des Sully et des Colbert était bousculée, retournée. Si la Révolution française n'eût pas mis, d'avance, la petite propriété rurale entre les mains des paysans, il serait, sans doute, arrivé en France ce qui est advenu de l'Angleterre. La population rurale se fût agglomérée dans les centres urbains et la campagne fût restée à l'état d'immenses et stériles *latifundia*.

L'industrialisme se développa cependant et sa force d'impulsion fut telle, qu'influencée d'ailleurs, comme le sont presque toujours les doctrines et les pratiques économiques en France, par l'exemple et les doctrines anglaises, la politique se conforma à cette sorte de désaxement social. Il n'était plus question, dans les programmes, que de l'adoucissement des charges de la vie pour les masses urbaines. Reconnaissons que les abus avaient été tels qu'un redressement, tant par justice que par miséricorde, était nécessaire. Les Journées de Juin

avaient montré à quels dangers l'ordre social était exposé par l'abus de l'exploitation patronale. On en vint donc à embrasser, avec une ardeur de néophyte, les doctrines anglaises du libre-échange (qui étaient, surtout, des doctrines d'échange profitable) et le Second Empire avait désarmé à la fois l'industrie française et l'agriculture française en signant ces fameux traités de 1860, qui firent, de la France, un marché ouvert à toutes les entreprises étrangères.

L'industrie et l'agriculture souffrirent à la fois, — surtout l'agriculture. Celle-ci était la grande sacrifiée. Pourvu que le pain fût à bon marché dans les villes, qu'importaient les campagnes! elles se tireraient toujours d'affaire. Il leur resterait les pommes de terre comme à l'Irlande. Le marché français s'ouvrit, sans obstacle, aux blés américains, aux blés de l'Inde, aux blés russes arrivant par avalanche grâce au prodigieux développement, surtout britannique, des transports par mer, et, quelque temps après la guerre de 1870, on fut en présence d'une situation économique telle que le paysan, ne trouvant plus à vendre son blé qu'à 11 ou 12 francs l'hectolitre, ne pouvait plus faire face à ses frais de culture ni à ses fermages. Assurément, l'habitant des villes avait l'avantage du pain à 15 ou 20 centimes; mais la marge du bénéfice profitait bien plus encore aux intermédiaires, aux transporteurs, aux spéculateurs; et comme la même politique nous conduisait, en même temps, en Crimée, en Chine, au Mexique, elle ruinait nos champs sans enrichir beaucoup ni nos villes ni nos masses ouvrières.

Ce fut l'heure de Jules Ferry, de Jules Méline et de leurs amis. Suivant les traces de M. Thiers, s'inspirant de leur connaissance réelle et profonde des véritables bases de l'économie française, ayant entendu la plainte sans espoir du paysan, ils prirent sa cause en mains.

La terrible crise agricole qui eut son point critique vers 1880, ne permettait plus d'attendre. Aimant les données claires et précises, les choses vues et touchées du doigt, ils refusèrent de se payer de mots et se débarrassèrent des doctrines. Sous leur inspiration directe, se réunirent ces fameuses commissions des tarifs des douanes qui siégèrent durant de longs mois à partir de 1878 et qui se livrèrent à une enquête approfondie sur les ressources du pays, ses richesses, ses moyens de les

défendre et de les développer. Que n'avons-nous retrouvé ces mêmes volontés de travail et de sérieux examen, cette même sympathie réelle pour les masses dans les Chambres qui présidèrent aux destinées de la France après la guerre de 1914-1918 !

Ce qui frappe, c'est que l'esprit de parti ne joua aucun rôle dans les débats parlementaires qui suivirent ces enquêtes. Les républicains s'étaient divisés. Rouvier défendait la politique des traités de commerce. Méline dressait un tarif des douanes admirablement nuancé et mesuré.

Le système de Méline l'emporta sur celui de Rouvier à une majorité d'une dizaine de voix.

Par cette œuvre, qui se prolongea bien au delà du vote parlementaire et dans ses applications lointaines au dedans et au dehors, Méline avait sauvé non seulement le marché français, mais aussi les industries françaises qui, faisant bloc désormais et s'appuyant sur le sol lui-même, furent toutes prêtes à supporter le choc terrible et rendirent salut pour salut à la patrie, aux heures d'une nouvelle défense nationale.

Surtout, le système protectionniste modéré, tel que l'avait conçu et réalisé Jules Méline, tira de sa profonde misère le paysan français. Dès lors, son nom fut retenu jusque dans la dernière chaumière comme celui de l'infatigable défenseur du peuple et du sol français : son esprit ardent devait les unir, un jour, dans une formule définitive : *le Retour à la Terre.*

***

Le passage de M. Méline dans les divers ministères dont il fit partie, ne fut que la persévérante réalisation dans les choses, de la réforme économique et sociale inscrite dans la loi. Au dedans et au dehors, elle rencontrait des résistances qui, à des hommes moins convaincus et moins énergiques, eussent pu paraître insurmontables.

C'est à cette époque qu'il me fut donné de travailler, avec suite, auprès de mon futur président du Conseil : j'étais directeur des Affaires commerciales et chef du service des protectorats au ministère des Affaires étrangères. La négociation des traités ayant pour bases les nouveaux tarifs et l'œuvre coloniale qui les complétait naturellement, puisqu'elle devait avoir pour effet d'étendre et de développer, sur des terres nouvelles, le champ des matières premières et le marché ouvert à la production

française, tel était l'objet même de mes travaux journaliers en même temps que la préoccupation constante de l'initiateur du nouveau tarif des douanes. Nous nous employâmes à cette œuvre de longue haleine, penchés ensemble sur l'avenir de la France.

Notre premier succès commun à travers des difficultés inouïes, — car nulle puissance étrangère ne voulait tendre les mains à l'émancipation économique de la France, — fut la conclusion finale des traités avec la Suisse, avec la Hollande, avec l'Espagne, avec l'Italie, avec les États-Unis, avec le Canada, qui eurent pour résultat d'abriter définitivement le travail français contre la concurrence allemande, alors en plein essor, qui nous assurèrent au près et au loin, une entière liberté d'action et qui déterminèrent ce magnifique essor de richesse qui, après avoir assuré sa prospérité intérieure, fit, de la France, le grand marché financier et le banquier incontesté de l'univers. L'Angleterre elle-même, les États-Unis, l'Allemagne, la Russie, l'Italie frappèrent à nos portes à la moindre crise. La France répandait au loin, sans compter, le concours de son épargne et s'assurait des alliés qu'il fallait bien mettre au niveau de leurs tâches éventuelles.

***

Cette politique, Méline m'appela bientôt à la poursuivre auprès de lui, dans la collaboration du ministère.

Je n'appartenais pas au Parlement. Mais la réalisation du programme colonial, laissé inachevé par Jules Ferry, m'avait introduit, bien inopinément, dans le cabinet de Charles Dupuy et, successivement, les mêmes nécessités politiques m'avaient maintenu dans ce coin du quai d'Orsay, jusqu'à l'avènement du cabinet Bourgeois.

Celui-ci fut peu de temps aux affaires. On peut dire maintenant, sans inconvénient, qu'il les avait compliquées d'une façon extraordinaire, après une rupture inexpliquée avec M. Berthelot. Le président du Conseil, devenu ministre des Affaires étrangères, s'était engagé dans l'affaire d'Égypte de telle sorte que l'on en était arrivé à une rupture avec l'Angleterre, et cela sans que nous fussions même en mesure de compter sur le concours de la Russie. La situation était angoissante.

M. Méline fut appelé à constituer un nouveau cabinet dont la base parlementaire paraissait, d'ailleurs, des plus fragiles.

Il s'agissait d'un devoir : il accepta; mais il mit, comme condition, ma rentrée au quai d'Orsay. J'avais résolu (on peut en croire un homme qui s'est tenu volontairement éloigné des affaires publiques depuis trente ans) de me consacrer définitivement à mes « chères études ». Mais Bourgeois, le premier de tous, insista auprès de moi. Le Président de la République secondait les instances de M. Jules Méline. Et celui-ci, en acceptant le pouvoir en ces circonstances critiques, en somme, prêchait d'exemple. Sa voix d'honnête homme me convainquit, et nous nous trouvâmes liés, pour deux ans, avec le nouveau président du Conseil et avec les hommes distingués qui composèrent son cabinet.

C'est ainsi que je devins le témoin et le confident du président du Conseil des « modérés », en ces temps où la Troisième République connut les années de sa plus grande prospérité.

Les faits sont là : l'ordre régnant partout, les pouvoirs publics respectés, la présidence de la République collaborant, dans une complète confiance mutuelle avec le ministère, les deux Chambres apportant leur contrôle et leur concours actif et sympathique à la bonne marche des affaires; la rente à 104 francs, des budgets en état d'équilibre parfait et offrant même des excédents raisonnables, tandis que les revenus des sommes placées par la France à l'étranger assuraient, ou peu s'en fallait, des rentrées annuelles équivalant aux dépenses budgétaires, la vie à bon marché, une activité saine et de bon aloi, nul trouble, nulle agitation morale ou intellectuelle, une France de sagesse et de pondération, ayant alors, pour maîtres de la pensée, à ne citer que les morts, les Sorel, les Vandal, les Rostand, les Vogüé, les Brunetière, les Faguet, les Lemaitre et les Heredia.

Au dehors, le ministère Méline s'était donné comme tâche, tout d'abord, de développer l'alliance russe, antérieurement conçue surtout comme un pacte militaire, mais en lui maintenant, fermement, un caractère exclusivement défensif et européen, et en en excluant nettement et officiellement toute complication au sujet des Balkans, au sujet de Constantinople, au sujet de cette expansion asiatique où la Russie allait s'engager. Toutes ces réserves étaient faites, toutes ces précautions précisées; ces vues comme les engagements réciproques avaient été mis au point dans des termes soigneusement pesés avec le prince Lobanoff.

La seconde tâche, non moins importante, découlant, comme il vient d'être dit, de la nécessité de vastes débouchés, consistait à poursuivre et à développer, tandis qu'il en était temps encore, notre établissement colonial.

Dans l'ensemble, une politique mûrement réfléchie dictait la conduite du cabinet : c'était « la politique de l'équilibre », qui, s'appuyant sur l'alliance russe et tenant la balance égale en Europe, sans se laisser intimider par l'Allemagne ni se laisser dominer par l'Angleterre, développerait notre activité européenne et lointaine et maintiendrait le rayonnement français dans l'univers. Nous étions parfaitement décidés à faire nos propos affaires, et non celle des autres. Il était facile de prévoir que « la lutte pour les comptoirs » s'engagerait, un jour ou l'autre, entre nos deux puissants voisins, et il était permis de penser, qu'alors, des deux côtés on aurait besoin de la France. Nos précautions étaient prises.

Cette attitude, qui nous valait les égards des deux parties, nous permettait de réaliser nos diverses tâches et nous eût permis de les conduire à bout presque sans coup férir, si l'opinion française, comme cela lui est arrivé trop souvent, ne s'était pas laissé influencer par les habiles polémiques de la presse anglaise et ne s'était fait un fantôme de la mission Marchand dont le sort fut si mal résolu après la chute du cabinet Méline, sous le nom d' « affaire de Fachoda » ; elle oublia, sûrement un peu trop, que cette mission nous assurait toute l'Afrique du Nord et toute l'Afrique équatoriale, tandis que l'Angleterre, au prix d'un risque si fâcheux, n'obtenait que les marais du Barh-El-Ghazal.

Le président Méline et son ministre de l'Intérieur M. Barthou, tenaient d'une main ferme l'ordre au dedans, tandis que ces grandes entreprises s'accomplissaient progressivement. Pourquoi ne pas mentionner, puisque ce sont d'autres faits également notés par l'histoire, les œuvres principales accomplies par Méline à l'intérieur : en premier lieu, l'apaisement religieux, la fin voulue et réfléchie de ces tristes querelles qui empoisonnaient, sans profit et sans honneur, l'atmosphère nationale, trêve qui préparait, de loin, l'union sacrée ? Comment ne pas signaler d'un mot, les mesures sociales qui amélioraient le sort des classes laborieuses, et en particulier, les mesures protégeant le travail des femmes et des enfants dans les manu-

factures; en plus, la création de tout un enseignement pratique et technique, ouvrier et agricole; l'ouverture de larges crédits au travail; les ressources, les lumières, les accès offerts largement à tous les Français?

Faut-il oublier la situation exceptionnelle où se trouva, en ces belles années, l'armée française qui, après les expéditions coloniales du Dahomey, d'Indochine, de Madagascar, du Sénégal, était incomparable par son nombre, la qualité de ses cadres, l'entrain de ses soldats, et qui voyait déjà surgir dans ses rangs, cette élite de chefs entraînés qui devaient s'illustrer plus tard à la défense de la patrie?

Pourquoi ne pas rappeler que le cabinet Méline avait fait construire, dans le silence et sans dépenses inscrites au budget, le canon de 75 et que toutes ses batteries prêtes étaient dans nos arsenaux, déjà aux mains de nos régiments d'artillerie successivement entraînés, prêts à marcher; tout cela non sans une grande intimidation des généraux allemands, assez renseignés pour connaître cette force redoutable, non assez pour nous dérober le secret de sa fabrication?

Faut-il ajouter que la flotte comprenait un nombre, chaque fois croissant, de constructions maritimes des plus récents modèles, que le drapeau français flottait sur toutes les mers, qu'il déployait, à Kiel, ses couleurs unies aux couleurs russes, comme proclamation de l'alliance, à la face même de l'impérial gaffeur? Faut-il rapporter que la politique française, tout en étendant jusqu'au Mékong, c'est-à-dire sur 1500 kilomètres, la frontière qui constituait notre Indochine, sauvait la Chine du démembrement et que notre veto, à Simonosaki, retardait de vingt-cinq ans l'affreuse ruine chinoise qui est en train d'empoisonner l'Orient?

Le voyage des souverains russes fut le couronnement et l'apogée de ces belles heures. Paris se couvrit de drapeaux et de fleurs pour célébrer cette circonstance unique où la France, indépendante et libre, gouvernée par ses représentants naturels, ne s'étant subordonnée à personne, respectée des autres peuples, républiques ou monarchies, ne craignait personne, ne bravait personne, et attendait son heure dans le travail, le repos et la paix.

Le témoignage de l'histoire l'établit, au sein de la prospérité le malheur est en germe : la création du canon de 75 donna

naissance à l'affaire Dreyfus qui devint la pierre d'achoppement du cabinet Méline. Il est permis à un homme qui fit tout pour arrêter les poursuites, de dire que Jules Méline, droit, sincère, loyal, apporta dans cette affaire cette volonté du juste, qui était tout lui-même. Mais, aussi, une double considération pesait sur sa conscience, le respect des tribunaux et le respect de l'armée. C'est dans ce sens qu'il avait prononcé la parole qui lui fut tant reprochée : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus. »

Il faut avoir passé par les affres que furent, pour nous, les contre-coups extérieurs de cette terrible complication nationale, il faut avoir entendu l'écho des menaces qui retentirent outre-Rhin, il faut avoir suivi les conséquences de ces élans passionnés de l'opinion sur le froid calcul de nos adversaires diplomatiques, pour mesurer exactement le service rendu par Jules Méline en cette circonstance où, les choses s'étant trouvées engagées, il s'efforça, durant la tempête, de tenir droit le timon et de gagner le port.

L'heure était arrivée : deux années de pouvoir bourrées de services et d'œuvres, c'était trop. Les élections nous rendaient tous, cette fois, et une bonne fois, à nos « chères études ». M. Jules Méline avait encore, à la Chambre, une majorité d'une vingtaine de voix qui pouvait s'augmenter et s'appuyait encore sur le Sénat. Mais des défections pénibles s'étaient produites dans les rangs des « modérés ». Il semblait qu'il y aurait quelque chose de médiocre à s'entêter au pouvoir. Je demandais à Méline de rester au Gouvernement jusqu'à la conclusion de la négociation africaine. La grande convention qui réalisait notre effort fut signée, par miracle, le 14 juillet 1898. Et il se retira le jour même.

***

A partir de 1898, la France se tourna vers de nouveaux horizons. Seize années séparent la chute du cabinet Méline de la guerre de 1914. Au cours de cette période, Méline resta l'homme de son passé, à la Chambre et au Sénat, gardien vigilant de son œuvre.

La guerre éclata. Les Vosges devinrent une fois encore la cuirasse de la France. A l'heure des désastres imminents, Jules Méline fut appelé à prendre place dans le cabinet d'union sacrée : mais il ne voulut pas se cantonner dans les honneurs

sans responsabilité d'un ministère d'État. On lui confia le ministère de l'Agriculture. Là, il devint vite, malgré son grand âge, l'homme indispensable qu'il avait été toute sa vie.

Le succès de la guerre pesait, pour ainsi dire, sur les épaules du paysan français : au front, c'était lui qui se battait en première ligne, tandis que les ouvriers des villes étaient rappelés pour le travail des arsenaux; à l'arrière, le paysan se battait encore par les siens, par son vieux père, par sa femme, par ses enfants, pour « tenir » et pour assurer à l'armée et au pays, la subsistance indispensable. C'est alors que l'on vit ce qu'est la force de la masse rurale française répondant à l'appel d'un chef comme Méline. Il faudrait évoquer, ici encore, les figures les plus aimées de notre histoire, Louis XII, Sully, Henri IV, Fénelon. La France du travail fit bloc avec la France du combat; le « soldat inconnu », c'est cette France-là!

Jules Méline peut reposer au sein de la terre de France, qu'il a si bien défendue, au sol de cette petite patrie de Remiremont, d'où il partit pour respirer l'âme de sa grande patrie.

Après la terrible crise, la campagne française reconstituée, libérée d'hypothèques, avec son cheptel sur pied et les larges rémunérations qui lui sont assurées désormais, sera bientôt en mesure d'apporter au pays les concours et, par-dessus tout, *la confiance* dont il a tant besoin. La restauration du crédit français est là; la véritable clientèle des bons du Trésor est là; les vieilles ressources traditionnelles sont là;... là où Jules Méline les a retrouvées, il y a, bientôt, un demi-siècle. « C'est le fond qui manque le moins. »

A suivre la ligne tracée par Méline, tout Gouvernement ira vers le but; celui qui s'en éloignera s'égarera.

Méline a représenté, toute sa vie, la véritable force de la France, non seulement antique, mais moderne, l'union de l'intelligence et du travail, de la bourgeoisie raisonnable et de la campagne laborieuse. Son œuvre survivra, des siècles peut-être, à l'homme qui, durant quatre-vingt-huit ans, s'y est donné tout entier, allant de Paris aux Vosges et des Vosges à Paris pour un objet alternatif et unique : servir.

GABRIEL HANOTAUX.

## LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

# UN PACIFISTE ALLEMAND A PARIS[1]

Le général von Unruh avait fait dans la Garde les trois guerres victorieuses de M. de Bismarck; il était entré dans Paris et avait acclamé à Versailles un Empereur. C'était un homme sévère qui disait qu'un soldat ne devrait posséder que le bagage qu'il peut emporter en campagne. Il n'avait en effet pour tout meuble que sa cantine où il rangeait sa Bible et son petit Shakspeare, et dessus, une cuvette et un pot en fer blanc. Mais un vice déparait sa martiale simplicité. Il avait conservé un luxe, un violoncelle qu'il chérissait et sur lequel il laissait en secret flotter avec l'archet une partie inconnue et vagabonde de son âme. Il ne s'en vantait pas et se cachait de cette faiblesse. Les soirs où il recevait, il faisait remiser le violoncelle coupable dans la chambre aux débarras. Seulement, quand il mourut, l'instrument fut tiré de sa boîte et posé sur deux chaises le long de son cercueil. Il ne savait pas quel démon il avait caressé et introduit à son foyer.

Son fils fut élevé à l'école des cadets, dans la cellule de Lüdendorff. Mais il y apportait un principe bien étranger à l'esprit de la maison. Fritz von Unruh était né sensible à la beauté. Un jour,

(1) Fritz von Unruh, *Flügel der Nike*, 1 vol. in-8°, Franckfürter Societäts Drückerei, Francfort, 1925. Du même auteur, même librairie : *Opfergang*, *Reden*, *Heinrich aus Andernach*, etc.; *Verdun*, traduction française, 1 vol. in-18, Édition du Sagittaire, 1923.

à onze ans, transporté à la vue d'un coucher de soleil, l'enfant s'écria : « Que c'est beau ! » Huit jours d'arrêts lui apprirent qu'une caserne n'est pas un pensionnat de demoiselles. C'est ainsi qu'il grandit avec ses camarades, « roide, positif, maussade, ponctuel, à l'ordonnance », comme un soldat du roi de Prusse. Mais il sentait sous l'uniforme croître le sentiment orgueilleux de sa solitude, et il écoutait dans son cœur frémir des accents qui étaient l'écho du violoncelle paternel.

La guerre l'émancipa. Le jeune uhlan vit la Marne, puis Verdun, puis la Somme, les boucheries sans nom et l'enfer des tranchées et puis, pour finir, la débâcle et l'immense déroute à travers les Ardennes, sous le ciel de novembre, parmi les rafales de l'automne, les feuilles mortes, la fuite des rois, la chute des trônes. Et le jeune officier, dans la grandeur de la catastrophe, concevait une joie étrange : ses chaînes tombaient. Par delà les rêves de proie fracassés et anéantis, il entrevoyait une autre gloire, une aube de réconciliation. Toute la musique longtemps contenue dans son cœur ruisselait. Il ne connaissait plus d'ennemis. Et au milieu de la détresse de sa patrie, il débordait de bonheur, ayant à annoncer aux hommes une bonne nouvelle : « Frères, aimez-vous les uns les autres. »

Il avait, dès avant la guerre, écrit deux drames assez curieux où il représentait des conflits intérieurs, le partage d'une âme héroïque entre deux grands devoirs. Après l'armistice, retiré aux environs de Florence, il publia, avec ses souvenirs du Mort-Homme, un livre d'horreur et de pitié qui était un peu son histoire, et c'est ce livre de *Verdun* qui le fit surtout connaître en France. On apprenait que l'auteur, bravant les colères de la droite, revenait dans sa patrie pour y prêcher son évangile. Il entreprenait dans son pays une croisade de la paix. Il reprenait en périodes nombreuses et enflammées le vieux songe cosmopolite, le « Peuples, embrassez-vous ! » de l'ode de Schiller, les rondes emportées de l'*Hymne à la joie* de la « Neuvième ». L'Allemagne le laissait dire. Elle le regardait sans doute comme un fou assez utile. Le fait est que beaucoup de Français se préoccupaient de renouer ; la politique du « onze mai » annonçait une détente. Le moment semblait favorable pour achever de rompre la glace. Un ami français du poète imagina de faire venir l'auteur de *Verdun* à Paris et de produire dans les salons son uhlan pacifiste. Il pouvait se flatter d'un joli succès

de curiosité. L'affaire fut bientôt arrangée. M. von Unruh passa une semaine à Paris au printemps de 1924, pour nous convertir à la paix, et le voici qui nous fait part de ses impressions de voyage.

Son livre a fait quelque bruit en France : le malheur est qu'on n'en puisse parler avec une confiance entière. On attend un journal, et c'est en partie un poème et un méchant poème.

Nous avions pourtant bien fait les choses, et le poète pouvait se dispenser d'embellir. Son mentor, un certain Agé, dont le nom véritable n'est pas difficile à deviner sous les deux initiales qui composent ce pseudonyme, avait réglé son séjour comme celui d'un potentat qui voyagerait *incognito*. Le programme comprenait tout Paris en six jours : Notre-Dame, le Louvre, la Tour Eiffel, les Invalides, Versailles, Fontainebleau, Ermenonville, M. Cachin, M. Painlevé, M. Valéry, M. Barbusse, Mme la comtesse de Noailles, déjeuner à l'Ambassade, banquets et dîners dans le monde, et pour finir, un soir au Sacré-Cœur et à Montmartre : Cook lui-même n'aurait pas mieux fait. Vive le pacifisme! M. von Unruh a mieux vu Paris comme apôtre dans sa semaine, que son général de père n'avait fait en six mois du haut de son cheval. Il fut reçu à bras ouverts. On le traita comme M. Einstein ou l'émir Feyçal. On tua le veau gras. On présenta au poète de Francfort ce qu'il y a de plus huppé, des duchesses, des princesses, une ou deux dames « qui font les élections de l'Académie », le président de la Chambre, M. Paul Desjardins; dans un petit théâtre, on lui montra M. André Gide. Il connut tous les as de la jeune littérature, et Dieu sait s'il y en a!

On voit que la matière ne manquait pas. Il suffisait de raconter. Mais M. von Unruh s'est souvenu qu'il était en public et qu'il avait un rôle à jouer. Il s'est souvenu surtout de certain roman en dix volumes, qui avait paru peu avant la guerre, et dont les aventures d'un musicien allemand venant chercher fortune à Paris formaient le sujet principal. Cette réminiscence du livre fameux de M. Romain Rolland a tout gâté. On se rappelle que Jean-Christophe commence par fréquenter un Paris de snobs et d'esthètes, de métèques et de « rastas », et que pendant un gros volume il s'indigne de cette « Foire ». Il semble que M. von Unruh se soit donné le plaisir de reprendre à nos yeux ce personnage de Huron. Il voudrait nous faire

croire qu'il lui en coûte de se mettre en frac. Il proteste qu'il se fait violence ; il affecte grand mépris pour les manières polies et pour les conventions du monde. Il déclare qu'il n'ira pas à l'ambassade. Il ne mettra pas de souliers vernis, na! Que d'affaires, bon Dieu, pour une paire d'escarpins!

La vérité est que, dans le fond, notre voyageur se trouve prodigieusement flatté. Ces marquises, ces belles madames, ces épaules nues, ces bas de soie, — « tout cela pour vous, mon cher! » — il y a de quoi griser un homme. Songez que M. von Unruh venait pour la première fois à Paris. On le jette pour ses débuts dans les régions les plus brillantes du ciel parisien, dans ce monde factice et enivrant où les titres, les grands noms, les lettres, les arts, la finance se coudoient d'une manière qui ne se voit que là. Étonnez-vous de sa surprise! On lui montre un salon où une princesse italienne fume deux cigarettes à la fois, une dans chaque coin de la bouche, demande des liqueurs avant le dîner et parle de l'amour en garçon. Lui-même, d'ailleurs, a le trac et avale avant d'entrer, pour se remettre d'aplomb, une demi-bouteille de champagne. Cela explique que la tête lui tourne et qu'il n'ait vu les choses qu'à travers un brouillard.

Le personnage essentiel, avec le susdit Agé, est un musicien nommé Jacques. C'est le traducteur du barde allemand et, si je ne me trompe, quelque peu son parent par alliance. Ah! l'étrange Français qui, à Versailles, trouve le moyen de se sentir communiste (comme si Versailles n'était pas propriété commune), et qui, en toute occasion, ne sait que rougir de la France et lui trouver des torts! La France est le passé, l'Allemagne le devenir. « Je préfère, dit cet étonnant maître Jacques, vos poètes allemands à Racine et à La Fontaine... Gœthe, Novalis, Hoelderlin, voilà les trois génies qui ont créé l'homme moderne » (et pourquoi, s'il vous plaît, ces trois-là plutôt que d'autres?) « Françaises, s'écrie-t-il encore, épousez des Allemands!... Ah! mon ami, ajoute-t-il, êtes-vous sûr d'aimer la France autant que j'aime l'Allemagne? »

Non, je ne puis croire que dans le monde entier il se trouve un second animal aussi fou que ce croque-notes. On regrette que M. von Unruh n'ait eu l'occasion de rencontrer qu'un petit cercle d'excentriques, des gens de coteries et de cénacles, un lot de poètes et d'auteurs qui s'intitulent l'élite et qui

comptent moins qu'ils ne l'imaginent dans l'ensemble du pays. Son guide eût été bien avisé de lui présenter des personnages moins exceptionnels. Ce qu'il y a de bon, c'est que tout cela n'empêche pas le voyageur de nous trouver trop militaristes. On lui montre la péniche de Joffre, l'avion de Guynemer, le wagon de Foch. Mais que M. von Unruh nous cite donc un pays où il trouverait un huissier comme celui qui l'introduit chez le président de la Chambre, qui était alors l'honorable M. Painlevé, en lui disant : « Il était temps que celui-là vienne remettre en ordre le gâchis que l'*autre* avait fait. » L'« autre », je crois bien que c'était M. Raymond Poincaré. Que M. von Unruh se rassure : ce n'est pas de notre côté que la paix est en danger.

Je me demande au contraire si la conversion de M. von Unruh n'est pas bien jeune pour lui permettre de nous faire la leçon. Je ne doute nullement de sa sincérité. Ce qui m'effraie, c'est que je ne vois guère dans tout ce qu'il nous dit que des sentiments enfantins, incapables de faire illusion à qui ne se paie pas de mots. M. von Unruh est poète : il prend des images pour des raisons. Ses nerfs le conduisent : il est bien difficile de prendre au sérieux les trémolos de ce violoncelle.

Par exemple, quelle étrange idée d'avoir été choisir comme enseigne de ce livre la *Victoire de Samothrace!* Quel symbole moins indiqué pour une œuvre de paix que cette sublime figure de l'héroïsme et de la gloire? Le poète subjugué lui adresse ce dithyrambe : « O toi, qui te dresses devant moi sur la proue du vaisseau, radieuse Vérité! Cette nef qui te porte, n'est-ce pas notre vaisseau? Tes ailes ne sont-elles pas celles de notre désir? Le souffle qui me brûle la poitrine n'est-il pas le vent mystérieux qui gonfle et qui inspire tes flottantes draperies, ô Victoire?... *Non, il n'est pas vrai que l'artiste t'ait créée comme le signe d'une victoire sanglante.* » Le malheur est que la merveille est le monument d'une bataille très connue : on n'y peut rien. Le pacifisme est une belle chose ; à qui la faute s'il n'a pas l'avantage des chefs-d'œuvre? Ce n'est pas honnête de tricher et de démarquer les faits quand il déplaît qu'ils soient ce qu'ils sont. La *Victoire de Samothrace* est une *Marseillaise*. Il n'y a pas moyen de la débaptiser : ce serait faire comme les auteurs de programmes scolaires qui trouvent bien qu'*Athalie* est un chef-d'œuvre de l'esprit humain, mais qui se

sentent gênés d'y lire le nom de Dieu, et qui en font des éditions expurgées *ad usum Delphini*.

On est obligé d'arrêter l'auteur sur ces points-là : il faut voir clair quand il s'agit de fonder une éthique. Force est bien de reconnaître que les motifs que nous propose le poète sont d'une faiblesse affligeante. « Je vois à mes pieds le cours paisible de la Seine. Comme elle diffère peu d'un autre fleuve ! Elle ressemble au Rhin, son flot se dore comme ceux du Mein. C'est une goutte d'eau et une goutte d'eau. Les fleuves, c'est nous autres qui leur donnons des noms ! Tous courent à l'Océan ; ainsi les peuples confondent leurs forces et leur destin dans le même gouffre universel, dans l'Océan de l'humanité. » Quelle manière de raisonner ! L'eau est sans doute partout la même, mais que tirer pratiquement d'une vérité si élémentaire ? Les rives, le climat, les pays que chaque rivière traverse, les collines ou les monts où elle prend sa source, son attitude et son allure, sa course nonchalante ou rapide, sa température, sa flore, ses moissons, ses troupeaux, ne sont-ils pas des éléments de son génie ? Les vocables qui désignent chaque fleuve ne sont pas une nomenclature arbitraire. Les anciens étaient plus près du vrai en saluant dans chaque rivière une divinité, une source de vie originale. Que gagnerions-nous à effacer ces traces des nymphes bienveillantes, pour les remplacer par une notion si neutre, si insipide et si impersonnelle qu'elle n'a plus aucune vertu ni aucune propriété ? Nous ferions un marché de dupes, en troquant une force vivante contre une formule et en abandonnant une déesse pour une abstraction.

Je n'entreprendrai pas de discuter une à une les pensées de notre voyageur. Ce serait peine perdue : il s'agit dans son cas beaucoup moins d'un système que d'une révulsion de la sensibilité. Comme dans beaucoup de conversions, une émotion violente a laissé une lésion, une sorte de traumatisme qui détermine désormais toute la vie morale. Certaines visions s'impriment dans la substance nerveuse et ne parviennent plus à être refoulées : l'homme vit avec ses spectres. L'ancien uhlan erre avec Jacques dans les décombres du quartier incendié de Senlis :

A travers les lézardes des murs calcinés, je sens des regards de pendus. J'aperçois brusquement des faces de cadavres : ce sont les pompiers d'Arlon, fusillés par mon général. Je sens sous le pied de mon cheval un corps d'enfant, un pauvre petit mutilé que j'ai dû

franchir en chargeant... J'entends sous les décombres des plaintes, des appels et des gémissements. Feu de peloton, fumée, carnage. Je ferme les yeux et je vois flotter devant moi des mains et des prières de femmes suppliantes. Ce sont les femmes de Dinant qui me réclament leurs hommes : ils étaient cent vingt, qu'on a arrachés à leurs bureaux et collés au mur. J'ai encore la salve dans l'oreille. Revenants de la guerre, est-ce vous ?

On conçoit que de pareils fantômes obsèdent une existence et l'environnent d'une longue horreur. Cette page terrible explique bien des choses : il faut en savoir gré à M. von Unruh ; c'est l'aveu le plus sincère que je connaisse en allemand des atrocités allemandes. Dans de semblables occasions, quelques secondes décident de tout : la vie est changée pour jamais. On connaît le cas de Dostoïewsky, amené au poteau et recevant sa grâce. Quelquefois, il suffit d'une image comme dans cet épisode de *Guerre et Paix* où le prince André voit ses hommes barboter dans une mare, et où une voix lui murmure à l'esprit ce refrain : « *Chair à canon! chair à canon !* » Nous avons bien connu en France de ces soldats désabusés et de ces vieux grognards dégoûtés de la guerre. Le livre de Vigny en est plein : il y a même une ressemblance entre M. von Unruh, galopant par-dessus un petit cadavre, et le capitaine Renaud qui, d'un mouvement involontaire, au milieu d'un assaut, tue un enfant. Les armées de l'Empire montraient beaucoup de ces *cannes de jonc*, de ces Vauvenargues inconnus qui ne tiraient plus leur épée, et qui ne conservaient du devoir militaire que la bonté pour leurs hommes, le dévouement à la patrie et la mâle vertu de l'honneur.

Ce type de soldats stoïques est une des parures de notre espèce. Ils portent dans les maux de la guerre la grandeur morale, l'ascétisme, l'esprit de sacrifice et de résignation, qui sont peut-être ce qu'on peut faire de mieux pour rendre supportable la condition humaine : car il n'est pas certain que l'on puisse améliorer la vie, mais il dépend de nous de l'ennoblir. Les morales qui ont eu le sentiment délicat des valeurs spirituelles ont toujours reconnu dans le soldat une des plus belles races d'hommes ; c'est une de celles qui manquent aux civilisations industrielles, comme celle de l'Amérique, ou purement intellectuelles, comme le mandarinat de la Chine. L'Église place sur ses autels des héros militaires ; elle

sait que de ses plus grands saints, beaucoup sont venus des armées et en ont apporté des vertus utilisables pour le ciel. Je suis fâché de le dire à M. von Unruh : s'il y a quelque chose en Prusse qui force l'estime, c'est l'héritage des Teutoniques. C'est par là que la Prusse a bien mérité de l'Europe dans le passé. Vertu étroite, bornée, soit! Peut-être, à le bien prendre, vaut-elle mieux que les puissances d'argent, et quand elle serait aussi dangereuse, on lui saurait gré encore d'être la moins vulgaire.

Je n'ai pas achevé l'histoire de notre héros. Voici comme il la conte lui-même. A Verdun, lors du grand assaut de février, il venait de gagner la croix de fer de 1re classe et, tout fier de sa gloire, accourait entre deux combats se montrer à celle qu'il aimait. « Elle me regarda entrer, dit-il, de ses grands yeux plus profonds que la musique; puis, étendant la main, elle arracha la croix et la jeta par la fenêtre dans la neige du fossé. »

Le jeune homme sort sans mot dire. Il ramasse sa croix, stupéfait de ce sacrilège, quand il voit s'avancer sur le rempart un enterrement militaire : c'était un soldat mort à l'hôpital que l'on conduisait au cimetière. Une femme en noir suivait. En revanche, sur le cercueil, brillait la croix de fer. L'officier eut pitié. Bouleversé, sans savoir pourquoi, il va devant lui dans la campagne, songeant à reprendre le train sans revoir sa maîtresse; il tenait toujours dans sa main gauche la croix qu'il avait ramassée. Tout à coup, la lumière se fait dans son esprit, il jette loin de lui sa croix et revient en courant. Un nœud, qui garrottait son âme, venait de se dénouer. Il était libre. Son amie l'attendait au piano. « Eh bien! pauvre ami, lui dit-elle, tu l'as retrouvée? Pardonne-moi. » Et il tombe à ses genoux en pleurant.

Tel est le récit singulier que nous fait M. von Unruh. L'auteur semble attacher une grande importance à cet épisode; il n'explique d'ailleurs pas le geste de la jeune femme : épreuve? caprice? jalousie de femme pour qui la gloire est une rivale, et qui souffre de n'être pas seule dans le cœur de l'homme qu'elle aime? colère contre la guerre, révolte à la manière des imprécations de Camille (*Rome, l'unique objet de mon ressentiment*)? Quoi qu'il en soit, ce fut pour le jeune officier la crise décisive; on doit l'en croire, puisqu'il le dit. C'est dans

les yeux de celle qu'il nomme Irène qu'il lut la vérité, la paix, l'amour universel.

Je le veux bien : l'amour est chose si individuelle, que cette combinaison est possible comme une autre. Je me méfierais pourtant d'une morale fondée sur une base si fragile. Tranchons le mot : l'amour n'est pas une règle de conduite. Il est tant de sortes d'amour! Pour ne parler que de l'amour-passion, il lui arrive aussi souvent d'exciter le désir de la gloire, que celui de la possession et du bonheur tranquille : il y a, Dieu merci! l'amour du Cid et de Chimène, comme il y a celui de Manon et de Des Grieux, celui d'Hermann et de Dorothée et de tant d'autres couples qui vous reviendront à la mémoire. M. von Unruh a découvert dans les affections tendres, dans la confiance, dans l'idylle, dans le silence à deux, dans le mélange des âmes et l'échange de deux vies, le modèle de l'union humaine (il dit même, la « communion »), une source de joies sacrées, cette région mystérieuse où l'âme, en se donnant, se dilate et touche le divin. Cette mystique n'a rien de très original; il est probable que l'amour, à de certaines minutes, est ce qui est le plus capable de mettre notre misérable atome en contact avec l'infini ou avec les intentions générales de l'univers. On peut dire par là que l'amour est chose religieuse. Mais n'en pourrait-on dire tout autant de la mort? En tout cas, pour rester dans la vérité, rien n'exige plus de respect des nuances. En parlant de ces choses sans les ménagements nécessaires, on s'expose à confondre les valeurs les plus différentes; on tombe dans le galimatias. C'est le quiproquo métaphysique où l'amour du ciel, l'amour des hommes, l'amour des sens ne font qu'un, où Lisette tient lieu de religion. « Dans les yeux de la femme, j'ai vu Dieu. » Est-ce pour nous faire part de cette révélation que M. von Unruh s'est donné la peine de venir à Paris et d'écrire tout un livre? Nous savions bien cela sans lui. Hugo l'a dit en vers de Béranger :

Quand tu t'en allas décoiffée et rouge,
Je devins tout pâle et je crus en Dieu.

Au fond, M. von Unruh ne fait que nous rapporter la religion de l' « homme sensible ». De tout ce qu'il a vu en France, rien ne l'a tant touché que sa visite à l'île des Peupliers. Je voudrais traduire cette page, une des plus curieuses de la litté-

rature que nous devons au pèlerinage d'Ermenonville. Jamais je ne l'avais si bien compris : comme Rousseau nous est étranger! que sa culture est peu la nôtre! Le voyageur, hostile à Paris, à Versailles, ici se retrouve à son aise. Il se roule dans l'herbe près du tombeau, il s'y couche la face contre terre, il se mêle aux éléments, à l'esprit de la nature, il aspire les mânes augustes et souterrains. « O Rousseau, j'enfonce mon visage dans cette terre baignée de ton souvenir!... Je dépouille le *moi*, mon cœur bat du pouls de ton cœur... Quelle paix m'envahit! Je repose sur ton sein, Irène! » On a ici le modèle de la « sensibilité » : ces sentiments propres aux « belles âmes », que l'on prend pour l'équivalent et pour la preuve de la vertu, et qui s'accompagnent de gestes et d'expressions forcées, pour garanties de leur puissance et de leur sincérité, si bien que le style sentimental devient naturellement le plus tendu, le plus ampoulé, le plus conventionnel de tous. Il exagère tout, et l'on en vient à conclure que tout cela est de la littérature.

Il y en a beaucoup chez M. von Unruh, beaucoup trop d'apostrophes et de prosopopées, de visions, de fantastique, de rêves, d'apocalypses : j'en trouve, si je compte bien, trois ou quatre dans le cours du récit. Toute cette machinerie impatiente. Je sais qu'il n'est pas de bon livre allemand sans un coin de sabbat et de cuisine des sorcières, sans vieilles fées qui enfourchent le balai et chevauchent parmi les nuées. Mais, mon Dieu, que tout cela fatigue! Était-ce bien nécessaire pour nous convaincre des vérités simplettes que nous apporte le poète? Est-ce là l'effet que lui produit Paris? Ce désordre, cet excès d'images et d'hallucinations, fait douter de son équilibre. Si j'avais à conclure et à résumer en fermant le livre, je dirais à l'auteur :

« Fritz, Fritz, — tu te rappelles? C'est ainsi que nous t'appelions dans les tranchées, — tu es plein de bonne volonté. Quand auras-tu un peu de goût et de bon sens? Tu dis que tu aimes la paix : faut-il prendre pour cela le ton de la Pythie? Faut-il gesticuler, tonner, attester le ciel? Prends garde : tu ferais croire que ce sont des grimaces.

« C'est fort bien fait de chérir ta femme et d'éprouver le culte du foyer domestique. L'amour, la tendresse conjugale sont choses douces et saintes; ce sont, si tu le veux, des sacrements de la vie. Mais cet ordre de bonheur intime prouve-t-il

qu'il n'existe-t-il rien de supérieur à lui? Ne doit-il pas être immolé parfois à quelque chose de plus haut? Que dirait-on d'un homme qui aurait le cœur de chérir les siens et non de les défendre? Il ne faut pas que l'amour soit un avilissement.

« La France, ô Fritz! a fait beaucoup pour ce que le poète allemand appelle l'Éternel féminin : elle en a créé le culte. Elle a modelé la Vierge, presque inventé l'amour. C'est elle qui a fait du respect de la femme la condition de la vie civilisée. Tu nous rapportes comme une invention nouvelle une vieille idée de nos poètes, qui fait depuis plus de mille ans le refrain de nos chansons et le thème de nos romans. La femme, c'est la France qui l'a divinisée. Mais que de subtiles nuances entrent dans la composition du type de la déesse! Ce miracle de tact, toujours délicat et fragile, crains de l'abîmer en y touchant avec des mains maladroites.

« Le chef-d'œuvre de la France, ce fut la vie de société. Tu regrettes, dis-tu, le temps où il y avait une chrétienté, où Notre-Dame de Strasbourg répondait à Notre-Dame de Paris, où Wolfram d'Eschenbach tournait en vers allemands notre *Perceval*, où vos *minnesinger* s'évertuaient à imiter nos troubadours. Il existait alors, des choses où tous les hommes se sentaient frères. Cependant tu t'insurges si tu vois à Versailles le modèle de cette vie civile, que l'Allemagne a copiée dans ses aimables palais de Benrath et de Sans-Souci. Tu ne veux pas reconnaître que ce fut là le dernier sourire, le charme de l'Europe. Tu insultes ces jolies choses, tu rejettes cette discipline comme une livrée de servitude. Tu ne trouves pas cet art assez original; tu le voudrais plus allemand. Que tu es nationaliste! Tu préfères ce qui jaillit du tempérament autochtone, l'inspiration du sang et le génie du cœur. Toujours romantique, ô Fritz! Comment peux-tu écrire que la mesure est une ivresse et le rythme un délire? Quoi! Même en parlant de la Muse et des Grâces décentes, tu t'échappes, tu prends le mors aux dents. La culture, vois-tu, est fille d'une longue éducation. Ce n'est pas tout que d'avoir bon cœur : il faut encore un grain de raison. »

LOUIS GILLET.

# REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Joueur de viole*, conte lyrique en quatre actes ; poème et musique de M. Raoul Laparra.

« Roman musical », ou « prélude féerique », ou « conte lyrique », on appelle ainsi volontiers aujourd'hui ce qu'on nommait jadis et tout bonnement « opéra ». Lyrique, mais plus symbolique encore, philosophique même, tel est le conte que M. Raoul Laparra, poète et musicien, nous a conté et chanté. Symboliques, il est certain que d'illustres chefs-d'œuvre le sont : par où j'entends qu'ils signifient et suggèrent infiniment plus qu'ils ne représentent. Sans raisonner là-dessus, exposons le symbolisme du *Joueur de viole*. D'abord le sujet, tel que M. Laparra lui-même, à la première page de sa partition, le résume. « Un vieux luthier a fait le rêve de construire un instrument qui aurait les voix des quatre saisons. Malgré son expérience, sa tenace application, il ne peut arriver à le réaliser, et c'est son fils, d'abord considéré par lui comme un mauvais apprenti, un paresseux, qui, à travers les joies et les épreuves de la vie, — l'amour, la gloire, la douleur et la mort, — trouvera les quatre cordes dictées par elles et accomplira ainsi la pensée du vieux chercheur. »

Le symbolisme de ce poème est double. D'ordre matériel et moral à la fois, il enveloppe en même temps des paysages et des états d'âme, les choses de la nature et celles de la vie et du cœur. Ajoutez à cela des personnages impersonnels et anonymes. Ils ne sont d'aucun temps et d'aucun pays, afin d'être de partout et de toujours. On ne nous dit que leur âge et leur condition.

Quant à l'action réelle, ou concrète, la voici. M. Laparra, qui fut « romain », aurait pu donner au premier acte cette épigraphe :

> Primavera, gioventù dell' anno,
> Gioventù, primavera della vita.

D'abord c'est le printemps. « Le joueur de viole » aime « la jeune fille » (première corde) et pour la suivre quitte le logis du « vieux luthier » son père. Vient l'été. « Promenons-nous dans les bois » (deuxième tableau, seconde corde, la gloire). Survient « le roy ». Charmé par l'harmonieux jeune homme et surtout par la jolie jouvencelle, il emmène en son palais le couple amoureux. Et ce sera la ruine de leur amour. Trahi, désespéré, le joueur de viole revient à l'humble maison où son père se meurt. Et la trahison, le désespoir, la mort, tout cela joint à la tristesse de l'automne, inspire le chant de la douleur, sur la troisième corde.

Cependant l'inconstante est demeurée à la cour. Retourné près d'elle, le pauvre garçon essaye en vain de l'y arracher. Tout en l'aimant encore peut-être, elle ne l'aime plus assez pour le suivre. Elle est incertaine, elle est faible, et dans son cœur partagé sa faiblesse à la fin est la plus forte. Elle reste, elle sera reine et l'on prépare aujourd'hui son couronnement. Mais quelqu'un trouble la fête. Au dehors se déchaîne la tempête d'hiver. Sous l'effort du vent une immense verrière vole en éclats. Alors, sur un fond de nuit et de neige, le joueur apparaît, sinistre. Il joue son dernier chant, le chant de la quatrième corde, le chant de mort, et de leur mort à tous deux ensemble. Fou de jalousie et de colère, le roi saisit l'instrument funeste à son amour. Il le brise, mais, parmi les débris mélodieux encore, l'âme de la viole, immortelle et douloureuse, continue de chanter.

On le voit, il y a bien des choses là-dedans, ou là-dessous. Bien des sens aussi, peut-être trop. Tel de ces personnages pourrait dire, avec un héros de M. Jean Sarment : « Je suis plus grand que moi. » Que sont-ils en effet dans l'imagination de l'auteur! Ou plutôt, que ne sont-ils pas! La jeune fille : « Une blonde à la fois vive et rêveuse. Nature aimable, sympathique, mais sujette à l'entraînement des ambiances avec, cependant, de la conscience, des retours amers sur elle-même. Avec cela, adolescente, s'épanouissant au hasard des appels de la Vie. » Passe encore pour les figures principales. Mais il n'est pas jusqu'aux moindres qui n'aient leur signalement. Ainsi le nain, le bouffon du roi, nous est présenté « comme l'instrument aveugle du hasard. Sans importance et cependant déterminant d'un coup la marche des destinées. Ironique et ayant l'air de comprendre le fond des choses, sans rien faire autre que rire et jouer des tours. » Voilà bien de la littérature. La musique n'y a peut-être pas répondu. Et puis, encore une fois, le personnel de la pièce est trop nombreux.

Nous aurions préféré moins de monde, l'action plus serrée, plus intime, un « milieu » plus simple, plus favorable à l'unité, enfin pour le joueur de viole un autre rival, plus vivant et plus vrai. Point n'était besoin de ce roi, de cette cour peuplée d'inutiles comparses, de ces hors-d'œuvre où la musique, souvent élégante et fine, risque parfois aussi de s'éparpiller et de s'affadir.

C'était une grande idée chez un musicien, — et qui sait chanter, — de fonder, d'élever tout un ouvrage lyrique sur quatre chants de violon. Ne venez pas nous dire que, pour leur donner le sens large et profond, la haute portée que souhaita, que rêva l'auteur, il faudrait peut-être un Beethoven : celui de la romance en *fa*, de l'*adagio* de la neuvième symphonie, du *Benedictus* de la Messe en *ré* et de la *cavatine* du XIII^e^ quatuor. Il se peut que les quatre mélodies de M. Laparra n'aient pas été de force à remplir tout entier son dessein trop magnanime et leur trop glorieux destin. Mais, sur les quatre, deux ont bien de la grâce et de la poésie; les deux autres, celles de la douleur et de la mort, quelque chose de plus. Toutes les quatre auraient pu donner encore davantage. On eût aimé les entendre d'abord, et de la première note à la dernière, chanter seules, ou, comme on dit, « à découvert ». Ensuite, mais ensuite seulement, au lieu de se mêler trop vite à l'orchestre et de s'y perdre, elles y seraient entrées pour l'animer de leur souffle, pour y développer chacune à son tour une symphonie, capable, celle-là, d'embrasser le symbolisme des âmes et des choses et de l'exprimer tout entier.

S'il fallait choisir entre les quatre cordes de la viole, c'est aux plus graves, aux plus tristes, que nous donnerions la préférence. Humaine, émouvante et véritablement grande est la figure du vieux luthier, surtout à l'heure de la mort. Et sa grandeur, à cette heure-là, se communique à ceux qui l'entourent, à sa femme, à son fils berçant l'agonie du vieillard avec un chant où la douleur filiale se mêle à la peine d'amour. La scène, toute la scène est très belle. Elle l'est par la simplicité, je dirais presque par la nudité de la musique, par la justesse et la profondeur des moindres accents. Avec le sentiment d'une tristesse universelle, nous en éprouvons aussi la sensation. Les choses mêmes : au dedans, l'atmosphère de la pauvre chambre, le soir d'automne au dehors, tout est imprégné de mélancolie. Pour achever un grand poème, dit quelque part un personnage du *Joueur de viole*, « il faut toute la vie, avec son rose, avec son or, avec son rouge. » Et le vieux luthier de répondre gravement : « Avec son noir aussi. » Dans la musique de M. Raoul Laparra, ainsi

que dans la peinture de son frère William, les noirs ne sont pas ce qu'il y a de moins beau.

Comme la *Habanera* partout, le *Joueur de viole* en ce passage-là nous rappelle un vers de Mme de Noailles :

La musique et la nuit, ces deux sombres déesses.

Le poète aurait aussi bien pu nommer ensemble la musique et la mort. Elles sont également compagnes, et sœurs également. Plus on considère, plus on parcourt la scène lyrique, mieux on y mesure la place, la gloire et la beauté de la mort. Depuis Eurydice, et non pas même celle de Gluck, mais celles de ses lointains devanciers, les créateurs de l'opéra d'Italie, jusqu'aux Iseult, aux Brunnhilde, aux Sapho, que de sublimes trépas ! Et que serait-ce donc, à tant d'héroïnes si l'on ajoutait tant de héros ! Il en est de tout âge, de tout pays et de toute condition, d'humbles et d'illustres, d'historiques et de légendaires. Dans cette galerie des tombeaux se voit une pierre modeste et récente encore. Une jeune femme en deuil y prie à genoux. Elle s'appelle Pilar et l'œuvre dont elle est l'héroïne se nomme la *Habanera*. La musique est d'une sombre beauté. Là déjà, dans le cimetière d'Espagne, chantait la corde de la douleur, la corde de la mort. Au chevet du lit où le vieux luthier français expire, elle chante de nouveau. Pas une autre, sous les doigts de M. Laparra, ne saurait nous émouvoir plus profondément.

Le personnage du joueur de viole fut animé par la voix et le chant de M. Friant d'une ardeur passionnée et douloureuse. Et M. Vieuille (le vieux luthier), fit preuve, à son ordinaire, de conscience, de noblesse et de simple grandeur. A la condition d'être un peu retenue, un peu éteinte, la voix de Mlle Brothier pourrait redevenir une fort jolie voix.

CAMILLE BELLAIGUE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

« Si je savais que la grande majorité des Alsaciens-Lorrains demandent l'enseignement religieux dans les écoles et le rétablissement du budget des cultes, je passerais de l'autonomie au séparatisme. » Cette phrase est extraite d'une lettre que le général de division Percin, grand-croix de la Légion d'honneur, écrivait le 27 août à un rédacteur du journal autonomiste *die Zukunft* qui parait chaque semaine à Strasbourg et que dirige le banquier Pinck, agent notoire de l'Allemagne. Ainsi il existe des Français, et non les moindres, qui préféreraient voir l'Alsace et la Lorraine de nouveau séparées de la mère patrie plutôt que fidèlement attachées à leur foi catholique et à leurs coutumes traditionnelles. Déjà, pendant la guerre, on entendait, de-ci de-là, quelques rares et timides voix, sorties d'arrière-loges, qui insinuaient : « plutôt que deux provinces cléricales, la paix blanche. » Ce bonheur profond, indicible, que les hommes de notre génération, nés sous le signe de la défaite, élevés dans le deuil de la patrie mutilée, ont éprouvé en novembre 1918, ce bonheur sans pareil qui faisait trembler la voix d'un Clemenceau et couler les larmes de M. Cachin lui-même, cette consolation des veuves de la guerre, cet orgueil des orphelins, il est des Français qui ne l'ont pas éprouvé, qui n'ont pas vibré de cette émotion sans pareille, parce qu'ils mettent au-dessus de la France leurs passions sectaires. Si douloureuse qu'en soit la constatation, il faut convenir qu'il existe deux espèces de Français : ceux qui élèvent la patrie au-dessus de tout, sans discussion, et ceux qui n'ont pour elle qu'une fidélité conditionnelle. Longtemps nous nous sommes refusés à le croire, mais la politique du cartel en Alsace et en Lorraine a dessillé nos yeux. Dès le début, le zèle indiscret de certains fonctionnaires spécialement choisis par des bureaux pénétrés d'esprit maçonnique pour devenir, dans les provinces recou-

vrées, des fourriers du « laïcisme », choqua les habitudes et les sentiments non seulement des catholiques, mais aussi des protestants et des israélites qui ne sont pas moins bons Alsaciens, bons Lorrains et bons Français que la majorité catholique ; mais, sur place, le haut-commissariat, les préfets, les chefs des grands services et, à Paris, le Gouvernement, s'efforçaient de réparer les manques de tact et de corriger les fautes de ces subalternes.

L'avènement du cartel, la déclaration ministérielle de M. Herriot, l'injustice d'une politique inspirée par deux représentants de l'Alsace contre l'unanimité des autres, ont fait naître, dans les deux provinces, un malaise général, dont une habile propagande allemande n'a pas manqué de profiter. Le journal *die Zukunft*, dont le premier numéro, imprimé à Saverne, date du 9 mai dernier, a tout de suite trouvé quelque écho dans une partie de la population. Aux maladresses du jacobinisme centralisateur répondait un mouvement autonomiste. L'Alsacien et le Lorrain ne sont pas aisément malléables; s'ils n'eussent été que cire molle, ils se seraient laissé modeler par le germanisme qui, durant quarante-huit ans, les a dominés, submergés. L'administration de l'Alsace et de la Lorraine, après leur retour au bercail, aurait dû être le prototype de la décentralisation que réclament nos grandes régions historiques et économiques; c'est aux indigènes qu'il fallait laisser le soin d'avancer ou de retarder l'heure de l'introduction des lois françaises. L'esprit jacobin se complaît au nivellement, au nom d'une doctrine; l'esprit politique réalise la diversité dans l'unité, au nom de l'expérience.

Le danger, tel que, entre autres, le général de Pouydraguin, M. le sénateur Eccard, nous l'ont dépeint, tel que le connaissent tous ceux qui aiment l'Alsace, la Lorraine et la France d'un seul amour désintéressé, n'est pas, tant s'en faut, sans remède. Mais il faut rendre aux populations, en l'administration française, une confiance que trop d'erreurs de détail ont ébranlée et que les provocations du cartel ont détournée. L'aventure de la *Zukunft*, dont le vrai caractère et les accointances avec les agents allemands sont aujourd'hui démasqués grâce aux révélations de M. de Kerillis dans l'*Écho de Paris*, doit servir à tous de leçon. Aux populations d'Alsace et de Lorraine elle montre l'Allemagne toujours prête à envenimer, pour en profiter, nos querelles de famille. Aux dirigeants de la République elle apprend la nécessité de rajeunir les méthodes administratives et le danger de gouverner pour un parti et non pour le pays. Le parti-

cularisme alsacien et lorrain n'est pas un péril, tant qu'il ne s'inspire que d'un attachement légitime à la culture locale et historique des deux provinces ; il suffit de le protéger contre ses propres excès et surtout contre les étrangers qui, du dehors, ont intérêt à l'exploiter ; il n'y a que des avantages à lui donner les satisfactions nécessaires pour apaiser ses inquiétudes. Mais que ceux-là soient honnis qui ont troublé, dans l'âme de nos frères retrouvés, l'allégresse de la délivrance, amoindri dans nos cœurs la fierté de l'unité refaite et retardé, au delà du Rhin, les résignations nécessaires !

Comment l'instabilité de notre politique pourrait-elle inspirer confiance tant à ceux qui en souffrent à l'intérieur qu'à ceux qui, du dehors, l'observent sans bienveillance? M. Briand, conscient du danger, rassure, apaise l'opinion, que M. Camille Chautemps, ministre de l'Intérieur, s'applique à alarmer. Son discours provocateur d'Annecy sonne le rassemblement des cartellistes et décèle les dissensions intestines qui affaiblissent le Cabinet. M. Chautemps, M. Renoult, M. Daladier sont en opposition ouverte avec le président du Conseil, M. Doumer, M. Pierre Laval. Autour des projets financiers de M. Doumer un accord laborieux a fini par s'établir qui a permis au ministère de voir se lever l'année 1926 ; mais qu'adviendra-t-il après la rentrée du Parlement, le second mardi de janvier? La situation politique est singulièrement compliquée. Les radicaux-socialistes brûlent de reformer le cartel et ne pardonnent pas aux socialistes d'avoir rendu impossible, après la chute de M. Painlevé, un nouveau ministère Herriot. Mais le cartel, c'est, essentiellement, l'alliance, la collaboration des radicaux et des socialistes. Si les socialistes acceptent de participer au pouvoir, d'entrer dans un cabinet cartelliste, les jours du ministère Briand sont comptés ; plusieurs de ses collaborateurs, qui prennent le mot d'ordre de M. Herriot, sont prêts à le trahir et ne lui accordent une trêve que dans l'espoir que le Congrès socialiste, réuni le 10 janvier, acceptera enfin la participation au pouvoir des députés du parti.

Au Congrès, les deux thèses antagonistes, une fois de plus, se heurtent. Les uns, — ainsi l'expose un rapport signé de MM. Lebas, Bouisson, Compère-Morel, Paul Faure, — n'admettent pas que les principes socialistes soient sacrifiés à des combinaisons parlementaires. Le parti peut conclure, avec des groupes « bourgeois » de gauche, des coalitions électorales, il peut pratiquer une politique de soutien dans l'intérêt de la démocratie, mais il doit conserver l'autonomie de son programme et de sa doctrine, l'indépendance de sa

tactique. Pas d'alliance permanente, pas de collaboration qui empêcheraient l'expression de la pensée originale du socialisme et entraveraient la défense des revendications du prolétariat. Les compromis, les concessions nécessaires dans toute coalition compromettent la pureté de la doctrine et l'intégrité des principes. Donc, ou toutes les responsabilités avec tout le pouvoir, ou aucune participation à des ministères de coalition. Les socialistes intransigeants se flattent, par cette tactique, de retenir sous leurs drapeaux les ouvriers que pourrait séduire le communisme, et d'arriver aux élections prochaines sans avoir participé à l'établissement d'impôts impopulaires et avec le prestige d'un parti qui se présente comme prêt à exercer un pouvoir dictatorial pour combattre la vie chère. M. Léon Blum a, une fois de plus, approuvé, dans une lettre au secrétaire de la fédération, la doctrine de l'intransigeance.

A cette thèse s'oppose celle de M. Renaudel qui a pour elle une forte partie du groupe parlementaire. Elle montre la gravité du péril financier; il faut, en sauvant le pays, saisir l'occasion de réaliser le programme financier du parti. Si les socialistes refusent de participer au pouvoir, une concentration à droite s'opérera sous l'égide de M. Briand, et c'en sera fait du cartel. Un gouvernement purement socialiste n'est pas possible avec la Chambre actuelle; seule une coalition de gauche est réalisable. Le relèvement financier, s'il est accompli par un ministère où les influences socialistes seront puissantes, préparera des élections favorables aux partis d'extrême-gauche et assurera aux socialistes la majorité. Le rapport n'ajoute pas, mais ses rédacteurs savent mieux que personne, que beaucoup d'électeurs qui, en 1924, ont voté pour des candidats socialistes, ne comprennent pas l'abstention de leurs élus et s'éloignent d'eux. Les socialistes, pour ces électeurs, nombreux dans les campagnes et parmi les petits fonctionnaires, ne sont qu'un parti républicain un peu plus avancé que les radicaux-socialistes qui ont fait leur temps; si on les envoie à la Chambre, ce n'est pas pour y veiller à la pureté d'une orthodoxie révolutionnaire, mais bien pour y travailler mieux que leurs prédécesseurs et pour y prendre le pouvoir, afin de combattre, comme ils l'ont promis, la vie chère et de faire rendre gorge à ces mercantis, à ces profiteurs que l'imagination populaire se représente comme les auteurs responsables des difficultés financières. Seuls les grands groupements ouvriers, tels que ceux du Nord, restent hostiles à toute participation au pouvoir. La thèse de la participation, sans pouvoir encore

compter sur une majorité, a gagné beaucoup de voix et le Congrès, qui n'est pas terminé à l'heure où nous écrivons, apparaîtra sans doute divisé en deux fractions presque égales avec une majorité contre la participation.

Dans ces conditions, le ministère Briand a des chances de survivre et M. Doumer d'obtenir le vote de ses projets. Mais par quelle majorité? Verra-t-on s'opérer une concentration vers le centre, englobant, avec la plupart des radicaux-socialistes et des radicaux, la « gauche radicale » et les « républicains de gauche » et comptant sur la neutralité de l'Entente démocratique? Le président du Conseil, dit-on, songerait à demander d'abord à la Chambre, dès la rentrée, le vote de la réforme électorale et le retour au scrutin d'arrondissement qui, disent ses partisans, donnerait une Chambre plus homogène, une majorité plus stable, plus capable de résister au courant socialiste. Mais le scrutin d'arrondissement, s'il a de chauds amis, a des adversaires résolus dans tous les camps et, par un singulier contre-coup de la situation des partis, les nombreux cartellistes qui, en d'autres temps, voteraient le scrutin d'arrondissement, répugnent en ce moment à se prêter à une manœuvre qu'ils imaginent destinée à disloquer la majorité cartelliste.

D'autre part, les modérés se montrent peu enclins à assumer, devant le pays, la responsabilité d'impôts nouveaux, qui seront forcément impopulaires. Apporter des voix à un gouvernement auquel ils ne participent pas, endosser de lourdes mesures fiscales, c'est, pour les modérés, une abnégation dont ils sont certains d'avance que, aux prochaines élections, ni les préfets, ni les partis adverses ne leur sauront gré. Et pourtant, dans quelles péripéties tragiques la chute de M. Briand ne jetterait-elle pas le pays? M. Léon Bérard explique, dans *la Petite Gironde* du 6 janvier, qu'il ne consent à « contracter d'alliance que déclarée et légitime ». Et il conclut que « la meilleure des concentrations possibles est celle qui réunirait, abstraction faite des particularismes de groupe, tous les républicains capables de sacrifier à l'intérêt national quelques mythes électoraux ». M. Briand a pour lui son expérience parlementaire, les prestiges de son éloquence et l'impatience presque révoltée que la tutelle des congrès socialistes provoque chez nombre de radicaux. Enfin, les projets de M. Doumer, publiés le 5, trouvent, tant au Parlement que dans la presse, un accueil favorable auprès de tous ceux qui comprennent que le péril financier ne comporte plus ni délai ni hésitation.

« Les finances de la France vont à la dérive. » Il faut de toute urgence restaurer « le crédit de l'État gravement ébranlé ». Telle est la vérité essentielle que, dans son exposé des motifs, développe M. Doumer avec beaucoup de force et de sincérité. Il se propose de commencer par un équilibre certain du budget, englobant une annuité de deux milliards pour remboursement des avances de la Banque de France et une annuité de deux milliards et demi pour la dotation d'une caisse autonome d'amortissement de la Dette publique. Pour obtenir l'indispensable équilibre, fondement de toute restauration du crédit et de toute stabilisation des changes, il faut ajouter, au projet de budget déjà étudié, 8800 millions. Le ministre remarque avec raison que, vu l'urgence d'une solution, en face de l'étranger qui nous observe, « si nous voulons que l'effort soit efficace et produise de prompts résultats, c'est dans le cadre de l'organisation fiscale actuelle et en utilisant le système d'impôts en vigueur que nous devons l'accomplir ». M. Doumer s'arrête donc aux mesures suivantes. Il attend de la loi du 4 décembre 1925 (majoration des impôts sur le revenu appliquée à l'exercice 1926) 3 milliards. D'une amélioration du contrôle et d'un renforcement des administrations fiscales, il escompte une rentrée de 300 millions. L'impôt sur les opérations de bourse porté à 1 pour 1000 donnera 100 millions. D'une augmentation du prix du tabac proviendrait un milliard. Une légère taxe à l'exportation rapporterait 100 millions et une imposition extraordinaire et temporaire de 1,20 pour 100 sur les paiements rendrait 3800 millions. Ainsi serait réalisé l'équilibre et se trouverait écarté le péril le plus pressant. A ceux qui lui reprochent de recourir à l'impôt indirect qui provoque la cherté de la vie, M. Doumer répond avec justessse que tous les impôts comportent le même inconvénient : « parce qu'on aura surtaxé, par la voie de l'impôt direct, le commerce et l'industrie, s'imagine-t-on qu'on n'aura plus à compter avec les lois économiques de l'incidence et qu'on aura mis le consommateur à l'abri de l'inéluctable répercussion de l'impôt? Pour lui procurer une illusion vite déçue va-t-on, de gaieté de cœur, s'exposer, en écrasant les entreprises sous un amoncellement d'impôts directs excessifs, au risque de déchainer une crise économique dont les ouvriers seraient les premières victimes ? » Après tant de retards et d'échecs, M. Doumer ne pouvait songer qu'à des mesures qui apportent des ressources immédiates. Une restauration de nos finances ne saurait s'accomplir en un jour. Ce serait beaucoup de rétablir, au dedans et au dehors, la confiance dans le

crédit de la France et de se préparer à la crise industrielle qui sera la conséquence inévitable et d'ailleurs salutaire de toute politique de déflation et de stabilisation du franc.

Le vote rapide des impôts indispensables à l'équilibre du budget est la condition première du succès de la mission de M. le sénateur Henry Bérenger. Il est parti le 5 janvier pour les États-Unis où il remplace, comme ambassadeur, M. Daeschner, quoique celui-ci n'ait nullement démérité. Les négociations au sujet de la consolidation de notre dette de guerre vont donc être activement reprises. On sait que, depuis le voyage infructueux de M. Caillaux, l'Italie a obtenu du gouvernement de Washington des conditions avantageuses. Les Américains revendiquent le droit de traiter chacun de leurs débiteurs selon ses capacités et selon leur intérêt ; il n'en est pas moins vrai qu'un précédent a été créé et que, si les Américains sont libres de nous imposer des conditions moins libérales, nous sommes libres aussi de les rejeter. Ne croyons pas d'ailleurs que l'opinion américaine soit mal disposée à l'égard de la France ; par un étrange mystère, les agences de presse ne nous envoient guère que l'écho des articles ou des discours qui nous sont défavorables, si bien que nous attribuons, à des personnages tels que le sénateur Borah, une importance que leurs compatriotes ne leur accordent pas. Plusieurs grands journaux, notamment le *New-York Times*, ont, en ces derniers temps, vivement critiqué les exigences de la commission des dettes à l'égard de la France. Des déclarations récentes de M. Mellon montrent que le gouvernement souhaite faire ratifier par le congrès l'accord avec l'Italie et aboutir à une entente avec la France : « la créance tout entière des États-Unis sur les nations étrangères, a dit le secrétaire d'État, ne vaut pas plus, en dollars, pour le peuple américain, que la clientèle d'une Europe prospère. »

Selon M. Mellon, la capacité de paiement d'un État est déterminée par trois facteurs : le budget total représentant l'ensemble des recettes, le commerce extérieur qui donne des indications sur les possibilités de transfert, et enfin le revenu total de la nation débitrice qui reste, en fin de compte, le facteur essentiel de la détermination de la capacité de paiement. Ce revenu total, M. Mellon n'indique pas par quel procédé il le détermine. Il ne paraît pas non plus attacher une suffisante importance à la question des transferts qui, lorsqu'il s'est agi de l'Allemagne et du plan Dawes, a été jugée capitale. La balance du commerce franco-amé-

ricain nous est nettement défavorable, et elle le resterait, même si le gouvernement des États-Unis ouvrait à nos vins ses frontières sèches. Dans ces conditions, on ne voit pas comment le transfert de sommes importantes pourrait être effectué de France aux États-Unis, et l'on est obligé de conclure que le règlement des dettes sera plutôt théorique que pratique. Nous savons à quelle opposition acharnée des fermiers de l'Ouest et du Middle-West, le président Coolidge et M. Mellon sont obligés de résister; mais, pour le gouvernement français, les difficultés ne sont pas moindres, et l'opinion publique ne pardonnerait pas au ministre des Finances et à l'ambassadeur qui accepteraient un arrangement où la France paierait à ses divers créanciers plus qu'elle-même ne recevrait de l'Allemagne. Il y a là, pour la conscience, quelque chose de révoltant. Il est déjà profondément inique que la créance-réparations ne soit pas, entre toutes, privilégiée, et que les paiements de l'Allemagne puissent être détournés de leur destination sacrée au profit des dettes interalliées.

Autant les versements de l'Allemagne sont logiquement et étroitement associés à la capacité de paiement de la France, autant la question du désarmement est indépendante de celle des dettes; et si les États-Unis prétendaient abuser de leur qualité de créanciers pour peser sur les libres décisions du gouvernement français en matière de sécurité, il faut d'avance les avertir qu'ils perdraient et leur temps et notre estime. Le gouvernement des États-Unis accepte officiellement de participer aux travaux préparatoires de la Conférence et nous nous en félicitons pourvu qu'il ne réclame aucune restriction à l'étude de la question telle que la pose le questionnaire dressé par la Société des nations. L'organisation de la paix n'est pas un thème d'idéologie, c'est un problème de politique pratique; il n'est permis à aucun État de s'en servir dans un intérêt particulier. Aussi bien suffit-il de jeter les yeux sur un journal quelconque pour constater que l'année 1926 ne s'annonce pas sous les plus rassurants auspices, et que les semences de guerre menacent d'étouffer les germes de paix.

Au milieu même de l'Europe continentale, l'affaire des faux billets de la Banque de France jette une vive lumière sur les intrigues et les espoirs du nationalisme magyar. Ce prince Louis de Windisch-Grætz arrêté, ce préfet de police, cet aide de camp du Régent emprisonnés, ces importants personnages compromis ne sont pas de vulgaires aventuriers à court d'argent; ils poursuivent un dessein politique et leur complot a des ramifications troublantes. Il s'agissait, tout en

se procurant des ressources, de précipiter la chute du franc; puis on profiterait des circonstances pour mettre sur le trône de Hongrie l'archiduc Albrecht, fils de l'archiduc Frédéric, à l'exclusion de l'héritier légitime qui est le fils aîné de l'empereur-roi Charles, et pour rétablir le royaume de Hongrie dans ses anciennes limites. Il résulte de l'enquête activement menée par la police française que si le président du conseil, comte Bethlen, est resté étranger au complot, ni le Régent, amiral Horthy, ni certains ministres ne l'ont ignoré. Jamais n'a été plus clairement démontrée la nécessité de la Petite Entente. En Hongrie, comme en Allemagne, une partie de la nation aspire à la paix, mais une autre ne pense qu'à déchirer les traités et détruire l'Europe nouvelle qui en est issue. Ni le nationalisme prussien, ni le nationalisme magyar ne se consolent de l'affranchissement des peuples qu'ils avaient, au cours des siècles, conquis par les armes sans réussir à les dénationaliser. Les revendications des Magyars sont, par la force des choses, associées aux espérances allemandes. Locarno n'a rien changé à leurs aspirations, rien modifié à leurs procédés. La propagande de la *Zukunft* en Alsace, les revendications que les Allemands les plus modérés se proposent d'introduire devant la Société des nations en faveur des minorités allemandes éparses en Europe, les intrigues magyares en Slovaquie, en Transylvanie, en Croatie, procèdent du même esprit. Ces intrigues ne peuvent avoir de conséquences graves, tant que la France et ses alliés continentaux restent armés; mais elles entretiennent en Europe un état de trouble et de malaise incompatible avec la véritable paix qui ne peut être fondée que sur les traités.

Par bonheur, au Maroc et en Syrie, la pacification fait des progrès rapides. Les tribus sauvages du Maroc septentrional, qu'elles vivent dans la zone de protectorat espagnol ou dans la zone française, ne peuvent rester indéfiniment en état de guerre. Les montagnards du Rif et des Djebala ont besoin d'aller travailler au loin, de se ravitailler dans les villes. La campagne d'automne ayant démontré l'impuissance militaire d'Abd-el-Krim, son prestige s'est évanoui : une bonne politique a ramené à nous plusieurs tribus importantes, notamment les Senhadja et les Marnissa ; la soumission, adroitement encouragée, fait tache d'huile. Les canons, au Maroc, ne sont pas suffisants pour réduire des tribus mobiles, insaisissables ; mais ils sont très efficaces comme soutiens et *ultima ratio* d'une politique indigène avisée. Sous la forme d'un capitaine anglais, nommé Gordon Canning, se donnant comme un envoyé d'Abd-el-Krim, l'occa-

sion s'est offerte au gouvernement français de compromettre ces heureux résultats; M. Briand, malgré de pressantes instances parlementaires, a eu l'énergie de repousser la tentation ; il a refusé de recevoir le soi-disant envoyé ; il a rappelé avec opportunité qu'Abd-el-Krim n'est rien que le chef d'une tribu et qu'aucune paix n'est possible sans le concours de l'Espagne et sans la reconnaissance de la souveraineté du sultan et du double protectorat français et espagnol. Le syndicat d'aventuriers anglais et allemands qui patronne le capitaine Gordon Canning et qui convoite, dans les montagnes rifaines, des concessions de mines, en sera pour ses frais. — En Syrie, la loyauté habile de M. H. de Jouvenel et les coups vigoureux frappés par le général Gamelin ont produit d'heureux effets. Seuls les Druses du sud restent en armes; Damas est à l'abri de leurs incursions ; un gouvernement provisoire y est établi ; le brigandage est rigoureusement réprimé; la pacification générale ne paraît pas éloignée.

Peut-être serait-elle déjà un fait accompli si la délicate affaire de Mossoul était réglée. Mais la perspective d'une guerre entre Turcs et Anglais dans la vallée du Tigre entretient en Syrie les espérances des fauteurs de troubles. Le prestige de l'Angleterre est battu en brèche dans toute l'Asie occidentale; une lutte sourde, acharnée, se poursuit entre l'Empire britannique et la Russie soviétique : ainsi se continue, en dépit des révolutions qui n'en changent que les modalités, un vieux duel historique. L'Angleterre a perdu la partie dans le Hedjaz. Ali, fils et successeur de Hussein, intronisé, par la protection des Anglais, roi du Hedjaz durant la guerre, vient de capituler dans Djeddah, la dernière ville qui lui restât ; les villes saintes et le littoral de la mer Rouge obéissent maintenant au chef des Ouahabites, le redoutable Ibn-Séoud. Ainsi l'Islam arabe trouve des forces nouvelles dans le désert du Nedjd ; un empire arabe s'y constitue et se donne pour mission de ramener l'Islam à sa pureté primitive. Mais déjà, tant du côté de la mer Rouge que du golfe Persique, le gouvernement britannique a pris ses dispositions pour vivre en bon voisinage avec la puissance nouvelle.

L'affaire de Mossoul est plus sérieuse. Elle met en échec non seulement l'Angleterre, mais la Société des nations. Le traité d'amitié signé à Paris entre M. Tchitcherine et le ministre turc des Affaires étrangères Tewfik Rouschdi bey, venu tout exprès de Genève afin de rencontrer son collègue de Russie, est nettement dirigé contre la Société des nations et sa décision arbitrale relative à Mossoul. Le

gouvernement soviétique accuse la Société des nations d'être au service de l'impérialisme britannique. Bien que le traité signé à Paris ne prévoie, en cas de guerre, que la neutralité bienveillante de l'autre partie, il n'est pas certain que des clauses secrètes ne soient pas plus explicites. Nous croyons que, pour des raisons d'ordre intérieur, la Russie soviétique préfère la paix ; mais, si les Turcs étaient engagés dans un conflit avec l'Angleterre, le gouvernement de Moscou aurait mille moyens de les aider indirectement. Dès maintenant, la résistance du gouvernement d'Angora est stimulée par le succès diplomatique qu'une telle convention, signée avec l'ennemi historique de la Turquie, constitue pour Mustapha Kemal et la grande Assemblée. A un rédacteur du *Vremé* serbe, Rouschdi bey déclarait, le 25 décembre : « Mossoul est pour nous une question vitale. Selon le texte du serment national voté par le Congrès national en 1919, Mossoul fait partie intégrante de notre patrie. » Quelques lignes plus bas, le ministre des Affaires étrangères affirme que « la Turquie actuelle n'est pas un pays panislamique, mais un État de race turque ». Alors, de quel droit les Turcs réclament-ils Mossoul et toute la région qui est peuplée de Kurdes, d'Arabes et de chrétiens avec une faible minorité turque? La réponse d'Angora est arrivée à Londres ; elle laisse la porte ouverte à des négociations directes, mais elle pose des conditions qui paraissent inacceptables pour l'Angleterre. Au fond les deux adversaires cherchent, comme on dit en Chine, à sauver la face. L'Angleterre fera les plus grands efforts pour éviter un conflit, mais, si elle cédait aux exigences des Turcs, elle exposerait tout son empire à des dangers plus redoutables.

Déjà, en prévision d'un conflit, les puissances intéressées prennent position. On affirme que M. Mussolini, au cours de l'entretien qu'il a eu récemment à Rapallo avec sir Austen Chamberlain, lui a proposé le concours des troupes italiennes contre les Turcs. Depuis longtemps les Italiens, établis dans le Dodécanèse, aspirent à prendre pied sur le continent anatolien et à s'y tailler une colonie de peuplement autour du golfe d'Adalia. M. Mussolini a parlé récemment de « l'Empire italien » et s'est plaint que les traités de paix aient fait trop petite la part de l'Italie. Est-ce du côté de l'Anatolie qu'il chercherait pour son peuple un terrain d'expansion et pour lui-même l'éclat de la gloire militaire? Mais d'autre part, les Turcs viennent de signer avec le gouvernement de Belgrade un traité de commerce et de bonne amitié, et Rouschdi bey, dans l'interview déjà citée, a pris soin de souligner que les Turcs considèrent « la You-

goslavie comme un État prédominant dans les Balkans »; il ajoute même qu'il l'a déclaré à Athènes où sa communication aura été accueillie sans plaisir. Il se peut que les Turcs, en cas de conflit en Asie-Mineure, espèrent prévenir une intervention italienne par la pression diplomatique du royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

En Bulgarie, un nouveau ministère, présidé par M. Liaptcheff, qui fut longtemps le lieutenant de M. Malinoff, remplace au pouvoir le cabinet Tzankoff qui, en des circonstances tragiques, a sauvé la Bulgarie de l'anarchie révolutionnaire. La politique extérieure de la Bulgarie ne sera pas modifiée par ce changement de personnes; mais en pourrait-on dire autant de la dictature militaire que le général Pangalos vient de proclamer à Athènes? Au moment où la nouvelle constitution allait entrer en vigueur par une consultation électorale, une faction militaire s'empare du pouvoir et établit un régime dictatorial appuyé sur la force des baïonnettes. Encore que les généraux de coup d'État ne soient pas toujours les plus belliqueux, on peut se demander si le général Pangalos ne sera pas tenté de recommencer quelque aventure comme cet essai d'invasion de la Bulgarie qu'a enrayé la rapide intervention de la Société des nations.

Voilà donc, dans le Proche-Orient, en Asie comme en Europe, des sujets d'inquiétude qui surgissent de tous côtés. Naguère, de pareilles difficultés ne se seraient pas dénouées sans coups de canon. Le progrès des mœurs politiques est-il si merveilleux qu'on puisse espérer des arrangements pacifiques? Peut-être. Mais ne sera-ce pas reculer pour mieux sauter? Qu'il y ait, par le monde, des troubles et des conflits, ce n'est pas une raison, au contraire, pour ne pas travailler à prévenir le retour d'une guerre franco-allemande; mais c'est un motif suffisant pour qu'un grand pays comme la France, sur qui reposent l'ordre européen et la paix, ne se laisse pas désarmer par les invalides de l'idéologie. Je m'excuse de répéter une formule que j'ai déjà employée plusieurs fois, mais qu'il est bon de faire pénétrer dans les esprits : à la périphérie du domaine de la paix organisée, si étendu qu'on le suppose, viendra longtemps, toujours peut-être, heurter la menace d'une humanité plus barbare, plus famélique, plus prolifique.

RENÉ PINON.

---

*Le Directeur-Gérant :* RENÉ DOUMIC.

e
é
a
a
.
i
e
a
a
s
al
e
e,
a-
ix
se
er
'a

e,
de
n.
se
as
et
as
is
ur
ar
ue
rer
si
re,
us